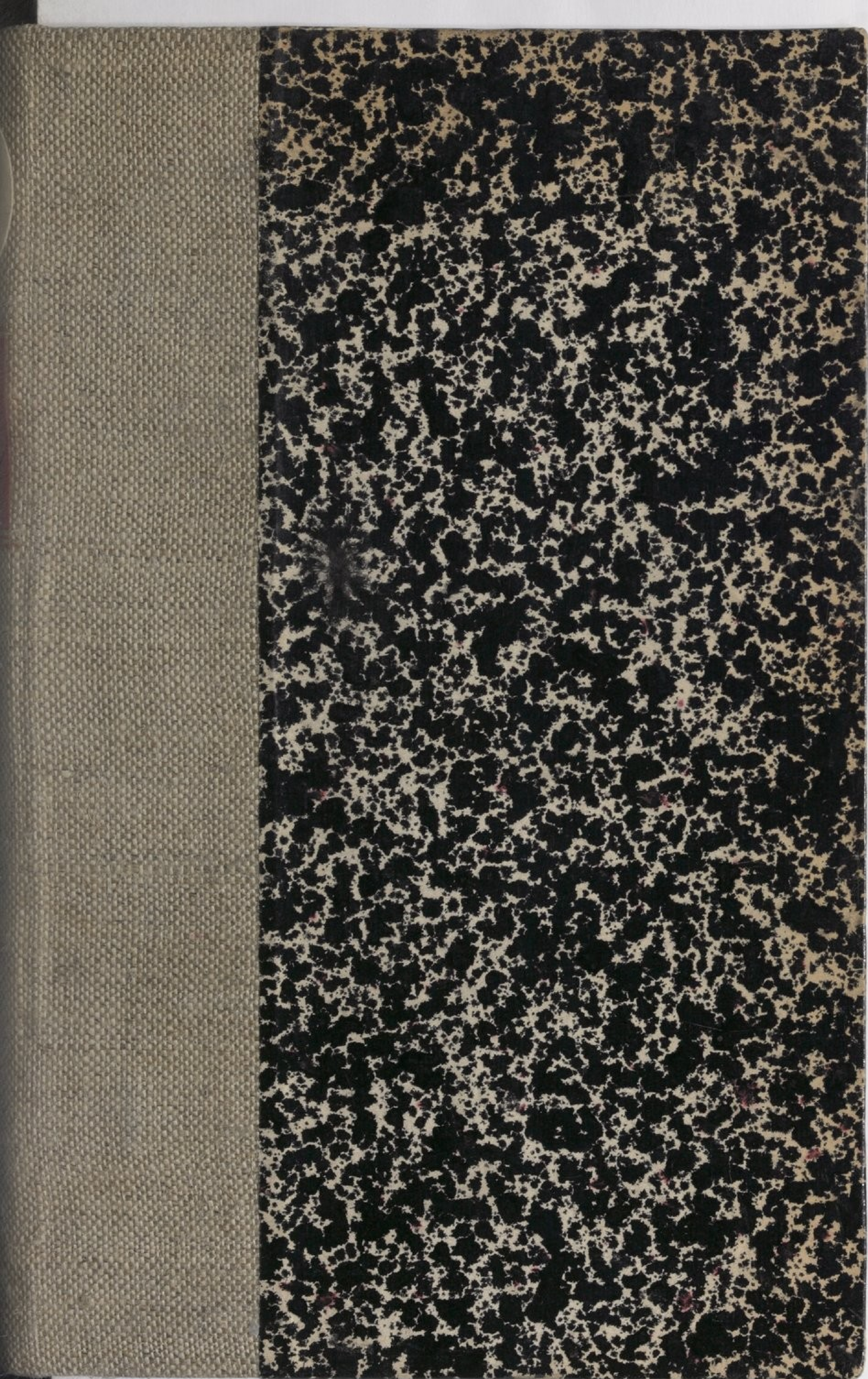
La Goutte de miel, par Mlle Marie Le Bourgeois





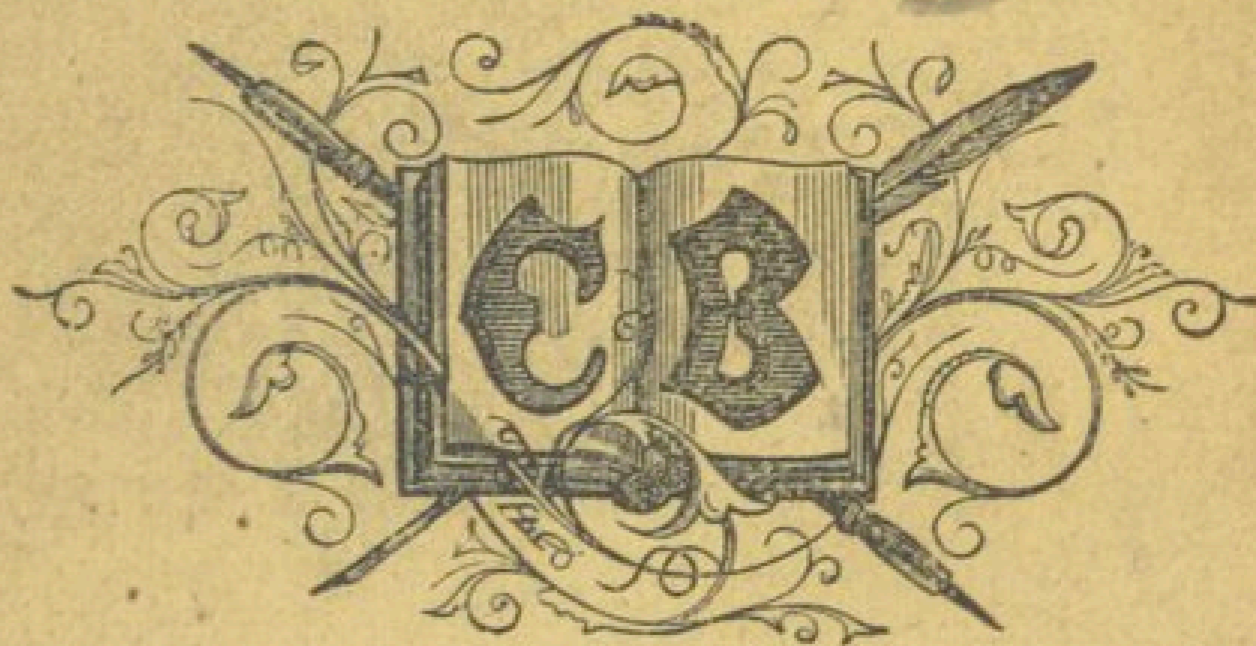


LA

GOUTTE DE MIEL

PAR

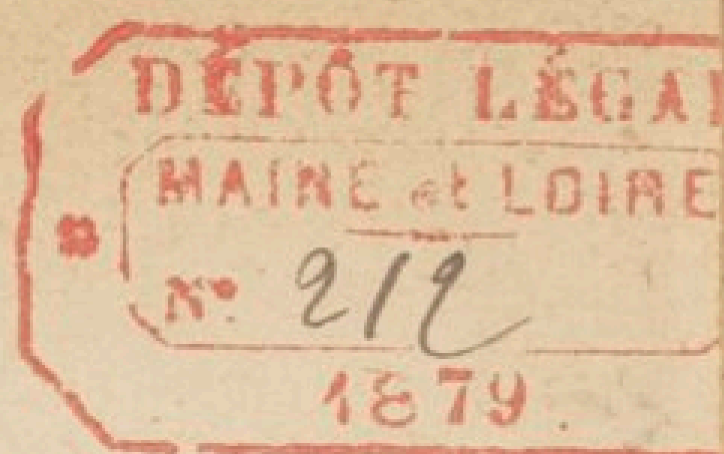
Mlle Marie LE BOURGEOIS



PARIS

BLÉRIOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55



LA GOUTTE DE MIEL

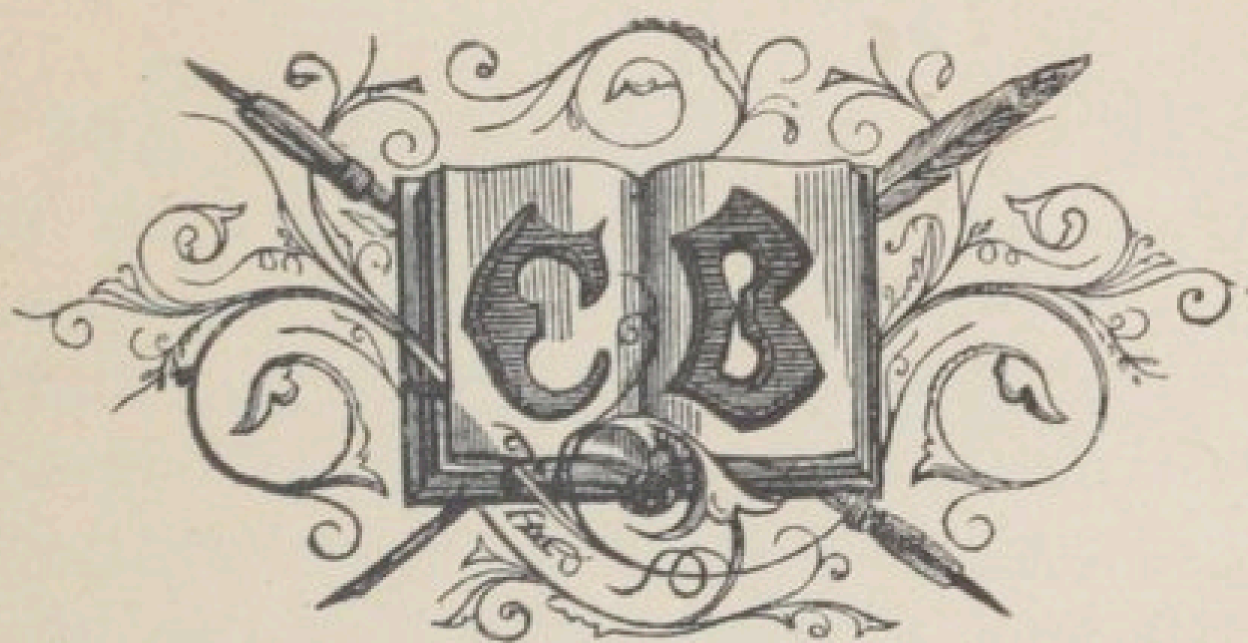
LA

GOUTTE DE MIEL

PAR



Mlle MARIE LE BOURGEOIS



PARIS

BLÉRIOT FRERES, LIBRAIRES-EDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1879



LA GOUTTE DE MIEL

Première Partie.

CHAPITRE PREMIER

— Oui, je suis la plus heureuse des femmes ! disait la belle Yolande de Volbec à une paysanne qui déposait sur un guéridon une gerbe fleurie. Depuis quatre ans, mon bonheur est parfait. Ah ! Dieu est prodigue, vraiment prodigue ! Loïse, passe-moi les vases qui ornent ma cheminée : j'y veux placer les bouquets de ma fête... merci, ma sœur Normande. Devine qui m'a offert ces délicieuses petites fleurs ? C'est Maurice, mon bien-aimé Maurice, il est allé les cueillir là-bas, tout au fond du parc, sur l'étang des Roseaux. C'est un doux penser ! doux comme son amour, doux comme le souvenir qu'il rappelle. Te souviens-tu du soir, où vous me prîtes, toi et les tiens, pour la reine des fées?

Et un éclat de rire interrompit la jeune femme.

— Vous étiez si belle, Madame la Vicomtesse ! puis cette couronne de fleurs sur vos cheveux, votre robe blanche, vos chants...

— Et un reste de superstition... Loïse croyait encore aux vierges des flots, à ces blondes et mystérieuses apparitions, qui viennent se mirer dans l'onde de nos tranquilles ruisseaux ! Mais en plein jour... Oh ! c'était trop hardi ! Montrer une chevelure brune sous un diadème de verveine, qu'elle profanation !

— Ne vous moquez pas. Vous étiez si jolie, si jolie ! alors que, debout dans la barque dorée, vous tendiez vers moi vos deux mains, tout en contemplant votre gracieuse image dans le grand miroir des petits oiseaux.

— Maurice aussi me trouvait belle., il me l'a dit hier en m'offrant ces myosotis. A eux la place d'honneur, c'est juste ! Et le lys de mon beau-père, fleur parfumée et symbolique ! Donne que je la baise, va maintenant la mettre aux pieds de Marie : ce don lui revient comme à la pureté immaculée, comme à la Souveraine de la France. A mon aïeul, ton bouquet, ces violettes qui ressemblent à celles que, le vingt mai, nous cueillions dans le jardin et sous les buissons. Nous allions les porter au vieux soldat, triste, sombre ce jour là, même sous mes caresses. Rien ne pouvait le faire sortir de sa rêverie. C'est qu'il revoyait les champs de bataille où, adolescent et homme, il rencontra la grande figure de notre siècle : son dieu, son empereur ! Il vivait d'un passé de gloire ; d'un passé éteint avec le dernier battement du cœur du prisonnier de Sainte-Hélène.

Le lendemain, de grand matin, il venait frapper à ma porte. Le désir de le voir revêtu de son bel uniforme m'avait tenue éveillée. Tout en le suivant à l'église, je le regardais avec orgueil comptant sur sa poitrine ses actions d'éclat : Austerlitz, Waterloo ! Que j'étais fière de tant de bravoure, de tant de fidélité ! J'ai toujours compris cette dernière vertu ; je l'ai toujours prisée plus que toutes les autres. Elle est bien rare... cependant elle se trouve à Volbec...

C'est un vrai paradis que le coin perdu, où l'on vit plus véritablement que partout ailleurs. J'y voudrais vivre, j'espère y mourir !

— Oh ! Madame !

— Tu as raison : gronde-moi de noircir même pour un court instant le beau ciel de ma vie. C'est que, vois-tu, mon grand-père dort dans l'enclos béni qui entoure notre modeste église. Il a vécu pour moi, pour moi seule. Il est bien juste que sa pensée se mêle à mon bonheur, qui est son œuvre ; il est naturel que les fleurs qu'il préférait, qu'une date qu'il célébrait avec tant d'allégresse me rappellent qu'il n'est plus ici...

De grosses larmes obscurcirent les yeux brillants de la petite fille du vieux guerrier. Elle pressa les humbles violettes entre ses doigts.

— Si j'avais reçu ses embrassements, sa bénédiction !

Si, ce soir, j'entendais les récits qui me charmaient ! murmura-t-elle. Il possédait un talent admirable pour peindre les scènes auxquelles il avait assisté, pour animer ces nobles visages brunis par l'ardeur du soleil et du combat ; mais rougissant aux noms de la France et de Napoléon. Ses héros ressemblaient à ceux d'Homère par la valeur et la noblesse ; il les drapait de leurs actes glorieux comme d'un manteau antique, ample, splendide. Quand il parlait du grand capitaine, l'enthousiasme élevait son esprit ; un génie inconnu, né peut-être, de l'amour, de l'adoration, s'emparait de lui. Tout s'éclipsait devant le vainqueur de l'Europe étonnée. Les généraux, ces géants, n'avaient plus que la taille d'un enfant devant ce géant des combats. Quel contraste lorsqu'il s'interrompait pour me demander d'un ton affectueux :

— Yolande, comprends-tu ?

— Oui, je comprenais son admiration pour son chef, sa tendresse pour moi. Maurice aussi comprenait ces sentiments.

— Ma mère, qui eût voulu que tout le monde partageât le dernier, se désolait que Monsieur le Vicomte se laissât emporter par le premier.

— Sans doute. Pour Prudence il n'est pas de plus grand malheur que d'être soldat. Je devinai cela au moment où je lui appris qu'enfin je donnais à Maurice ce que je ne savais lui refuser : elle se prit à pleurer.

— C'est que, bien jeune, elle avait été témoin des souffrances de sa mère, que l'inexorable nécessité de défendre le pays privait de son Jean, son aîné, son soutien.

— Eh bien ! moi, j'aurais cessé d'estimer le fils du comte de Volbec, s'il fût venu me proposer de sacrifier sa carrière à mon amour. Ne fais pas l'étonnée : tu n'es pas loin de penser comme moi, et je n'aurai nulle peine à te prouver ces choses.

La paysanne voulut protester ; mais elle ne sut que balbutier, et une rougeur accusatrice couvrit ses joues plus fraîches que les premières roses.

— C'est bon ! c'est bon ! exclama la Vicomtesse ; je triompherai, cette fois encore.

Voici le bouquet de Clément : deux boutons du rosier blanc, planté le jour de ta naissance et du feuillage de pommier arraché à ceux qui marquent la venue en ce monde de tes trois frères. Vous conspirez tous pour ma félicité !

Que Dieu daigne exaucer nos vœux ; qu'il bénisse mon union, déjà si visiblement protégée ! Un berceau, et dans ce

berceau un petit ange qui aurait l'âme et les traits de son père!

— On planterait alors un bel arbre ! ce serait si grande joie pour nous !

Yolande tendit la main à la jeune fille.

— La douce chose que le dévouement! Va je ne suis point en retard. Je vous rends bien en amitié toutes les preuves de respectueux attachement que je reçois de vous.

J'entends marcher dans le corridor... Inutile de regarder qui vient : c'est Maurice. Son absence a été longue ! Je ne sais comment je ferais, si je ne pouvais le voir à tout instant.

Les pas devenaient de plus en plus distincts, le sourire de la jeune femme s'épanouissait de plus en plus. Elle rejeta en arrière les boucles qui s'échappaient, d'entre les tresses soyeuses qui s'élevaient en diadême sur sa tête, tout en souriant à Loïse qui s'éloignait, après avoir approché un fauteuil de celui de sa maîtresse.

Maurice souleva la portière de velours qui dérobait la massive porte de chêne ; il tenait un journal ouvert, il entra et s'arrêta au milieu de la chambre.

— Où es-tu donc ? interrogea-t-il en tournant ses fines moustaches.

— Par ici, par ici, répondit Yolande, en se renversant sur son siége et en présentant son front à son mari qui l'embrassa tendrement.

— Tu deviens aveugle, mon ami, reprit-elle ; ne pas me voir tout de suite !

— C'est, j'en conviens, un grand crime dont il ne faut pas rendre mon cœur responsable.

— Qu'accuserais-je alors?

— Mes yeux, ou plutôt le soleil.

— Non, Monsieur, je n'accuserai point ce bel astre qui dore le ciel de ma Normandie, et qui me rappelle les beaux rayons que votre amour jette sur mon existence.

— Mettons que je sois le seul coupable, alors, il te reste à m'absoudre.

— C'est fait! c'est fait!

— Quelle est ton occupation?

— Tu le vois... Occupation plus agréable que la tienne. Pauvres moustaches! Maurice, je te préviens que, si tu les tortures longtemps aussi impitoyablement que tu le fais en cet instant, elles te resteront à la main.

— Quel excellent avis!

— Je n'en saurais donner que de bons.

— Oh ! ceci, personne ne le met en doute ; je m'incline devant ta sagesse.

— Ne t'incline pas trop profondément, car je craindrais pour mes bouquets, que tu ne parais point honorer d'une grande attention.

Le vicomte enleva une branche de myosotis.

— Quelles délicieuses petites fleurs ! fit-il en les considérant avec émotion. L'artiste est habile et je dirais que c'est son chef-d'œuvre, si je ne te voyais.

Laisse-moi te parer comme le soir de notre promenade sur la rivière.

— Volontiers, si c'est un moyen de te plaire.

Maurice se pencha, ses lèvres effleurèrent les cheveux de sa femme, mais il tenta vainememt d'assujettir la branche fleurie. Il tremblait si fort qu'il fallût que les doigts légers d'Yolande se posassent sur sa main pour obtenir le résultat d'une entreprise qui ne lui attira pas de compliments.

— Que tu es belle ! dit-il en s'éloignant un peu et en couvrant d'un long regard d'admiration sa ravissante compagne.

Elle était belle, en effet, belle de sa jeunesse, de sa grâce, d'une inimitable distinction, d'une parfaite régularité de traits ; belle surtout de cette beauté intérieure qui se nomme la vertu.

Le vicomte ne se fatiguait pas de cette contemplation. Yolande, elle, rougissait en sentant attachés sur son visage les yeux de son mari, ces yeux profonds comme les eaux de la mer dont ils avaient la couleur. Elle se leva, embarrassée, presque confuse, fit un pas vers la glace de Venise, encadrée dans des panneaux aux armes de sa maison. Maurice lui barra le passage sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Regarde-toi dans mes yeux, dit-il en essayant de sourire.

Mais ces yeux si brillants toute à l'heure s'étaient voilés, les cils qui protégeaient ce regard de feu tremblaient au bord des paupières agitées.

Yolande n'alla pas plus loin.

— Tu souffres ! s'écria-t-elle.

Un éclat de rire ; mais de ce rire convulsif, forcé, qui trahit la souffrance autant, plus peut-être, qu'une exclamation douloureuse, répondit à cette crainte et en éveilla d'autres dans l'âme de la Vicomtesse, qui regagna tristement son fauteuil.

Les deux époux demeurèrent silencieux. Maurice paraissait mécontent, il n'était pas éloigné d'une de ces colères aux-

quelles il se livrait fréquemment; mais que la présence de sa femme dissipait.

— Je suis stupide, affirma-t-il. Cesse de me regarder ainsi. Peu s'en faut que je ne m'emporte. Cette fois, tu ne me soutiendras pas que je le fais sans motif, tu ne prendras pas selon ton habitude, le parti du coupable, car tu ne saurais m'innocenter devant ma conscience.

— Quel est donc ton crime, mon ami ?

— De t'avoir sottement contristée : je suis un maladroit. N'entreprends point de me prouver le contraire :.. Tiens, je suis disposé à tout !

— A recevoir mon pardon? se hâta de demander Yolande.

— Avec contrition.

— Rien, par conséquent, ne nous empêche de faire notre paix, si...

— Encore une condition?

— Si tu as le bon propos.

— De t'aimer toujours et de ne désirer vivre longuement que pour te le prouver longuement, oh ! pour cela je le jure !

Une expression d'ineffable tendresse se peignit sur les traits de la jeune femme, elle ne répondit pas, cependant. Il est des sentiments que l'on ne saurait exprimer, leur puissance dépassant de beaucoup la puissance de la parole. Elle reprenait confiance et bonheur. Lorsqu'un vent frais dissipe l'orage, que le ciel montre, comme une promesse, un petit coin bleu, la fauvette, un instant effrayée, secoue ses plumes, humides encore, et recommence sa joyeuse mélodie.

Yolande glissa tout bas à l'oreille de son mari un mot, un seul.

— Elle est heureuse, pensait, Maurice, heureuse ! A quoi tient le bonheur? Une parole, un regard, une ligne lue sans attention renverseraient l'échafaudage de cette félicité. Mais si les fondements reposent en terre, le faîte s'élève jusqu'aux cieux. Plus que moi, ma bien-aimée aime Dieu. Je bénis ce sentiment qui me rendait jaloux, oui, jaloux: Qui pourrait dire, si bientôt, Dieu ne sera pas seul son espoir, son soutien? Qui sait?

Et un flot de pensées inonda l'âme du vicomte. Il avait repris son journal, mais ce n'était pas sur les colonnes que s'arrêtait son inquiète observation.

La politique n'éveillait en lui ni passion, ni curiosité ; la lecture l'oppressait, l'affligeait. Qui, du reste, n'a souffert en ces jours rapides qui ont relié mai 1870 au mois de juillet de la même et fatale année ? source de crainte, de douleur ?

Qui ne s'est laissé aller à l'effroi d'abord, au désespoir ensuite? Qui ne s'est demandé :

— Vivra-t-on? Pourquoi vivre encore?

Oh! la vie, ce trésor, combien l'auraient échangé contre une mort utile à la plus noble des causes! Maurice songeait-il au sacrifice, se voyait-il déjà victime de son devoir? Il tressaillit à la voix de sa femme.

— Mon ami, disait-elle, les peuples du Nord n'attribuent-ils pas le silence qui s'établit soudainement entre deux ou plusieurs personnes, au passage d'un ange?

Le journal cria sous une forte pression.

— J'aime ces naïves croyances. Que de poésie, de religion? Tu partages mon avis, sans doute?

Maurice fit un signe presque imperceptible.

— Trouverais-tu qu'un ange serait de trop entre nous Mais c'est lui, qui, peut-être, garde et veille notre commun amour: dis-lui merci.

Le vicomte regarda Yolande avec un étonnement si profond, qu'elle ne pût retenir son rire perlé, toujours prêt à s'échapper.

— Quelle drôle de figure tu fais! Tu n'es pas du tout joli avec cet air surpris! D'ou reviens-tu? De bien loin. Ton journal t'avait-il mené dans une de ces contrées lointaines, où la langue française est inconnue? Mets de côté ce méchant cicerone qui t'égarerait dans un inextricable labyrinthe. La politique est le monstre de la fable disposé à dévorer quiconque s'approche de lui, s'en occuper est un supplice comparable à ceux que le Dante à peint avec d'effroyables couleurs: il tue sans faire mourir.

Je gage que tu as lu quelques télégrammes de *l'Agence Havas* qui te boulversent, pauvre ami !

Maurice sembla prendre une énergique résolution, il poussa la feuille et se tournant vers sa femme:

— Je suis soldat, dit-il.

— Le moyen de l'oublier, répondit-elle, en désignant l'uniforme de lieutenant de cuirassiers qu'il portait.

— Soldat et français.

— Mieux que cela : vaillant soldat, français dévoué... excellent mari... un peu soucieux aujourd'hui, je veux savoir pourquoi.

— Ce *je veux* est charmant !

— J'oublie facilement : vous m'avez gâtée, monsieur, et c'est votre faute si je suis peu respectueuse. Je rentre dans

le devoir. Cher Seigneur et maître, daignerez-vous faire connaître à votre humble servante le sujet de votre préoccupation ? Sara aurait-elle aussi bien parlé ?

Maurice s'accouda sur la table à ouvrage. Son esprit si riche se trouvait dans une complète indigence ; sa fertile imagination ne lui offrait rien, pas le plus léger secours ne lui venait de son cœur et son âme se soulevait devant le mensonge. Il n'était point parfait, quoiqu'en pensât Yolande ; il avait des défauts, ce dont il convenait franchement : mais la dissimulation lui était étrangère. Indulgent pour les fautes d'autrui, il se montrait sans miséricorde pour qui blessait la vérité. Il n'eut pas sauvé sa vie au prix de cette action basse, indigne. Il s'agissait non de lui, mais d'une femme aimée avec passion, voilà pourquoi il hésitait, pourquoi il se résignait à s'avilir, à se mépriser. C'est là une souffrance incomprise des âmes vulgaires, mais que toute nature délicate comprendra aisément.

Une sueur froide mouillait les tempes de Maurice, il enfonça ses doigts dans son épaisse chevelure blonde ; tourmenta, l'un après l'autre, les boutons de sa tunique ; dénoua sa cravate de taffetas bleu. Une soudaine inspiration lui vint.

— C'est presque mentir, pensa-t-il, je n'ai pas le choix : Allons !

Si je suis soucieux aujourd'hui, continua-t-il à haute voix, tu es par trop curieuse, toi. Si je ne voulais pas, si je ne daignais pas t'expliquer les causes de mon apparente distraction, il faudrait bien t'en contenter. Seulement comme je ne saurais, pour ma part, être satisfait d'une telle conduite, que je trouverais mériter tous les châtiments, à commencer par ta froideur, qui serait la pire des punitions, je ne me punirai pas. Je t'avouerai... Diable ! Ce n'est guère facile ! je t'avouerai qu'après deux heures de chasse, de marches, de contre marches à fatiguer les longues jambes de Netzler nous sommes revenus bredouilles.

— Tu avais oublié d'invoquer Saint Hubert.

— Je ne le nie pas. Ma foi ! il est peu indulgent : nos mines piteuses auraient dû l'attendrir. Mon père, qui nous apercevait de loin, riait déjà lorsque nous étions encore à cent mètres de lui. Et par une malchance enrageante, nous avons rencontré tous les braconniers du pays.

— C'est à couvrir de confusion !

— Aie l'air au moins d'en être fâchée.

— Fâchée ! moi ; mais je suis ravie, mon cher Maurice.

— Ravie de mes infortunes ! qu'elle amabilité !

— Sans doute, et tu vas bientôt me remercier.

— Pour cela rien ne presse.

— Tu vas le faire, malgré que tu n'en sois point pressé. Je suis contente de ce que tu as éprouvé une déception ; car mieux vaut un malheur de ce genre qu'un remords, si petit qu'il soit.

— Un remords ?

— Oui, un remords. Tuer un oiseau dont les chansons vous égaient, ou un pauvre lièvre peureux, n'est-ce pas une méchante action ?

— Tu m'accables : je ne sais que répondre. M'accordes-tu le droit de te soumettre une question ?

— Passe pour une : j'écoute.

— Pourquoi manges-tu les jolies oiseaux et les lapins infortunés, vraie fille d'Eve ?

— Pour te faire plaisir uniquement; différant d'une manière absolue de notre grand'mère, que je ne renie pas.

En parlant, Yolande s'était levée, le vicomte prévint son désir, il s'empara de vases de porcelaine de Sèvres, tout en trouvant le moyen de presser les doigts qu'il écartait.

— Pendant que tu te fatiguais, reprit la jeune femme, je dormais d'un bon sommeil, bercé par de beaux rêves, où je te voyais, ami chéri. Tu penses bien que je n'avais nulle envie de me réveiller. Le soleil était dans sa splendeur, il lançait d'indiscrets rayons au travers des rideaux soigneusement baissés quand Loïse s'est décidée à frapper à ma porte. Qu'elle maladresse ! interrompre un songe qui, brusquement dissipé, ne vous laisse aucun souvenir !

J'ai été sur le point de m'impatienter. Je crois que le mauvais exemple comme le mauvais air sème la contagion.

Maurice sourit en s'inclinant.

— Et, continua Yolande en s'efforçant de rendre gauche une gracieuse révérence, j'ai failli succomber à ce mal moral. Inutile de t'en apprendre le nom ; Loïse s'est hâtée de m'offrir un préservatif : « Ne grondez pas, madame, m'a-t-elle dit avec prière, car si vous grondez aujourd'hui, vous le ferez toute l'année ! »

Etre grognon pendant trois cent soixante-cinq jours, sans en excepter un seul, et avoir pour mari, Maurice de Volbec ; pour père, celui que je lui dois; des amis déovués; beaucoup d'espoir en Dieu et dans le bonheur, mais ce serait offenser tout ce que j'aime au ciel, sur la terre ! Aussi j'ai repoussé

très-loin ce sot caprice d'une paresse par trop exigeante et j'ai pris mon plus gai sourire, faisant ainsi avec lui un bail de douze mois.

Ah ! si en parlant la vicomtesse avait levé les yeux sur Maurice, que fut devenu son sourire, que fut devenu son bonheur ? Si elle eut remarqué la fiévreuse animation de ce regard impuissant à se rassasier de la comtempler, et le frisson qui avait secoué les membres du lieutenant, si elle l'avait vu appuyer ses mains sur sa poitrine pour forcer à l'immobilité le cœur qui la soulevait, elle eut été effrayée, et le coup d'œil jeté sur une épée à poignée d'or posée aux pieds d'un crucifix d'ivoire lui eut dévoilé le secret des souffrances de l'époux et l'orgueil du soldat, mais elle né vit rien, ne soupçonna rien.

Laissons-les, l'un s'enivrant du présent, l'autre confiante et calme : remontons par la pensée le cours de ce torrent qu'on nomme le passé.

CHAPITRE II

Le vieux trône des rois de France croûlait pour la seconde fois ; pour la seconde fois aussi, celui qui s'y était assis reprenait le chemin de l'exil, lorsque le comte Gaston de Volbec revint habiter l'antique château de ses ancêtres. Il était jeune ; mais les luttes, les douleurs de la fidélité impuissante, en lui apportant une précoce expérience, l'avaient vieilli, disait-il.

Dominé par un impérieux besoin de dévouement, il se livra aux efforts, aux espérances de son parti, prodiguant l'or, exposant sa fortune pour le triomphe de sa cause. Etre pauvre, peu lui importait ! Rendre au royal enfant la patrie et le sceptre qu'on lui avait ravis était son ambition, le seul but d'une existence, qui se refusait obstinément tout espoir étranger à cet espoir.

Personne, en le voyant, ne devinait l'ardeur de son âme, cachée sous des dehors sévères, presque austères.

Gaston, qui forçait au respect, n'avait pas l'heureux don, de s'attirer la sympathie. Du reste, il ne cherchait pas à se lier : ses meilleurs amis prétendaient l'aimer malgré lui. Nature concentrée, mais nature généreuse, dévouée, capable de

cet enthousiasme froid qui résiste à l'adversité, qui survit au revers, qui grandit en proportion des sacrifices, qui s'augmente de l'inutilité de ses efforts, il ne devait être apprécié que par ce petit nombre d'appréciateurs dont l'estime est mille fois préférable à la popularité, aux applaudissements de la multitude, rêve de beaucoup, rêve insensé !

Volbec, vaste et magnifique castel qui avait dans l'histoire une page glorieuse, était une triste demeure pour un jeune homme, triste par sa splendeur déchue, par la grandeur de ses proportions.

Bâti sur le penchant d'une colline, entouré d'un bois épais et sombre, le vieux manoir se montrait fièrement enveloppé dans un manteau de lierre ; ses tourelles brunes s'élançaient pareilles à deux pins gigantesques ; son architecture rappelait cet âge guerrier et religieux trop décrié, indignement méprisé de nos jours.

Le vent qui gémissait dans le parc n'apportait que des soupirs, que répétaient les échos ensevelis sous les dalles des corridors. Plus d'une fois, les serviteurs s'arrêtèrent avec effroi, surpris de ces plaintes qu'ils attribuaient à des causes mystérieuses. Gaston, s'il ne partageait point leur crainte, sentait, cependant, une main glaciale se poser pesamment sur son cœur ou sur son front quand, trompé par une douce illusion, il croyait reconnaître les pas d'un ami dans le bruit de ses pas. Il cherchait alors à raffermir son courage par de grandes et nobles pensées, où rien de personnel ne trouvait place. Lutte héroïque qu'il soutenait sans se l'avouer, afin de ne point être dans la nécessité de s'occuper de lui.

Un soir pourtant, l'ennui l'accablant, il succomba. Assis près de ce foyer où cinquante générations s'étaient assises, il demeurait pensif parmi les hôtes muets, qu'il réunissait en esprit dans cette pièce solitaire. La société des morts ne l'effrayait point : il les connaissait tous, et, parmi eux, il s'en trouvait qu'il aimait.

Il voudrait retenir ses chères visions, et prendre place dans le sépulcral caveau où dorment rangés comme ces héros qui, sans reculer, se font tuer l'un après l'autre, des hommes qui ont porté haut la croix et l'épée.

Il en était là, quand une voix prononça son nom : il tressaillit.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il avec égarement.

— Clément, votre serviteur.

— Ah ! ils m'abandonnent et je suis encore vivant, balbutia Gaston en se levant.

Son visage était plus blanc que les blancs suaires qui s'agitaient autour de lui, il tremblait comme tremble l'arbre des cimetières lorsque la brise agite son feuillage.

Le paysan restait interdit. C'était un beau garçon que celui qui venait de se nommer Clément. D'une taille moyenne, mais bien prise, il annonçait la force ; dans ses yeux, brillaient l'audace et la fermeté. Il portait avec aisance la veste de drap. Plus âgé que le comte, il paraissait plus jeune ; le bonheur prolonge la jeunesse et le serviteur était plus heureux que le maître. Il ne possédait pour tout bien que quelques arpents de terre gagnés à la sueur de son front ; mais sous le toit qui le vit naître, un père, une mère, des frères l'attendaient. Gaston avait perdu ces félicités : la mort s'était hâtée de lui en ravir une partie ; la politique lui vola le reste. Orphelin à vingt ans, il se consola par affection pour sa sœur, concentrant sur elle toute la tendresse dont il était capable. Il vécut plusieurs années de cet amour ; il comprit enfin qu'il fallait en faire le sacrifice, donner à un autre la joie de sa maison.

Il s'y résigna ; et Edmée de Volbec devint l'épouse du baron de Reyven. Bien des larmes furent versées lorsque la jeune femme quitta celui qui lui avait servi de père ; bien des serments furent échangés à l'heure des adieux.

Gaston, demeuré seul dans le vaste hôtel que sa sœur animait, éprouva un mortel ennui : il s'assoupit dans sa tristesse, un coup de tonnerre le réveilla soudain. La foudre qui grondait menaçait des têtes sacrées. Le Comte fut un des premiers à la défense. Non content de se dévouer, il appela à lui l'ami dont il avait fait un frère. Hélas ! il appela en vain ! En vain il attendit !

Une pensée s'attachait à son cœur comme la vipère s'enroule autour du membre que son dard empoisonne ; il la repoussait en s'indignant contre lui-même.

Depuis quelques jours il souffrait ainsi, quand il reçut une lettre. L'écriture lui était connue ; il baisa la signature avant de lire le contenu de cette missive. Mais à peine eut-il parcouru les premières lignes qu'il froissa le papier, déchira cette lettre si vivement désirée, en jeta les débris sur le tapis, gagna en chancelant un canapé, se laissa tomber lourdement le visage dans ses mains, les épaules secouées par des sanglots pressés. Il souffrait plus qu'au moment de

sa douloureuse veille près du cercueil de sa mère; alors Edmée lui restait et l'honneur !... Aujourd'hui, sa sœur est perdue pour lui et ce bien, grand entre tous les biens, lui semble compromis.

Terrible conséquence de ces luttes fratricides, de ces révolutions imbéciles, qui détruisent les nations, ruinent les peuples, désunissent les familles !

Gaston, en se redressant chercha du regard un portrait de femme, considéra longtemps les traits charmants, les lèvres qui lui souriaient.

— Edmée ! dit-il, Edmée ! puis il ajouta avec effort : C'est fini !

Je pardonne à cause de toi, pauvre enfant, oublie ton frère ; sois heureuse ! pour lui... Ah ! c'est trop, Seigneur !

La populace hurlait dans la rue ; elle chantait sa victoire et le nouveau dieu, devant lequel elle allait s'agenouiller dans une stupide adoration, jusqu'à l'heure, où se relevant, elle le chassera à son tour, se chargeant ainsi de préparer et d'exécuter la vengence divine. Des cris tumultueux s'élevaient, pareils aux mille voix de la tempête. Le comte se rapprocha de la fenêtre, l'indignation empourprait ses tempes agitées. Le flot roulait, roulait toujours, grossissant sans cesse, ivre de son facile triomphe, acclamant son élu.

Le nom du roi de la révolution fit frémir Gaston.

— Là aussi, pensa-t-il, l'oubli, l'ingratitude ! L'amour, la reconnaissance, le devoir sont-ils donc des mots vides de sens; et la vertu est-elle un mensonge ?

Songeant à ceux qui retournaient vers une terre hospitalière, mais étrangère, il ajouta :

— La fidélité console : je pars.

Il jeta un dernier coup d'œil sur la multitude qui s'éloignait; il aperçut, se hâtant d'aller augmenter la cour de l'usurpateur, celui pour qui Edmée venait d'implorer.

— C'est fini, bien fini ! répéta-t-il pour se convaincre et se fortifier dans sa résolution.

Une heure après, il quittait la Capitale, accourait à Cherbourg, pour revoir les illustres bannis, puis, désespéré, se refugiait à Volbec.

Trop aimant et trop fier pour se plaindre de la douleur qui le consumait, il s'isola complètement de ses voisins. Ceux-ci, piqués, se vengèrent en attribuant à une sombre misanthropie cette singulière conduite que rien ne justifiait.

Tout en méprisant cette mesquine vengeance et les critiques qui ressemblaient fort à la calomnie, le comte se renferma plus encore derrière les murs de son castel et dans son cœur.

Généreux, bon, compatissant, il était adoré de ses serviteurs et de Clément Constant, le fermier du Val-Richat.

L'insurrection qui éclata en Vendée les rapprocha davantage. Leurs désirs, leurs espérances, leur vie se confondirent. Combattre pour le roi ! et quand Gaston ajoutait : « Mourir pour lui ! » Clément répétait ces paroles, oubliant, en cet instant, une jeune paysanne qu'il aimait d'un amour profond et ardent.

Au moment où nous les retrouvons tous deux, le fermier revient de la ville, où il est allé par ordre de son maître ; la fatigue n'a pas de prise sur ce corps de fer, nul, en le voyant gravir les degrés du perron, ne soupçonne qu'il a marché toute la journée, se contentant d'un morceau de pain et de l'eau des fontaines.

En approchant de l'appartement de M. de Volbec, il a, malgré lui, ralenti sa marche et est entré en tremblant.

Gaston ne s'attendait point à un si prompt retour; son premier mouvement fut de l'effroi. Cette voix humaine résonnant tout-à-coup au milieu du silence, la fuite de ses visions, l'adieu des morts l'émurent : il resta muet, écoutant encore ce langage indéfini qui n'a point de nom et qui ne s'entend que des âmes isolées, des cœurs en deuil. Enfin il tendit la main au paysan.

— Déjà revenu ! dit-il.

— Oui, Monsieur : car je songeais à vous. J'ai lu dans un Livre saint une parole qui est vraie.

— Et qui me concerne?

— « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »

Le comte tressaillit, s'appuya contre la cheminée ; son regard plongé dans le vide s'obscurcissait.

Clément, craignant de l'avoir blessé, ouvrait la bouche pour s'excuser, lorsque Gaston, sortant de sa rêverie :

— Je ne suis pas seul. Celui qui aime vit de l'objet aimé. Tu vas me répondre, sans doute, que cet amour ne peut me suffire ? C'est ce dont je ne dois point convenir, et moins encore chercher à approfondir. Mon cœur est en exil ; mais l'exil finira bientôt. Alors j'aurai le droit de songer à mes trente-cinq ans : m'en apportes-tu l'assurance?

Le jeune homme secoua négativement la tête, tira de sa

poche une boîte d'allumettes, enflamma les bougies des candélabres de bronze. Une vive lumière, remplaçant les lueurs mourantes du crépuscule, éclaira, jusque dans ses parties les plus retirées, la chambre habitée par le descendant du compagnon de Rol.

Gaston avança un fauteuil près du foyer, et regarda, en s'efforçant de sourire, les précautions que prenait Constant.

— Nous sommes bien seuls, lui dit-il : tu peux parler.

— Prudence est mère de sureté, répondit le Normand.

Et il continua, en marchant sur le bout du pied, d'inspecter les coins, les recoins, de soulever les draperies. Il entrebailla la porte qui ouvrait sur le corridor, la referma sans bruit, et revenant vers son maître :

— Je suis porteur d'importantes nouvelles : j'ignore ce qu'elles sont ; mais je désire qu'elles soient bonnes.

— Tu l'espères ?

— Pour cela, j'ai beau vouloir, je n'y sais point parvenir. Nous sommes loin de ce temps où la fidélité et le devoir étaient des besoins de l'âme : c'est triste !

— Oui, c'est triste ! murmura le frère d'Edmée en soupirant.

Clément déposait sur une table, qu'il avait avancée, un poignard finement travaillé, un pistolet, un pli soigneusement cacheté. Gaston lut la suscription : une vive rougeur teinta ses joues ; il brisa le cachet de cire verte, et coulant le bout de son poignard à travers les bandes, il enleva successivement plusieurs enveloppes, déplia une large feuille de papier, y jeta un rapide coup d'œil. Mais avant de satisfaire son ardente et légitime curiosité, il pensa à son fidèle serviteur.

— Assieds-toi, dit-il avec bonté en désignant une chaise placée non loin de lui.

— N'y faites pas attention, monsieur.

— Au contraire, mon brave, je dois me souvenir de la fatigue que tu éprouves.

Tant de bienveillance troubla Clément ; il s'éloigna d'un pas.

— Je ne te renouvellerai plus ma demande ; car, en vérité, je craindrais de te voir sortir, et je tiens à te garder.

— Je suis à vos ordres.

Gaston se plongea dans sa lecture. Le fermier du Val Richat se mit à essuyer la sueur qui perlait sur son front bruni. La flamme de l'enthousiasme s'allumait dans les yeux habituellement voilés du Comte ; une puissante émo-

tion gonflait sa poitrine, il se leva et s'adressant à Constant :

— Ami, dit-il, l'heure du triomphe a sonné ! nous qui croyons aux miracles, à l'héroïsme, saluons de notre admiration la noble femme qui, bravant, le sort, le danger, vient les affronter et se ranger parmi les défenseurs du roi enfant dont elle est l'amour, la gloire.

C'est elle qui, fille, épouse, mère des princes devant lesquels doivent s'incliner tous les princes, c'est elle qui accourt pour encourager ses soldats. Pauvres troupes !

Comment annonce-t-elle sa résolution, cette sublime résolution qu'une princesse du sang de Bourbon et une mère pouvait seule prendre? Simplement : la véritable grandeur n'a point besoin de piédestal. La duchesse de Berry est plus grande que tout ce qui n'est pas elle !

Allons, mon brave, disposons-nous à marcher à la victoire. A la victoire ! oui, car elle connaît le vieux drapeau qui va se déplier.

— La reine est en France? interrogea Clément.

— En France : entends-le bien. Elle a débarqué non loin de Marseille, et cela malgré l'usurpateur, qui a dû pâlir de rage en apprenant l'inutilité de ses efforts.

— Où est-elle?

— Je l'ignore. Elle parcourt à pied, vêtue en paysanne, le royaume qu'elle devrait traverser en Souveraine. C'est poignant ! mais c'est beau, beau comme son âme! beau comme son visage. Ah ! les Français vaincus par ses charmes et sa bonté devraient tomber à ses genoux.

— Ne le pensez pas!

— Cette défaite n'aurait rien d'humiliant : elle conviendrait au caractère de cette nation chevaleresque, impressionnable ; de cette nation dont les défauts mêmes ont quelque chose de séduisant ; de cette France au cœur soldat, à l'imagination brillante, à l'organisation sensible.

— J'ai ouï raconter que jadis les chevaliers combattaient pour la dame de leurs pensées et pour le fils de leur roi ; mais, aujourd'hui, le fusil remplace la lance, l'égoïsme insensible ou frénétique a chassé le culte de la beauté, de la fidélité. La France est lasse de gloire ; elle veut la paix ; que cette paix soit pour elle le court repos d'une nuit de fièvre : peu lui importe !

— Clément! Clément!

— Vous êtes trop noble, mon maître, pour que de pa-

reils soupçons puissent s'élever en vous. Et pourtant, croyez-moi, ce que je dis est la vérité, la vraie vérité :

J'ai presque pleuré en le comprenant. Un profond découragement s'emparait de moi, je l'ai chassé. N'est-il pas indigne à un homme de se laisser abattre ? Peut-il se livrer au regret quand il lui reste l'espoir d'être utile et la chance de mourir?

— Explique-toi.

— C'est facile, Monsieur le comte, notre patrie ne sait à qui se donner ; c'est une épouse qui a trahi ses serments, brisé des liens sacrés. Peut-être éprouve-t-elle encore quelques remords : remords étouffés bien vite. Vous l'avez vue dans son injuste colère; regardez-là maintenant dans sa honte ; voyez son indifférence ; je dirai plus, son mépris.

Que fera-t-elle? Secouera-t-elle ses chaînes? Non : Elle tendra la main à quiconque saura la séduire ; elle flottera indécise entre le drapeau d'Austerlitz et la Constitution.

— Erreur : Le drapeau d'Austerlitz n'est plus qu'un trophée. La mort a arraché la vie à celui qui comptait pour si peu celle de ses semblables.

— Pour nous il est mort, bien mort : pour le peuple il est immortel.

— Cette immortalité ne réveillera pas la poussière du conquérant.

— Il a laissé un fils.

— Chétif rameau qui ne deviendra jamais branche, et qui séchera avant d'avoir fleuri.

— C'est, cependant le roi du peuple ; peut-être sera-t-il le souverain de nos enfants.

— L'avenir est incertain : vivons dans le présent.

— Dans le présent, ce nom seul soulèverait les masses ; l'autre, celui que nous vénérons, résonnera vainement.

— Eh bien ! après l'avoir prononcé à genoux, nous nous relèverons pour combattre, nous le jetant cômme mot de ralliement dans la lutte, comme notre force, notre consolation dans l'agonie.

— Ou trouverons-nous la ducheses de Berry ?

— Elle sera bientôt en Vendée.

— Allons la rejoindre : ne la laissons pas succomber sans lui avoir offert notre dévouement.

Gaston accepta : heureux de ne point se séparer de ce serviteur dont l'obscure famille se trouvait depuis quatre siècles mêlée à la sienne. Clément aurait pu lui dire :

« Mes aïeux étaient près des vôtres à Azincourt; sous les murs de Brescia ; devant Pavie ; ils combattirent ensemble sous les ordres du vainqueur de Rocroy ; mon grand-père tomba à Quiberon en défendant le corps de celui à qui vous devez la vie. »

Certes, le comte n'eut pas contesté ; il n'eut pas même élevé un doute sur ce qui faisait l'orgueil de ses humbles amis.

Ils partirent tous les deux ; puis quand la trahison eut clos cette épopée, ils revinrent indignés, désolés. Gaston plus sombre que jamais, ayant emprunté, assurait-il, sa tristesse au donjon de Bayle et au déshonneur de la patrie.

Clément se consola en épousant la blonde fille qni lui souriait lorsqu'il la rencontrait.

Le bonheur s'établit au Val-Richat : le châtelain y contribua. Le spectacle de ce joyeux intérieur soulevait, pour un instant, le fardeau de ses souffrances : il est si doux de faire le bien !

Clément travaillait aux champs ; un domestique du château vint le prier de se rendre près de son maître.

Que lui voulait-il ?

Le laboureur partit en courant, oubliant de prendre la blouse dont il s'était débarrassé.

Gaston l'attendait dans la salle à manger, debout près d'une fenêtre, caché par les rideaux. Il se tourna à demi en appelant le paysan.

Clément s'avança et recula.

— Monsieur, balbutia-t-il, Monsieur !

— J'ai voulu te dire adieu : je pars.

— Vous partez ?

— Oui, je vais je ne sais où, loin, très-loin. Là où je pourrai oublier, si l'oubli est possible.

— Monsieur le comte !

— Je n'ai plus de famille. J'avais une sœur; pendant quelques mois, j'ai cru posséder un frère. La politique, cette lèpre de l'affection a rongé la nôtre. J'ai voulu me faire illusion : c'était un tort, parait-il. Ce n'est pas le seul; on m'en reproche vingt autres. Oui, j'en ai eu; j'ai trop aimé, je me suis montré trop confiant. Cette confiance me coûte le seul bien que j'estime : la tendresse d'une enfant qui sera malheureuse.

Oh ! je n'ai point cherché celà ! Je n'aggraverai pas son chagrin par une juste résistance : nos affaires seront réglées par des gens de loi, par des étrangers ; est-ce-assez dur ?

Ce dernier coup brise ma dernière espérance. Volbec me parle trop; des lieux inconnus ne me diront rien; il faut que je cesse de me souvenir.

— Ne vous en allez pas aujourd'hui, Monsieur le Comte, je vous en conjure. Donnez-nous deux jours.

— Pourquoi ces deux jours ?

— Quand on part, sait-on si l'on reviendra ? Il faut donc faire ses adieux. Il est quelqu'un qui vous veut voir une fois encore : ce quelqu'un vous consolera.

— Qui est-il ?

— Celui qui vous a béni déjà, la veille d'un autre départ.

— Je comprends, tu as raison de me rappeler que je suis chrétien ; je l'ai trop oublié depuis trois heures. En reconnaissance du service que tu viens de me rendre, je t'accorde ce que tu m'as demandé.

Que prétendait Clément ? Deux jours pouvaient-ils apporter du soulagement à la douleur de Gaston ? pouvaient-ils cicatriser la profonde blessure de son cœur ? mais l'absence, l'éloignement le guériraient-ils? Le paysan s'alarmait.

— Je sais ce qu'il lui faudrait, pensait-il ; mais comment... comment présenter ce remède ?

Toute la diplomatie du pauvre Constant était en défaut ; il avait beau tourner, retourner dans son esprit l'idée que l'affection y faisait naître, il s'embarrassait de plus en plus, absolument comme une mouche prise dans une toile d'araignée.

Prudence haussait les épaules en déclarant à son mari que pour bien parler, il suffit de se faire comprendre tout de suite.

Etre compris ! Clément aurait voulu être deviné.

Gaston attendait-il ce conseil ? Deux jours se passèrent; une semaine s'écoula sans qu'il fit allusion à son voyage.

— Monsieur le comte ne partira pas, se disait le fermier duVal-Richat.

— Ou irais-je ? se demandait à chaque instant le frère d'Edmée, et il explorait son cœur brûlant, vide comme un désert. Il sentait le découragement le saisir, la fièvre échauffer son sang, cependant il restait triste, silencieux. Le sommeil le fuyait ; la nuit ne lui apportait aucun repos. Il rêvait, près de la fenêtre ouverte, à des contrées inconnues au danger, il s'arrêtait devant l'oubli.

— Pas cela, murmurait-il, plutôt la mort !

Il avait tant aimé. L'amour survit à tout; s'éteint-il même dans le tombeau?

Il restait ; mais il devenait plus pâle ; des plis se dessinaient aux coins de sa bouche ferme et sérieuse ; des fils blancs se mêlaient à ses cheveux bruns. Clément remarquait ce changement.

— C'est ma faute, répétait-il, je n'aurais pas dû le retenir. Si je lui disais... c'est si simple... c'est si bon... Femme, qu'en penses-tu?

— Je te l'ai dit cent fois.

— Donc tu me conseilles?

— Avec ça que c'est bien la peine de te conseiller : tu n'agis qu'à ta guise.

— C'est diantrement difficile.

Prudence hocha la tête et entonna une complainte pour faire sourire son fils, gros garçon d'un an qui marchait déjà dans des sabots.

La complainte comptait au moins vingt-cinq couplets, plus le refrain que la chanteuse n'avait garde d'omettre. Deux chardonnerets, enfermés dans une cage, se mirent de la partie, lançant à pleins gosiers leurs notes variées, et des roulades à défier tous leurs semblables, les chantres de nos jardins.

Seul Clément ne prenait point part à l'allégresse générale; il répondait à peine à Désiré qui, pour le forcer à le regarder, frappait de toute la force de ses bras potelés, sur les genoux de son père.

Prudence suivait du coin de l'œil en ne paraissant s'occuper que de sa quenouille.

Elle achevait; Clément sortit, traversa lentement la cour, prit en hésitant le chemin du château. Peu à peu, il hâta sa course de l'air d'un homme décidé.

Au détour du sentier, il aperçut le comte soucieux comme toujours.

— Ils pense encore, il pense trop, not'monsieur. Vrai! M'amzelle Edmée est gentille ; mais dans la vie, il faut bien savoir se consoler. Puis le Seigneur a donné un remède pour chaque souffrance. Il est trop bon, mon noble maître je ne puis le voir si malheureux!

Et s'avançant résolument, il ouvrit la bouche.

— Bonsoir, Clément, lui dit Gaston sans remarquer, ou du moins sans paraître remarquer sa préoccupation. La journée a dû être rude ; il a fait si chaud, pas un nuage au firmament, pas d'ombre sur la terre.

— La journée a été bonne, monsieur le comte, nous avons travaillé fort ; mais le travail fait du bien. On assure que c'est un châtiment. Ma foi ! je me trouverais puni si je ne pouvais m'y livrer depuis le chant du coq, jusqu'à l'heure où le soleil disparaît derrière ces hêtres touffus.

Un sourire entrouvrit les lèvres du châtelain, il regarda avec une secrète envie celui qui lui parlait. Envier le sort obscur de l'homme condamné à un rude labeur quotidien, lui, le possesseur d'une fortune princière, le descendant d'une race illustre ! il courba le front et dit simplement :

— Dieu a bien fait toutes choses. Bénie soit sa Providence !

Il ajouta :

— Je suis décidé à partir.

— Voyager seul ! Excusez ma franchise : il vous faut une compagnie.

Gaston rougit.

— Une épouse digne de vous, qui vous donne la félicité que vous méritez.

— Mon pauvre Clément, le bonheur n'est point pour moi.

— Chassez cette idée. Dieu doit une récompense à celui qui a vaillamment combattu.

— Suis-je celui-là ? L'affection t'aveugle.

— Moins que votre humilité, mon maître. Croyez-moi, les joies de la famille sont les seules véritables ; acceptez-les pour en faire don à une autre.

Le comte s'éloigna pensif, ému, presque ébranlé.

Malgré lui, il interrogea son cœur et fut surpris de sentir s'éveiller un amour ignoré ; surpris de voir se dresser devant lui, attrayant, irrésistible un souvenir qu'il croyait effacé. Pour la première fois, il mêla à sa prière le nom d'Ida de Nolf.

Le lendemain, il quittait Volbec, non pour l'Amérique, mais pour la Bretagne, assurant à Constant que là il se souviendrait de ses conseils.

— Que le ciel vous garde et vous inspire ! répondit le paysan.

CHAPITRE III

Gaston connaissait le vieux manoir de Nolf, il y était venu, messager de douleur, porter un suprême adieu; adieu tombé des lèvres mourantes d'un inconnu qui, pendant quelques

heures, avait été son frère d'armes, lors du combat livré par les soldats de Messieurs de Charette et de la Roberie, dans le village du Chêne.

Ils étaient là cinq cents à peine, mais braves, héroïques !

Gaston se trouva placé près d'un breton. L'inconnu, tout jeune encore, se battait avec intrépidité. le comte éprouvait une profonde sympathie, une frayeur sans cesse renaissante pour cet enfant qui souriait sans souci du danger. Il tirait avec une merveilleuse précision. Presque à chaque coup, il s'écriait joyeusement : « Touché ! » Puis, quand une balle sifflait près de son visage, ou effleurait ses vêtements, il soulevait son chapeau d'un geste à la fois noble et mutin.

Mais lorsqu'il entendit sonner la retraite, lorsqu'il vit la petite troupe écrasée, son visage s'assombrit, il regarda Mr de Volbec qui, calme encore, calme toujours, se disposait à s'éloigner.

— Je partirai le dernier : Vive le roi !

Et montant prestement sur un fossé, il épaula son fusil.

Gaston terrifié par cette audace, qui le remplissait d'admiration, se retourna : le Vendéen n'occupait plus le poste qu'il avait choisi ; il gisait sur le talus.

Le volontaire normand courut à lui, souleva son corps sanglant pour le charger sur ses épaules. Le mourant ouvrit les yeux et devinant l'intention de son compagnon :

— Merci, dit-il avec effort, merci, Monsieur. Je vais mourir, ici où là-bas, qu'importe ? Le faucheur fatigué se couche près de sa faucille et s'endort dans le champ qu'il vient de dépouiller...

Ma journée s'achève ; je vais me reposer.

Dressez-moi un peu que je voie le ciel... Veuillez me tourner de ce côté.

Votre compassion m'autorise, Monsieur, à vous demander un service. Au nom de votre père, en mémoire de votre mère, allez vers les miens, vous leur direz que Maurice les attend là-haut... Que l'espoir qui me soutient, les console !.. C'est au fond du Morbihan que demeure la famille que je regrette : le baron de Nolf.

Vous remettrez à ma mère ce trésor qu'elle ma confié. Approchez-le de mes lèvres. A Ida, ma sœur, cette bruyère teinte de mon sang ; à mes frèrs, un tendre souvenir. Dites-leur que j'ai su mourir :...

Adieu, Monsieur, laissez-moi presser votre main. Mainte-

nant, éloignez-vous : il est temps encore. Puisse notre cause triompher !

Maurice de Nolf sourit une dernière fois.

Gaston, après avoir placé dans sa tunique le médaillon et la branche rougie, s'éloigna tristement. La pensée d'un devoir à remplir, ne le quittait plus ; il demanda et obtint un congé de quelques jours, afin d'exécuter les suprêmes volontés de celui qu'il appelait son ami.

Il arriva par une nuit d'orage. Le ciel était sombre ; la pluie tombait par torrents ; à de longs intervalles, un éclair bleuâtre déchirait un coin des nuées noires ; le tonnere faisait entendre de sourds murmures pareils aux gémissements d'une douleur contenue. Minuit sonnait au beffroi du village au moment où Gaston posait la main sur le lourd marteau de la porte du manoir. Le bruit du fer frappant sur le fer fit tressaillir le visiteur ; il vit le héros du Chêne se dresser devant lui; un tremblement le saisit.

— Qui est là? demanda-t-on de l'intérieur.

— Un soldat du roi, répondit le comte.

La massive porte roula lentement sur ses gonds, et le serviteur qui avait parlé, pria l'inconnu de le suivre.

Ils traversèrent de longs corridors éclairés seulement par le fallot que portait le domestique. Celui-ci s'arrêta enfin et dit :

— Entrez, Monsieur, mon maître vous attend.

Cette phrase, prononcée par un paysan qui n'en comprenait guère le sens, acheva de troubler Gaston. Il entra, cependant. Un homme, assis dans un large fauteuil, regardait avec angoisse une femme qui couvrait de baisers une jeune fille agenouillée à ses pieds. La présence d'un étranger lui arracha un cri d'effroi. L'inquiétude qui avait réuni la famille se changea en certitude.

— Maurice est mort! s'écria Ida en joignant les mains.

— Edmée m'eut, autrefois, regretté ainsi, pensa le comte.

La mère et la fille pleuraient dans les bras l'une de l'autre. M. de Nolf s'avança vers le visiteur.

— Dites-leur donc que ce n'est pas... que ce malheur...

Gaston baissa la tête.

— Alors,.. Je comprends... Il est mort!.. Lequel de vous ira le remplacer? ajouta-t-il en se tournant vers ses cinq fils, qui se tenaient à l'écart.

— Moi, mon père, répondit un enfant.

— Bien, le roi aura un nouveau défenseur !

Puis, sans essuyer les larmes qui inondaient son visage, il prit Gaston par la main, le conduisit au fauteuil qu'il venait de quitter, se rapprocha de sa femme et de sa fille pour les soutenir par la tendresse, qui débordait dans les paroles qu'il murmurait à voix basse.

Après les premiers épanchements de la douleur, le récit fut demandé à Gaston, il le fit en tremblant. Chaque mot qui blessait le cœur d'Ida le frappait aussi. Il se sentait entraîné vers cette sœur pleurant un frère comme il aurait voulu être pleuré.

Il remit le dépôt qui lui avait été confié, non sans avoir jeté un coup d'œil sur la jeune fille et sur la miniature du médaillon.

Mme de Nolf dit en le recevant :

— Le cher fils n'avait pas besoin de ce portrait pour se rappeler sa mère ; mais il m'assurait ne pouvoir vivre sans me voir : la vie étant pour lui dans mon regard, dans mon sourire. Oh ! je n'ai pu l'empêcher de mourir !

Elle se tut et pleura en silence.

M. de Volbec présenta à la sœur de Maurice la petite branche déjà desséchée. Ida la porta à ses lèvres ; ses larmes se mêlèrent au sang qui se liquefia de nouveau ; elle offrit aux baisers de ses frères la précieuse relique du héros, qu'en son âme de chétienne elle se représentait vêtu de la pourpre du martyre.

L'aurore se levait radieuse défiant les nuages errants qui fuyaient ; le lierre du castel breton laissait tomber de ses feuilles épaisses de grosses gouttes d'eau qui ressemblaient à des larmes ; l'oiseau se taisait dans son nid caché sous l'abri protecteur des murailles ; les serviteurs traversaient sans bruit la cour mal pavée : un lugubre silence, — silence de mort ! — régnait en ces lieux que Gaston s'apprêtait à quitter.

Il s'entretenait avec le baron. Alain vint à eux, salua l'étranger et s'inclinant devant son père :

— Je pars, dit-il.

Le cœur de M. de Nolf se déchira. Partir pour remplacer Maurice, c'était l'exposer à aller le rejoindre. Le sacrifice se montra dans toute son étendue ; le gentilhomme s'émut, mais il ne succomba pas.

— Va, mon fils, répondit-il. Sois digne de ton nom, n'oublie jamais le noble exemple de celui qui t'a précédé dans la vie, dans la gloire.

Le comte refusa : il savait ce dévouement inutile. Le succès n'était pas accordé à de généreux efforts ; l'issue de la lutte se faisait pressentir. Il fallait renoncer à combattre, tout en gardant l'espérance ; il fallait se résigner en laissant aux soldats de l'avenir le triomphe refusé même à l'héroïsme d'une femme, à l'amour d'une mère.

CHAPITRE IV

Lorsque Gaston s'arrêta pour la seconde fois sur le seuil du manoir morbihannais, une seule pensée l'occupait : Ida. N'avait-elle pas quitté ses parents pour un époux ? Allait-il la retrouver ?

Il la retrouva, charmante dans sa simple toilette ; charmante avec ses longues tresses blondes pareilles à celles des fées des antiques légendes de la vieille Armorique ; charmante avec ses grands yeux timides chastement baissés.

Le premier regard du comte dévoila à Mme de Nolf le secret de son cœur. Elle l'accueillit comme l'ami de Maurice ; quand, six semaines plus tard, elle reçut ses adieux, elle le nommait son fils. Ida pleurait encore ; mais elle souriait aussi : ce sourire était pour Gaston son heureux mari.

Avide de sa félicité, voulant la savourer sans en rien perdre, il songea à s'enfermer à Volbec afin de jouir librement. Une pensée changea sa résolution. Il voulait une solitude plus profonde, plus complète, il la demanda à la Suisse, ce pays dont la poésie répond à la poésie de l'amour.

Deux ans après, il surprenait à l'improviste Clément Constant. Pendant que la comtesse faisait connaissance avec la fermière et carressait ses enfants, Gaston annonçait à son fidèle serviteur que bientôt il serait père.

Si l'on était heureux au château, on ne le fut pas moins à la ferme. Prudence, qui racontait à tout le monde la visite de la châtelaine, ne tarissait point en éloges ; elles faisait répéter à ses bambins ce que la dame leur avait dit, c'était à qui s'en souviendrait le plus exactement ; l'aîné montrait sur sa joue la place ou elle l'avait embrassé.

Trois mois plus tard, père, mère, enfants, couraient

sur le chemin de l'église pour voir le fils de leur maître, un bel ange qui s'appelait Maurice.

Ida le comtemplait avec tendresse, avec passion ; elle ne détournait son regard que pour le reporter sur son mari qui souriait.

— Voyez comme il est joli ! répétait-elle en embrassant avec transport le petit visage de chérubin, ô Gaston, sommes-nous heureux !

Heureux, oui, certes !

Pour la Comtesse, ce bonheur était si complet, qu'elle oublia le monde, le plaisir, les fêtes. Gaston, Maurice, Volbec, la prière, la charité remplissaient sa vie et la faisaient si pleine, si belle, qu'elle s'effrayait presque du don de Dieu.

Son fils grandissait, lui souriait, lui donnait le nom de mère, ce nom si doux ! et venait, tremblant encore, chercher l'abri de ses bras, réclamer ses caresses. Tout s'éclipsait devant sa fierté maternelle, un seul sentiment la surpassait : son amour pour son mari.

Maurice à cinq ans était déjà sérieux et charmant ; tour à tour le penseur qui se révèle et le bébé gâté qu'on adore. On devinait qu'un foyer s'allumerait un jour dans cette âme qui ne jetait alors qu'une seule flamme. On s'étonnait de la puissance de cette intelligence, de la force de cette volonté d'enfant qui ne pliaient que devant la raison ou la tendresse. En grandissant, il rappelait cet autre Maurice mort en héros. Il avait ses traits fins ; son front haut ; ses yeux qui semblaient avoir emprunté leur couleur à l'Océan, ses lèvres minces, souriantes, ironiques, son teint d'un blanc mat ; son élégance, sa vivacité, son impétuosité.

Ida, épouvantée de sa violence, soupirait en regardant son mari.

— Pourquoi, pensait-elle, n'a-t-il pas ta douceur ?

Elle grondait alors comme une mère sait gronder, et Maurice attendri cachait sa tête dans le sein maternel en promettant de veiller sur lui. Une pensée de foi, une parole d'affection jetée au milieu de sa colère le calmaient soudain. Il s'agenouillait au pied de Dieu ou devant sa mère ; peu lui importait. Ils étaient pour lui les objets d'un culte différent, mais qui se confondait ; par sa mère il allait à Dieu, par Dieu il vénérait sa mère.

Cet enfant bruyant, qui semait partout la joie, avait la passion de savoir. Il questionnait, cherchait, étudiait. L'histoire surtout le captiva ; il apprit à lire dans les récits mer-

veilleux de la vie des saints et dans de vieilles légendes tissées d'or et de pierreries.

Il rêvait au martyre, cette suprême gloire du chrétien, défiant dans sa jeune ardeur les bourreaux et les supplices, D'autres fois, songeant aux champs de bataille, il agitait en esprit la vaillante épée portée par ses ancêtres. Alors son front se couvrait d'une vive rougeur ; il murmurait les noms illustres de ses héros préférés.

Ida le surprit un matin se regardant dans une glace. Cette occupation, qui entrait peu dans ses habitudes, l'absorbait tellement qu'il ne remarqua pas la comtesse et le plaisir qu'elle prenait à le voir.

Un profond soupir, vrai soupir de soulagement, s'échappa de sa poitrine ; il regagna d'un bond, le tabouret sur lequel il avait posé son livre.

— A quoi pensais-tu tout à l'heure ? lui demanda Ida.

Il rougit, passa ses deux bras autour du cou de sa mère.

— Vite, vite, ordonna-t-elle, ta confession, petit vaniteux.

Il dénoua ses doigts, releva le livre et le présentant ouvert :

— Lisez, fit-il simplement.

Mme de Volbec jeta un coup d'œil sur le titre.

— Ah ! dit-elle en riant, Duguesclin, une noble et haute compagnie, un vrai Breton, un chrétien.

— Il était laid, très-laid ? interrogea l'enfant.

— La beauté vaut-elle la vaillance ?

— Oh ! non !... et voilà ce que je me disais, Maman. Si je ne suis pas le plus laid du royaume de France, je serai le plus brave.

La Comtesse embrassa le front rayonnant qui quêtait ce baiser ; l'orgueil se lisait dans le regard dont elle enveloppa son enfant.

— Le plus brave des Français, le plus dévoué des fils !

Une nouvelle étreinte répondit à ces paroles qui révélaient l'âme ardente, le cœur aimant de Maurice.

Son admiration pour Duguesclin l'entraîna bientôt dans la voie de l'imitation.

Il forma une armée dont il se déclara le chef, gardant pour lui ce qui lui semblait fatigue et danger.

Ses soldats étaient les trois fils de Clément ; Désiré, Just, Martial, beaux garçons, souples comme les joncs du marais, gais comme des loriots, qui secondaient déjà leur père dans ses rudes travaux, et qui faisaient le bonheur de Prudence.

Un quatrième enfant augmentait la famille du fermier ;

une petite fille que ses frères chérissaient et qui répondait au gentil nom de Loïse.

Elle n'était pas seule à trotter dans la grande cuisine de la ferme, à courir sur l'herbe; une mignonne créature l'accompagnait toujours; celle-ci portait des souliers blancs: des robes brodées, des dentelles, des rubans. La petite paysanne avait pour elle mille attentions; elle la faisait asseoir, lui cueillait des pâquerettes, lui apportait ses poupées ; elles s'aimaient autant qu'elles se ressemblaient peu.

Loïse était blonde, rose, ses traits irréguliers charmaient dans leur ensemble ; l'autre était pâle ; les cheveux bruns, s'échappant de dessous son bonnet, déroulaient leurs anneaux sur ses épaules ; ses yeux, bleus comme ceux de la fille de Clément, mais d'une nuance plus foncée, brillaient des reflets d'une joie confiante, ses longs cils ne voilaient jamais son regard ; ses mains, admirables de forme, plus encore que ses vêtements, annonçaient son origine :

Voici comment cette fleur délicate avait été transplantée près de la fleur des champs.

Constant venait de déposer entre les bras de sa femme leur enfant régénérée. Heureux et fier, il contemplait cette scène d'intime bonheur, que la comtesse embellissait par sa présence, lorsque le médecin entra, il salua la châtelaine, s'informa de la malade et dit en s'asseyant :

— Voilà une petite fille plus heureuse que celle qui est entrée hier aussi dans la vie.

Les deux femmes l'interrogèrent du regard. Il secoua la tête pour chasser son émotion, et reprit:

— A peine de retour chez moi, je fus appelé près d'une jeune dame de ma connaissance ; je redoutais ce moment, En me voyant, elle me tendit la main ; je me penchai pour l'entendre ; elle murmura :

— Mon enfant sera orphelin, je le sens. Je vais rejoindre son père... Consolez le général ; représentez-lui comme un devoir de vivre pour... Elle ne put achever. Deux heures après un rideau noir était jeté sur le berceau d'une frêle créature. Un vieillard, vieux soldat, pleurait seul dans la chambre, entre...

— Ah ! docteur, exclama la comtesse.

— Pardon, Madame, j'aurais dû... mais que voulez-vous ? je ne suis point blasé : la douleur me bouleverse. J'aime ce pauvre ange tombé du ciel à l'instant où sa mère y montait. Il lui faut une nourrice, j'ai pensé à vous, Prudence. Faites-

en donc votre seconde fille. Le général de Bonnefoi ne saura comment reconnaître votre dévouement.

— O monsieur, ce n'est point pour de l'or.

— Je n'ai pas parlé de cela, il me semble ; j'aurais craint de vous blesser ; je connais vos sentiments, mes amis.

— Vous avez appelé son père !

— Hélas ! la chère mignonne n'en a plus ; il est parti le premier. Il ne lui reste que son aïeul, ancien officier de l'empire.

Prudence se tourna vers son mari.

— Infortuné vieillard ! dit Ida ; survivre à toute sa famille ! Mon Dieu ! que les heureux doivent d'actions de grâces au ciel, de pitié aux malheureux !

— Cette pitié, l'étendez-vous sur l'orpheline ?

— Sans doute, oh ! sans doute.

— Alors ma cause est gagnée, fit le docteur.

Mme de Volbec se leva, s'approcha de Clément, et posant sa main blanche sur la main calleuse du paysan :

— Elle n'a pas de mère : murmura-t-elle.

Le fermier regarda celle qui lui parlait et son hésitation s'évanouit.

— Monsieur Imbert, dit-il au médecin, si vous croyez que nous puissions l'aimer assez ; si vous pensez que ma femme soit capable de lui donner les soins et la tendresse qui lui manquent, envoyez-la ; nous lui ferons un nid de duvet près de celui de notre colombe.

Le lendemain, une calèche s'arrêta dans la cour de la ferme ; un vieillard, courbé sous le poids de l'âge et sous le fardeau plus accablant de la douleur, en descendit. Il portait entre ses bras naguère si forts, alors tremblants, une pâle enfant. Des larmes coulaient des yeux du vieillard. Rien de plus poignant, sinon les vêtements de deuil qui couvraient la petite fille.

Cet homme était le général de Bonnefoi, un des héros légendaires de la grande armée ; il avait passé sur vingt champs de bataille et par mille épreuves ; la dernière brisa sa puissante nature. Sa vie ne tenait plus qu'au souffle de vie de la fille de son fils ; son âme qu'à l'âme de cet ange. Il voulait, à tout prix disputer à la mort cette fibre de son cœur brisé par des séparations multipliées. Il entra, sa haute taille courbée, déposa doucement son cher trésor près de Loïse, puis tombant sur un siége, il se prit à sangloter.

Il pleura longtemps et pria en secret. La prière ramena le calme sur son front découronné ; il s'éloigna pour revenir le

jour même. Vivre loin de son unique enfant lui étant impossible, il loua une maison fermée depuis longtemps. Deux pièces exiguës composaient son appartement; mais il respirait l'air que respirait sa Yolande, il la voyait à tout instant, il la contemplait à son aise.

Sa chambre avait pour ornements un crucifix et un buste de bronze : son Dieu, son Empereur. Il ne sortait que pour se rendre au Val-Richat. Il y rencontra la comtesse, il la vit embrasser sa petite-fille. Une immense reconnaissance emplit son cœur. Pourtant il n'alla jamais frapper à la porte du château, qui ne se fut pas ouverte pour lui. M. de Volbec ne pouvait oublier la différence que ses opinions, son éducation lui faisaient un devoir d'établir. Et lorsque tout devait rapprocher ces deux hommes également généreux, un rien les séparait. Le général demeurait attaché à l'idole de sa jeunesse ; le comte élevé dans la haine de Napoléon, ne comprenait point ce sentiment et le flétrissait comme une indignité.

Il visita plus rarement ses amis de la ferme. Du reste, l'instruction de son fils l'occupait beaucoup. Il possédait dans Maurice un élève studieux, mais peu docile, toujours prêt au travail et à la résistance. Ida combattait de tout son pouvoir cette disposition.

— Pourquoi, disait-elle, en relevant la tête mutine de son enfant, pourquoi agir ainsi? Est-ce que tu n'aimes pas ton père ?

— Moins que vous; mais après, immédiatement après.

— Prouve-le lui.

— Je ne sais comment.

— C'est bien simple : sois obéissant.

— J'obéis.

— Tu te rebelles sans cesse.

— Il me fait trop sentir le joug. Que ne commande-t-il comme vous, ma bien-aimée maman? Vous résister m'est aussi impossible que de lui céder.

— Tu m'as assuré que tu m'aimes ; eh bien! je mesurerai ton amour sur ta soumission à ton père.

Maurice soupirait sans rien promettre. Il sortait; arpentait à grands pas les allées du parc ; réfléchissait aux sages conseils de sa mère et rentrait, la contrition dans le cœur, le pardon aux lèvres. Il avait souvent à se faire pardonner. Son activité le dévorait, il ne savait comment la satisfaire, puis son goût pour les exercices militaires grandissait avec ses forces. Sa troupe était aguerrie ; il possédait un canon, plu-

sieurs fusils ; ses exploits se comptaient par douzaines. Il accourait les raconter à sa confidente. Lorsqu'elle le voyait entrer, les cheveux ébouriffés, le front couvert de sueur et déchiré par les épines, ennemis avec lesquelles il dédaignait de compter ; les joues empourprées ; les mains saignantes ; les vêtements en lambeaux, elle s'attristait. S'agissait-il d'un haut fait par trop éclatant, elle grondait un peu, pour avoir le droit de le dire à son mari, et prévenir par là une plus verte remontrance.

La suite ininterrompue de ces actions la jetait dans l'embarras.

Chaque jour, nouveau bulletin ; c'était une meule de foin brûlée grâce à l'admirable précision du coup d'œil de Maurice, qui, la prenant pour objectif, l'avait bombardée sans merci ; le lendemain, une pièce de terre ensemencée lui ayant servi de champ de manœuvre, se trouvait dans un état à exciter les regrets de Constant. Une autre fois, une plainte timide était portée par les palefreniers. Monsieur le vicomte avait ordonné qu'on lui amenât Half ou Hiolof, beaux chevaux, orgueil de M. de Volbec, et cela pour courir à ses risques et périls à travers haies et buissons, et ramener le superbe animal dans un état à inspirer la pitié.

Son humeur belliqueuse le poussait plus loin encore ; il s'oubliait jusqu'à se permettre de pénétrer chez ses voisins d'une façon par trop hardie, et passablement incivile. Les plus souvent visités étaient les religieux de Saint-Bernard, établis comme une garde près du manoir.

Le monastère de Notre-Dame-de-Pitié avait été fondé au XIIe siècle par un guerrier, soucieux d'autre chose que de cette gloire éphémère, qui ne dure qu'un temps fort court, eut-il la durée du monde. Noble souci, étrangement méprisé à notre époque de répugnant matérialisme !

L'ancien Croisé, compagnon de l'illustre Godefroy, se sentant immortel, voulait une immortalité glorieuse, digne couronnement d'une carrière éclatante ! Il appela, afin d'en recevoir secours, prières et conseils, un des solitaires de Clairveaux. Il l'établit dans son domaine, se dépouillant de peu pour gagner beaucoup ; donnant une obole pour recevoir en échange la perle fine dont parle l'Évangile.

La famille du religieux s'accrut rapidement. La paix, la sainteté et l'encens parfumèrent ces lieux à demi sauvages qui virent passer humbles, recueillis et partir rayonnants les amants de la solitude.

Le chevalier échangea la cuirasse pour la robe de bure et mourut en léguant ses fils spirituels à ses fils selon la nature. Ceux-ci continuèrent l'œuvre de leur père.

Le castel s'assombrit; le clocher, lui, conserva, comme le témoignage des célestes espérances, un aspect toujours jeune.

Les murs qui défendaient l'entrée de ce séjour béni, perdaient leur austérité sous la douce invitation qui décorait la porte principale.

Une Vierge, suave comme une fleur de l'Eden, embellissait le portique dépourvu de tout autre ornement — et lesquels n'eussent pâli devant celui-là ? — de l'église blanche, simple comme les âmes qui s'abritaient sous ses voûtes.

Mme de Volbec y venait souvent prier avec son fils, qui éprouvait pour ce sanctuaire une prédilection marquée. Les dalles sur lesquelles il s'agenouillait portaient des noms chers et qui lui parlaient au cœur. Il aimait aussi les bons religieux, très-indulgents à son égard. Quand il n'était que Maurice, tout allait à merveille ; mais lorsqu'il devenait capitaine, oubliant le reste, il passait par dessus déférence, convenances, barrières, laissant pour le lendemain l'inévitable fardeau de repentir et de honte.

Comme toute faute doit s'expier, il allait s'accuser, puis revenait moins mécontent de lui et enchanté de l'accueil du Prieur.

La faute ainsi avouée était facile à absoudre. Le général de Bonnefoi, témoin silencieux des évolutions du jeune chef, n'aurait pu s'empêcher de s'écrier : « Le gronder, morbleu ! à moins que ce ne soit nécessaire pour l'engager à recommencer ! »

Inutile invitation !

Ida, avec son inépuisable bonté, possédait seule le secret de contenir la fougue de cette âme et l'infaillible moyen de la diriger vers le bien. Elle parlait à Maurice le langage de la religion. Il l'écoutait à genoux, les mains jointes, semblable à un Ange en extase devant la Reine du Ciel, sans se fatiguer, retenant son souffle : puis, quand la Comtesse s'arrêtait, il cachait son émotion dans les bras maternels.

— Que c'est beau ! disait-il. Parlez encore : je voudrais vous entendre toujours. Je me sens un si grand amour pour Dieu lorsque vous prononcez son nom !

CHAPITRE V

L'époque de la première communion approchait ; l'âme de la mère et celle de l'enfant se confondaient dans une même pensée, un même désir.

Le comte voyait avec bonheur les dispositions de son fils; il lui savait gré des efforts qu'il tentait pour vaincre sa vivacité, pour se montrer soumis. Une seule chose l'attristait, Ida devina.

— Gaston, dit-elle, permettez-moi de faire une nouvelle invitation,

— Moi ! vous permettre !

— Tout ce que je ferai sera donc approuvé ?

— Vous le savez à l'avance. chère amie !

— Alors j'écris.

— A Edmée ! Oh ! merci.

Et le comte baisant la main de sa femme :

— Viendra-t-elle ? demanda-t-il avec crainte.

— Son affection pour vous est un sûr garant.

Elle ne vint pas ; une lettre pleine de larmes apporta sa réponse, ses regrets.

M. de Volbec pleura sur cet espoir perdu; mais il cacha cette nouvelle souffrance, afin que pas un nuage ne ternît l'éclat de ce jour sans pareil, que pas une ombre de doute n'obscurcît le regard radieux de Maurice.

La famille de Nolf prit part à cette fête ; et les bénédictions de l'aïeul s'unirent à celles du père.

L'aurore surprit Ida priant près du lit de son fils. Il était beau dans son sommeil ; ses lèvres remuaient par moments et sa mère crut saisir dans un souffle le nom de Dieu ; ses bras croisés sur sa poitrine attestaient l'ardeur de sa prière: ainsi devait être l'archange Raphaël quand son corps reposait près de Tobie et que son âme reprenait sa place, son adoration au pied du trône de l'Eternel,

Maurice s'éveilla, sourit doucement, fit le signe de la croix, et se soulevant quitta son oreiller pour l'épaule de sa mère,

— Je rêvais du ciel, dit-il : et le ciel va commencer pour moi !

C'est bon de vivre ; mais c'est meilleur de croire !

— Garde la foi, mon enfant, garde-la. Le bonheur pourra t'échapper, elle ne te quittera que si tu la méprises.

La comtesse écarta les rideaux qui défendaient à l'aurore matinale l'entrée de ce doux nid ; un flot de lumière inonda la chambre.

— Quel beau jour ! s'écria Maurice.

Il était beau, en effet. Le firmament dépliait son manteau d'azur, le soleil paraissait plus empressé, plus splendide que jamais, des parfums divers s'élevaient comme un encens d'agréable odeur ; l'harmonie de la nature dérobait à celle du paradis ses mystérieux accents.

Pendant qu'Ida s'entretenait avec son fils, Prudence, à genoux près du sien, répétait avec lui la prière des humbles.

Just, un des bénis du Seigneur, allait se placer à côté de son maître : de son maître qui l'appelait son ami. Il n'y avait point de tristesse cachée chez les habitants de la ferme, une seule absence les chagrinait un peu : Loïse ne pouvait fêter son frère ; car elle avait suivi sa mignonne sœur de la ville. Aurait-elle pu faire autrement ? Yolande, qui pleurait, ne se fut point consolée.

Prudence refoula ses sanglots et dit au général :

— Prenez-les toutes deux. Vous me les ramènerez de temps en temps.

Le vieillard promit, et tint parole.

Loïse devenait si polie, si gracieuse, si gentille que ses parents ne regrettaient pas leur sacrifice. Pourtant il parut pénible à la femme de Clément le jour où elle apprit, que M. de Bonnefoi passant la saison au bord de l'Océan, elle devait renoncer à donner pour escorte à Just les Anges qui la nommaient, mère !

Le moment, l'unique moment, d'une félicité qu'on ne retrouvera qu'aux cieux, étant arrivé, Maurice s'agenouilla à la Table Sainte.

Perdu dans l'extase de son amour, il demeurait immobile ; son visage, habituellement pâle, empourpré par l'ardente émotion du bonheur, resplendissait. Un lumineux rayon, traversant les vitraux d'une étroite fenêtre ogivale, placée derrière l'autel, lui formait une auréole.

Il resta longtemps les yeux baissés, les mains appuyées sur son cœur dont les battements précipités étaient une action de grâces. Il releva la tête à la voix du prêtre.

— N'oubliez jamais, disait le ministre des faveurs divines, n'oubliez jamais le don qui vous a été fait, mes enfants, mes chers enfants, soyez reconnaissants. Songez que les séraphins vous portent envie. Qu'êtes-vous pour mériter cette préfé-

rence, pauvres petites créatures infirmes et coupables? Dieu s'est donné à vous : en retour donnez-vous à lui.

Le fils d'Ida regarda l'autel, puis l'image de Marie et murmura :

— Je le jure!

CHAPITRE VI

Le calme remplaçait le bruit et l'agitation, inséparables des fêtes. La famille se retrouvait dans sa douce intimité : intimité d'autant plus précieuse qu'elle allait être rompue pour un temps.

A cette pensée, la comtesse sentait les larmes noyer son regard, elle se détournait de son enfant pour lui dérober sa faiblesse.

D'autres fois, l'appelant des plus doux noms, échos de tendresse, elle le faisait asseoir à ses côtés, lui prenait la tête dans ses mains, le contemplait longuement et l'embrassant avec transport :

— Il faut que je m'accoutume à vivre sans toi, répétait-elle : Je crains que cela me soit impossible.

— Ma présence seule vous manquera, mère chérie, mon cœur restera près de vous.

Maurice devait donc s'éloigner? Son éducation commencée par son père allait être confiée à ces hommes vertueux autant qu'instruits, à ces maîtres qui n'ont point de rivaux. La vie familiale si facile ferait place à la vie du collége. L'indépendance de caractère de Maurice trouvait bien dur cet apprentisage de la vie sociale, mais sa raison lui montrant la nécessité du travail, du devoir, il acceptait sans révolte la nouvelle existence qui s'ouvrait pour lui, il s'y préparait par l'étude. Il s'absentait dans le but de s'accoutumer à la privation de la vue de sa mère, de lui cacher ses larmes. Loin d'elle, il pleurait, près d'elle il parlait joyeusement de son départ, de ses espérances, de ses projets. Il avait erré pendant plusieurs heures dans la campagne ensoleillée ; fatigué, il s'arrêta et se coucha sur le gazon. L'ombre invitait au sommeil, le lit était moëlleux il songeait à dormir quand il aperçut un livre oublié, perdu peut-être par un enfant du village.

C'était tout simplement un abregé de l'histoire de France La curiosité lui fit ouvrir le petit volume. Les leçons de chaque jour y étaient indiquées, mais le piteux état de certaines pages prouvait l'indocilité de l'écolier ; il avait déchargé sa mauvaise humeur sur les causes involontaires de son ennui, plusieurs de nos rois étaient outrageusement maltraités. Un seul n'avait point été enveloppé dans la haine générale vouée par la paresse à l'étude. Une couronne de laurier ceignait la tête du respecté, et sous son nom on lisait : le grand ! et il s'appelait Napoléon !

— Fantaisie d'enfant ! se dit Maurice : Au fait, ce Bonaparte a, ce me semble, remporté de nombreuses victoires. Le grand !.. mon père est trop loyal pour rapetisser qui que ce soit, et, certes ! ce n'est pas lui qui diminuerait la valeur des héros de la France. Celui-ci est populaire : voyons un peu.

Il s'installa d'une façon commode, se ménageant la facilité de s'endormir à son aise ; car il pensait que cette lecture n'aurait d'autre avantage, d'autre mérite que de lui procurer le sommeil désiré. Il lut d'abord avec indifférence ; peu à peu il parut prendre plus d'intérêt à la lecture qui finit par le captiver, le passionner. De sombres nuages, des lueurs ardentes se succédaient dans ses yeux ; de sourdes exclamations sortaient de ses lèvres. Il portait la main tantôt à son front, tantôt à sa poitrine comme s'il recevait de fortes commotions. L'étincelle jetée par mégarde allumait une incendie. Il ferma le livre, le rouvrit aussitôt, recommença avec une ardeur croissante, fiévreuse les pages déjà parcourues. Un frisson le secouait par instants, il se leva, prit le chemin du château, entra dans le petit salon où se tenait habituellement la comtesse, elle était seule. Il ne remarqua pas le sourire qui l'accueillait, il tomba, plutôt qu'il ne s'assit, sur un siége placé près du fauteuil de sa mère.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

— Ce que j'ai... ce que j'ai.

— Tu m'effraies, parle vite.

— Laissez-moi d'abord vous poser une question : je sais que vous y répondrez en toute franchise. Que pensez-vous de Napoléon ?

Elle posa une de ses belles mains blanches sur la bouche de son fils; de l'autre l'attirant, sur son sein, elle le pressa fortement comme si elle eut voulu étouffer dans cette étreinte le nom que Maurice venait de prononcer et l'admiration trop visible qui faisait naître en elle mille frayeurs.

— Mon ami, dit-elle à voix basse, que veux-tu que je te réponde ? Juger un homme est difficile : l'action n'étant pas toujours d'accord avec l'intention. Juger un général m'appartient moins encore. Moi, faible femme, ignorante, je ne sais qu'une chose : aux yeux d'une mère, un conquérant n'est jamais grand, puisqu'il a pour piédestal le corps de ceux que nous aimons d'un amour tel que notre bonheur, notre gloire, notre orgueil perdus dans cet amour s'éteignent avec l'objet chéri.

Cependant celui qui vainquit l'Europe, étonna le monde, vit les rois à ses genoux ou enchaînés à son char de triomphe, fut certainement illustre. C'est un de ces génies créés par Dieu pour accomplir ses impénétrables desseins, dont le secret échappe à toute recherche humaine. Sorti de la tourmente révolutionnaire, comme l'éclair d'un nuage sombre, il en eut l'éclat, la durée, la destinée ; il passa, traçant sur son passage une ligne de feu ; marquant, d'une ineffaçable empreinte les sommets des montagnes ébranlées, les tours des monuments dont l'histoire garde les noms, et s'éteignit au milieu de l'Océan, creusant, comme la foudre, son tombeau au pied d'un arbre, sur un roc entr'ouvert.

— Pourquoi mon père...

— N'accuse pas ton père. La fidélité et l'honneur te défendent tout soupçon, qui serait une injure, une faute grave. Les rois, que vingt générations de tes aïeux avaient servis, étaient exilés, condamnés. Toute vertu, toute noblesse se trouvaient proscrites, enchaînées. L'autel renversé, le trône vide ! plus de prêtres pour offrir le sacrifice, plus de princes pour porter le sceptre !... Napoléon, que la gloire courtisait, releva le sanctuaire, redressa le vieux trône. Il rappela le Seigneur. Quel fut le mobile de sa conduite ? J'aime à croire que la foi aida son génie, que la politique seule ne le conseilla pas. Mais il oublia ceux qui vivaient sur une terre qui n'était point la patrie ; ceux qui mangeaient le pain des étrangers : il s'assit à leur place. Il fit plus, mon fils, il répandit le sang des Bourbons. Depuis lors les fidèles ne virent que le masque sanglant qui s'étendait sur son visage ; pour eux toutes les pages de son histoire furent recouvertes d'un voile de deuil ; ils ne distinguèrent plus qu'un mot, et ce mot augmentait leurs regrets, leur haine. Un jour l'aigle, sentant son vol entravé, fut obligé de descendre des hauteurs où il planait. Qu'elle terrible chûte ! La fortune se montra infidèle, et le vainqueur d'Arcole, d'Eylau, de Wagram,

d'Austerlitz, le vaincu de Waterloo, forcé de reconnaître qu'il n'était qu'un homme, mourut d'une mort vulgaire.

— Continuez.

— Je n'ai rien à ajouter, mon enfant.

— C'est beau ! C'est beau !

— Ne dis jamais cela devant ton noble père, Maurice. Tu le blesserais dans ses convictions ; tu briserais la chaîne que neuf siècles de dévouement ont formée ; tu troublerais dans leur repos les pères de ton père et ceux de ta mère ; tu...

Et Ida se penchant, acheva dans un baiser.

Maurice leva sur elle ses yeux brillants.

— Encore une recommandation, reprit-elle. Quelles que soient tes idées, ta manière de voir, promets-moi de ne jamais les opposer aux vues de celui que tu peux, que tu dois considérer comme ton modèle : tu ne saurais en avoir de plus parfait. Ne sacrifie pas son amour à la politique : tu le tuerais, il a tant souffert par elle ! Cette douleur, la plus grande de sa vie, il la fait taire pour toi, pour ton bonheur. Enfant, n'oublie jamais combien il t'a aimé, combien il t'aime !

Ne sois point homme de parti. Notre France trouve dans ceux-là ses plus dangereux ennemis. Sois un citoyen dévoué jusqu'à l'immolation, regardant au-dessus de tout ce qui est passion ou avantage personnel.

Une dernière caresse rapprocha la mère et le fils.

Maurice jeta le livre ; mais il ne put arracher de son esprit l'enthousiasme que sa fougueuse imagination y avait allumé.

Lorsque octobre arriva, avec ses jours nébuleux, ses pluies continuelles, ses vents, qui jettent sur le sol les feuilles jaunies, comme l'infortune arrache du cœur les illusions des instants de félicité, la comtesse pleurait dans le salon désert ; une femme la consolait ; mère, elle comprenait l'amertume de cette première séparation.

Maurice partit ; la joie, la vie semblèrent fuir cette splendide demeure. Prudence songeait à son joyeux foyer, à ses trois fils qui, dès le matin, chantaient comme des bouvreuils, et qui, le soir, revenaient animer la maison, réjouir son âme. Désiré, Just, Martial ne seraient point des savants, mais elle les garderait, ils ne la quitteraient pas non plus pour les camps. Ceci, elle l'avait déclaré, et qui la connaissait, savait qu'elle ne reviendrait jamais sur cette détermination.

— Nourrissez vos semblables, leur disait-elle : tant qu'à les tuer, n'y songez point, ce serait me tuer et je veux vivre pour vous voir heureux.

Le comte revint, Ida n'osa plus s'apercevoir de son isolement, s'en plaindre lui eut semblé blessant pour celui qu'elle aimait d'un amour voisin de la vénération. Cependant l'absence de Maurice la faisait cruellement souffrir. Durant les longues soirées d'hiver, elle comptait les heures que la gaieté de son fils chassait, naguères trop rapidement. Des larmes tombaient sur l'ouvrage échappé de ses doigts. Alors Gaston prenait ses mains et les pressant avec tendresse :

— Il nous manque ! oh ! sans doute : mais l'aimer pour nous serait peu généreux. Que Dieu vous garde à mon cœur dont vous faites les délices, qu'il bénisse notre enfant ! Ida dites, à ce prix, ne pouvons-nous nous résigner ?

Le ciel réalisa ce vœu, et quatre ans après Maurice rentrait sous le toit paternel joyeux des succès dont tout autre eut été certainement très-fier. Il déposa ses couronnes sur les genoux de sa mère en répétant, comme autrefois, d'un ton débordant de tendresse :

— Je vous aime !

Mme de Volbec regarda son mari, des larmes brillèrent dans leurs yeux ; tous deux eurent une même pensée ; tous deux furent assaillis par un secret effroi. Toute jouissance terrestre est-elle donc mêlée d'inquiétude ? La coupe que presse nos lèvres ne contient-elle qu'une liqueur amère ?

Pour le jeune homme, il entrait, non, il se précipitait dans la vie sans crainte, sans trouble. Plusieurs voies s'ouvraient devant lui, elles lui semblaient larges, faciles, trop larges, trop faciles. Il avait conscience de la double force intellectuelle et physique dont il était doué.

User sa jeunesse dans une lâche oisiveté, lui paraissait déshonorant ; jouir des plaisirs qui lui étaient offerts, révoltait également cette nature d'élite. Il lui fallait plus que le repos, plus que les plaisirs, il lui fallait se dévouer; il entendait le dévouement dans l'entière acception du mot. Beaucoup parlent de cette obligation : beaucoup en font le sujet de théories superbes par la forme, qu'ils ne songent pas du tout à mettre en pratique.

Il est tel docteur qui répand à profusion de ces pompeuses maximes et qui se garderait bien d'y donner autre chose qu'une attention spéculative. Charmer, étonner, et par là attirer l'admiration ; mais c'est assez ! Etaler, à grand renfort de phrases sonnantes, un vain luxe de sentimentalité, absolu-

ment comme une coquette fait montre des fausses pierreries destinées à cacher les trop visibles traces de la vieillesse ou de la laideur ; se parader dans des vêtements recouverts de clinquant, et masquer ainsi une pauvreté réelle, c'est souvent le but de ces beaux diseurs, qui se décorent du titre de philosophes oubliant un peu trop qu'ils insultent à la sagesse, et se rendent ridicules, méprisables.

Se dévouer n'est point aisé ; car, enfin, le dévouement est vertu, et la vertu suppose un effort continuel, persévérant. Qui ne sait très-bien que la nature humaine répugne à toute contrainte ; qu'elle hait le joug, fut-il léger, fut-il même celui de son choix ?

Maurice, peu philosophe dans le sens mal entendu du mot, était profondément chrétien, par cela capable d'une action louable, disons davantage, d'un grand sacrifice. Le beau, le bien le fascinaient. Il ne se dérobait pas à cet empire ; il se livrait à l'admiration comme le marin abandonne sa barque au courant qui la pousse vers la plage. Admirer ! noble faculté, besoin de toute créature qui n'a point mêlé de poison à l'eau vive, qui lui fut donnée pour étancher son inextinguible soif de perfection !

L'âme du fils d'Ida, reflet éclatant de la lumière pure et humble qui avait été son foyer, possédait plus que d'autres le goût, la passion, le culte de la beauté, de la vérité. Il retrouvait ses idoles dans les affections qui remplissaient son cœur : son Dieu, sa patrie, sa famille.

Au milieu d'un enivrant bonheur, il ne s'assoupissait pas ; tenu en éveil par l'ardeur de ses désirs, il cherchait à réunir, non ces amours qui n'en font qu'un , mais les moyens rêvés, poursuivis de les servir d'une manière digne, de se dévouer d'une façon complète.

Lorsqu'il sortit de l'indécision, ce qui ne fut pas long : son caractère ne connaissant nullement ces compromis que la paresse et la lâcheté signent entre elles ; il se trouva face à face avec un nouveau et redoutable ennemi auquel il n'avait pas songé. Il éprouva un sentiment impossible à rendre : frayeur, trouble, inquiétude, c'était cela et plus encore. Il courba la tête en se roidissant comme un lutteur qui veut terrasser un rival aussi fort que lui.

Il attendit, n'osant parler ; la chose présentait tant de difficultés ! Pour la première fois, il ne recourut point à sa mère ; il s'en éloigna quoiqu'il eut pu jurer l'aimer plus que jamais.

Les jours s'enchaînaient trop uniformes au gré de Maurice.

Les repas, les causeries, la lecture des journaux, les visites reçues ou rendues, une dissertation de Constant sur l'agriculture, tout cela, avouons-le, n'était guère capable de captiver l'hôte de Volbec, qui commençait à trouver que, si sa cage était dorée, elle n'en avait pas moins les inconvénients communs à toutes les cages. L'air et l'espace ne lui manquaient point, pourtant son âme se trouvait à l'étroit, elle se dilatait à peine sous les caresses de la comtesse. Il lui fallait... A cette pensée, il cachait son front dans ses mains, afin de voiler les fugitives rougeurs qui l'empourpraient, et les larmes qui s'échappaient malgré lui.

Ida n'en vit jamais les traces ; cependant elle devina une partie de la vérité. Elle se garda bien d'interroger ; mais elle redoubla de tendresse, forgeant de son amour l'arme qui lui assurait la victoire.

Le triomphe se faisait attendre ; la guerre se prolongeait ; il était difficile de prévoir la fin des hostilités ; la situation s'aggravait. Le vicomte, fatigué d'une lutte beaucoup plus longue que sa patience, revint soudainement aux mauvaises habitudes de son enfance : il s'abandonna à de fréquents emportements. La présence de son père ne lui fut plus agréable, il arriva à vivre d'une façon quasi sauvage.

La comtesse, en le voyant étendu pâle, affaissé sur un divan, sentait une indicible angoisse s'emparer d'elle. Son fils souffrait, et il ne lui demandait pas, sinon la guérison, au moins du soulagement ! Elle pensa que Maurice jeune, remuant, trouvait monotome une société sérieuse ; elle se rappelait son adolescence passée dans l'humble salon du manoir de Nolf ; elle revoyait son frère aîné si empressé, si séduisant ; Alain si franchement gai ; Olivier, doux, pieux comme un jeune saint et dont la présence apportait la paix.

— Pauvre enfant unique ! soupirait-elle.

Maurice, après avoir soutenu contre son père une utopie, qu'il n'adoptait pour sienne que par besoin de resistance, sortit las, mécontent, et ordonna de lui amener son cheval. Une course folle lui paraissait une charmante diversion.

— Après tout, se disait-il, si je ne suis libre ni de penser, ni d'agir, j'ai le droit de risquer ma vie.

Les rênes enroulées autour de son bras ; l'air calme, à peu près résigné, il quitta le château.

Sylphe devait s'étonner, si l'étonnement fait partie de l'instinct animal, de la douceur inaccoutumée de son maître qui, souvent, lui imposait les effets de son humeur chagrine.

Tant que Maurice fut en vue du château, il marcha tranquillement, se contentant, en guise de distraction, de soulever, du bout de ses bottines, des tourbillons de poussière, mais quand il fut certain qu'il échappait à l'œil maternel qu'il sentait rivé sur lui, il changea d'attitude. Il secoua la tête, comme pour chasser une pensée importune, rejeta en arrière les touffes de ses beaux cheveux blonds dont le désordre trahissait celui des idées qui se choquaient dans son cerveau : sa colère concentrée éclatait. Sylphe s'en aperçut immédiatement, et comme s'il entrait dans les vues de son maître, il partit au galop.

La fièvre qui brûlait les veines du jeune homme grandissait. Au lieu d'éprouver du soulagement, il sentait un malaise général s'emparer de lui. Cette course vertigineuse au travers des champs déserts, par une chaleur tropicale ajoutait encore aux tortures que son impitoyable imagination lui infligeait. Il en vint à formuler une interminable série de plaintes.

Sylphe courait toujours ; une sueur abondante ternissait l'éclat de sa robe grise et luisante ; il respirait bruyamment, si bruyamment, qu'il s'attira l'épithète de vieille locomotive. A la vérité, il ne parut guère sensible à cette aménité, et continua à courir comme un élément. Peu à peu il ralentit sa marche, prit le côté ombragé de la route, et instinctivement ramena son maître vers le point de départ.

Maurice, dont les idées commençaient non à s'éclaircir — car il faisait plus noir dans son esprit que dans une forêt par une nuit sombre — mais à prendre un autre cours, cherchait un adoucissement quelconque.

Sa conscience droite, inexorable, n'entendait nullement pactiser ; elle s'élevait et parlait si haut, que devant ce juge, il se tut. Se disculper, ou l'essayer eut été mentir; il préféra entendre le requisitoire terrible et l'arrêt qui le menaçaient. Coupable, et non convaincu, il amassait griefs sur griefs afin de se donner au moins la satisfaction des circonstances atténuantes. Il aurait bien voulu pouvoir se dire : — Pauvre victime ! et pas du tout, il entendait sans cesse au fond de son âme un bruit qui se traduisait en sons articulés : — Coupable ! répétait la voix mystérieuse.

La chaleur ne diminuait pas ; l'atmosphère, au contraire, s'alourdissait ; des nuages de plomb surchargeaient l'horizon ; l'orage s'annonçait ; le vicomte inspecta les quatre points cardinaux, interrogea sa montre.

— Cinq heures, le dîner à six ; j'ai le temps, conclua-t-il..

Il suivait une route étroite, ardue, les hauts murs du parc contre lesquels le soleil dardait ses brûlants rayons, ressemblaient aux parois d'une fournaise ardente ; au dessus, des arbres élevaient leurs cimes verdoyantes.

— On doit être mieux derrière ces murailles que dans cet étouffoir, pensa le jeune homme ; mais le moyen d'y pénétrer ? Fort jolie l'invention qui donne à ce délicieux coin l'aspect d'un pénitencier ! Je préfère une haie : c'est gai, d'abord, puis cela se franchit aisément : un peu d'adresse suffit.

On se croirait sur le gril de St-Laurent. Je n'ai jamais eu beaucoup d'attrait pour ce genre de martyre : le subir ne me va pas. Voici le saut de loup... Tiens ! tiens !..

Si brave qu'il fût, si disposé qu'il se trouvât à courir les chances d'un accident, qui en apportant la douleur à son père, serait pour lui une vengeance, il se troubla.

— Bah ! reprit-il, autant me casser le cou, que d'attraper une insolation qui ferait de moi un fou. Allons! Sylphe, gare à tes jambes, un peu de vigueur. Prends ton élan et tâche d'aborder de l'autre côté : sinon, tant pis pour moi ! tant pis pour toi !

Sylphe, ramené en arrière par un vigoureux mouvement de recul, fit entendre un hennissement sifflant et s'élança.

Maurice laboura de deux coups de cravache les flancs de l'animal, qui, sous l'empire de la force qui le maîtrisait, bondit en avant.

Le vicomte ferma les yeux. Un cri, poussé près de l'endroit où il venait de tomber d'une manière si imprévue, l'obligea à les rouvrir.

Il porta la main à son front, l'appuya sur ses tempes ; une pensée subite lui rendit sa lucidité.

— Ce cri, dit-il, ce cri plein d'angoisse, c'est ma mère qui l'a poussé !

Il mit pied à terre, et, abandonnant le cheval dont les jarrets pliaient, il courut vers un buisson de rosiers.

En y pénétrant, il glissa sur les genoux, et devint aussi pâle que la comtesse.

— Méchant enfant ! dit-elle en attirant la tête chérie sur son sein, méchant enfant ! que tu me fais de mal ! Veux-tu donc me tuer ?

— Ma mère ! ma mère ! répétait Maurice hors de lui.

— Si je t'avais vu rouler là, au fond de ce trou, crois-tu que j'aurais pu vivre un instant, un seul instant? Ah! Maurice tu es léger, si tu n'es ingrat, mauvais !

Ce reproche amena une vive rougeur au front du jeune homme : il baissa les yeux et ne vit pas Ida pâlir davantage, mais il sentit la main, qu'il tenait dans les siennes, se glacer sous sa brûlante étreinte. Pris de peur, il voulut courir chercher du secours. Mme de Volbec le retint.

— Reste, murmura-t-elle, reste, je n'ai besoin que de ta présence. Ce moment de souffrance n'est pas le premier que j'endure à cause de toi. Depuis longtemps, sans le savoir, sans le vouloir, tu es mon bourreau.

Rachète cette faute involontaire, mon fils. Ne suis-je pas ta meilleure amie ! Pourquoi m'as-tu fermé ton âme ! Pourquoi ne me laisses-tu plus lire dans ce livre dont toutes les pages étaient, pour moi, une source de joie ? Dis ce qui t'attriste, ou plutôt, approche je te le dirai moi-même. Tu ne te trouves pas heureux.

Une larme s'échappa des yeux du vicomte.

— Mon pauvre enfant, reprit Ida en essuyant d'un baiser les paupières humides de Maurice, je ne t'adresse aucun reproche ; ton inexpérience t'absout. Tu ne peux apprécier ton bonheur. Le trésor possédé perd son prix ; le trésor envié est seul estimé à sa juste valeur.

— Mon cœur ne souhaite rien, rien je vous le jure.

— Un jour viendra où je lui permettrai le désir ; maintenant, il me semble que notre amour devrait te suffire.

— O ma mère ! maintenant ! toujours !

— Tu voudrais une existence plus active ?

— C'est cela. Je ne suis point né pour être un gentilhomme campagnard, pour courir après le gibier ou les nouvelles ; dormir douze heures, en passer quatre à table ; tuer le reste de la journée par la lecture d'un journal insupportable comme un printemps sans soleil, et par celle de ces traités d'horticulture assommants comme l'ennui qu'ils apportent : je ne puis m'y résigner.

— C'était si facile à dire !

— Non... Non ! ce n'est pas tout : je ne saurais parler davantage.

— A ta mère ?

— Ma mère est la comtesse de Volbec.

— Ce titre serait-il un obstacle à la confiance ?

— Il l'est, du moins, à mon bonheur.

Ces paroles, prononcées d'un ton plein d'amertume, pénétrèrent dans le cœur d'Ida comme la pointe aiguë d'un poignard.

— Pardonnez-moi, douce maman, reprit le jeune homme avec effort. Je vous ai blessée, je n'agrandirai pas votre blessure. Regardez-moi, souriez-moi, tout sera oublié ?

— Voici ce que tu n'oses ajouter : je voudrais être soldat.

— Qu'y a-t-il d'étonnant puisque la France est ma patrie ? Mon cœur à vous ; mon bras à elle. ô mon rêve ! mon beau rêve !

Est-ce ma faute si Dieu m'a fait naître français ? Est-ce ma faute si le sang qui coule dans mes veines est le sang des Volbec et des Nolf ? Je n'ai choisi ni mon pays, ni ma famille ; mais je ne puis délaisser l'un, outrager l'autre.

— On peut servir sa patrie, illustrer son nom sans entrer dans l'armée.

— Ma place est là, je le crois aussi fermement que je crois à votre tendresse.

J'ai voulu immoler cette croyance à mon devoir, je n'ai pu y parvenir.

Vous le savez : enfant, j'aimais déjà cette carrière, la seule qui me paraisse digne de moi. Vous avez combattu ce penchant, vous, par votre constante bonté ; mon père par des sévères leçons. Vous eussiez vaincu, si la victoire eût été possible, si une volonté inébranlable n'eût soutenu la mienne. C'est ce que certaines gens nomment la destinée, ce que j'appelle, moi, la vocation.

En parlant ainsi, Maurice s'était levé : il se tenait debout devant sa mère, qui l'écoutait avec émotion.

— Je sais, continua-t-il, que... Comment vous dire cela ?.. Il le faut pourtant !.. Je sais que mon père a voué un culte au passé... Ce passé,.. je le respecte, mais j'admire le présent. Je ferais, certainement, un appui de mon épée, au lys de la royauté ; mais, pourquoi ne m'armerais-je pas pour défendre l'aigle ?

Que m'importe l'emblême ; je ne vois que la France ! Et je graverais volontiers, sans croire forfaire à l'honneur, ce mot célèbre : Pour...

— Inutile de le répéter : ce serait te répéter toi-même.

Une mère est indulgente. Dieu nous à créées pour la miséricorde, pour le sacrifice. Te voir, t'entendre, te posséder est mon bonheur ; cependant, seule j'y renoncerais ; je ne te retiendrais pas ; je pleurerais loin de toi ; je dévorerais mes larmes, pour que tu sois complétement heureux. Mais avant toi, plus que toi, j'aime celui qui est l'ami, le conseiller, le compagnon de ma vie ; mes serments d'épouse l'emportent

sur ma tendresse de mère. C'est pourquoi, Maurice, tout en te plaignant, je te conjure de donner à ton avenir un autre but, à tes désirs un autre direction.

Le vicomte laissa tomber ses deux bras le long de son corps.

— Je comptais sur vous, soupira-t-il.

— Que Dieu m'inspire ! répondit Ida en joignant les mains avec prière. Retournons au château : il est tard et nous aurons à nous excuser.

Elle se soutenait à peine ; ses forces menaçaient de l'abandonner, elle souriait cependant pour tromper Maurice, qui s'adressait, en son for intérieur, les plus véhéments reproches.

En passant près du saut-de-loup, Ida s'arrêta, et, s'appuyant sur l'épaule de son fils, elle mesura d'un regard voilé la profondeur béante du fossé.

Le bruit des pas du comte la tira de sa douloureuse rêverie : elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Il fait si bon ici, dit Gaston en les rejoignant, que je comprends facilement que vous ayez oublié l'heure du dîner. Notre Vatel se désespère, et je crains qu'il nous prive du rôti, sous le spécieux prétexte d'un retard, dont il aura soin de charger vos consciences.

— Mais qui a le mérite de nous procurer beaucoup d'appétit. N'est-ce pas, Maurice ?

A la voix de sa mère, le jeune homme sortit d'un massif où il était allé chercher Sylphe.

— Le remords est un pain dur ! répondit-il. Mon père, continua-t-il en s'avançant humblement, tantôt j'ai été oublieux, stupide, méchant. Votre indulgence seule, peut égaler et surpasser ma faute. Veuillez la faire disparaître sous votre pardon.

— Encore un de vos miracles, Ida. Je vous pardonne, mon fils.

— Oh ! je serai digne de tant de bonté ! s'écria celui-ci avec un accent qui fit tressailler de joie la comtesse.

Il tint parole et redevint soumis, empressé, respectueux; il apporta dans le salon ses livres, amis des jours difficiles ; il lisait sans ennui ; prenait part à ces causeries pleines de charme et d'abandon, où l'esprit français montre sa grâce inimitable, ses resources infinies. Il était lui-même un agréable causeur, mettant dans la conversation, la piquante vivacité de son imagination et l'aimable ignorance de ses dix-

sept ans. Mais il lui arrivait parfois de s'arrêter soudain, de ne pas achever le sourire ébauché, de terminer par un soupir la phrase commencée gaiement. Il regardait alors, à la dérobée, si son impression avait été remarquée par Mme de Volbec. Oui, toujours ; car comment tromper les yeux d'une mère ?

Elle pensait aussitôt à la confidence ; elle entendait ces mots qui lui semblaient un reproche : « Moi, qui comptais sur vous ! ».

Une circonstance favorisa ses désirs. Le fils d'un ami intime du comte entrait à l'École polytechnique ; elle le savait par Maurice ; mais elle attendit que Gaston lui en parlât : ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu.

Il le lui annonça, en effet, simplement, sans blâme, sans indignation.

— Que pense Mr. de Viesville de la détermination de Gontran ? demanda-t-elle.

— Que voulez-vous, ma chère amie! il se résigne. Il sait bien que les enfants ne sont pas du temps de leurs parents ; car le temps va si vite, les événements changent si souvent la face des choses ! C'est lamentable ; et je plains ceux qui vivent à notre époque.

— Vous les trouvez malheureux, mais non coupables de ne point avoir votre foi politique ?

— Sans doute. Je les plains comme je plaindrais le marin dont la barque serait placée entre un récif et un courant, La lumière d'un phare pouvait le guider, on l'a éteinte. Est-ce sa faute ? Votre jeune génération n'a pas connu l'antique royauté que nous avons servie ; elle n'a appris l'histoire que d'après une Clio courtisane, et complaisante ; elle applaudit à ses victoires de Magenta et de Solférino, que je considère comme des désastres. Demandez à Maurice.

Ida rougit et ne répondit rien.

— Je lui sais gré, de sa courageuse résistance, reprit le Comte. Il n'a jamais avoué à personne, à moins qu'à vous, le sujet d'une tristesse qui n'est pas de son âge. Je m'accuse de la souffrance inavouée qui mine cette organisation créee pour le mouvement ; je m'effraie en songeant que je lui serai une cause de chute. L'inaction, le plaisir sont de redoutables ennemis pour une nature telle que la sienne. De mesquines passions n'auront jamais de prise sur son âme ; mais il saurait commettre une de ces fautes qui font de la vie une expiation ou une torture. Il pourrait jeter son cœur dans un amour indigne. Tout, plutôt que ce malheur !

Maurice rentrait ; son père lui adressa quelques questions concernant son ami.

— Vous trouvez Gontran très-heureux ?

— Sans doute, puisqu'il devient le défenseur de sa patrie.

— Vous enviez son sort, n'est-il point vrai ?

Maurice baissa les yeux.

— Eh bien ?

— Je suis très... très... satisfait.

— Je ne le pensais pas.

— Mes deux anges gardiens me l'ont assuré.

— Et vous l'avez cru.

— Il ne m'ont jamais trompé.

M. de Volbec se tourna vers sa femme et dit en souriant :

— Je suis un piètre juge d'instruction ; je conduis fort mal mon interrogatoire. Maurice, en vrai Normand, ne se compromet guère. Je tiens, cependant, à éclaircir les points obscurs ; je vous charge de cette affaire, Ida : veuillez la continuer.

La comtesse attira près d'elle son fils interdit, flottant entre l'espoir et la colère.

— Voyons, commença-t-elle, ne fais pas du récalcitrant, surtout ne cherche pas à subtiliser : ce serait facile, mais peu généreux.

Approche et prends un air moins contrit, moins contraint.

Maurice poussa un tabouret aux pieds de sa mère et s'assit avec résignation.

— Gaston, reprit la châtelaine, je dois d'abord vous demander pardon d'un secret que je vous ai tu ; s'il eut été le mien, j'aurais parlé.

Le trahir, même par confiance, par affection pour vous eut été manquer à mes obligations, vous déplaire doublement, je le croyais alors. Aujourd'hui la crainte disparaît, l'autre obstacle cède aussi.

Le jeune homme se leva brusquement et fut pour dire : C'est inutile ! — Le regard maternel qu'il rencontra encourageant, rayonnant, retint cette parole sur ses lèvres agitées.

— Un soir, un soir à jamais inoubliable ! Maurice me fit un aveu ;

— Arrêtez ! arrêtez !

— Cela passe les bornes ! depuis quand impose-t-on silence à son avocat ? Il me dit qu'au fond de son cœur germait un désir ; mais qu'il l'étoufferait sous un autre sentiment. Le dé-

sir sacrifié est celui qui a fait de notre nom le nom d'une longue suite de héros.

— Assez, assez, interrompit Gaston. Je comprends et je remercie Maurice de son dévouement, mais je n'accepte point ce que vous avez appelé un sacrifice. Mon fils, soyez brave ; en un mot, soyez Français et aimez-nous toujours !

Maurice, suffoqué par la joie, se jeta dans les bras de son père ; celui-ci, moitié grave, moitié souriant, répétait, tout en tentant, bien faiblement, de se soustraire à cette étreinte :

— Ah ! les enfants ! les enfants !

CHAPITRE VII

Quelques semaines plus tard, Mad. de Volbec suivait seule le sentier ombragé qui menait à l'église du monastère. L'adieu ayant brisé son cœur, elle se hâtait d'aller demander secours et consolation à la Vierge mère, à celle qui a connu toutes les félicités, toutes les douleurs d'une maternité glorieuse.

Epuisée par ses larmes, Ida s'endormit, la tête appuyée contre la pierre de l'autel, il lui sembla qu'elle reposait sur un roc battu par les vagues d'une mer agitée. Deux barques s'éloignaient. En vain elle tendait des bras impuissants ; en vain elle appelait : les voiles blanches, disparaissaient ; le vent qui soufflait de l'est, chassait des nuées sombres éclairées par d'étranges lueurs, pareilles à des traînées de poudre enflammée, il tourmentait les frêles embarcations que soulevaient les flots courroucés, capricieux, et les jeta toutes deux sur la plage, d'où elles s'étaient si promptement éloignées.

Réveillée en sursaut, la Comtesse chercha et l'Océan, et les vagues, et Gaston, et Maurice ; tout avait disparu. Elle se tourna vers l'image de Marie en disant :

— Etoile des mers, guidez-les, conduisez-les, réunissez-les : que le même port soit leur abri ici-bas et là-haut :

Maurice était parti ; parti pour longtemps. Il lui fallait, comme à l'oiseau, l'immensité ; le nid lui paraissait trop étroit ; il voulait l'espace, la liberté ; mais le chasseur et le piége, le plomb qui tue, le filet qni retient captif ?..

L'heureux élève de l'Ecole de S... portait gaiement, avec

orgueil, son uniforme et ses espérances. Rien ne le rebutait, rien ne le décourageait: il était bien là où il devait être.

Deux ans se passèrent. Dieu sait si les jours s'enchaînèrent lentement au gré des habitants de Volbec ; s'ils passèrent avec rapidité pour le jeune homme, qui reçut, un beau matin, la nomination de sous-lieutenant au 8e de cuirassiers.

Il arriva en Normandie. Son court séjour au cher manoir fut une fête: fête de cœur préférable à toute autre. Ida sentit éclore sous les mille baisers de son fils, une pensée attristante, elle la repoussa d'abord, mais, au moment du départ, elle dit d'un ton solennel en désignant les cieux :

— Adieu, mon bien-aimé, adieu !

— Non, non, au revoir, à bientôt, cria le Vicomte.

Beaucoup blâment la vie du régiment. Maurice aurait médit s'il en eût ainsi parlé. Il sut tirer profit de la situation, d'ailleurs exceptionnelle, où le plaçaient son mérite, son titre, sa grâce extérieure. Il était ce qu'on appelle un brillant officier, fort estimé de ses chefs à cause de ses talents, très-recherché pour ses qualités d'homme du monde, respecté de ses subalternes, ce qui s'explique par le respect qu'il professait pour lui-même, pour l'honneur, pour la vertu.

Il fit de nombreuses connaissances, mais il eut le bon esprit de n'avoir qu'un petit nombre d'amis, encore les choisit-il avec soin. Il ouvrit, aux uns sa bourse, aux autres son cœur. Il marqua sa place au cercle des officiers et l'occupa rarement ; ces réunions ne le charmaient point ; il avait de plus nobles aspirations que celles du plaisir: il savait prier et secourir. En devenant soldat, il resta chrétien. La basilique silencieuse, pleine d'ombre et de mystère, l'attirait invinciblement; près de Dieu il lui semblait n'être pas séparé de sa mère. La charité conservait aussi sur lui une irrésistible puissance. Il visitait des mansardes, des réduits où la souffrance et la misère avaient élu domicile. Il s'appliquait à soulager les douleurs du corps, à guérir les maux de l'âme : ignorance, indifférence : se heurtant incessamment contre des obstacles qui eussent découragé les professeurs d'une philanthropie trop vantée. Cette conduite lui attira quantité de sarcasmes et de railleries ; il en fut inondé.

Seulement, assurait-il, tout cela ressemblait à ces grêlons qui glissent sur les vêtements sans les mouiller.

Peu à peu, l'estime se faufila parmi les moqueurs, les insulteurs, l'admiration même y parut et imposa silence. Le Vicomte, qui n'avait point courbé la tête au fort de la bour-

rasque, accueillit le calme avec le même sang-froid. La lâcheté, le respect humain ne pouvaient rien sur son âme noble et forte, il marchait droit devant lui sans broncher, sans prendre garde aux pierres qui ensanglantaient ses pieds, sans s'arrêter aux difficultés toujours renaissantes. Les médiocres, il en est beaucoup! incapables de le comprendre, le gratifiaient d'une pitié qui l'eut révolté s'il ne l'eut méprisée; les hommes de valeur l'admiraient.

— Il est trop sage : disaient les fous.

Trop sage parce qu'il ne prostituait point son âme; trop sage parce qu'il ne ternissait pas l'éclat d'un nom glorieux; trop sage parcequ'il refusait de traîner son cœur et son intelligence dans les égouts infects du vice et de la corruption: Trop sage parce qu'il méprisait hautement tout ce qui est méprisable: Peu lui importaient, du reste, ces divers jugements, il ne s'en montrait ni moins franchement gai, ni moins aimable. Son colonel l'aimait comme s'il eut été son fils; le général avait de lui la plus grande estime; il dit un jour, en le désignant à plusieurs officiers :

— Messieurs, le sous-lieutenant de Volbec sera un héros de la trempe de Bayard.

Ses soldats l'idolâtraient ; il avait sans cesse pour eux une bonne parole ou un secours; sa fortune le mettait à même de s'abandonner à sa générosité; il donnait avec grâce: le bienfait accepté se changeait pour lui en un service reçu. Il commandait avec autorité, mais sans cette morgue offensante qui dénote un esprit étroit, un caractère tracassier, aussi lui obéissait-on avec promptitude, ce qui se doit; avec empressement, ce qui est plus rare. Il comptait, sans le savoir, de nombreux admirateurs parmi les hommes de sa compagnie. Un, surtout, poussait cette admiration jusqu'aux limites du possible. Ce militaire, le plus silencieux des humains, était un Alsacien; sa taille vraiment remarquable attirait l'attention ; son regard, le timide sourire qui ent'rouvrait ses lèvres épaisses, plaidaient en sa faveur. Il ne pouvait passer pour ennuyeux; tant qu'à être amusant il n'y visait certainement pas. Pris par la conscription, il lui fallut, contre son gré, endosser l'uniforme, marcher au pas, manier un fusil, faire l'exercice, brosser un cheval : autant d'occupations nouvelles et peu séduisantes, à son avis du moins.

Il ne maudit pas le sort et tâcha de se résigner. La pensée de Dieu, le souvenir de son père le soutenaient. Il songeait

à son village, placé près de la frontière; aux vertes forêts, aux bords du Rhin, ce fleuve poétique. Un soir il voulut parler, un éclat de rire lui coupa la parole ; son accent causait cette hilarité. Il en fut blessé et ne prit plus jamais part aux conversations de la chambrée. Il souffrit beaucoup de cet isolement. Son cœur, qui brûlait sous la glace, se dessécha. Replié sur lui-même, il ne vécut que de la vie brusquement interrompue.

On le raillait de ce mutisme ; les loustics composèrent quelques phrases dont ils dénaturèrent l'orthographe, déjà passablement outragée, pour les lui rendre intelligibles, prétendaient-ils. Une d'entre elles commençait ainsi: Le chéant. Cette spirituelle facétie leur devint funeste. Maurice, en passant dans les rangs, entendit ce mot: il en demanda l'explication.

Elle lui fut fournie avec l'intention évidente de l'attirer dans le parti des rieurs: il en fut autrement. Il fronça les sourcils d'une manière peu rassurante, et déclara d'un ton qui n'admettait ni réplique, ni illusions qu'il n'entendait point que l'on se permît de donner de sobriquets à qui que ce soit ; que le même drapeau et le même devoir en les rassemblant, devaient consacrer la fraternité qui unit les fils d'une commune patrie.

Il parla longtemps avec feu, sans beaucoup plus de profit que saint Jean-Baptiste lorsqu'il prêchait dans le désert. Les réprimandés se courbèrent, Franz Netzler redressa sa haute taille: sa poitrine se dilatait malgré la tunique qui l'étreignait.

Cette protection qui lui était accordée sans qu'il l'eût sollicitée, le remplissait de reconnaissance. Il n'osa le dire ; il n'osa même lever sur son supérieur ses yeux humides ; mais il s'attacha à lui. Un sentiment, mélange de respect et d'affection, en débordant dans son cœur le rafraîchit doucement, comme la rosée rend à la fleur à demi fanée ses vives couleurs et son parfum.

S'il eut tenté, chose facile, d'aborder le vicomte, de lui parler, il se fut trouvé le plus heureux des mortels ; sa timidité le retint ; il demeura à l'écart, moins taciturne, moins triste, répondant au nom de Léchéant.

Maurice venait d'être promu au garde de lieutenant. Il avait une chance endiablée, assuraient les anciens, qui, cependant, hâtons-nous de leur faire justice, rendaient hommage au fils de Gaston et n'eurent garde de refuser le banquet qu'il leur offrit à cette occasion. Franz, un des pre-

miers instruits de l'événement, se plaça sur le passage de Maurice pour le saluer. Il porta la main à son bonnet de police et resta dans cette attitude longtemps, longtemps; jusqu'à ce que le lieutenant eut disparu à l'angle de la rue, puis il poussa la porte de l'écurie, jeta un dernier regard dans la cour et entra.

Une pénible agitation remplaçait sa lenteur ordinaire, il agissait sous la force de l'habitude, sans conscience de ses actions; ses traits exprimaient une angoisse profonde.

La joie avait fait place non à la douleur ; mais au pressentiment, avant-coureur de cette terrible ennemie du genre humain. Pauvre Franz !

Une troupe joyeuse s'avançait. Au milieu des officiers qui la composaient, Maurice se distinguait par sa tenue parfaite, et sa gaîté élégante.

Netzler, immobile contre un mur, tourna vers eux ses yeux sans regard.

— Par ma foi ! remarqua un des arrivants, voilà un gaillard qui a l'air de poser pour quiconque voudrait représenter l'étonnement.

— Dis l'hébètement, répondit un maigre et fluet blondin en frappant du bout de son sabre le talon de sa botte.

Le vicomte se retourna, son cœur s'émut ; il passa vivement entre ceux qui venaient de parler.

— Volbec, huit jours de salle de police, cria celui qui, le premier, avait aperçu l'Alsacien.

— Pour lui apprendre à déshonorer l'uniforme par des grimaces, sans excuses, ajouta le second, qui tenait à montrer son esprit, dans le but de dissiper les doutes qui devaient s'élever à ce sujet.

Un haussement d'épaules fut la seule réponse à cette plaisanterie de mauvais goût.

— Eh bien , Camarade, interrogea Maurice, en adoucissant sa voix, qu'avez-vous ?

Le soldat, d'un geste automatique tendit, une feuille de papier à son supérieur ; mais pas un son ne sortit de sa gorge ; sa bouche ouverte se contracta.

Maurice, saisi de pitié, jeta un coup d'œil sur le contenu de la lettre, et prenant avec vivacité les mains noires de cirage, du cuirassier, dans ses mains aristocratiques :

— Mon ami, du courage ! Puisse la part que je prends à votre douleur en diminuer l'amertume.

Netzler, cet homme courageux, pleurait comme un enfant;

il pleurait en appelant son père : son père mort sans qu'il ait pu l'embrasser!

Le vicomte regardait avec compassion celui qui souffrait. De temps en temps, il harsardait une cordiale, une chrétienne parole. Alors Franz tressaillait et courbait la tête avec résignation.

Deux groupes s'étaient formés dans la cour. La curiosité ne faisait pas taire la bonne humeur des officiers : des éclats de rire arrivaient aux oreilles du lieutenant ; il surprenait son nom mêlé à des réflexions désobligeantes. Le sang lui montait au front, la colère l'assaillait par instants, sans toutefois le détourner de sa mission. L'autre groupe se composait de plusieurs soldats. Un d'eux avait dit :

— Il a reçu de mauvaises nouvelles du pays.

C'était assez pour inquiéter ces braves gens, pour lesquels le foyer absent est une source de douleur et de crainte. Ils n'osaient approcher, par respect pour leur chef, et se rangèrent afin de livrer passage à Maurice, qui s'avançait en soutenant la démarche chancelante de Netzler.

Il était beau, en ce moment, et s'il eut été donné à Ida de le voir accomplissant simplement un acte de touchante charité, qu'elle joie, quel orgueil auraient doublé sa joie et son orgueil de mère !

— Place et respect à la douleur ! dit-il en écartant du geste les officiers qui se rapprochaient.

— Messieurs, continua-t-il en attachant sur eux son regard ferme et profond, qui de vous n'a un père ? Qui de vous ne porte dans son cœur et pareil à un lumineux flambeau, l'amour filial ? Au nom de cet amour, inclinez-vous devant ce brave garçon, et n'ajoutez pas à ses regrets par une gaîté hors de propos, qui pourrait bien finir par me déplaire.

— Parfait ! cria une voix qui ne trouva pas d'écho.

Le pauvre soldat se cramponna au bras qui lui servait d'appui ; mais cette faiblesse fut courte, il se redressa en murmurant :

— Merci, mon lieutenant.

— Il est trop tôt de me remercier, répondit Maurice.

Il conduisit Franz dans sa chambre : l'installa chez lui de la meilleure grâce du monde, et prétextant une affaire urgente, laissa l'infortuné à la solitude, le premier et le plus impérieux besoin de ceux qui souffrent.

De cet instant et pour toujours, l'Alsacien s'attacha au fils

de Gaston. Le métier perdit pour lui ses rigueurs, ses ennuis ; il ne songea plus à l'époque, qu'il avait si ardemment souhaitée, et lorsque Maurice lui dit :

— Le temps de votre service est passé.

Il répondit avec vivacité.

— Le vôtre ne l'est pas ; mon officier.

— J'ai juré à la France de la servir jusqu'à la mort, jusqu'à l'impuissance, vous allez regagner votre village.

— Non, mon lieutenant, quoique ce ne soit point pour vous contredire : vous restez, je reste.

— Vous pouvez être un citoyen utile, servir votre patrie ce dont je n'exempte personne, sans demeurer ici.

Une vive rougeur s'étendit sur les joues du cuirassier.

— J'avais cru, blabutia-t-il...

— Que je vous comprenais ; ce qui est vrai.

— Alors, mon lieutenant, sans vous interroger, pourquoi me dire toutes ces choses ?

— Oh ! ne m'enlevez pas mon plaisir, plus que cela, oui, plus que cela ! Je ne sais rendre ma pensée ; mais je sais me souvenir. Près de vous, je suis content comme un homme qui a encore une famille ; là bas, à Morsbronn, je n'ai plus de parents. Sept années d'absence ont fait de moi un étranger. Ici, ailleurs, partout où vous serez je ne me trouverai pas seul. Quand je pleurais mon père, qui m'a consolé ? Vous mavez offert la parole et la sympathie qui sauvent, ne me pressez plus de vous quitter.

Maurice tendit la main au soldat.

— Prenez-la, mon ami, j'honore le dévouement.

Netzler la pressa avec ivresse, et s'éloigna en répétant :

— Il reste, je reste. Ses derniers mots ont dissipé mes derniers regrets.

Il n'en éprouva pas ; mais il fut affligé du brusque départ du vicomte, qui partit un matin, sans l'avertir.

Pauvre jeune homme ! Affaissé dans le coin d'un wagon, il suivait d'un œil atone les colonnes de fumée que lançait la locomotive, ou, se penchant à la portière, répétait avec désespoir.

— Arriverai-je ? Arriverai-je ? La reverrai-je ?

Ida agonisante faisait aussi la même question.

Elle n'avait que peu d'heures à vivre, et l'impitoyable mort voulait lui ravir une suprême consolation.

Le trépas étendait sa pâleur sur le visage de la malade ; ses yeux, où la foi remplaçait la vie, se fixaient, tour à tour,

sur le Christ et sur Gaston, elle interrogeait aussi la porte fermée.

Que ne s'ouvrait-elle ?

— Il viendra, disait le comte qui comprenait ce muet appel ; il vous rattachera à la terre. Vous ne pourrez nous quitter, quand nous serons deux à vous retenir.

— Vous seul suffiriez, cher Gaston, si la volonté divine ne devait s'accomplir. Qu'elle soit faite !... La résignation est l'unique remède au grand mal de la séparation. Cette séparation n'aura qu'un temps, bien court, et la réunion durera éternellement. Ce sera assez ; mais pas trop pour qui a aimé comme nous nous sommes aimés.

Ida s'interrompit. M. de Volbec, que les sanglots suffoquaient, se détourna pour cacher sa douleur.

— Mon fidèle, mon meilleur ami, reprit la mourante, je veux vous remercier du bonheur dont vous m'avez comblée. Par vous, avec vous, j'ai été la plus fortunée des femmes. Souvent je me suis demandé s'il était possible et permis de jouir d'une semblable félicité. Vous avez su dérober au Paradis quelques-unes de ses joies pour m'en fair don... et... je vous quitte !

Mon bien-aimé, soumettez-vous : regardez au délà de tout ce qui est terrestre : l'aigle contemple le soleil, le chrétien doit s'élever plus haut encore. Songez aussi à notre enfant, ô Gaston ! aimez-le désormais pour nous deux.

Mme de Volbec crut que son cœur déchiré allait cesser de battre ; elle chercha son crucifix.

— Mon Dieu ! soupira-t-elle, mon Dieu ; avec vous, il n'est pas de sacrifices qui ne se puissent consentir !

Le comte, penché sur elle, essuyait la sueur qui souillait ses tempes. Un instant de plus, et c'était fini.

Un cri retentit sur le seuil de la chambre attristée, et Maurice vint tomber à genoux près du lit : il cacha son front dans les couvertures. Sa présence ranima la comtesse ; elle eut voulu vivre encore pour le préparer, le consoler ; elle ne pouvait que le bénir ! Elle attira sur sa poitrine la tête de son fils, la main de son mari, l'image de son Dieu, puis les réunissant dans une même et dernière pensée, elle murmura :

— Je vous aime !

Ses paupières demeurèrent immobiles sur ses prunelles à jamais éteintes ; ses bras glissèrent sur le rebord de la couche funèbre.

Gaston se plaça près de son fils, et pieusement, accomplit un pénible devoir.

— Maurice, dit-il enfin, Maurice, sans toi, je la prierais de m'emmener! Rapprochons-nous et prions!

Un son rauque lui répondit. Le jeune homme, effrayant dans sa douleur, se jeta sur le cadavre de sa mère. Il l'appelait, l'embrassait, lui adressait des reproches ; tendre, impérieux, suppliant, emporté.

— Elle vivra! répétait-il en soulevant le corps sans mouvement. Que dis-je? Elle vit! Morte! C'est impossible! qui peut m'avoir ainsi trompé? Mère, mère aimée, vous ne voudriez pas me quitter? Sans vous que deviendrais-je? Venez, lisez dans mon âme. Il lui faut un ange pour la garder, pour la préserver. Si vous l'abandonnez, elle se perdra. Vous êtes son étoile; sans votre lumière, elle ne saurait éviter les écueils qui bordent son Océan. Oh! je ne veux pas! non, je ne veux pas que l'on vous enlève de mes bras! Je suis fort : fort contre les hommes, et j'espère, contre le ciel... Mère, je saurai le vaincre par mes prières : l'amour triomphe du cœur de Dieu, et je vous chéris!

Longtemps il parla ; longtemps il lutta refusant de prêter l'oreille au langage de la raison. Il fallut détacher ses mains des mains glacées qu'il pressait; l'arracher du lit où il se cramponnait avec frénésie, l'entraîner dans un appartement isolé.

Seul, il s'abandonna à la colère ; peu à peu, cependant, il se calma et lorsque le prieur, appelé par le comte, entra pour consoler l'infortuné, il le trouva debout, appuyé contre les lambris dorés, contemplant une photographie. A la vue du solitaire, il la glissa dans ses vêtements et fit un pas pour s'éloigner.

— Pourquoi me fuir, Monsieur le vicomte? demanda d'une voix douce l'austère religieux. Je suis l'ami de ceux qui souffrent, et vous allez souffrir, car vous n'avez plus de mère : elle est morte.

— Morte, répéta Maurice, et une expression de douloureux effroi contracta ses traits.

— Oui, et je prends à témoin de la vérité de mes paroles les pleurs de votre père.

Le jeune homme regarda dans la direction que le trappiste lui indiquait. Il recula d'abord, puis s'élançant vers le comte.

— Morte? interrogea-t-il.

— En vous bénissant, mon fils, et en nous recommandant de nous aimer.

Le soldat baissa la tête; écouta docilement les recommandations et les conseils; demandant, comme une faveur, de revoir une dernière fois la morte chérie.

Il demeura au chevet de la couche, la taille courbée, les mains jointes, refoulant ses plaintes, mais ne trouvant point de larmes. Il n'en versa pas non plus sur la tombe qui lui ravissait, gardienne inexorable, celle, qui pendant vingt et un ans, avait été son amie, sa protectrice, son guide.

Tout était fini ! les cœurs seuls, en montant aux cieux par une voie, connue des chrétiens, pouvaient vivre de la vie brisée.

Ainsi pensait M. de Volbec en se retrouvant dans le salon, naguère si radieusement éclairé par le sourire d'Ida, si sombre, si triste maintenant.

De nombreux amis se pressaient autour de Gaston, ou s'approchant de Maurice, tentaient de lui offrir quelques consolations.

Parmi les visiteurs qui entrèrent dans cette maison désolée se trouvait un grand et beau vieillard, il marcha droit au châtelain.

— Monsieur, dit-il, je suis venu, car je ne sais pas oublier, et je dois beaucoup, beaucoup à celle que vous pleurez.

Et comme Gaston le regardait avec étonnement.

— Beaucoup ! reprit-il d'une voix où tremblait une émotion contenue; sous les baisers de Mme la comtesse, Yolande, ma chère petite fille, a pu croire qu'elle n'était plus orpheline. Ce sont ses regrets et ses larmes que je suis chargé d'apporter.

Maurice tressaillit : il envoya un merci, une bénédiction à cette enfant, qui se souvenait de la douceur des caresses qui lui avaient été prodiguées, à lui, avec tant d'abondance et dont il était privé pour toujours.

Il laissa retomber sa tête brûlante sur ses deux mains gantées de noir; tout s'effaça de son esprit; une nuit profonde répandit ses ténèbres autour de lui : il cessa de se souvenir. Il demeura longtemps perdu, abîmé dans cet anéantissement. Lorsque son père toucha doucement une de ses épaules, il se redressa avec peine.

— Oh ! implora-t-il, ne me rappelez pas à la vie !

— Maurice ! Maurice !

— Je croyais mourir; et je me sentais consolé.

— Mon cher enfant, cette épreuve est rude ! Pensez-vous

qu'elle le soit pour vous plus que pour moi ? Vous êtes jeune, vous devez espérer. Moi, que puis-je, que dois-je attendre ? Si vous ne me consolez, si vous ne trouvez dans votre force, dans l'ardeur de votre âme le moyen de ranimer ma faiblesse ; si le cœur de mon fils me fait défaut au moment où le mien se brise, où la félicité me fuit, ou vingt-cinq années de bonheur sont anéanties : que vais-je devenir ? Ne laissez pas le désespoir vous égarer, mon enfant, sa voie n'est point celle que vous indiqua...

Et le comte demeura sans pouvoir articuler le nom qu'un sanglot arrêtait sur ses lèvres.

— Aimez-moi, Maurice, ou je meurs !

A ce cri, à cette prière, le fils d'Ida comprit le tort de sa conduite ; un remords s'éveilla au fond de sa conscience ; son amour pour son père grandit soudain ; il se leva ; une teinte légère ranima son visage blanc comme le linceul qui voilait la face de sa mère ; il prit la main de M. de Volbec et l'appuyant sur sa poitrine, il dit d'un ton pénétré :

— Mon père !

Ils s'assirent l'un près de l'autre, et demeurèrent silencieux, se pressant plus étroitement à chaque soupir qui leur échappait.

Ce coup déchirant pour Gaston, fut affreux pour Maurice. Il ne s'était point mis en garde contre l'adversité.

Lorsque tout nous sourit, que le ciel n'a pour nous que des faveurs, semble-t-il que l'épreuve doive nous atteindre ? Nous nous faisons, ou du moins nous croyons nous construire un inexpugnable asile ; bercés par des joies réelles, plus souvent par de décevantes illusions, nous nous endormons dans notre sécurité. L'oiseau qui bâtit son nid dans les hauts arbres, n'est-il pas plus exposé que l'humble passereau, qui cache son abri sous l'épine du buisson, ou dans le lierre qui s'attache à la chaumière de l'indigent ? L'orage brisera la cîme altière du roi des forêts et respectera le timide arbrisseau. Ne cherchons de paix que dans l'abandon qui change le chrétien éprouvé en fils soumis, résigné. Refugions-nous à l'ombre de la croix, nous trouverons là un protecteur, un modèle. Le regard attaché sur le Christ, nous saurons mieux souffrir, nous comprendrons la souffrance, et cette divine messagère nous dévoilera les mystères qui fortifient, qui réjouissent ; elle détachera nos pieds du sol étranger pour nous entraîner vers la vraie patrie, dont la mort, autre ennemie devenue une sœur, nous ouvrira les portes.

Est-il rien de désolant comme l'union de la douleur et de la jeunesse ? Un torrent impétueux descend des sommets d'une haute montagne ; il se précipite dans une vallée fertile et fleurie ; il la ravage, creuse des abîmes là ou brillaient les charmes du printemps, les richesses d'une végétation généreuse et le regard n'ose plus se reposer sur ces lieux dévastés. Ainsi l'existence si radieuse de Maurice se trouva subitement changée : la route verdoyante et facile qu'il suivait disparut sous les eaux de la tribulation. Il se voyait malheureux dans le présent, et, ce qui ne surprendra pas ceux qui ont souffert, malheureux dans l'avenir.

Il regagna son régiment, après avoir en vain supplié son père de venir se fixer près de lui.

Une tombe est un lien puissant. Gaston, qui ne pouvait plus vivre pour sa compagne, voulait au moins vivre près d'elle, il aimait à prier sur le marbre que réchauffaient ses baisers et ses larmes. Le caveau sépulcral devint le lieu de sa retraite ; ses désirs soulevaient, à l'avance, la pierre qui devait s'écarter pour lui livrer passage. L'amour paternel suspendait parfois l'ardeur de ce désir.

Volbec emprunta à son maître sa tristesse douce, calme ; rien ne fut changé : la porte demeura ouverte à l'amitié et à l'infortune . Le comte ne franchissait le seuil de son manoir que pour Dieu, les pauvres et les habitants de la ferme, ce legs de la foi, de la charité, de la bonté d'Ida. Les lettres de son fils ajoutaient à ses regrets le poids si lourd de l'inquiétude.

Le temps n'apportait aucun soulagement à Maurice ; il vivait isolé, emplissant ses heures par un travail fiévreux, ou de longues, de poignantes rêveries. Il était difficile de consoler cette tristesse fière et profonde. Puis, n'est-ce pas une vérité trop connue : la bienveillance humaine a des bornes, la compassion se fatigue bientôt.

On offrit au vicomte quelques consolations, à l'aide de phrases banales pour la plupart ; mais voyant qu'il s'obstinait, on s'éloigna.

Netzler, qui ne se souvenait plus de la peine que lui avait causée le prompt départ de son lieutenant, se rapprocha timidement ; il multiplia ses soins, ses attentions, se trouvant récompensé par un signe de tête, un regard. Le matin, le soir, à toute heure il était là, disposé à obéir. Si son service l'appelait, il accourait, exécutait avec promptitude et sans bruit les ordres donnés. L'isolement auquel se condamnait le

jeune officier l'effrayait beaucoup. Il le suivait de loin dans ses courses solitaires ; se cachant au détour d'un chemin, derrière un arbre, au coin d'une rue, épiant le réveil de la vie dans l'âme du fils d'Ida, cherchant à deviner les impressions de cette nature impressionnable jusqu'à l'excès.

Si clairvoyant que fût son dévouement, il ne découvrait rien, il voyait son bienfaiteur passer préocupé, non distrait; plus triste, plus abattu que lors qu'il paraissait en public.

— Comme il aimait sa mère ! pensait Franz en le considérant. Je voudrais lui en parler ; sûrement cela lui ferait du bien ; mais que dire ?

Et il se taisait, craigant de ne pas trouver un langage en rapport avec celle dont il n'osait prononcer le nom, et la douleur qu'il souhaitait adoucir.

CHAPITRE VIII

Depuis la mort de la comtesse, Maurice ne pouvait, sans souffrir, songer à ce Volbec tant aimé naguère. Il éprouvait un indicible besoin de revoir ces lieux pleins de souvenirs et une sorte de frayeur l'en éloignait. Il y vint, cependant mais sans vouloir s'y arrêter ; courant des bras de son père à la tombe d'Ida et repartant aussitôt, laissant à l'un l'assurance de son amour, à l'autre le témoignage de ses regrets.

Le troisième anniversaire du jour de deuil le rappela au vieux foyer, il arriva accompagné de Franz, qu'il amenait plutôt à titre de compagnon de route que comme domestique.

Les premiers moments se passèrent dans les épanchements d'une joie troublée, presque douloureuse. Le lendemain, Maurice fit une course dans les environs; les arbres, les collines, les prairies lui parlaient ; les fleurs lui envoyaient leurs parfums comme un salut de bienvenue ; le vent, qui raffraîchissait son front éclairci, lui apportait des espérances.

Quelquefois la tristesse lui montait au cœur, mais elle disparaissait comme les nuages qui, la nuit, s'étendent, que l'aurore dissipe. La pensée de sa mère se plaçait immédiatement après celle de Dieu, et du ciel sortaient deux voix, qui, toutes deux lui ordonnaient d'être heureux. Pouvait-il résister à cet ordre et aux séductions de la nature ?

Il rentra rajeuni sous le toit qui avait connu sa joyeus enfance.

Le comte fut ému, comme le sont ceux qui voient un miracle s'accomplir ; il prolongea bien avant dans la nui la causerie dont le cœur de son fils faisait les frais. Tout en l'écoutant, il interrogeait du regard un portrait de femme il lui semblait que la chère image s'animait et souriait.

— Je suis heureux, ce soir, dit-il ; et je crois qu'une félicité nouvelle s'ajoute pour Ida aux félicités du Paradis !

Maurice pressa la main de son père et baisa le bois doré du cadre.

Il s'éveilla de grand matin ; s'habilla à la hâte ; ouvrit la fenêtre qui donnait sur la terrase et sortit. Il marchait lentement, respirant avec ivresse les senteurs de l'Aube ; écoutant la cloche du monastère avec un plaisir pareil à celu que l'on éprouve lorsqu'on entend des accents amis ; ou s'arrêtant pour saisir les notes suaves que lançait une fauvette et les couplets d'un cantique que chantait une petite paysanne.

Le comte vint le rejoindre, empressé qu'il était de reprendre l'entretien trop vite interrompu à son gré. Il passa son bras droit sous le bras de son fils,

— Y-a-t-il du nouveau dans le pays ? demanda Maurice, qui apercevait le toit de chaume de la ferme.

— Au Val-Richat, des choses très-graves et fort heureuses.

— Ah ! Vraiment ! interrompit le vicomte d'un ton plein d'une affectueuse curiosité.

— Désiré se marie.

Le jeune homme fit un mouvement, mais il ne questionna pas son père qui continua :

— Il épouse Césarine Cavignon, fille sage, bonne et riche : c'est un excellent mariage. Le brave garçon est enchanté ; Clément ne se connaît plus ; Prudence va, vient comme si elle n'avait que trente ans. Elle a fait un horrible carnage dans la basse-cour. Il y aura, paraît-il, de belles noces. A ce propos, j'ai une requête à vous présenter. Vous devinez, je suppose ?

— Moi ?... Nullement, mon père.

— Si j'étais le monstre de la fable, vous seriez dévoré.

Maurice mordilla ses moustaches. M. de Volbec reprit :

— Si Constant se trouvait à ma place, il vous répondrait par une citation ; car il ne parle guère autrement, et j'ai bien peur que pour épithalame il adresse à sa bru quelques-unes

des maximes, dues à la sagesse des nations. Je vous dirai simplement que nos amis vous ont invité de cette fête de famille, et que je vous engage à satisfaire leurs désirs.

— Une fête ! murmura le jeune homme, mais, enfin, je porte le deuil. Voyez plutôt ! et il désigna le crêpe qui entourait son bras.

— Ce deuil !... Pensez-vous que je vous conseillerais ce qui, étant un oubli, deviendrait un outrage ? Me croyez-vous moins que vous fidèle au culte du souvenir ? C'est moi, cependant, qui vous prie de donner à nos fermiers cette satisfaction, qui eut été une joie pour votre mère, la souveraine de ce petit royaume, où elle règnait par ses charmes, où elle vivra éternellement par ses bontés, ses bienfaits. Allez me remplacer, mon cher enfant, vous êtes ambitieux de toutes sortes de gloires : la conquête des cœurs, n'en déplaise à Bellone, est la plus douce. Elle vous sera si facile !

— Quand aura lieu cette... cette cérémonie ?

— Demain.

— Vous avez promis pour moi ?

— Je n'ai point l'habitude d'engager la parole de qui que ce soit.

Vous êtes mon fils, et non mon esclave : vous agirez comme bon vous semblera.

Maurice ne répliqua pas ; il lui fallait vaincre sa colère, et il était disposé à un de ces mauvais mouvements qu'il combattait avec énergie. Il marcha donc silencieusement pendant cinq minutes, tournant entre ses doigts le crêpe qu'il venait de dénouer. Il dit en le plaçant dans sa tunique,

— Mon père, vous obéir m'est doux ; vous plaire, agréable. Je ferai ce que vous souhaitez.

Franz fut chargé des préparatifs de la toilette ; il brossa, astiqua avec autant de soin que s'il s'était agi d'une revue. Tout en se livrant à son occupation, il répétait aux serviteurs que la nouveauté attirait :

— Vous verrez qu'il est beau dans sa grande tenue ! Quand il passe, le général sourit, et les dames s'arrêtent pour le regarder. C'est un fier cuirassier, malgré qu'il ait la taille plus fine que celle d'une demoiselle. Il faudra le voir demain.

Le lendemain, assaut de curieux aux fenêtres de la cuisine, lorsque le vicomte, en brillant uniforme, traversa la cour du château pour se rendre à la ferme.

Netzler accourut afin de jouir du triomphe de son lieutenant, et de recueillir les exclamations admiratives qui se

succédaient sans interruption. Maurice marchait comme u homme qui compte ses pas, ou comme un enfant contrari que l'obéissance désole.

Il allait, pourtant, vers des amis dont le bonheur, dan toute autre disposition, lui eut semblé le sien. Il devait re trouver là des visages connus, des visages souvent évoqué dans ces moments où l'âme, bercée par des songes enchan teurs, s'endort dans une ivresse aussi délicieuse que le lueurs de l'aurore matinale.

Le fils d'Ida ne pensait plus ainsi, son indépendance d caractère assombrissait ce qui eut dû lui paraître rayonnant Tout en suivant un sentier fleuri, il adressait in petto de reproches à son père ; entassant raisons sur raisons pour s persuader que son devoir, en ce cas, était de se révolter, de ré sister et non de se soumettre.

S'il s'était donné la peine de réfléchir, ou de regarder l magnifique spectacle que la campagne lui offrait ; ses idée auraient pris un autre cours ; il se fut trouvé subitement transfiguré. Il redoutait ce changement ; car il évitait ave soin d'interroger sa conscience et la nature ; il boutonnai ses gants !

Quoi qu'il marchât aussi lentement que possible, il s trouva près de la ferme avant d'être parvenu à rétablir l'ordre chez lui.

Des voix nombreuses, des éclats de rire le rappelèrent à la réalité : il inspecta sa toilette et entra.

Des voitures de toutes sortes, depuis le léger Tilbury jusqu'à la lourde charrette, occupaient le fond de la cour Les invités, en vestes de droguet ou en redingotes, se promenaient, attendant le dîner que l'odeur qui s'échappait par la porte de la cuisine, faisait désirer malgré soi. La branche, l'indispensable branche d'oranger paraît les boutonnières. Le marié courait de l'un à l'autre, parlant à celui-ci, à celui-là, rentrant pour réclamer un sourire, un mot de sa jeune femme.

Les serviteurs endimanchés se tenaient derrière la haie du jardin, cachant soigneusement les vieux fusils dont il étaient armés, et qu'ils déchargaient chaque fois que Césarine paraissait sur le seuil. Attendait-on Maurice ? Oui, sans doute, car Prudence avait mis un couvert de plus qu'il n'en fallait d'après le calcul de Désiré.

Ce dernier poussa un cri en apercevant son maître, et le plaisir fit rougir toutes les paysannes.

Le vicomte alla droit à Césarine, la salua avec courtoisie, lui adressa un compliment qui faisait honneur à son esprit. Tout en débitant des phrases polies, il regardait dans le fond de la salle, et son regard semblait rivé sur l'objet qui le captivait.

Une belle jeune fille, vêtue avec une élégante simplicité, consolait une petite campagnarde que la fusillade effrayait. Absorbée par son occupation, elle ne remarquait point le nouveau venu qui ne voyait plus qu'elle.

En vérité : c'était une créature bien ravissante que cette Yolande aux grands yeux bleus, carressants et purs, à la bouche rieuse, aux mouvements gracieux : il y avait en elle de l'ange et de l'enfant. Ses cheveux, relevés sur les tempes, couvraient son front de boucles mutines, et déroulaient leurs anneaux sur ses épaules. La tunique de sa robe de mousseline de l'Inde, drapée sur les côtés par des nœuds de ruban rose, retombait en plis souples.

Elle arrêtait du bout de ses doigts terminés par des ongles transparents, les larmes qui coulaient sur la figure de l'effarouchée ; en lui prouvant qu'avoir peur est un mal inutile, que le danger n'existait pas. Peine perdue : Victoire continuait à pleurer.

Maurice, qui aurait voulu que la belle étrangère l'honorât de son attention, s'impatientait intérieurement.

— Cette noiraude, pensait-il, finira-t-elle bientôt ses simagrées ?

C'est ce que demanda tout haut, mais en termes plus convenables, M. de Bonnefoi qui rentrait.

— Oui, oui, répondit Yolande ; car nous sommes raisonnables.

Et posant la petite fille à terre, elle se leva pour se rapprocher de son aïeul ; un sanglot la retint.

Afin de consoler plus efficacement que par des paroles, elle dénoua son écharpe moirée et en fit une ceinture à Victoire, qui, transportée de joie, courut près de la mariée pour se faire admirer.

— O mademoselle, dit à Yolande la blonde Loïse, que vous êtes bonne !

— Tais-toi ! si on te croyait !...

Quelqu'un crut en effet.

La table était dressée dans une grange ; les murailles disparaissaient sous des tentures de toile filée par Prudence ; de longues traînes de lierre formaient de bizarres dessins. M.

de Volbec avait envoyé la vaisselle et l'argenterie, des bouteilles de vin, enveloppées d'une poussière grise qui attestait leur grand âge, sortaient de son caveau.

Le vicomte placé à la gauche de Césarine, se trouva en face d'Yolande. Victoire, ne voulant pas se séparer de sa consolatrice, s'assit résolument près d'elle. L'usage de la cuiller ne lui était pas étranger ; elle mangea sa soupe tant bien que mal, mais la fourchette lui paraissant d'un emploi difficile elle eut recours à un moyen plus simple. Le pouce et l'index de sa main droite se recourbèrent, et un service actif s'établit de son assiette à sa bouche. Peu à peu, elle s'enhardit au point de commettre quantité de méfaits, et des plus graves, jugeait Maurice, furieux du communisme de Victoire, qui, sans façon aucune, prenait ce qui lui convenait, se servait à sa fantaisie, et cela au dépens de Mlle de Bonnefoi, qui, avec une grâce charmante, cachait de son mieux les inconvénients d'un tel voisinage. Jamais le vicomte n'avait employé un si grand nombre de ces adjectifs qui désignent autre chose que des qualités ; plusieurs fois il fut sur le point d'adresser une réprimande à la coupable.

Il eut été tolérant si la petite fille du général se fut moins occupée de Victoire, un peu plus de lui. Quel plaisir trouvait-elle donc à répondre à de sottes questions qu'elle ne comprenait pas ? Pourquoi ses yeux, doux comme une pensée du ciel, s'adoucissaient-ils encore en se fixant sur cette laide créature ?

Si le fils d'Ida eut pu lire dans l'âme d'Yolande, il aurait compris.

— Elle n'a pas de mère, se disait l'orpheline.

Cette raison suffisait pour emplir son cœur de tendresse, de compassion et pour l'entraîner vers ce petit cœur incompris, comprimé.

Lorsque les premières exigences de la faim furent apaisées, la conversation s'établit entre voisins d'abord, puis bientôt devint générale.

Le paysan curieux et réservé questionne adroitement, mais évite de répondre. Le vieux soldat, franc comme son épée, détestait ce système et attaquait de front. Il adressa la parole à Césarine, ensuite se redressant, il interpella directement le lieutenant. Il l'interrogea sur une haute question, agitée en ce moment au corps législatif et fort discutée partout ailleurs. La politique ! impossible de lui fermer la porte ; elle se glisse comme un serpent frappant de son dard, em-

poisonnant de son venin. Ennemie de la paix aussi bien dans la famille que dans la société, elle fomente des divisions, jusque dans l'intelligence ; arme la main droite et la dirige contre la gauche ; sème l'opposition, ivraie qui étouffe le bon grain, dans les champs de la concorde ; fait aussi aisément d'un sage un insensé que d'un peuple libre un troupeau d'esclaves : elle change, transforme et bouleverse.

Ni M. de Bonnefoi, ni Maurice de Volbec n'étaient d'habiles diplomates ; la foi n'a, du reste nul besoin de raisonnements, et leurs convictions, inébranlables comme le roc, ne cherchaient point d'appui. Le passé se montrait éclatant au vieillard ; le présent séduisait le jeune homme, qui, par un effort de courage, ne se l'était encore jamais avoué. Aussi fut-il surpris de son éloquence et terrifié d'apprendre de lui-même qu'il était ce qu'on appelle un impérialiste, ou un bonapartiste, ce qui se ressemble fort.

En l'entendant, Clément parut troublé ; le sénateur approuva ; Yolande sourit ; il est vrai, que tout en souriant, elle regardait à l'autre bout de la table ; mais Maurice n'en fut pas moins transporté.

Un accident vint interrompre ces discussions, qui n'amusaient que médiocrement la partie féminine de la réunion. Victoire, dans un élan de satisfaction occasionné par la vue d'une pyramide de meringues, posa ses cinq doigts graisseux sur la manche de Mlle de Bonnefoi.

La confusion de Prudence fut extrême, la désolation de Loïse ne connut pas de bornes. Yolande trouva la chose plaisante : elle força son grand'père à chasser son mécontentement, et, sans le vouloir, doubla l'admiration de Maurice.

Le dessert disparaissait, non sans que le pâtissier et la ménagère n'eussent reçu force compliments, lorsqu'une exclamation de surprise accueillit un plat, une dinde, dernier effort du talent culinaire de la fermière. Il fallut toute la puissance du savoir-vivre et de l'usage pour que personne ne s'oubliât ; toute la complaisance imaginable pour que l'estomac se prêtât à cette singulière coutume. Le temps semblait d'un mortelle longueur à Yolande ; son grand'père s'en aperçut et proposa d'organiser un bal champêtre. Cette idée sourit à la jeune fille ; elle regarda Loïse debout déjà.

— Allez, mes Amours, dit Prudence, choisissez l'endroit qui vous plaira. Jeannot ira chercher le joueur de violon, le ménétrier : vous savez.

Maurice s'empressa d'offrir son bras à Yolande.

— Enfin, pensait-il, ne dit-elle qu'une parole : cette parole sera pour moi !

Il voulut parler ; l'émotion l'obligea au silence. L'édifice qu'il construisait depuis deux heures croûla tout d'un coup. L'excès de son malheur le poussait au désespoir ; il se voyait ce qu'il était véritablement : maladroit, embarrassé.

Yolande ne s'en doutait pas, simple, naïve, exempte de coquetterie, de vanité, elle donna, au silence une autre interprétation.

L'officier hasarda une question absurde.

— Vous avez habité la ferme, Mademoiselle ?

Les yeux de l'orpheline s'emplirent de larmes.

— Oui, Monsieur, répondit-elle.

— Pardon... Je crains... Je crois que ces souvenirs vous sont pénibles.

— Au contraire : j'aime à me rappeler ces jours d'enfance, que le deuil devait assombrir, que l'amour paternel et le dévouement ont embellis.

— Alors, vous songez quelquefois au Val-Richat ?

— Souvent aussi nous nous en entretenons, ma sœur et moi.

— Loïse ? ô mademoiselle, elle est heureuse, mille fois heureuse de vivre près de vous, d'être aimée par vous !

— Je me reproche de lui imposer mon égoïste affection et de la priver des caresses de ses parents. C'est si bon, si doux les baisers d'une mère !

— Je le sais ! balbutia Maurice.

— Moi je l'ai deviné, je l'ai senti, lorsque toute petite...

Elle s'arrêta.

— De grâce, achevez, mademoiselle :

Yolande leva sur le jeune homme, son beau regard et répondit en rougissant :

Lorsque votre mère m'embrassait j'aurais voulu lui donner le doux nom que je n'osais prononcer, et je priais Dieu de me faire voir la mienne en songe, afin que je pusse la comparer à Mme de Volbec. J'aimais celle que je n'avais pas connue ; mais ma tendresse, mes regrets redoublaient quand je me disais qu'elle devait être belle et bonne comme votre mère, qu'elle m'eût aimée autant que vous étiez aimée.

Loïse interrompit l'entretien.

— Voici des roses pour vous faire un bouquet, dit-elle à sa compagne. Le soir des bals, monsieur de Bonnefoi ravage les serres et choisit des fleurs blanches, qui le sont,

assure-t-il, moins que votre âme. Mes roses sont simples ; mais elles sont parfumées.

— Puis elles viennent de toi : ce qui suffit pour qu'elles me paraissent charmantes.

Tout en causant, elles arrivèrent près d'une barrière. La fille de Clément l'ouvrit et Yolande se précipita joyeusement dans la prairie. Des saules argentés formaient une cloison que le soleil couchant dorait de reflets, près des quels eussent paru bien ternes les feux d'un lustre parisien ; des arbres abattus offraient des siéges à l'assistance trop grave pour prendre part à une sauterie, disait Mlle de Bonnefoi. Elle ne se classait pas dans cette catégorie ; car elle courait entraînant Loïse ravie du plaisir dont elle était témoin.

— L'herbe est fine et douce, plus doucc qu'un tapis ; on glise comme sur un parquet soigneusement ciré.

Lorsque mon cher grand père me mène dans de brillantes réceptions, je suis triste, désolée ; je regarde sans voir, j'entends sans comprendre ; c'est là un très-petit inconvénient.

J'ai regretté bien des fois que bon papa soit sénateur ; sans cette dignité nous viverions tranquilles au fond de notre province, je serais tout à fait normande, et la plus heureuse personne du monde.

— Vous êtes modeste, Mademoiselle, vous qui pouvez prétendre à l'empire qu'exercent justement la beauté et la grâce.

— Ceci Monsieur, est un écho des salons de la capitale. Prenez garde, je vais devenir sourde : je vous en préviens.

Tant qu'à ma prétendue modestie, elle tient à la pauvreté de mon esprit. Je m'en console en songeant à la première béatitude, et je bénis le ciel de me préserver de la multiplicité des désirs.

Je prends place sur ce rustique canapé et je commence mon bouquet. Voyons, ma petite sœur.

— C'est délicieux de m'entendre, moi la jeune, traiter de la sorte mon aînée. Il est vrai que si nous mourons toutes les deux à cent ans je ne survivrai que quelques heures à Loïse : Ce serait trop encore ! Passe-moi les roses.

La fille de Constant s'assit sur l'herbe aux pieds de Mlle de Bonnefoi. Maurice se tint debout près d'elle un genou posé sur le tronc du chêne. Cette attitude, à la fois altière et humble convenait à son âme fière et tendre. Il prenait, des mains de Loïse, les fleurs, symboles de l'innocence personnifiée pour lui dans les traits purs, le regard candide qui se

levait sur lui, et enlevait les épines qui eussent pu blesser Yolande, qui dit en riant :

— Vous tenez donc à faire mentir le proverbe et père Clément ?

Ce serait fort glorieux ; mais surtout, oh ! surtout, ce soir, c'est très-doux pour moi.

Il se tut, et une vive rougeur couvrit son front.

Des sons discordants résonnèrent dans le lointain.

— Voilà le vieux qui arrive, remarqua Loïse : un musicien.

— Il faut le savoir pour le penser ! interrompit le vicomte.

— Symphonie, harmonie, je n'y connais plus rien ! exclama Yolande.

Je vois d'ici le ménétrier ; et, bien qu'il me soit inconnu, je devine qu'il porte une lévite vert pomme — en bon Normand ; — un gilet jaune, brodé de soie multicolore ; une cravate blanche ; un chapeau qui date de l'apparition des monuments dont se parent les messieurs. Il lui faudrait le traditionnel baril, vrai piédestal des partisans du cidre pétillant.

— Et la figure ? demanda Loïse, que cette description fantaisiste amusait.

— A l'avenant, ma chérie. Une superbe paire d'oreilles, ornées d'anneaux d'or ; un nez terminé en forme de chou ; un menton qui se perd dans un faux-col à rendre jaloux nos voisins d'Outre-Manche ; des yeux que la timidité tient baissés ; un front qui suit l'inspiration, c'est-à-dire qui fuit.

— Que contes-tu, rieuse ? interrogea Monsieur de Bonnefoi, qui, trouvant être assez longtemps privé de sa fille, venait la rejoindre. Maintenant que vas-tu ajouter ?

— Oh ! je change le sujet de la conversation, et je déclare vous chérir.

Le vieux soldat passa la main sur la chevelure d'Yolande.

— Ma vie ! mon bonheur !.. Laissons ces enfants gâtées babiller à leur gré, et parlons, nous autres, de choses sérieuses.

Le jeune homme obéit, mais il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur Yolande, qui étouffait, dans son bouquet, son envie de protester.

Une rose restait encore. Loïse la tournait, la retournait.

— Cette pauvre petite regrette de ne pas vous donner son parfum ! La repousserez-vous ? demanda-t-elle.

— Il faudrait qu'elle me fût offerte par une autre que par toi...

Donne, donne, je vais la poser près de mon cœur où tu occupes une si grande place.

Loïse voulut baiser la main qui se tendait vers elle.

— Non. Est-ce ainsi qu'on agit entre sœurs ? Vite, pendant que ces sages causent en nous tournant le dos, vite, embrassons-nous.

Un instant après, Maurice, le visage animé, les yeux brillants, s'inclinait devant Mademoiselle de Bonnefoi en réclamant l'honneur d'une contre-danse. Il fit sa demande humblement, presque en tremblant.

Le violon jetait ses notes à la brise, à peine plus légère qu'Yolande, qui emportée dans un tourbillon, passait rapide comme un rêve de bonheur.

Le vicomte sentait son cœur battre à une pensée étrange, folle ; son regard s'attachait obstinément sur la rose qui ornait le corsage de la fille du sénateur.

Que ne se détache-t-elle! pensait-il, je saurais la retrouver. Cette fleur, serait pour moi d'un prix infini.

Il en vint même jusqu'à chercher les moyens de s'emparer de l'objet de sa convoitise. Peu à peu, sa physionomie perdit son rayonnement, en même temps que disparaissait de son esprit tout ce qui ne se rapportait pas à son dernier et brûlant désir. Au moment de quitter Yolande, il lui dit d'une voix étrangement altérée :

— Me permettez-vous, Mademoiselle, de vous adresser une question ? Puis, sans attendre l'assentiment de la jeune fille, il ajouta :

— Vous m'avez parlé de ma mère ; je ne saurais vous exprimer combien ce souvenir, gardé par vous, m'est précieux ! Vous ne savez pas non plus qu'au jour de ma douleur, alors que je voulais mourir, je me suis trouvé soulagé, moins malheureux parce que vous vous rappeliez.

Je vous dois une profonde reconnaissance, un merci. Les sentiments et les mots s'allient mal, sinon pas du tout.

— Mais, Monsieur, vous ne placez pas votre point d'interrogation.

— Oh ! Mademoiselle ! Mademoiselle Yolande ! je désirais vous demander si, quelquefois, vous daignez m'associer à votre passé ?

— Bon papa riait l'autre jour d'un épisode de votre enfance. Vous étiez déjà très-belliqueux, un peu trop, car vous nous faisiez grand'peur ; vous arrivâtes, un soir, armé de pied en cap ; vos soldats endossèrent leurs sacs en papier, et pri-

rent leurs sabres de bois. Je n'assurerais pas que vous ne fussiez bien grave en vérifiant l'état de ces armes dangereuses. Une énorme pile de bois, et peut-être la leçon du matin vous firent songer à Jeanne d'Arc. Il vous fallait une héroïne — elles sont rares ! — Vous m'aperçutes et vous prétendîtes me faire jouer le rôle de la vierge lorraine. J'acceptai, tout en ne comprenant pas un mot de votre obligeante explication. Mais je voulus que Loïse partageât ma gloire et mes infortunes. Vous vous fâchâtes si terriblement que nous nous nîmes à pleurer : ce qui ne vous empêcha point de déclarer que les petites filles ne sont bonnes à rien.

Le visage de Maurice passa du rose vif à l'écarlate le plus prononcé.

— Ce jugement... balbutia-t-il.

— Ah ! je n'en poursuis pas la révision, et ne vous en garde point rancune.

— Veuillez m'en donner la preuve. Je suis exigeant, Mademoiselle. Puis-je prétendre à une nouvelle faveur.

Yolande compta sur ses doigts.

— Je suis engagée pour cinq... Comment appeler ces figures qui ont plus de charme que de nom ?

— La sixième sera pour moi. Ayez la bonté de m'inscrire sur votre carnet.

— Je n'en ai pas ; m'en servir outragerait mes amis et ma mémoire, qui est très-fidèle.

Maurice salua profondément et se rapprocha de Monsieur de Bonnefoi, qui contemplait le ravissant tableau que formait la scène champêtre.

Pour plafond : la voûte bleue où s'allumaient les feux des étoiles ; pour décors, les arbres qui projetaient des ombres sans cesse grandissantes ; l'herbe sombre là, éclairée plus loin ; le ruisseau qui murmurait dans sont lit de cailloux argentés ; les saules, dont les flexibles rameaux caressaient l'onde cristalline.

Des groupes passaient, se serrant, s'éloignant, agitant des guirlandes. Le ménétrier, grimpé sur un tertre de gazon, grave, la tête rejetée en arrière, le pied droit en avant, tout le corps secoué en mesure, jouait sur son violon un air furieux composé de notes invraisemblables, impossibles, que Guy d'Arezzo ne revendiquera jamais ; quelque chose de si surprenamment étonnant que Le Bouvreuil, lui-même, s'en étonnait.

Musique et muscien s'unissaient à merveille ; le nom seul

ne s'alliait pas, et, cependant il se trouvait être celui de l'honnête homme qui y puisa l'intention, la résolution de devenir le ménétrier du village. Faire danser la jeunesse aux noces de la contrée ; être partout accueilli, choyé, lui parut séduisant ; mais craignant, avec raison, que ce joli métier fût peu lucratif il résolut d'y joindre une seconde profession. Après une mûre délibération, il fixa son choix sur un état qui n'est que médiocrement prisé dans nos campagnes ; mais qui a l'incontestable avantage de conserver la peau blanche : Le Bouvreuil tenait à cela. Manier l'archet avec une main rude comme la carapace d'une tortue lui semblait une sorte de profanation. Il se fit donc tailleur, étant dans son hameau l'agréable et l'indispensable.

Il s'en montrait fier, sans toutefois tomber dans l'arrogance, piége où se prend souvent l'orgueil sot et aveugle. Aussi pouvait-il se vanter, à juste titre, du nombre de ses amis, et grâce à eux, grâce à une sévère économie, faire de la musique par amour de l'art, pour le plaisir de voir briller la joie sur de jeunes visages, et du bonheur d'autrui se construire un bonheur personnel.

Il aimait de préférence Clément et sa femme. Si l'ennui visitait son foyer de célibataire, il venait au Val-Richat, s'asseyait au cercle de la famille, recueillait, au passage, les rires frais des enfants, les chansons de la mère pour en composer en son cœur, des mélodies que son instrument ne sut jamais traduire,

Lorsque Jeannot arriva essoufflé et en sueur, Le Bouvreuil quitta promptement la table sur laquelle il allongeait ses jambes engourdies, passa son habit des grandes circonstances.

— On m'attend, pas vrai, petiot ? demanda-t-il.

— Eh oui ! faut vous surpasser, il y a chez la bourgeoise une société... une société, dam ! quand on dit un senateur, un vicomte, puis une demoiselle belle comme le jour, et qu'a ben d'l'esprit, car son grand'père, un brave homme de Monsieur, la regarde toujours pour savoir s'il parle comme il faut. Tachez de chanter aussi bien que l'alouette, que j'avons un matin surprise dans le blé du maître.

Deux ou trois sons coupèrent la parole au pâtre.

— C'est gentil ça ! reprit-il ; mais c'est pas la moitié si agréable que la voix de la demoiselle.

Le Bouvreuil essaya un sourire, afin d'en juger l'effet sur la mobile physionomie du gardeur de moutons, et redoubla de zèle, de bonne volonté. Ses excellentes dispositions

augmentèrent encore. La soirée fut une lutte acharnée en tre le désir d'attirer l'admiration et l'inspiration mausad récalcitrante.

Yolande ne riait plus depuis qu'elle voyait le joueur d violon ; elle devinait la bonté, la sensibilité contenues dar cette âme cachée sous une enveloppe disgracieuse, repous sante.

De temps en temps elle l'encourageait du geste. Son aïeu lui ayant dit, en désignant le ménétrier :

— Voilà une page pour ton album.

Elle répondit :

— Il a l'air d'être si bon ! si malheureux !

— Puis il est si laid, qu'il ne me donne guère envie de l croquer.

Avoue cela, petite friande, toi, qui n'aimes que le beau

— J'aime, sans doute, la beauté ; mais j'aime plus encor un noble cœur. L'âme l'emporte sur le corps.

— Comme le ciel sur la terre, cher ange, tu as conserv les goûts et les vertus qu'on apporte de cette patrie-là.

Mlle de Bonnefoi lança à son grand-père un coup d'œi de doux reproche.

— Vous me faites une réputation que je ne pourrai sou tenir.

— Tes ailes te maintiendront dans les hauteurs où tu planes, seulement ne les déplie pas davantage, ne t'envol pas plus haut.

— Sans vous, nom ; tous deux, oui !

Maurice, qui saisit ces derniers mots, frissonna. Il eut be soin de faire un énergique appel à sa volonté, de la somme de lui prêter un secours efficace, il se mordit les lèvres jus qu'au sang afin de barrer passage à la plainte ou au repro che qu'il n'avait pas le droit de se permettre.

Il s'éloigna un peu, se glissa entre les saules. Le rideau de verdure se referma sur lui ; alors, seul, il se prit à réflé chir. L'émotion s'étendit sur son visage : il écoutait distrai tement le murmure de l'onde, le bruit de la fête, son oreille était pleine d'une harmonie autrement pénétrante, car ses yeux hardis se voilèrent de leurs long cils et de larmes.

Un instant après il reparaissait. Son trouble le trahissait malgré ses efforts ; beaucoup de jeunes filles auraient devine ce qu'Yolande ne soupçonna pas. Elle dansa une fois encore avec le vicomte, qni fut délivré d'un poids énorme en enten dant le général commander la retraite.

— Je suis et serai le dernier, pensa-t-il.

Quel soulagement cette pensée pouvait-elle apporter à laurice, qui recouvra soudain sa gaieté, salua Mlle de Bonefoi, pressa avec respect la main que lui tendait le grand'-ère.

— A demain dit celui-ci.

Le fils d'Ida, en regagnant son manoir, volait plutôt qu'il e marchait. Tout lui semblait rayonnant comme son cœur; eau comme le songe qui berçait son âme enivrée de boneur, de parfums, de mélodie.

Le Comte l'attendait dans la chambre où il avait goûté les licités que le jeune homme entrevoyait.

Maurice parla avec enthousiasme, se répétant sans s'en apercevoir ce qui prouvait la puissance du souvenir. Gaston, ouriant d'abord, devenait grave ; il contemplait son fils, crutant, jusqu'au fond le plus intime, ce cœur où un sentiient inconnu venait d'éclore avec la force d'une fougueuse assion. Il abrégea la soirée.

Le vicomte regagna son appartement et se refit à lui-mêie le récit de la fête.

Le lendemain grande fut la surprise de son père de le ouver tristement assis au fond de la salle, l'air boudeur et écontent.

— Vous paraissez souffrant : auriez-vous mal dormi ? lui emanda M. Volbec.

— Je ne me plains pas

— Je vous plaindrai, moi.

— Oh ! c'est inutile... vous êtes trop bon... j'ai, sinon ormi, au moins rêvé, beaucoup rêvé.

— C'est probablement la première fois que cela vous arve, car vous paraissez fatigué. Votre caractère et votre mpérament se refusent, l'un et l'autre, à ce genre de repos.

— J'en conviens... mais... mais... il étouffa un bâillement.

M. de Volbec déjeuna sans paraître remarquer la conduite e son fils; celui-ci mangea peu, et finalement s'accouda sur table. Dans toute autre circonstance, et malgré ses vingtois ans, il eut été repris pour ce grossier oubli ; mais le omte était, en ce moment, disposé à l'indulgence, il causa us que d'usage, ce qui fâcha Maurice, dont les blonds urcils se fronçaient d'une façon menaçante, et qui sortit, s deux mains dans ses poches, signe certain de mauvaise hueur.

Gaston crut qu'il allait tromper son impatience en se la-

çant sur le chemin qui conduisait de la ferme au châtea où M. de Bonnefoi devait venir sur une récente invitatio du vicomte, qui assurait être l'interprète des désirs pate nels, ou pour être plus véridique des désirs, que d'ailleur il prêtait très-généreusement à son père, lequel aurait ain moins de profusion dans l'expression d'un sentiment que seule bonté acceptait pour sien.

Il n'adressa aucun reproche à l'indiscret, que cet ave gênait visiblement, et donna ordre de recevoir le généra qui arriva accompagné de sa petite-fille.

Le comte se montra ce qu'il était : parfait gentilhomm

Maurice ne rentrait pas. M. de Bonnefoi remarquant so absence, un domestique lui fut dépêché. Le trouver n'éta pas chose facile, et le serviteur, en l'apercevant, trou plus difficile encore de l'aborder.

— M. le comte, dit-il, prie M. le vicomte de se rendre a château.

— J'y vais, répondit l'officier, qui, malgré lui, partit e courant.

Il ralentit sa marche, et ne se décida qu'après maint réflexions.

Il entra en hésitant; pourtant il eut échangé sans regret d années de sa vie contre ce court instant ; il s'inclina en ro gissant devant la jeune fille qui rougissait aussi ; salua l vieux soldat, prit un siége et s'assit à l'écart, avide de con templation. Il désirait parler ; mille amabilités lui venaie aux lèvres, il les refoulait et répondait avec embarras au questions que, plus d'une fois, il fallut lui répéter. Ce qu n'empêcha pas le général de lui octroyer une cordiale poi gnée de main, et Yolande de lui adresser un timide sourire

— Vous ne m'aviez point trompé, mon cher enfant, M[lle] d Bonnefoi est charmante, disait le comte en remontant le pe ron aux pieds duquel il venait de quitter ses visiteurs.

— Charmante !.. en vérité ! répondit le jeune homme qu affectait la distraction.

Son père le regarda, lui prit le bras, le mena dans un peti salon retiré et frais comme les pensées qui reposent.

Un canapé occupait le fond de la pièce ; M. de Volbec s'as sit et, d'un signe, ordonna à Maurice de prendre place prè de lui. Un sourire passa sur ses lèvres en voyant la grimac significative qui plissa la bouche du lieutenant.

— Maintenant, dit Gaston, vous allez me donner le mo d'une énigme.

— D'une énigme ! Je n'ai guère, je pense, l'usage d'en ›oposer.

— Je veux bien essayer de croire que vous ne me compre›z pas : ce qui m'étonne. En autres termes, veuillez m'exiquer la singularité de votre conduite.

La main fébrile de Maurice se porta à ses moustaches.

— Ah ! vous ne daignez pas me répondre ? Alors je vous ›nnerai l'explication que vous me refusez. Vous n'avez pu ›ir Mlle de Bonnefoi sans...

Le jeune homme se leva d'un bond, poussa le guéridon ıi roula jusqu'à ce que la muraille l'arrêtât obligeamment, alla s'appuyer contre la cheminée, en murmurant :

— Assez sur ce sujet.

— Je vous fais remarquer, que vous n'avez pas, que je saıe, le droit de m'interrompre. Ce que j'ai à vous dire n'a ı reste, rien de désagréable. Soyez donc calme, ce qui, je sais, n'entre pas dans vos habitudes. Accomplissez un acte › vertu, puisque l'occasion se présente.

Maurice se retourna et grommela entre ses dents serrées ıe phrase courte, mais peu respectueuse.

— Vous n'avez pu voir Mlle de Bonnefoi sans être épris › sa beauté. Je ne saurais vous le reprocher. Elle est assez ›lle pour que plus sage, plus grave que vous, perde subiteent sa sagesse, sa gravité, pour que le cœur subisse son ıarme.

Vous vous êtes dit ces choses ; je me trompe, vous les ›ez pensées, cela a suffi. Avec la rapidité d'une imaginaon, qui, avouez-le, ne connaît pas le frein, vous avez ›nstruit un édifice dont les seuls ornements étaient les ›urires, les regards d'Yolande. Vous avez rêvé à une félité permise. Une place reste vide entre nous ; vous vous ›es dit encore que comme Isaac vous pleurez votre mère › qu'une nouvelle Rébecca vous consolerait.

Tout, jusque là, allait à merveille, vous oubliiez le monde. aut-il vous pardonner ? oui, sans doute, puisque vous étiez ıvi au quatrième ciel ! Mais, tout-à-coup, vous vous êtes ›uvenu que dans ce monde, si facilement mis de côté, il ›us restait un père... Taisez-vous : je n'ai point levé la congne... Le mirage s'est dissipé, et vous êtes demeuré avec ›s désirs changés en regrets. Est-ce vrai ?

Maurice, incapable de mentir même pour sauver la situaon, baissa la tête en rougissant.

— Je ne vous en veux pas : le réveil était si loin de res-

sembler au songe, reprit le comte avec un accent triste, pénétrant. Mon pauvre enfant, ce n'est pas la première fois que votre irréflexion vous mène à l'injustice. Vous avez été injuste à mon égard cette nuit, ce matin vous l'êtes encore.

Pendant que vous vous répétiez, pour aigrir davantage d'inutiles ennuis, que je suis d'un autre siècle, que je me suis immobilisé dans une époque qui est à jamais passée ; que les plis du drapeau blanc, derrière lequel je m'abrite, m'ont aveuglé ; que je ne saurais adopter une idée, fut-elle inspirée par la raison elle-même, si cette idée s'éloignait des principes qui font la base d'une éducation vieille de soixante ans, c'est-à-dire parfaitement ridicule ; que moi, qui me suis marié par devoir, qui en contractant une union, que vous reconnaissez pour digne et heureuse, n'ai oublié aucun des préjugés de mon temps, je ne pourrai comprendre et tolérer un mariage d'inclination, comme si j'en ai quelquefois compris d'autres ! Tenez ! je pense pour vous et tout haut, ce que vous avez pensé de moi tout bas.

— Mon père est excellent ; il m'aime, je crois : pour en être certain j'attendrai.

— C'est de la prudence ! Reconnaissez seulement que je ne vous oblige pas à attendre longtemps.

— Il est très-noble, trop noble pour consentir à me laisser épouser une personne dont la noblesse date d'hier, noblesse de parvenu ! Le père de son grand'père était pourtant un gentilhomme ; mais un si petit gentilhomme ! puis le général ! Un soldat de Bonaparte !.. Moi, je ne compte point les quartiers de noblesse et j'aime l'empire, je n'hésiterais pas à m'allier à une famille qui a servi la cause que je sers... Je suis très-malheureux !

Maurice releva la tête.

— Oh ! par pitié ! balbutia-t-il, je mérite ce châtiment et pourtant j'ose implorer !

— Vous êtes arrivé à croire impossible une union, dont vous êtes certainement le plus indigne.

— Quoi ! vous...

— Depuis quand donc ai-je perdu le culte de la vertu, de la beauté ? Depuis quand supposez-vous que j'ai retiré mon admiration aux anges, mon estime aux femmes qui ressemblent à votre mère ?

Le jeune homme se fut volontiers précipité aux pieds de son père pour le remercier ; il se contint et demeura debout, impatient d'apprendre ce qui lui restait à entendre.

M. de Volbec reprit :

— Toutes réflexions faites, vous vous êtes résigné à conserver souvenir de Mlle de Bonnefoi, comme on conserve le souenir d'une vision céleste. Je me trompe : votre regard renontrant le clocher du monastère... Ah ! Puisque ce n'est oint cela, vous avez donc pris la résolution, résolution héoïque ! de vous laisser mourir de faim.

Le lieutenant ne protesta que par un sourire qui changea expression de sa physionomie.

— Alors, mon fils, il ne vous reste qu'un moyen d'être fièle : vous voilà de votre plein gré voué au célibat.

Pendant que vous laissiez votre esprit s'égarer ; votre cœur e préparer des remords, les mêmes pensées m'occupaient.

Je regardais dans l'avenir, et je ne voyais que vous : vous artout, vous toujours. Votre enthousiasme m'avait appris ue vous aimiez Mlle de Bonnefoi.

Vous pourriez placer plus haut votre amour, vous ne sauiez le mieux placer.

J'ai juré à votre mère de faire votre bonheur. Cette nuit, uit sans sommeil, une voix m'a répété ce serment. J'ai cru u'Ida me demandait pour vous, un consentement que vous 'osiez solliciter, j'ai promis, promis à elle et à Dieu de ne amais entraver, par rien de personnel, la félicité à laquelle ous aspirez.

Les longues paupières du jeune homme s'abaissèrent ; une motion pleine de douceur remuait son âme, il se rapprocha le son père.

— Que vous êtes bon !

— C'est la seconde fois d'aujourd'hui que vous m'adresez ce petit compliment.

— Tantôt j'étais un fou, un méchant, un ingrat. L'aveu le mes fautes doit se faire à genoux.

Le comte ouvrit les bras, Maurice s'y précipita, inclina le ront sur l'épaule de son père, demeura ainsi quelques minues, puis il redressa sa tête courbée. Le bonheur, l'amour loublaient sa beauté, et Gaston en le contemplant, se diait à lui-même.

— Le sacrifice ayant pour objet Dieu ou ceux qu'on aime esse d'être un sacrifice.

Dans sa joie, le jeune homme voulait partir, courir après e général. Attendre lui semblait insupportable ; il fallut emloyer plus d'un argument pour lui démontrer le ridicule l'une telle conduite.

La fatuité ne se rangeant point parmi ses défauts, il ne tarda pas à passer de l'espoir à la crainte. Vous l'eussiez fort étonné en lui soutenant, que cette crainte n'était pas fondée, qu'il pouvait prétendre à l'affection d'Yolande.

Le Comte, depuis que la mort l'avait scellé, en quelque sorte, à la pierre qui recouvrait sa femme bien-aimée, ne quittait plus sa demeure.

Grande fut la surprise de tous les serviteurs du château en le voyant monter dans la voiture armoriée, qui depuis quatre ans, demeurait à l'état de meuble inutile, et donner ordre de le conduire à C...

On se livra à mille suppositions, qui, pour la plupart, approchaient de la vérité. Netzler aurait peut-être pu éclaircir le mystère ; mais il chassait avec son officier, dont le goût pour cet exercice prenait, depuis deux jours, les proportions de l'engouement.

CHAPITRE IX

C... chef-lieu d'arrondissement, est une petite ville bâtie au fond d'une vallée. Rien de plus tranquille que sa grande place, entourée d'arbres verts et touffus, offrant, aux rares promeneurs, un abri plein de fraîcheur.

Le caractère des habitants a déteint sur tout : rues, monuments, maisons ; c'est propre, élégant, confortable, mais en revanche, c'est silencieux, froid à occasionner le frisson. Ce coin, favorisé par la nature, promet une vie facile, qui convient aux goûts de l'aristocratie de province, et à ceux des commerçants enrichis pour qui l'agitation, le mouvement sont des cauchemars. Le moindre incident émeut la population. Un chien qui traverse un carrefour, un chat qui vole chez le voisin, la toilette de Mme V..., les chevaux de M. Z... défraient les conversations pendant une semaine.

On sait, à n'en pouvoir douter, ce qui se dit chez le sous-préfet ; on connaît aussi positivement les intérêts privés de chacun que les affaires publiques. Depuis le premier janvier jusqu'au trente-et-un décembre on marie des jeunes gens qui n'y songent pas ; on prête obligeamment des vocations religieuses à qui n'en a point, les appuyant de raisons pé-

remptoires. Il est entendu que les intéressés doivent ignorer la sympathie générale qui les entoure.

Le bruit des roues de la calèche du comte fit lever des centaines de têtes ; on ouvrit les fenêtres ; on se mit aux portes, et, comme bien vous pensez, ce fut à qui montrerait la curiosité la plus empressée, la plus sagace.

Monsieur de Volbec regardait avec indifférence, les pavés réguliers, les maisons alignées, les habitants de C... Son esprit était ailleurs. La démarche qu'il se disposait à tenter le préoccupait. Il avait fait d'autres projets, personne ne sut ce qui lui en coûta de les sacrifier aux désirs de Maurice, celui-ci même l'ignora toujours. Gaston eut trouvé cruel et indigne de lui imposer un fardeau inutile ; de le jeter d'abord dans le désespoir, ensuite dans le désordre. Il marchait loin des sentiers du vice, mais pour qu'il ne se détournât pas de l'âpre chemin qu'il suivait, il lui fallait les parfums de cette fleur qui s'appelle l'amour.

Les pleurs de la piété filiale devaient céder la place à la joie ; la jeunesse a droit au bonheur, son cœur libre et chaste le demandait à un cœur qui saurait comprendre et élever encore le sien.

Le comte en était là de ses réflexions lorsque la voiture s'arrêta. Il se pencha à la portière.

— Arrivé, dit-il, allons ! je suis père et je viens solliciter pour mon fils la félicité... pour moi la tendresse d'une fille.

Il sonna ; un domestique ouvrit, introduisit le visiteur dans un salon splendidement meublé, prit sa carte et monta vers son maître.

Le général, qui se trouvait en ce moment la proie de ses rhumatismes ou de l'ennui, ne put s'empêcher de se plaindre, et, Yolande étant absente, de joindre à sa plainte un de ces mots énergiques qui se fraient aisément passage à travers les moustaches grises des anciens militaires.

Il jeta un coup d'œil sur la carte, se leva droit, ferme et descendit l'escalier sans songer à ses maudites jambes.

Dix minutes plus tard, il pleurait d'attendrissement en répondant au comte. Il ne promettait pas ; mais il permettait l'espérance.

Après le départ de M. de Volbec, il voulut chasser une émotion, qui l'humiliait au suprême dégré ; il ouvrit un journal, cherchant à dédoubler sa personne afin de masquer le père derrière le sénateur. Pour le coup, les lignes se mêlaient,

les lettres s'embrouillaient ; il essaya de ses lunettes, et comme il y voyait moins encore, il mit de côté la feuille politique.

Le frôlement d'une robe de soie l'avertit du retour attendu de sa chère petite-fille. Elle entra belle comme une sainte dans ses vêtements bleus, les traits adoucis par une voilette de tulle blanc.

— Oh ! fit-elle en joignant les mains, si vous saviez, bon papa, quel bonheur je goûte d'être l'enfant de Marie !

— Je le sais : tu me le répètes assez souvent.

— Je croyais que vous ne trouviez jamais m'entendre trop souvent répéter que je suis heureuse ?

— Voyez donc ces subtilités de fillette ! On connaît son grand-père ; mais on ne connaît pas son secret.

— Si c'est votre tendresse pour moi ?

— Il s'agit d'autres choses.

— Ah !

— Tu désires pénétrer ce mystère ?

— Oui, si par là je trouve un nouveau moyen de vous prouver combien je vous aime.

— Justement.

Yolande approcha une chauffeuse du fauteuil de son aïeul.

— Dites vite : je vous écoute.

— Je suis vieux, mon enfant ; j'ai dépassé le terme ordinaire de la vie ; je sens qu'il me faudra bientôt porter mes états de services à Dieu.

— Ne parlez pas ainsi, père ! ne parlez pas ainsi, implora l'orpheline, jeune, faible j'ai besoin d'un protecteur.

— Oui, il t'en faut un. Je craignais de n'en jamais trouver qui fût digne de toi... Yolande, as-tu songé au mariage ?

— Non, non, répondit-elle avec effroi. Rompre, briser notre vie !

— Ma chère mignonne, il faudra qu'elle se brise. Une chrétienne, comme toi, se résigne en regardant le ciel, moi je vois la terre que tu habites. Je ne serais exempt ni de faute, ni de remords si je te laissais seule. J'avais prié pour que le Seigneur m'envoyât le mari qu'il te faut : je suis exaucé. Ma bien-aimée, ma chérie, laisse-moi, pour mon bonheur et ma paix, embrasser la future vicomtesse de Volbec.

Yolande baissa involontairement la voilette qu'elle avait relevée. Comme elle gardait le silence, le général reprit :

— N'aimerais-tu pas Maurice ? Te déplairait-il ?

— Me déplaire ! il est, je crois, noble, bon, chrétien, ce qui

est beau ; mais je ne saurais répondre à la première partie de votre question.

— J'attendrai jusqu'à demain.

— Demain !

— Sans doute. Pour qu'une chose soit bien faite, il faut qu'elle se fasse promptement. Crois en mon expérience, et, surtout, écoute une voix qui ne peut manquer de répondre à la tienne.

— Je vais chercher cette réponse dans la prière, dans la méditation.

— Va, va. Que Dieu te bénisse comme je te bénis !

Yolande traversa rapidement le corridor, gagna sa chambre, ferma la porte et se prit à sangloter.

Loïse, qui se trouvait dans la pièce voisine, accourut et se mit à pleurer sans savoir pourquoi. Une curiosité bien légitime l'emportant, elle se permit une interrogation.

— Qui a pu vous faire de la peine ?

— Personne.

— Alors ne pleurez plus, je vous en conjure ; ou, si vous coutinuez à pleurer, il vous faudra me dire la cause de votre chagrin.

Mlle de Bonnefoi sourit.

— Ah ! rusée, tu veux tout savoir ! aussi bien je n'ai pas de secrets pour toi. Loïse, on souhaite que j'épouse le Vte de Volbec.

— M. Maurice ! exclama la fille de Constant.

Et la joie la plus vive remplaçant son inquiétude, elle sautait en répétant sur tous les tons :

— M. Maurice ! M. Maurice !

Puis se ravisant, elle releva sa jupe d'alpaga gris et s'inclinant profondément.

— J'ai l'honneur de saluer Madame la vicomtesse. Madame la Vicomtesse ! que cela fait bien ! quel bonheur !

Yolande arrêta l'explosion de ce contentement un peu bruyant.

— Tais-toi, ordonna-t-elle, si tu savais !

Et ses yeux se levèrent graves, suppliants.

— Vous êtes trop raisonnable... ou trop difficile. Ne m'obligez pas à soutenir que c'est la même chose, répondit Loïse avec un imperturbable sang-froid.

Est-ce que le Vte de Volbec n'est pas un gentilhomme accompli ? mille fois au-dessus de ces petits jeunes gens

pommadés, musqués, frisés, que l'on rencontre sur les boulevards, où ils vont pour se montrer, dans les salons où ils entrent pour forcer à les admirer !

Je n'osais regarder dans l'avenir, parceque je craignais de vous voir seule, toute seule !

— Le Seigneur éloignait de moi le pressentiment : je marchais confiante, heureuse. Il s'emble m'appeler ailleurs, qu'il daigne m'éclairer.

Apporte-moi le ruban des congréganistes.

Mlle de Bonnefoi passa autour de son cou les livrées des Enfants de Marie et s'agenouilla au pied d'un petit autel qu'elle avait dressé à la Vierge Mère.

Elle pria longtemps, si longtemps, que Loïse finit par s'endormir, continuant dans son sommeil le songe qui la charmait. Elle s'éveilla à la voix de la fille du général.

— J'étais à l'église, dit-elle en soulevant ses paupières alourdies ; l'encens parfumait le sanctuaire ; des cierges l'éclairaient. Un prêtre attendait ; ministre des bénédictions divines, il allait les répandre sur deux jeunes chrétiens qui s'avançaient au milieu d'une pompe brillante. L'orgue riait et pleurait tour à tour, sous les doigts inspirés qui lui prêtaient leur inspiration. La fiancée, blanche comme son voile, a murmuré en passant près de moi :

— C'est parce qu'il est croyant, que je le prends pour époux ; c'est parce qu'il a la foi, que je lui confie mon âme, c'est parce qu'il n'a point étouffé la charité en son cœur, que je lui donne le mien ! Je reculerais devant une union que la mort briserait, j'accepte celle qu'elle ne saura rompre. La vie est trop courte pour qui aime véritablement ! Une affection sainte, légitime, profonde, chrétienne trouvera sa continuation, son couronnement au ciel pendant l'éternité !

Voilà ce que t'a dit la personne de ton rêve.

— Elle vous ressemblait trop pour parler autrement !

Yolande prit les mains de Loïse.

— Tu es bien la sœur de mon choix, amie simple et vraie ! Le changement qui va s'opérer dans mon existence, ne changera rien à notre amitié. Ajoute aux paroles de la fiancée de M. de Volbec, celles que je viens de prononcer.

CHAPITRE X

Maurice attendait, avec une anxiété toujours croissante, la réponse dont son bonheur dépendait.

Debout près d'une fenêtre ouverte, il épiait le retour de Franz envoyé par lui, au bureau de poste. La diligence, l'exactitude, la discrétion de Netzler légitimaient ce choix, qui, du reste, le rendait très-fier. Ce jour-là il marchait plus vite que de coutume, car il devinait qu'une lettre au timbre de C... apportait enfin à son officier la joie, que lui, Franz, eut achetée au prix de toutes joies dans le présent et dans l'avenir.

Il arriva, traversa l'antichambre, oubliant — chose pardonnable — le plateau de vermeil placé pour recevoir le courrier.

Une porte à ouvrir est un léger obstacle, pourtant le brave cuirassier s'arrêta. Si court que fût le moment d'hésitation, il retardait l'instant désiré par Maurice. Netzler se décida, entra et chercha du regard son supérieur. Leurs yeux se rencontrèrent : il y eut entre eux un muet et mystérieux entretien. Le pâle visage du lieutenant pâlit encore.

Le comte fit promptement le triage ; il passa à son fils plusieurs journaux et une petite brochure sur l'excellence de tel système de destruction.

Pendant que, négligemment appuyé contre la muraille, le jeune homme enlevait, d'une main mal assurée, les bandes imprimées, son père brisait le cachet de la lettre. L'écriture hardie et ferme d'abord, devenait tremblée, indécise, presqu'illisible.

La lecture des premiers mots suffit à M. de Volbec, il n'acheva pas et s'approchant de son fils, il lui tendit la feuille de papier.

— Remerciez Dieu et Mlle de Bonnefoi, dit-il d'un ton solennel. Que les vœux de votre père se changent en bénédictions ! Soyez heureux, et rendez à Yolande la félicité que son consentement vous assure.

L'émotion étouffait Maurice ; il s'empara de la lettre qui lui était offerte, et s'élança hors de la chambre. Avant de franchir le seuil, il se retourna vers Gaston qui venait de se placer près d'Ida.

— Merci à vous deux ! murmura-t-il, oh ! merci !

Un peu plus loin, il rencontra Franz, dont l'indiscrétion fut punie par une bousculade, qui eut été funeste à beaucoup mais qui ne fit pas même chanceler le cuirassier. Le lieutenant lui jeta quelques mots, qui lui semblaient préférables à toute autre excuse.

— Dans une heure ; et il désigna son cabinet de travail.

— Une heure, c'est long, pensa l'alsacien : mais comme je devine qu'il est content, je patienterai. Il faut bien se donner à soi-même la première satisfaction renfermée dans un grand bonheur.

Sur cette philosophique consolation, il descendit déjeuner ce qu'il n'avait point encore songé à faire. Il agit prudemment, car de la journée il oublia de manger, tant il fut transporté par ce qu'il apprit.

L'époque du mariage approchait : Yolande s'y préparait d'une manière chrétienne. Elle aimait Maurice ; ce sentiment ressemblait aux roses, dont la première éclose est toujours la plus belle, la plus parfumée.

Elle parlait souvent à son fiancé du paradis, d'où leurs mères les regardaient, du devoir, de la prière. Il écoutait recueilli, la tête inclinée. Ces entretiens le reconfortaient, il se sentait meilleur, son courage atteignait les hauteurs de l'enthousiasme. Chaque jour, il découvrait une nouvelle vertu, un nouveau talent chez cette douce et modeste jeune fille qui ne recherchait pas l'admiration, qui fuyait les louanges.

Il passait des heures entières à contempler les toiles que le pinceau délicat d'Yolande animait en y jetant une page de sa vie. D'autres fois, il la suppliait de traduire en un chant ses pensées et ses espérances.

Alors elle s'asseyait à son piano, exécutait un morceau de choix des grands compositeurs, redisait une invocation à la la Reine des Anges. Lorsque distraite ou préoccupée elle laissait ses doigts obéir à ses inspirations, son talent se montrait dans sa splendeur. Sainte-Cécile devait trouver les mêmes mélodies en célébrant le Dieu méconnu, la religion persécutée, les ivresses du martyre, la gloire du triomphe. Maurice, regagnait son manoir, distant de quatre lieues de C...

Il avait fait venir de Paris, une nuée d'ouvriers, qui, de par ses ordres, bouleversaient la partie du château que le comte lui abandonnait. Faire, refaire, défaire, dépenser

toutes les ressources de son esprit et du luxe, semer l'or pour obtenir un résultat qui lui valût un sourire d'Yolande, lorsqu'elle prendrait possession de sa demeure était la seule occupation du lieutenant.

Encore quelques jours et il sera dédommagé de sa peine. Pourquoi donc paraît-il triste et morne? Pourquoi répond-t-il par monosyllabes aux questions de son père? Pourquoi? La crainte s'est glissée dans son cœur : il a pensé :

— J'ai peur de ne pouvoir la rendre assez heureuse !

L'inquiétude dévore le pauvre jeune homme, la fièvre enflamme son sang ; il se grise de l'ombre et du silence du parc, mais la solitude est dangereuse pour qui ne cherche pas le Seigneur. Plus il s'éloigne de M. de Volbec plus la déplorable incertitude l'étreint. Il lui reste un moyen d'éviter ce double malheur être seul à souffrir.

Il regagna sa chambre, vraie chambre de soldat. Un instant après, un coup de sonnette appelait Netzler qui s'en alla quelque peu surpris et fort intimidé par la violence d'un second coup.

En entrant chez son officier, il le trouva achevant de bouleverser le dernier tiroir de sa commode. Un désordre indescriptible régnait partout. Du linge, des vêtements, étaient jetés çà et là sur les chaises et sur les meubles. Une malle ouverte attendait une main moins agitée que celle de Maurice qui se remuait au milieu de ce pêle-mêle avec un air contristé et impatient.

— Prépare tout, ordonna-t-il d'un ton bref, si bref que Franz rougit, nous partons ce soir.

L'honnête garçon qui doutait déjà du témoignage de ses yeux, ouverts outre mesure, n'en croyait pas ses oreilles.

— Mon lieutenant dit? interrogea-t-il.

— Que nous partons de soir, triple sot. Eh bien! est-ce que tu ne me comprends pas? Que diable! prendrais-tu l'habitude de m'obliger à répéter?

Le moment eut été mal choisi pour un essai de ce genre.

Netzler s'empara d'un vêtement et tout en le pliant, il murmura comme se parlant à lui-même :

— La petite demoiselle va-t-elle avoir du chagrin.

Maurice se retourna brusquement et secouant le bras du soldat.

— Qui t'a permis ces réflexions ? Depuis quand penses-tu avoir le droit de t'immiscer dans mes affaires ?

N'obtenant point de réponse, il se jeta sur son étroite couchette et se mit à parcourir un article concernant le fusil à aiguille. Lisait-il ? Oui, mais seulement dans son cœur. Il se leva , et , avec la promptitude, et la générosité qui le caractérisaient, alla droit àNetzler.

— Remets ces choses à leur place, oublie mon mauvais mouvement.

— Vous ne vous en irez pas ce soir, mon lieutenant ?

— Nous attendrons l'expiration de notre congé. J'ai dit nous cependant si le séjour de Volbec te déplaisait...

— Me déplaire ici, quand vous y êtes !

— Alors ne parlons plus de cela.

— Je voudrais ajouter deux paroles.

— Ajoute.

— Je suis toujours heureux près de vous mon lieutenant.

— Tant mieux ! tant mieux ! Tu mérites ce bonheur.

Maurice prit son képi et descendit au jardin. La brise fraîche qui caressait son visage emporta sa dernière irrésolution. Il ordonna de seller son cheval et se rendit à C,..

Il lui sembla qu'un peu de tristesse assombrissait le front de sa fiancée ; que le sourire habituel à ses lèvres vermeilles était contraint. Il ne l'interrogea pas et s'assit près d'elle.

Tout à coup , M. de Bonnefoi, qui , depuis un instant , paraissait dormir se redressa et dit avec une brusquerie feinte.

— Croiriez-vous, mon futur gendre, que mademoiselle m'a déclaré la guerre.

— Il faut être brave au moins : avouez-le, cher père.

— C'est entamer courtoisement les hostilités, s'empressa de remarquer Maurice

— Propos de circonstance ! Moi, je prétends ne point accorder de quartier à mes adversaires. La guerre à outrance c'est mon système.

— Je l'accepte, s'écria Yolande.

— Dieu que vais-je devenir, moi, qui me trouve placé entre les camps ennemis ?

— Eh ! mon cher, éviter les obus, si vous le pouvez.

— Pas ceux que vous lancerez.

— Prenez garde ! dit Yolande : j'ouvre le feu.

Bon papa veut absolument, absolument envoyer des centaines d'invitations, imaginer des fêtes qui égalent les fêtes orientales. C'est ce qui me désole.

— Pourquoi vous en désoler ? interrogea le vicomte.

— Parce que le vrai bonheur déteste le bruit ; parce que, chrétiens, nous aurons mieux à faire que de dissiper, dans le tourbillon des plaisirs, le souvenir des grâces et des bénédictions divines ; puis, encore, parce que je suis pauvre, et qu'il me faut l'argent, que l'on dépenserait en somptuosités qui s'évanouiront avec l'aurore.

— De l'or ! qu'en voulez-vous faire ?

— Le prêter à gros intérêt. Je connais des placements très-avantageux.

— Qui vous ruineront, interrompit le général.

— Avez-vous, quelquefois, reçu la visite de mes créanciers ? Tant qu'à celles de mes obligés, elles sont bien agréables.

— Une brèche à la muraille, gronda M. de Bonnefoi.

— Dites, père, dites, reprit Yolande, ne vaut-il pas mieux pour vous, pour moi être bénis, qu'enviés, jalousés?

— Ne me contrarie pas, mignonne ; laisse-moi jouir du bonheur que j'attends. Laisse-moi entendre, bruit harmonieux, les louanges que tu mérites, et les sons, moins agréables — il est vrai — des instruments : je t'en récompenserai.

— Signez la paix, les conditions seront avantageuses.

— Ecrivons le traité ; seulement, j'exige du papier de la banque de France.

Le vieillard jeta son portefeuille sur les genoux de sa petite fille. Elle l'ouvrit avec empressement ; inspecta tous les compartiments ; les vida, et...

— Mais... mais... je crie au voleur ! fit en riant M. de Bonnefoi.

Yolande lui donna deux baisers, et agitant les billets de banque elle sortit en courant.

— Maurice, mon fils, aimez-la beaucoup, beaucoup ! Vous serez bientôt seul à la chérir : faites-lui la vie belle et douce ; si belle, si douce que par reconnaissance, par tendresse elle se console de la perte de son aïeul.

Le jeune homme saisit les mains du vieux soldat.

— Est-ce à la veille de notre union de parler de la mort ? dit-il avec reproche.

— J'espère que le Seigneur me gardera pour le jour ; mais le lendemain, qui sait ?

Vous partirez pour l'Italie, il faut que votre femme soit tout à vous. Vous visiterez avec elle des lieux qui la reporteront vers le passé, elle vous parlera de moi : écoutez-la pour me répéter ce qu'elle vous aura dit. Je vous attendrai à Paris.

CHAPITRE XI

Jamais, peut-être, soleil plus brillant n'avait éclairé la place de C..., et lancé au travers des vitraux de la vieille église gothique, de plus lumineux rayons.

Une foule nombreuse s'échelonnait sur les marches du péristyle, le portail entrouvert laissait voir les décorations intérieures, l'empressement des sacristains, l'impatience des enfants de chœur.

Une dame entra , ouvrit une porte , et s'engagea dans un étroit escalier.

— C'est la maîtresse de piano de Mlle de Bonnefoi, dit une femme du peuple.

— Comment ! ce n'est pas un artiste qui va tenir l'orgue, remarqua un des curieux.

— On voit que vous ne connaissez pas celle que nous appelons : l'ange de la charité, répondit une pauvre créature : Elle préfère à tout le bonheur de faire bien et plaisir : ce qui est un. Elle a pensé avec raison , que son ancienne maîtresse serait choquée d'un oubli qui ressemblerait au mépris elle s'est dit que la meilleure musique est celle qui apporte au cœur l'émotion et la satisfaction.

Un suisse parut et ordonna à la foule de s'éloigner. Il s'éleva un murmure, qui eut pour résultat d'empêcher de distinguer le roulement des voitures sur les pierres unies de la rue.

— Les voilà ! les voilà ! cria un enfant. Je reconnais les quatre chevaux noirs de M. de Bonnefoi.

Le suisse, frappant du bout de sa hallebarbe , renouvela avec autorité l'ordre déjà intimé.

— Si vous saviez ce que vaut l'âme de la jeune demoiselle, reprit l'ouvrière en s'adressant à son voisin qui ajustait son lorgnon, vous ne vous occuperiez pas tant de son visage, quoiqu'il soit beau.

Je tiens de Jean, le valet de chambre du vieux Monsieur, qu'elle a pleuré, oui, pleuré, parce que l'on dépensait des sommes folles : la fortune de dix ménages comme le mien. Ça la rendait si triste que son futur, un bel homme près duquel vous paraîtriez bien petit, quoique vous soyez d'une certaine taille, s'est tout de suite aperçu, pour en revenir à nos moutons, qu'elle était chagrine. Il a dû être fièrement content de la savoir si bonne, d'autant qu'il est d'une famille dont le renom n'est pas plus grand que la générosité. Ils s'entendirent, et s'y prirent de telle sorte que le grand'père qui adore sa petite fille, dam ! ça se comprend ! fouilla dans sa poche ; M. de Volbec l'imita, et pendant huit jours, Mamzelle Loïse, la sœur de lait de la vicomtesse, a visité toutes les chaumières, toutes les mansardes. Vous pensez bien qu'elle n'y entrait pas les poches vides. Je puis le certifier, moi.

Agir de la sorte, c'est s'assurer les faveurs du bon Dieu. Je voudrais qu'il me confiât ses trésors pendant un instant, ne fusse qu'une minute ; oh ! j'acquitterais ma dette de reconnaissance.

La calèche s'arrêtait ; la portière ouverte par un laquais livra passage à M. de Bonnefoi. Il n'était vêtu, ni du vieil uniforme, son orgueil, ni du brillant costume des sénateurs. C'était une concession qu'il faisait, de son plein gré, aux idées du comte, idées respectables pour celui dont le caractère loyal et droit comprenait la fidélité jusque dans les moindres choses. Il était, du reste, très-bien en habit, et lorsqu'il promena son regard sur la foule, on eut cru qu'il inspectait ses troupes.

Yolande descendit, posa sa petite main tremblante sur le bras qui lui servait d'appui. Une longue robe simple, presque sévère, tombait sur ses pieds chaussés de blanc ; un voile à la juive dérobait derrière ses plis transparents, la pâleur de son front et l'émotion que trahissait ses grands yeux humides. Des traînes d'oranger, habilement mêlées à sa riche chevelure, tombaient sur son cou flexible.

Une exclamation unanime, amena sur ses joues une rougeur furtive, sur ses lèvres un sourire.

Elle vint s'agenouiller sur un des prie-Dieu placés en face du Tabernacle. L'orgue emplissait la basilique de ses notes sonores ; les voûtes semblaient se soulever pour agrandir l'espace : les anges du sanctuaire paraissaient s'incliner profondément. Une voix mystérieuse chantait : cette voix était

celle de l'humble femme, qui, sous l'inspiration de l'amitié, déployait un talent réel. Elle chantait, par un retour vers les jours qu'elle avait connus si purs, l'ignorance candide, l'aimable abandon de cet âge, puis, suivant le cours de la vie, elle célébrait les vertus de l'adolescente ; la ferveur de ses prières, les élans d'une profonde piété, les sublimes pensées que la charité lui inspirait, l'allégresse que sa vue apportait; mais, tout à coup, un soupir s'éleva : ce soupir était un adieu.

Yolande frissonna ; un regard jeté vers l'autel où le Seigneur descendra pour la bénir et sur Maurice à genoux près d'elle, impatient de prononcer son serment, la rassura.

Le général contemplait sa fille ; le comte priait, et par instant, se voilait le visage, alors des larmes glissaient entre ses doigts.

Maurice, s'étant retourné, fit un geste que son père comprit, et qui voulait dire : — Je me souviens aussi.

Loïse , perdue au milieu de l'aristocratique société où la tendresse de Mlle de Bonnefoi l'avait placée , sanglotait tout haut.

Le curé parlait aux nouveaux époux ; il parlait au nom de l'Église, de par l'autorité divine, et aussi guidé par une affection paternelle. Il n'écoutait que son cœur ; sa bouche ne traduisait que les paroles des saints Livres ; Il parlait du devoir comme d'un bienfait ; de la nécessité de travailler à sa sanctification il faisait un précieux avantage.

— Mon fils, disait-il à Maurice, conservez cette noble fierté du chrétien, trop dépréciée à notre époque : de grands exemples vous y engagent ; la nouvelle faveur que Dieu vient de vous accorder vous y oblige. Soyez ferme et courageux. Profitez des heures de félicité pour affermir les fondements de votre foi. Suivez du regard et du cœur, le cœur pieux qui s'unit au vôtre. Qu'une même espérance soit l'ancre qui fixe, dès ici-bas, votre nacelle au port que Dieu offre à qui le prend pour pilote ; que la vertu de préférence de votre compagne vous devienne familière. En répandant l'or qui vous a été donné , vous amasserez des titres à la miséricorde. La miséricorde !..

Il m'en coûte, ô mon fils, de vous entretenir, en ce moment, des épreuves inséparables de notre humanité ! Vous avez déjà connu la douleur : cette douleur, que nous avons partagée, et qui, aujourd'hui, se fait sentir comme une épine dans un bouquet de fleurs, cette douleur qui vous enlevait

une mère vous a donné une sainte pour protectrice. Il m'a semblé, en élevant sur vous la main que Dieu guidait, voir une autre main vous bénir également. Puisse-t-elle éloigner de vous la tribulation et se faire votre soutien, à vous qui devez soutenir l'épouse de votre choix. Souvenez-vous que cette protection doit être tendre, efficace ; vos conseils, religieux, éclairés. A vous, le plus fort, revient le fardeau le plus lourd.

Mais, je vous connais trop bien, ma fille, pour penser que vous ne saurez marcher d'un pas tranquille et assuré dans les voies de la Providence ; gardez votre amour pour Jésus. Il vous apprendra vos devoirs et vous les aimerez ; conservez cette piété, qui est un des délices de la terre, le seul qui soit digne de vous ; que votre dévotion envers Marie, reste toujours confiante, filiale et vous obtiendrez la récompense que vos vœux demandent : le bonheur pour votre époux, pour vos pères, pour vous, et le ciel où vous attendent une mère divine, des mères béatifiées, et que vous désirent à tous — après une carrière saintement, longuement remplie — les souhaits, d'un prêtre, d'un ami, laissez-moi ajouter, d'un père.

Le retour à l'hôtel de Bonnefoi fut un triomphe. Les indigents suivaient les voitures ou se rangeaient sur les trottoirs pour saluer la mariée.

Derrière les persiennes à demi fermées, trente versions différentes circulaient. Les femmes, qui n'y voyaient plus clair, prétendaient que la jupe de la vicomtesse était couverte de dentelle d'un prix fabuleux. Cette invention de fantaisie occupait tout autant que la dot que l'on faisait monter et descendre comme une affaire de bourse. Les uns assuraient que le vicomte, malgré ses airs de grand seigneur, se ressentait quelque peu des idées du moment, et que, tout en contractant un mariage d'inclination, il savait très-bien épouser l'héritière des millions de M. de Bonnefoi.

Ceux ou celles qui s'exprimaient ainsi calomniaient Maurice d'une façon outrageante, lui, l'homme le plus indifférent, mieux que cela ! le plus opposé à ces misérables questions d'argent, et qui, disons-le, était désolé qu'Yolande fût riche. Il n'aurait pu l'aimer davantage ; mais il eut été heureux d'ajouter à son amour la fortune et un luxe princier. Il se montra presque disgrâcieux, le soir où l'on régla les clauses du contrat et, pour la première, l'unique fois, il vit arriver avec satisfaction l'heure des adieux.

Ces graves réflexions avaient lieu, vous le comprenez,

entre les parents des demoiselles à marier ; le bout de l'oreille perçait dans ces discours aigres-doux, tandis que le dépit éclatait dans les appréciations de la jeunesse.

Un employé de la sous-préfecture, critiquant les manières cavalières du lieutenant, assurait que la seule place qu'il occupât dignement était la tête de sa compagnie. Pour lui, il ne blâmait certes pas le choix de la petite-fille du général ; mais il ne pouvait encore, malgré des miracles de perspicacité, arriver à le comprendre.

Un autre affirmait que le mari empressé se montrerait bientôt un maître impérieux ; que la belle Yolande, séduite par l'extérieur brillant du vicomte et par son titre, se repentirait, du moins, il le craint, de n'avoir pas mieux pesé les chances de bonheur que lui eût offertes une union avec un homme d'humeur douce, préférant une vie tranquille à la carrière aventureuse de Maurice. Un intérieur charmant, un époux toujours à vos pieds sont-ce là des choses à dédaigner ? Il n'ajoutait pas qu'il eût voulu être le privilégié.

Un peu plus loin, un groupe féminin discutait tout bas, mais en revanche avec animation, les mérites indiscutables pourtant de la nouvelle vicomtesse. Les plus laides se montraient les plus exigentes. On s'attaqua d'abord à sa toilette d'un goût équivoque, qui ressemblait, assurait-on, à celle d'une communiante ou d'une agrégée de congrégation.

Qui s'engage sur la route déclive de la médisance descend rapidement.

Une grande brune, d'un embompoint voisin de l'obésité, déclara d'un ton cassant, qu'Yolande n'avait aucune des qualités exigées pour être la compagne d'un soldat.

Une blonde prétendait qu'elle possédait, au contraire, l'indispensable insensibilité : « Si j'eusse été à sa place, ajouta-t-elle sous forme de conclusion, je n'aurais jamais pu voir mon mari revêtu de son uniforme. Mille pressentiments douloureux auraient bouleversé mes esprits et excité mes nerfs, qui sont d'une irascibilité sans pareille. »

J'aurais songé aux périls incessants où un officier peut être jeté ; il m'eut semblé voir son sang teindre de pourpre des vêtements de cette couleur. Aurais-je pu verser une larme ? je n'en sais rien ; mais je puis affirmer que je me serais évanouie. »

— De plaisir, ma chère, interrompit une petite fille ; c'est possible et fort croyable. Vous n'en fûtes pas éloigné, le jour où vous crûtes que le si décrié vicomte vous honorait d'un regard quelque peu favorable.

Ne rougissez pas ainsi... ou plutôt rougissez, cela anime votre teint, et vous rend plus belle, sans toutefois vous permettre de vous poser en rivale de Mlle de Bonnefoi.

N'est-il pas assuré, de par la Sagesse incréée, que la vérité sort de la bouche des enfants. Cette remontrance piquante et d'une crudité insolente fit taire, même celles qui se sentaient une envie folle de parler.

Dans les splendides salons du sénateur, une brillante compagnie se pressait pour obtenir un regard, un sourire de la charmante jeune femme, l'héroïne de la fête, le soleil de plusieurs vies.

Elle trouvait pour tous une parole aimable ; les charmes de son esprit l'emportaient sur les séductions de sa beauté.

Elle était vêtue d'une robe de satin, dont la tunique en point d'Angleterre, relevée par des fleurs symboliques, formait le tablier et retombait en une longue traîne ; le corsage, à peine entr'ouvert, dessinait sa taille élégante ; des diamants scintillaient dans sa chevelure savamment disposée, et entouraient son col et ses bras, plus blancs que le satin de ses manches. Maurice ne la perdait pas de vue, tout en paraissant regarder ailleurs ; il entendait ce qui se disait d'elle, tout en parlant de choses différentes.

Le comte s'amusait de cette tactique. Retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, il contemplait son fils et celle qu'il appelait avec joie sa fille. Son amour paternel enveloppait cette ravissante créature, son émotion grandissait et s'enflammait aux feux des diamants, qui formaient pour lui un nom que son cœur repétait sans cesse dans des battements précipités : Ida.

Il retrouvait sur le front d'Yolande la grâce chaste qui parait celui de la fille du Baron de Nolf, lorsqu'elle parut dans le salon où il l'attendait. La s'arrêtait la ressemblance, et cependant M. de Volbec ne pouvait consentir à n'en pas chercher d'autres traits. Fouillant dans le passé pour ajouter au présent, il demeurait étranger au bruit, au mouvement. Devant lui passaient les débris glorieux du premier Empire, les gloires militaires du second. D'un autre temps, d'un autre monde, il se prenait parfois à s'étonner, parfois aussi il se condamnait d'avoir condamné cette société légère, qui montrait pour lui une admiration qu'il ne croyait point mériter.

Les vieux amis semblaient rajeunis par ce charme que la jeunesse communique. Souvent les rangs s'ouvraient, et la

vicomtesse, les lèvres souriantes, les yeux débordant de tendresse, venait à son beau-père.

La nuit passa comme un rêve enchanteur. Le lendemain Yolande pleurait en recommandant à son aïeul de ne pas s'ennuyer.

Il haussa les épaules, en répondant :

— M'ennuyer !... m'ennuyer !... Et de qui, s'il te plaît ? de toi vas-tu dire. N'insulte pas à mon amour ; car il n'a rien d'égoïste.

— Loïse vous gâtera pour deux. Tu entends, petite sœur ?

— Il y a des gens qui prétendent que vieillir est un malheur ; moi, je soutiens le contraire.

Loïse s'approcha de la Vicomtesse.

— Je le soignerai bien ; je l'aime tant ?

On s'embrassa sans compter, puis Maurice installa sa femme au fond de la calèche. Une heure après leur départ de C... ils descendaient dans la cour du château. Le bras sous le bras de son mari, Yolande traversa les groupes des serviteurs, et, guidée par lui, vint se jeter à genoux devant le portrait d'Ida.

– Ma mère, ma mère, répétait Maurice, elle est digne de vous :

Pour se conformer aux usages que la mode consacre, et surtout aux désirs de M. de Bonnefoi, les nouveaux époux partirent pour l'Italie. Leur voyage, qui dura trois mois, fut une suite d'enchantements ; le retour fut plus doux encore à Yolande, dont le cœur était partagé.

Le jeune ménage s'établit à l'hôtel de Bonnefoi en attendant l'expiration du congé de Maurice. Dans son ardente imagination, il s'était construit un bonheur si absolu qu'il semblait impossible de l'atteindre, et voilà que ce bonheur se trouvait dépassé de beaucoup. Il aimait sa femme de toute son âme. Cet amour plus silencieux chez la vicomtesse n'était ni moins tendre, ni moins profond. Il régnait entre eux une charmante intimité, une simplicité qui, de l'affection, découlait sur les actions, et le général les appelait : « ses petits bourgeois. »

Il se montrait toujours gai, toujours bienveillant, cependant, ceux qui ne le voyaient qu'à de rares intervalles, remarquaient les progrès d'une vieillesse impatiente de prendre sa revanche.

Un soir il se trouva si faible qu'il fallut le porter sur son lit ; on voulut courir chercher ses enfants, il s'y opposa.

Cette première défaillance fut suivie, à peu de distance, d'une seconde.

Il sentit que, cette fois, il s'agissait, non de disputer le terrain à l'ennemi, mais de le vaincre. Etonnant combat que celui où le vaincu devient vainqueur !

Il se prépara en chrétien, en héros ; revêtit son uniforme et ordonna d'appeler sa fille et son gendre.

Yolande arriva, plus blanche que son peignoir de mousseline. Elle courut à son aïeul : il se redressa, posa une main sur le front chéri qui s'inclinait.

— Enfant, fit-il, il faut nous dire adieu.

— Adieu ! répéta-t-elle dans un sanglot.

— Adieu ! C'est doux, consolant ! Je m'en vais : en partant je te donne rendez-vous dans cette patrie, au sein de cette famille où les familles reconstituées vivront éternellement pour s'aimer d'un éternel amour.

— Ce serait nous quitter, père ! et Dieu vous laissera encore à ma tendresse.

— Je ne le crois pas, ma fille. On doit, un jour ou l'autre, se présenter devant le juge suprême. Murmurer n'est point d'une âme qui espère. Avant de mourir... Ce mot te fait frissonner, pauvre chérie ! Pourtant la mort n'a rien de lugubre, rien d'effrayant ; si elle nous arrache à la terre, où peut-être notre cœur a jeté de profondes racines, c'est pour nous mener au ciel, d'où elle est exclue.

— Le ciel ! s'il s'ouvre pour moi, je te le devrai. Ecoute, c'est une confession que je vais te faire.

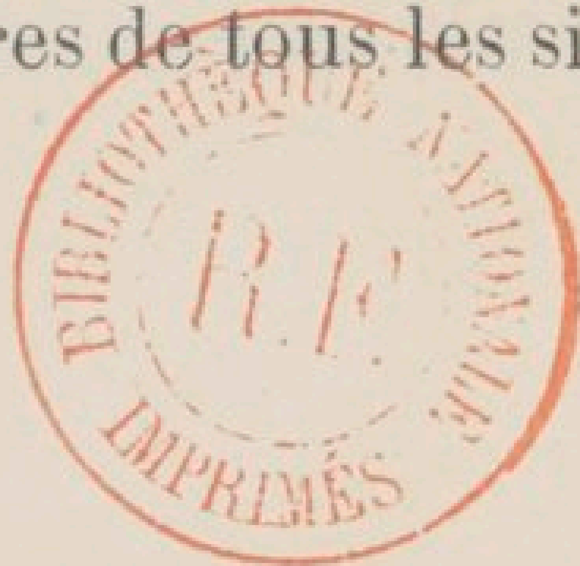
Maurice, approchez ce siége... Assieds-toi, ma Yolande, donne-moi tes mains : toutes les deux... bien !

— J'étais très-jeune lorsque la révolution éclata. Ma mère mourut de douleur : dès lors personne ne me mena plus au lieu caché où l'on priait.

Je désappris vite, et je me passionnai; coupable erreur qui sera celle de toute intelligence qui ne s'éclaire pas au flambeau de la foi, je me passionnai pour les idées nouvelles.

Je suivis le torrent. Qu'étais-je, au reste ? Une plante sans tuteur, née au bord d'un précipice, dans un terrain bourbeux ; l'orage menaçait de me plonger dans l'abîme, il en fut autrement. Je me trouvai porté sur les hauteurs habitées par la gloire.

Un héros sortit de la poussière sanglante, dont la France avait couvert son nom et son territoire. Je fus ébloui par l'astre qui éclipsait les astres de tous les siècles. Les victoires



succédaient aux victoires ; le monde d'abord étonné, se lais-sait aller à la stupéfaction, et malgré lui à l'admiration.

Ce sentiment remplissait mon âme ; pourtant elle étai vide. Et moi qui, sans pâlir, sans trembler, bravais la mi traille, je pâlissais et je tremblais à la pensée de mon isole ment.

Je crus, ce que croient tous ceux qui ne s'occupent qu de la terre et des choses de la terre, je crus trouver le bon heur, dont j'avais été si vite sévré, dans une union pleine d promesses.

Une belle jeune fille que je rencontrais souvent dans l monde agréa mes vœux. Elle était si charmante, si bonne et, ce que j'ignorais, ce dont je me souciais peu, si vertueuse si chrétienne !

Je la laissai prier sans l'imiter ; elle me parla, je ne lu répondis pas ; elle pleura, je feignis de ne pas voir.

Devenue mère, elle entoura de sa piété, comme d'un rem part, le berceau de son fils. Elle lui enseigna à me respecter à m'aimer, à s'humilier devant Dieu. Je me taisais, tout en me promettant intérieurement de détruire les effets de cett éducation, que je trouvais surannée et provinciale.

Le ciel ne permit pas qu'une telle douleur atteignît l'âme de ta grand'mère : il la rappela.

Je maudis les desseins que j'aurais dû adorer, et furieux de ce coup, qui me venait de Celui dont je ne pouvais me venger, je sollicitai un poste glorieux, mais périlleux. Ma demande fut favorablement accueillie, je partis.

La fortune trahissait mon Empereur. Les revers m'attachaient à lui avec plus de force que les triomphes. Présent à Austerlitz, je me trouvai à Waterloo, et, pendant longtemps, je ne vécus que de fureurs et de désirs. Rejoindre l'illustre captif, partager son sort, vivre à Sainte-Hélène, puisqu'il y vivait, y mourir s'il devait terminer là sa carrière !

Les événements furent plus puissants que ma volonté.

Je refusai de servir une cause qui n'était pas la mienne et je regagnai ma ville natale. Vingt-cinq ans se passèrent pour moi dans une inaction forcée, dans un profond ennui. Le mariage de ton père changea une existence, insupportable à mon avis, parfaitement du goût de Napoléon, qui n'avait de guerrier que le nom.

Sa jeune épouse ramena le bonheur sous notre toit. Elle brillait dans notre horizon, comme l'étoile des mers sur un océan ténébreux, agité.

Le vieillard s'arrêta, son regard enfiévré s'enflamma en-ore, il se tourna vers le prêtre, qni s'était retiré dans un oin obscur.

— Si j'avais connu la prière, reprit-il, si j'avais été recon-aissant je me serais épargné de grandes douleurs. Moi, qui ne faisais une loi de la fidélité, je la violais à l'égard de Dieu. 'idèle à tout, moins à mes devoirs de chrétien, je devais isser et je lassai la justice divine. Le bras vengeur fut plus ort que les mains amies qui le voulaient détourner. Mon fils entit un froid glacial courir dans ses veines, son cœur ne attit plus que faiblement sous le souffle vivifiant, ressusci-ant de l'espérance, de l'amour. Il se résigna avec douceur, ne conjurant de ne point augmenter ses regrets par mes évoltes ; il n'ajoutait pas, par mon endurcissement.

Une larme versée au pied de l'autel eût sauvé Napoléon ; e n'avais point de pleurs, et, dans mon égarement, je ınçai vers le ciel d'effroyables imprécations,

La victime de mes fautes, de mes erreurs s'en allait dans ne éternité dont je ne voulais à aucun prix. Je la laissai par-r sans lui donner la consolation que sa voix mourante ré-lamait. Napoléon mit dans ma main la main de sa femme:

— Aimez-les, me dit-il.

— Je les aimerai, répondis-je.

Il se pencha et murmura dans un effort.

— Jusqu'au Paradis !

— Jusqu'au néant! m'écriai-je avec rage :

Il se rapprocha de sa femme :

— Et toi? demanda-t-il.

Elle l'entoura de ses bras; posa ses lèvres sur les lèvres iourantes, et reçut pour récompense un dernier sourire.

M. de Bonnefoi se tut. Yolande, effrayée, glissa de son ége.

— Ne parlez plus, bon papa, implora-t-elle, vous vous fa-guez et vous avez besoin de calme.

— J'ai besoin de te parler encore ; puis, quand j'aurai out avoué à mon ange gardien, il me faudra un baiser et des rières.

Je me révoltai contre le Dieu que je refusais d'adorer. Ma ébellion m'attira un nouveau châtiment : la mort revint visi-er ma demeure. Elle me prit une fille, il ne me restait que oi. D'abord je blasphémai, mais tes petits membres s'agi-èrent sous l'étreinte de la souffrance ; oh! alors, je tombai à enoux près de ton berceau. J'avais vu dans les églises où

la curiosité me poussait, des chérubins orner le sanctuaire; je les revis sous tes traits; ton âme régénérée me parut semblable au tabernacle et je trouvai enfin le secret de l'adoration, le cri du repentir, de la confiance. Pour toi, à cause de toi, je redevenais chrétien. Je me résignai et me pris à te chérir, pauvre orpheline, pour réparer les torts d'une conduite coupable.

Dieu fut miséricordieux, et toi, toi si aimante, si pure que je connus bientôt la joie au milieu de mes douleurs.

Sois bénie, mon enfant, ma régénératrice, mon guide! Toi qui après avoir, sans t'en douter, fait entrer ton aïeul dans le chemin que sa jeuesse avait oublié, que son âge mûr méconnut et méprisa, as semé sur sa voie, les fleurs de la piété et de la tendresse filiale!

Sois bénie! Que Dieu t'accorde tout ce qu'il promet, tout ce qu'il attache aux bénédictions des pères et des veillards.

La jeune femme s'agenouilla; Maurice se plaça près d'elle. Le général posa ses doigts sur les fronts rapprochés de ses deux enfants, puis il attira à lui la tête de sa petite fille.

Au contact des lèvres glacées du mourant, Yolande leva sur lui ses yeux remplis d'une indicible désolation, elle les referma. Le vicomte la reçut dans ses bras, la porta dans une chambre voisine, la remit aux soins de Loïse et revint près de M. de Bonnefoi.

Le malade écoutait avec recueillement le ministre des espérances célestes; mais, soudain l'interrompant, il dit:

— Voici le moment... j'entends l'appel... je n'ai jamais été en retard d'une seconde. Mon fils, aide-moi à me lever; un soldat de la grande armée doit mourir debout. Bien!... Merci, mon père. Conduisez-moi en face de mon crucifix... Dieu et l'Empereur! Maurice tu feras porter mon corps à Volbec, afin que je dorme mon sommeil dans la terre qui cachera celui d'Yolande...

Je ne veux point d'inscription sur mon tombeau. Vous y viendrez pleurer, vous le montrerez à vos enfants: cela me suffira...

On m'appelle...

Le prêtre lui présenta le signe de la Rédemption; il s'en saisit avec un transport de foi ardente et murmura d'une voix ferme: Présent.

Il se raidit, sa tête tomba sur sa poitrine, il était mort.

Le vicomte le déposa sur le lit. En se retournant il aperçut

Yolande et Loïse appuyées l'une sur l'autre, il courut à sa femme pour l'éloigner; elle résista.

— Il m'a demandé un baiser et des prières, répondit-elle.

Huit jours après, Monsieur et Madame de Volbec quittaient le manoir.

La vicomtesse pleurait silencieusement ; elle pleura longtemps jusqu'au moment où elle crut remarquer que le rôle de consolateur attristait son mari. Elle sécha ses larmes et n'en versa plus devant lui. Elle reprit son sourire, sa gaieté.

— Prévenir ses moindres désirs me semble une obligation, disait-elle à la fille de Clément.

Seule, une partie de la journée, elle ne s'occupait que de chercher les moyens de plaire à Maurice; elle en trouvait de nouveaux d'ingénieux. Lorsqu'il rentrait sombre, fatigué, elle allait à sa rencontre, l'entraînait dans un boudoir coquet et parfumé où l'attendait quelque surprise. Là, elle lui refaisait la narration, — variant dans sa forme, mais la même quant au fond — de ses occupations, de ses pensées, de son ennui.

Cette confidence attirait invariablement celle du lieutenant. Il commençait par recomposer en raccourci tous les articles politiques qu'il avait lus, (il en lisait par douzaines), ensuite il passait aux discussions que cette lecture ne manquait jamais d'amener.

Optimiste un jour, pessimiste le lendemain, il se réjouissait ou s'attristait.

Dans les deux cas, il trouvait un remède. Aux assurances trompeuses, du moins incertaines, Yolande opposait la logique de la raison; aux inquiétudes fondées ou exagérées, elle présentait ce calmant qui s'appelle le devoir ; et quand elle parlait du dévouement, du sacrifice, elle s'approchait plus près de son mari, comme pour lui prouver son amour, ou faire passer son âme dans l'âme de Maurice.

Les faveurs impériales ne pouvaient manquer au gendre de M. de Bonnefoi, au descendant d'une des plus illustres familles de France.

L'empire, déjà ébranlé, sentait-il la valeur d'un tel appui? Peut-être Napoléon III obéissait-il à des sentiments plus dignes de son caractère.

Le lieutenant le crut; pourtant il refusa. Lui, le plus dévoué des sujets eut été un courtisan inhabile, maladroit. Il remercia, comptant sur son épée pour prouver sa reconnais-

sance, gardant ainsi et son indépendance, et la promesse qu'il avait faite à sa mère, de ne jamais permettre à sa passion d'ébranler de détruire en son âme le culte de la piété filiale. Trésor qu'il n'était plus seul à garder, à défendre; car Yolande qui avait remarqué la différence des opinions de son beau-père et de son mari s'appliquait à la faire disparaître. Par des miracles de grâce et de patience, elle triompha sur plus d'un point.

Elle ferma la porte de Volbec aux journaux bonapartistes; encore, parut-elle faire une grande concession en laissant l'Officiel s'introduire dans la demeure du volontaire royaliste. Maurice, mécontent d'abord, la remercia bientôt, et le comte lui en sut un gré infini. Cette gratitude s'augmenta.

La jeune femme, ayant appris l'existence d'Edmée, l'affection du frère pour sa sœur, des regrets toujours vifs, prit une résolution subite et généreuse.

— Je donnerai une joie à celui qui m'en comble, pensa-t-elle.

Profitant de la première heure de liberté, elle sortit accompagnée de Loïse. Elle éprouvait bien un peu de trouble; son cœur battait plus vite que de coutume. Elle contint son émotion jusqu'au moment où elle se trouva en présence d'Edmée.

— Ma tante! balbutia-t-elle.

— Ma fille! répondit Mme de Reyven,

— Est-ce donc une mère, que je trouve! Oh! je bénis l'inspiration qui m'a conduite ici!

— D'où venait cette inspiration?

— Du désir de consoler mon père, de vous apporter un bonheur, que vous souhaitez, puis, aussi, d'un sentiment que vos paroles expliquent.

— Je suis veuve, dit tristement la baronne.

— J'ai vu couler des larmes à cette pensée: allons les sécher!

Edmée joignit les mains.

— Il m'aime encore! s'écria-t-elle, je craignais d'être oubliée.

— Votre plus grande faute serait de le croire encore.

Mme de Reyven se leva et s'approchant d'Yolande, la baisa avec tendresse.

Lorsque le lieutenant rentra, il trouva sa femme occupée à écrire. Il l'embrassa et fut pour sortir.

— Reste, reste, j'ai fini.

Maurice ne se fit pas prier.

— Devine, reprit-elle en posant un doigt sur son front, qui m'a embrassée là, avant toi ?

Le vicomte n'eut aucune peine à pénétrer le secret, qui n'en était point un pour lui.

— Tu as vu Mme de Reyven ?

— Ma tante, corrigea Yolande.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Des choses délicieuses, dont voici la conclusion. Et passant à son mari une feuille de papier satiné. Je veux des compliments.

— Un prodige ! une merveille ! Tu es une charmeuse !

— Ton père sera-t-il content !

— Ce mot est trop faible !

En effet ce fut plus que du contentement qu'éprouva M. de Volbec, quand après la lecture des lignes suivantes, il crut comprendre.

« Cher Papa, écrivait la vicomtesse, je vous arrive avec quelqu'un qui n'est pas Maurice. Cette personne.,. vous l'aimez beaucoup, et moi aussi je l'aime.., pourtant ! pourtant j'éprouve une crainte : de la jalousie ! Je vous entends... Dites tout ce qui vous plaira, mais gardez bien la place que j'occupe dans votre cœur ; car je ne veux la céder à qui que ce soit, pas même à.:. Bon Dieu ! mon secret va m'échapper. Afin de le garder je termine ma lettre. Non sans vous embrasser tant et si fort, que je doute que mon cher mari trouve son tour. »

— C'est cela ! pensait Gaston. Ce bonheur me serait-il réservé ? moi qui ai si cruellement souffert, oh ! je ne m'en souviendrai plus en la voyant. Edmée! Edmée ! Si je me trompais ? Non, Yolande ne pourrait m'exposer à la douleur, elle sait que je souffrirais d'être déçu dans un espoir qui me réchauffe, me rajeunit... Ida , que n'êtes-vous près de moi ?

Ordre fut donné d'aller à la gare de C... chercher les visiteuses.

Elles arrivaient, que le comte anxieux, agité, réclamait de nouvelles assurances. Au bruit de la voiture s'arrêtant au bas du perron, il sortit précipitamment, fit quelques pas, rentra chez lui : car il se sentait pris d'une faiblesse. Il s'approcha de la fenêtre, mais sa vue troublée ne lui permit pas de distinguer le visage de la personne voilée, qui montait appuyée sur Yolande.

— Dois-je espérer? demanda-t-il en se tournant vers le portrait de sa femme.

Une douce voix jetait, comme une note suave, le mot bonheur.

— Le bonheur ! le bonheur ! s'écria Gaston ; où donc est-il ?

— Ici, père, ici ! répondit Yolande en poussant la porte,

Le comte s'avança en chancelant, puis les bras tout grands ouverts il appela :

— Edmée !

Madame de Reyven éperdue, baignée de larmes s'élança vers son frère.

— Il y a place encore, dit celui-ci en faisant signe à la vicomtesse qui riait et pleurait en même temps.

De beaux jours suivirent ce jour de réunion; il y eut fête au manoir et dans le Ciel.

— C'est votre œuvre, répétait M. de Volbec à sa belle-fille. Comment vous prouver ma reconnaissance ?

— C'est facile, cher père,

— Le moyen, alors ?

— De n'en parler jamais, d'y moins penser encore.

— Ah !

— C'est ma manière, à moi. Imitez-la pour que je ne me croie pas obligée de la condamner : ce qui froisserait ma vanité féminine.

CHAPITRE XII

Il n'est point de joie sans mélange : la vicomtesse l'expérimentait. Lorsqu'elle voyait une jeune mère passer tenant entre ses bras un bel enfant blond, des larmes amères noyaient ses yeux. Elle les essuyait à la hâte ; mais elle ne parvenait pas à guérir le coup que cette vue portait à son cœur. Elle multipliait ses aumônes, ses prières, vouant, en pensée, à la Vierge l'ange qu'elle réclamait. Le ciel demeurait inflexible ; elle n'en continuait pas moins à supplier, à verser à pleines mains l'or, qu'elle dérobait au plaisir.

Maurice ne se plaignait point de ce qu'il appelait « de folles prodigalités » il trouvait souvent l'occasion d'exercer la charité de sa compagne. Maintes et maintes fois il lui signala

des misères profondes. Elle lui disait merci, et sortait empressée de calmer la souffrance, empressée aussi de raconter à la fille de Constance nouveau trait, qui grandissait son estime et son attachement pour son mari.

La stabilité n'est point de ce monde. Tout passe ; une seule chose reste : Dieu. Heureux donc qui se fixe en lui ! Heureux qui s'enlace des multiples liens de la foi que rien ne peut détruire ; de l'espérance qui ne permet point à la tempête de la détacher de son immuable soutien ; de cette vertu qui s'épanouit dans la joie, rayonne sous les ondes de la tribulation et fleurit pour l'éternité. Heureux qui entend et comprend le langage de l'autel. Heureux qui connaît le chemin de la maison du Seigneur.

L'effroi, l'inquiétude y conduisirent l'épouse du vicomte. L'émeute grondait; sourde menace pleine d'épouvante. Les pavés s'entassaient, la foule hurlait, Paris brandissait sa lugubre torche, dont les étincelles devaient porter au loin le feu de la discorde et de la guerre civile.

Le passé s'oubliait ; le prince, que pendant vingt ans la France avait adulé, sentait l'abîme gronder sous ses pieds, le sceptre échapper à sa main.

Il luttait, regardant pour se consoler, le fils de sa sollicitude, de son orgueil, de son espoir ; pour se fortifier, la noble emme, dont l'âme fut toujours à la hauteur de ses devoirs de chrétienne, d'impératrice, et d'impératrice malheureuse.

L'armée se tenait prête : la fidélité et la vaillance n'est-ce pas le soldat français ? On s'en convainquait en entendant le lieutenant de Volbec, superbe d'indignation. Franz, lui-même, sortait de ses habitudes, et parlait de manière à faire pleurer Loïse. Pourquoi ces larmes ? L'Alsacien ne le demandait point, car il eut craint de blesser la jeune fille et de se priver de l'âpre félicité, renfermée pour lui dans cette preuve discrète, silencieuse d'un sentiment incompris par celle qui l'éprouvait.

Le plébiscite vint clore cette période de souffrance, de terreur. Devant l'assurance donnée par l'immense majorité, on put croire que la révolution vaincue de nouveau laisserait à la paix le droit de calmer l'émotion générale, de ramener la confiance.

Cette illusion fut partagée par Maurice. Rassuré de ce côté et s'apercevant de l'altération des traits d'Yolande, il sollicita un congé.

— Nous partons, dit-il un matin.

— Où allez-vous ? interrogea la vicomtesse avec angoisse.

— Nous, c'est toi et moi, le mari et la femme ne font qu'un ; le soldat et sa compagne feraient deux. Comprends-tu ?

— C'est assez obscur ; mais les difficultés me plaisent. Je comprends, nous allons à Volbec rassurer ton père, et oublier que nous avons tremblé, pleuré.

Maurice fut sur le point de protester. Il se ressouvint à temps de l'explication qu'il venait de donner sur l'emploi des pronoms personnels.

Le lendemain, la famille se trouvait réunie autour du foyer. Plus de traces de larmes sur les visages, plus d'inquiétude au fond des cœurs.

— Soyons heureux : avait dit le comte.

Il est si doux, si facile de s'abandonner au bonheur !

A la ferme, on se réjouissait également. Père, mère, frère, sœur, neveux entouraient Loïse, et se disputaient la faveur de l'approcher, de l'embrasser. Prudence la regardait avec persistance.

— Soyez tranquille, maman, murmura la jeune fille dans une caresse, je serai demain une paysanne que vous aimerez.

L'orage s'étendait à l'horizon ; de l'est venaient de gros nuages noirs de poudre ; le ciel troublé de la France s'assombrissait. Chère et bien-aimée patrie, l'heure de l'épreuve ne va pas tarder à sonner !

Elle n'y songe point, l'orgueil l'aveugle, elle s'agite ; elle crie ; elle veut le succès, la gloire. A qui les demande-t-elle ? Mon Dieu, n'êtes-vous donc plus le Dieu des armées ?

La guerre se levait, revêtue de ses habits sanglants ; la main frémissante, l'œil enflammé ; écoutant, d'une oreille avide, la discorde et souriant à la politique, son auxiliaire dans ses œuvres de destruction, de mort.

Les bruits qui la précèdent arrivèrent jusqu'à Volbec.

— Mon père, dit Maurice, s'il faut marcher, s'il faut mourir, je suis prêt, ce ne sera point payer trop cher la victoire.

— La victoire ! répéta le comte.

— La victoire, sans doute. Pensez-vous que la France puisse être vaincue ?

— Je voudrais ne pas le croire, mais l'histoire dément de patriotiques exagérations. Nous pouvons être défaits ; nous l'avons été ; je crains que nous le soyons encore.

L'officier bondit sur son siége.

— Calmez-vous ; je ne suis point prophète, reprit le châtelain. Je peux me tromper et je le souhaite. Cependant,

vous savez aussi bien que moi que nous sommes inférieurs en nombre, que notre organisation ne vaut pas celle de la Prusse.

— Nous sommes inférieurs en nombre : c'est possible ; nous avons moins de canons ; je l'admets, mais comptez-vous pour rien le courage, la valeur, l'abnégation ? L'armée d'Orient, d'Italie a-t-elle rompu avec la gloire? Notre drapeau ne séduit-il plus la victoire ? Attendez et nous montrerons ce que peut le soldat français lorsqu'il combat pour son pays.

— Pauvre ! pauvre cher illusionné ! si la France comptait beaucoup de défenseurs comme nous !

Elle en compte beaucoup, car il n'est pas un français qui ne devienne un héros.

— Solférino... Sadowa... murmura le comte.

Les pas d'Yolande se firent entendre.

— Silence, implora Maurice. Epargnons lui des craintes inutiles, peut-être.

On lui cacha la vérité. Ne la soupçonnant pas, elle s'affermit dans une trompeuse assurance.

Toute au bonheur, toute à la charité, emplissant de sa gaieté le manoir embelli ; apportant dans les chaumières un rayon de joie.

Des visites dans le voisinage ; quelques-unes de ces bonnes fêtes, où le goût ressaisit l'autorité qu'il ne devrait jamais perdre, complétaient ses occupations. Et Dieu sait si elle était occupée ?

Au moment où nous retrouvons les deux époux, elle travaille à reproduire sur le canevas les fleurs délicates du myosotis ; tandis que Maurice enmêle, consciencieusement, sous pétexte de les demêler, des échevaaux de soie du bleu des yeux de sa femme. De temps en temps, celle-ci, tirant sur un des bouts compliquait ainsi l'ouvrage difficile auquel se livrait le lieutenant.

— Laisse cela, dit-elle, tu fais de mauvaise besogne. Bon ! C'est cela. Tu avais, tout à l'heure, une si singulière mine.

— Aujourd'hui ; tu me prodigues les compliments.

— Je paie mes dettes, ce qui ne m'appauvrira pas.

— Peux-tu, ou veux-tu m'écouter ?

— Sans doute.

— Pas avec cet air distrait qui frise l'impolitesse. Il s'agit de choses sérieuses.

— Alors, ne les remettons pas à demain.

— Je n'en ai point l'intention. En retour et pour merci de la félicité que Dieu nous donne, je voudrais faire des heureux.

— Dis donc : continuer.

— J'ai surpris un petit secret, de ceux qui ne se confient pas mais qui se laissent deviner. En un mot, le secret de Loïse.

Maurice devint plus attentif.

Yolande baissa la voix et ajouta :

— Je crois qu'elle aime Franz et qu'elle est aimée par lui.

— Tu as peut-être raison.

— Il n'y a pas de peut-être, c'est très-certain.

— Comment as-tu vu?

— Oh! de ceci je ne sais rien, mon amitié m'a rendue clairvoyante.

— Et tu as conclu?

— Pas si vite, pas si vite, s'il te plaît. Je n'en suis point arrivée aux conclusions; seulement j'ai pensé que nous pourrions arranger cela à la plus grande satisfaction de nos amis. Tu devrais interroger Netzler.

— Il prendrait mes questions pour des ordres. J'aime infiniment mieux que tu arranges cette affaire..... Il me semble que tu te presses beaucoup.

— On ne saurait trop se presser.

— Mais...

— Je te dis que je veux commencer ma vingt-deuxième année par une bonne action. Elle sera un gage de bénédictions, pour toi surtout, mon ami.

Maurice leva sur sa femme un regard empreint d'une tendresse inquiète. Pourtant il n'osa s'élever contre un désir si formellement exprimé.

— Je t'enverrai Netzler, dit-il, mais pas maintenant.

— Pourquoi?

— Parceque le brave homme est, en ce moment, fort occupé, je pense. Ce matin, nous revenions, aussi désappointés que peuvent l'être des chasseurs qui n'ont pas trouvé à décharger leurs fusils, la gibecière légère, la tête lourde, l'estomac délabré. Franz qui tenait à rapporter quelque chose, ou à te faire plaisir, ce qui me semble encore plus certain, a découvert, au fond de la lande des genêts, une pierre, une roche qui l'a mis hors de lui. Elle était tout diamantée ; mille feux s'allumaient en même temps, elle éblouissait. Mais la déra-

ciner est une œuvre digne d'Hercule ; pour ma part, considérant l'entreprise comme impossible, j'ai passé outre, non sans avoir frappé, du bout de mon fusil, le fameux caillou. Netzler en était courroucé ; un peu plus il se mettait en colère contre moi, qui ne me fais guère scrupule de m'emporter contre lui.

— Je ne saurais t'approuver en ceci.

— Ce serait à tort, j'en conviens; et j'aurais été content d'expier un peu mes vivacités de tous les jours.

Le pauvre garçon s'est contenu. Il n'a pas agi dans le but de me donner une leçon, car je suis convaincu que mes défauts lui paraissent des qualités.

Il a tourné autour de la pierre, écartant les ronces, avec les précautions d'un voleur, qui tente d'enlever un objet précieux. Déjà il péchait par intention, sa conscience ne criait pas haut; puis, que fait, dans ce coin perdu, cette merveille du règne minéral ? tandis que, dans ton rocher...

J'en étais là de mes suppositions lorsque Franz m'a rejoint. Le camarade discret entre les discrets ne m'a rien confié, seulement il m'a quitté au plus vite.

— Ne le trouves-tu pas sérieux?

— Je serais surpris du contraire. L'as-tu jamais vu rire?

— Le savoir heureux me suffirait. Je m'intéresse à lui, parce qu'il t'est dévoué; dévoué d'une façon silencieuse, mais vrai sans aucun retour sur lui-même. Nous lui devons ce qu'il t'a sacrifié jusqu'à ce moment : la part de bonheur que Dieu garde à chacun de nous.

— C'est digne de toi! et je m'en veux de n'avoir pas songé plus tôt à m'acquitter envers lui. Vous autres femmes vous possédez un talent, une pénétration!

— Sais-tu pourquoi nous y voyons si clair? Parce que, mon ami, nous regardons sans cesse ceux que nous aimons. Nos yeux ouverts par la tendresse parlent à nos cœurs, toujours disposés à comprendre ce langage.

Maurice se leva : l'émotion le suffoquait, il fit quelques pas et vint s'adosser contre la fenêtre. Il suivait vaguement le vol capricieux, aérien des hirondelles, qui poursuivaient leur proie invisible. La cime des arbres frémissait sous les caresses d'une brise de feu; le soleil brûlait la nature; les fleurs de la terrasse lui envoyaient, comme un défi, leurs parfums variés, mais, au loin, la marguerite inclinait sa tige épuisée; la poussière, semblable à un linceul souillé, recouvrait les champs déserts. Un affreux pressentiment serra la

poitrine du vicomte ; il y porta la main, comme pour enlever l'épine qui la déchirait. Le secours lui vint d'ailleurs, il partit d'où il part toujours : de la croix. Il considéra un instant ce signe de combat, ce présage de victoire, et la sérénité rentra dans son âme.

Se tournant vers sa femme :

— J'ai fait, dit-il, une très-heureuse découverte.

— Qu'as-tu découvert, nouveau Colomb?

— Mieux qu'un continent, je t'assure. Un ami ; un monde pour qui possède ce trésor.

— Ai-je vu cet ami?

— Non. Tantôt, en passant près du cimetière du monastère, j'ai remarqué un religieux immobilisé dans sa méditation. Une auréole entourait son front sans rides, pur comme le firmament qui se réflétait dans ses prunelles. Je connaissais ce regard extatique : où l'avais-je rencontré?

Je m'adressais cette question lorsque le trappiste m'a aperçu. Alors ses yeux sont allés du ciel à moi ; il m'a souri. Ce sourire a dissipé les ténèbres de dix ans d'oubli.

André ! me suis-je écrié, en me disposant à franchir la barrière ; mais André a étendu le bras pour me retenir et m'a désigné l'Abbaye, puis tremblant un peu, il a rabattu son capuchon sur ses traits envahis par une furtive rougeur, et s'est éloigné lentement. Il faut que sa vie ait été traversée par l'infortune, la douleur.

Un coup d'aiguille força le lieutenant à s'interrompre. Il regarda sa main d'un air désolé et poussa une exclamation.

Yolande rougit et pâlit.

— T'ai-je fait mal? demanda-t-elle en tentant de s'emparer des doigts de Maurice ; mais il croisa les bras en répondant.

— Clément ne manquerait pas de dire : qui s'y frotte, s'y-pique.

— Pourquoi parles-tu de la sorte ? Est-ce digne de toi ? De toi qui comprends si bien le dévouement, le sacrifice ! Ne sais-tu pas qu'il est sur la terre des natures au-dessus des nôtres, comme il est au firmament des étoiles plus hautes, plus brillantes ! A ces natures d'élite, fleurs du Paradis, il faut une atmosphère moins lourde, moins viciée que notre atmosphère. L'air que nous respirons tuerait ces plantes délicates ; elle se retirent à l'abri des bosquets du Seigneur afin de se préserver de la corruption.

— Voici de la poésie !

— Non, Maurice. Fais comme ton ami, regarde le Paradis

et tu me diras, si ce que tu as compris trouve son explication dans mes faibles paroles.

Va donc voir M. André, et prie le révérend père abbé de permettre à un de ses religieux de venir de temps en temps célébrer la messe, dans le cher oratoire de ta sainte mère.

Maurice s'inclina et sortit. Il n'avait pas fait cinq pas que la voix d'Yolande l'obligea à se retourner.

Elle lui jeta à la tête le journal qu'il avait oublié, à dessein, sur la table à ouvrage.

— Emporte, dit-elle, emporte, je ne lis pas la politique; cela dépasse de beaucoup ma pauvre petite intelligence de femme.

— Tu la lisais naguère, il me semble.

— Uniquement parce que tu te trouvais mêlé aux événements. La pierre qui eût frappé ton front aurait atteint mon cœur. Le danger n'existant plus, je suis redevenue indifférente à ces questions embrouillées, à ce langage aussi incompréhensible que celui qui se parla sur les murs de la tour de Babel, lorsqu'en punition de leur orgueil, les hommes furent condamnés à ne plus se comprendre. C'est un châtiment, et quelquefois j'ai peur que Dieu ne nous l'inflige pour notre perte.

— Certains articles t'intéresseraient.

— Pas du tout. Ne me forces point à avouer que je n'y comprends rien.

— Je n'ai jamais pensé ainsi, car, sur l'honneur! si je régnais et gouvernais, tu serais, à toi seule, mon conseil, ma lumière.

Yolande noua ses deux bras autour du cou de son mari.

— Mon cœur m'inspirait, répondit-elle : l'amour c'est l'inspiration.

— L'amour est aussi l'épreuve !

Une pâleur subite envahit le visage de la jeune femme.

— Tu es affligeant, fit-elle.

— Un peu sombre; il est bon de tout prévoir.

Yolande passa ses doigts entre ceux de Maurice, et les levant vers le ciel, elle dit.

— Alors, mon bien-aimé, nous répéterons ensemble; notre père, que votre volonté soit faite.

Rassérénée par cet acte d'abandon chrétien, elle s'éloigna en égrenant les éclats de son rire pareil au bruit de l'onde au sein d'une forêt.

Le lieutenant gagna un banc caché sous un berceau de feuillage, et la tête dans ses mains, s'abandonna à une rêverie douloureuse.

CHAPITRE XIII

La vicomtesse, après avoir quitté son mari, traversa sa chambre et pénétra dans une vaste pièce. Elle écarta les stores et mille rayons se précipitèrent dans ce sanctuaire de l'art. Les étoiles qui parsemaient la voûte asurée, resplendirent soudain, les tableaux semblèrent s'animer dans leurs cadres dorés.

La vie s'unissait à la grâce sur les toiles dues au pinceau élégant de la jeune femme. Le christianisme et le talent se donnaient la main, et Dieu sait qu'elle force,qu'elles merveilles naissent de cette union ! Les siècles en font bonne foi, et l'avenir, si un peu de gloire lui est réservée, l'avenir le prouvera.

Cette salle était religieusement respectée. Le goût moderne n'avait point enlevé le cachet de grandeur que le Moyen-Age imprimait sur ses œuvres. L'artiste défendait par son admiration une époque qu'il eût inspirée.

De massives colonnes, pareilles à de robustes chênes, s'élevaient de distance en distance. Les dalles de marbre alternaient leurs losanges.

Le pas le plus léger réveillait l'écho, cette voix de la terre. Les murailles nues ou à demi recouvertes de fresques effacées, comme de lointains souvenirs, attestaient la vigueur de cet âge qui ne connut que l'orgueil de la force, la gloire de la vaillance.

Des bahuts noircis gardaient la place, qui leur avait été assignée, à une époque si éloignée qu'on ne pouvait plus la préciser. De rigides figures ; hauts et fiers chevaliers, moines humbles et recueillis, sortaient de leurs cintres étroits.

Une cheminée occupait le fond de la salle, de gigantesques serpents enroulaient leurs anneaux autour de l'antique blason, qui, depuis près de neuf siècles, redisait la grandeur de cette famille où toutes les grandeurs étaient héréditaires. Des fenêtres ogivales éclairaient la pièce et permettaient au lierre de les entourer de ses réseaux verts et symboliques. Ce genre de décor se retrouvait à l'intérieur. Des jasmins jetaient autour des piliers, froids appuis, leurs branches flexibles, et leurs fleurs d'argent. Yolande aimait de préférence ces plantes, qui, comme elle, ont besoin de s'attacher pour ne pas mourir.

Point de pendule : les heures qu'on donne au travail ne doivent jamais se compter.

Des petites toiles ravissantes, des scènes, chastes comme la pensée qui les conçut, des anges, des oiseaux, des fleurs, le monde brillant, l'existence ignorée des marines éclatantes comme le soleil, débordantes d'une poésie majestueuse comme l'océan; d'autres, noires et tristes comme la tempête, plaintives comme un soupir, attendrissantes comme une larme. Puis aussi quelques esquisses faites en tremblant, comme ces caractères que forme un élève guidé par son maître. Le maître était le général, il décrivait le plan de la bataille, rangeait ses troupes, et, la poitrine gonflée, l'œil ardent, crayonnait rapidement, sûrement une page d'histoire.

Penchée sur le travail de son aïeul, la douce jeune fille s'appliquait à le retracer; mais, bientôt, ne pouvant contenir son émotion, elle se réfugiait dans les bras de son grand-père.

— Plus de combats c'est si triste ! disait-elle.

— Triste ? Allons donc ! c'est grand ! c'est beau ! La guerre relève les peuples, retrempe les courages; augmente les vertus, et offre au génie un champ fertile qu'il ne moissonnera jamais entièrement.

Yolande reprenait ses pinceaux sans se laisser persuader.

Les même terreurs l'assaillaient lorsqu'elle revoyait ses ébauches, nuages formés de poudre et de deuil, monceaux de cadavres, plaines ensanglantées; escadrons passant au galop devant le trépas.

Elle se hâtait de gagner le fond de la salle, la chrétienne retrouvait là, avec les tressaillements du génie, les salutaires, les vivifiantes effluves de l'espérance.

La croix protégeait de ses bras étendus, un passé, représenté sous l'aspect de la douleur ; un présent, riant comme un jour d'été, et retracé sous les traits de Maurice, un avenir ignoré, mais fort comme la prière dont il empruntait l'image.

L'arbre de la vie sortait d'un rocher, proclamant sa puissance et sa domination. Des pierres recouvertes de mousse, lui formaient un piédestal ; le long suaire, qui cachait à demi des traces rouges, l'écartait pour laisser briller des mots mystérieux, une vierge en donnait l'explication dans un sourire.

Des chérubins, des saints faisaient cortége au Glorifié du

Thabor, à Marie, type de toute beauté, de toute perfection. On était forcé de s'incliner devant cette cour, où se trouvaient mêlés les prodiges des convictions religieuses, les efforts du talent, les miracles de la persévérance; où se rencontraient, comme dans le Cénacle, les apôtres et les martyrs des deux cultes auxquels peut se vouer l'humanité : Dieu et l'art

La vicomtesse aimait avec l'ardeur de la foi, avec passion ces pierres rares et sanctifiées. On comprend le motif qui avait ramené Franz dans la lande des genêts. Il devait bientôt rentrer.

Yolande appuyée contre son chevalet, promenait un regard attendri sur les objets qui l'entouraient. Un petit tableau fixa son attention. Il lui avait couté autant de souffrance que de travail. Une mignonne créature pleurait, comme pleurent les enfants et les orphelins, sans révolte, mais abondamment. Sa jolie tête brune se détachait admirablement du coussin de velours grenat sur lequel elle reposait avec une grâce nonchalante, sa robe noir faisait ressortir davantage la pâleur de ses joues, où le rire effacé maintenant, devait creuser de délicieuses fossettes ; une autre petite fille, à genoux sur le tapis, consolait; une tendresse imprégnée de compassion dilatait ses prunelles ; elle essuyait avec les broderies du sarreau de sa riche compagne, les traces humides que ses lèvres s'apprêtaient à sécher sous des baisers.

— Combien elle m'aimait! pensait Yolande, chère...

Une exclamation arrêta le nom qu'elle allait prononcer.

Franz debout dans la porte, épongeait son front sur lequel la sueur collait ses cheveux plats. La fatigue étendait sur ses tempes une teinte brûlante ; il n'en pouvait plus! Il se baissa pour reprendre le fardeau, qu'il avait déposé sur le seuil.

La vicomtesse attendait ce moment ; elle s'avança en poussant un cri de surprise.

— Quelle merveille !

— C'est pour vous, Madame, balbutia l'alsacien.

— Merci, merci, mon bon Netzler. Tenez, voici la place de cette pierre; je veux qu'on la voie, elle n'a point de pareille! Comment avez-vous fait pour l'arracher du sol et la porter jusqu'ici ? Vous l'avez roulée ?

— Oh ! madame !

— Mais vous devez être fatigué, horriblement fatigué ! Elle pèse beaucoup : je ne puis la soulever. Je crains, que par cette chaleur, vous n'ayez souffert.

— Je n'ai pas peur du soleil : je suis fort.

—Eh bien! rendez-moi un service. Détachez ce tableau.

Le regard de Franz suivit la direction indiquée; ses yeux, d'un bleu clair, s'animèrent, la joie les illumina d'un reflet qui leur donna une expression, à laquelle Yolande ne se trompa point.

— Reconnaissez-vous ces deux enfants ?

Le soldat posa un de ses larges doits sur la toile,

— C'est-vous, madame, répondit-il: vous qui pleurez.

— Franz, j'étais orpheline!

— Oh! oui, cette peine se ressent à tout âge. L'oisillon pousse des cris plaintifs quand sa mère ne vient plus le réchauffer sous ses ailes. La jeunesse se ternit à cette douleur, comme une plante sous le souffle de l'hiver : je sais cela.

— Et cette autre? interrogea la vicomtesse.

— Mademoiselle Loïse : C'est bien elle! Je voudrais la voir toujours.

Il est des plaisirs dont on ne se lasse jamais.

Yolande abandonna la toile aux mains tremblantes qui la soutenaient. Elle était bien légère, cette toile et pourtant le cuirassier sentait ses forces le trahir : il s'assit.

— Passez-moi mon tableau.

A cet ordre un tressaillement douloureux agita les membres robustes de cet homme qui, tout à l'heure ne pliait pas sous un faix accablant. Un profond regret attrista son honnête figure.

— Que je la voie encore pendant une minute implora-t-il.

La vicomtesse le laissa à sa contemplation. Combien de temps fut-il seul dans l'atelier? Il n'en savait rien, mais ce qu'il savait c'est qu'il ne pouvait s'en arracher, qu'il eût voulu y rester.

La voix du lieutenant l'enleva brusquement à sa rêverie : il rougit comme un écolier pris en faute.

— Voyons donc la merveille, dit l'officier; elle fait ici meilleur effet que parmi les ajoncs de la commune, je trouverais ton idée excellente, si l'exécution ne t'avait exténué.

— Pour ça! mon lieutenant, protesta Netzler avec une certaine solennité.

— Si ce n'est pas la fatigue, quoi donc te rend cramoisi

Le mot n'était pas faible, les joues de Franz le démen tirent en passant subitement à une nuance plus foncée.

Maurice eut pitié d'un embarras qui lui rappelait celui qu'il avait éprouvé. Il se rapprocha du soldat et lui désignant Loïse :

— Tu l'aimes ?

Les jambes de Franz fléchirent.

— Oui, répondit-il avec effort en affermissant sa voix et ses pieds, oui... Elle est si douce, si gentille, si pieuse, je ne pouvais rêver une compagne plus parfaite. Mais ce n'est qu'un songe, et souvent, sinon toujours, un songe est menteur.

— Ma foi ! dit gaiement le vicomte, on aura et plus de plaisir, et plus de mérite à l'obliger de céder la place à la vérité.

— Si cela se... Mais, vous savez bien que c'est impossible! Ne m'en parlez plus : il faut que j'oublie. Ne me donnez pas un espoir irréalisable.

— Tu deviens phraseur!

— Vous riez, mon lieutenant, moi, je me retiens à quatre pour ne pas faire le contraire. La cuirasse, ça serre la poitrine mais ça n'étouffe pas le cœur, témoin, vous.

— Je suis-très satisfait de n'être point une exception : il n'y aura jamais trop d'hommes de cœur. Pour mettre le tien au repos, il suffit d'une démarche.

L'épouvante passa sur les traits de l'Alsacien.

— Je n'oserais !

— J'oserai pour toi, poltron. La mère Prudence est moins terrible qu'elle en a l'air. Je sais qui en aura facilement raison.

— Dites-lui que je ne vivrai que pour travailler au bonheur de sa fille.

— Et que tu déposeras, au mois de janvier prochain, l'uniforme, pour revêtir la veste de drap ?

Franz étendit le bras droit et d'une voix ferme :

— Jamais !

— Netzler, interrompit l'officier, si c'est à la France que tu fais ce sacrifice, je n'ai point le droit de le refuser, surtout dans les circonstances actuelles, car nous sommes proches d'un de ces moments où le dévouement à la patrie devient une obligation, une nécessité. Mais si tu t'obstines par affection pour moi, je m'élève contre cet acte dont je sens toute la délicatesse, toute la générosité. Qu'ai-je fait pour toi ? Une chose simple, naturelle ; beaucoup n'y eussent pas attaché d'importance. La reconnaissance grandit ton caractère, mon estime, ma sympathie. Tu ne perdras rien de cela en me

quittant. A chacun sa place. La vocation est une loi que l'on ne viole point sans péché, sans remord. En te donnant l'espérance du bonheur, je veux te l'offrir complet, et j'ose affirmer qu'il le sera, puisque ma femme s'en charge.

— Madame la Vicomtesse?

— Elle-même : elle chérit Loïse, vous serez ses amis, vous la bénirez.

— Et pour la remercier je vous quitterais ! Non, mon lieutenant ! si le danger vous menace, je le partagerai. Mme de Volbec et Mlle Constant me diront, toutes les deux, que j'accomplis mon devoir.

— Tu compliques la situation. N'importe ! nous tâcherons de nous en rendre maîtres.

Tu dois être assez courageux pour apprendre la vérité et la tenir secrète. La guerre paraît imminente : la Prusse, des dicordes intestines....

— Je voudrais être pleuré !

— Pleuré par ceux qu'on aime ! pensa Maurice. Mon Dieu ! il n'est point pour moi de plus horrible pensée. Je souffrirais moins de voir mon sang couler par vingt blessures, que de coûter une larme à Yolande... Ils le veulent... Que puis-je ?..

CHAPITRE XIV

Le soleil disparaissait derrière la cime boisée d'une petite colline ; la tour svelte du monastère se détachait sur l'horizon, pareille à une assurance de paix et de repos ; la croix brillait sous des rayons qui semblaient en adoration.

L'air s'imprégnait des parfums du chèvre-feuille et des clématites dont les réseaux enserraient les troncs des arbres jaunis, par les feux d'un été dévorant. Le gazon ne reverdissait plus sous les rosées bienfaisantes ; les épines, privées de feuillage, présentaient leurs pointes aiguës, d'où partaient les mille fils d'une toile où s'enveloppaient des chenilles : ces ravageuses de nos bosquets.

Le sentier, qui menait du château à la ferme, conservait sa fraîcheur ; des tilleuls épais défendaient les fleurs qui s'abritaient à leurs pieds ; le buis restait vert en dépit de la sécheresse.

Les linots et les bouvreuils chantaient en regagnant leurs nids ; le bêlement des troupeaux se faisait entendre sur la route, que suivaient lentement des chariots chargés de foin. Par instants, des voix humaines dominaient ces bruits ; mais elle se perdaient vite : on eut cru qu'elles s'éteignaient dans un remords ou sous le poids de l'inquiétude. La nature et l'homme paraissaient en proie à une fièvre brûlante, à une ivresse dangereuse.

Cette réflexion préoccupait Maurice, qui écoutait avec un sourire le récit que lui narrait sa gracieuse compagne.

— Un titre habilement choisi est une bonne fortune, disait-elle ; intitulons cette histoire : *Les aventures de Loïse.*

Pendant que tu confessais Franz, j'obtenais un aveu — aveu n'est pas le mot, — une demi-confidence : il paraît qu'elles ne se font jamais en entier. Je me suis contentée de savoir que j'avais déviné juste : ce qui flatte immensément ma vanité; ne m'interromps pas : j'en suis pétrie. Lorsque j'ai su que Netzler n'est point indifférent à Loïse ; qu'elle lui trouve assez de qualités pour ne pas distinguer en lui un seul défaut, j'ai voulu la mener admirer la merveille. Elle a refusé avec politesse, mais aussi avec obstination. Je crois qu'un peu de surperstition se mêle, chez elle, à la répulsion qu'elle éprouve pour les ateliers de peinture. Cela remonte au jour, où voulant donner une preuve de son activité, elle commit un crime, soutenait mon vieux maître. Le désespoir de ce dernier, la frayeur de la pauvre fille me causaient plaisir et peine. Je ressentais pour ce fils d'Apelle une médiocre sympathie, une admiration, bornée, sans doute, par mon impuissance d'appréciation.

Il n'est pas de choses aimables qu'il ne me débitât pendant l'heure consacrée à l'étude de son art. Il épuisait son manuel de savoir-vivre et toutes les ressources d'un esprit poétique, mais engourdi par le froid de soixante automnes, me comparant au lis de la vallée, au jasmin de la treille, à la perce-neige des forêts, que sais-je ! Ma détestable mémoire ne retenait que le nom de ces plantes. Une folle envie s'emparait de moi : m'échapper, afin d'aller comme l'abeille butiner, dans les plates-bandes fleuries.

Revenons au grand événement qui terrifia Loïse.

M. Stello, (c'est euphonique et vénitien, selon toute apparence) ayant résolu de surprendre agréablement, mon bien-aimé grand père, en lui offrant une preuve de mon talent, inventa, le croirais-tu, mon ami, de me faire faire le

véritable, l'authentique portrait de Jules-César partant pour, ou revenant des Gaules. — « C'est, disait-il, le seul général que l'on puisse placer près de Napoléon. »

Me voilà en face d'une tête belle, mais qui me causait une frayeur à me paralyser les doigts. Si bien que je boudais constamment le grand homme et celui qui m'imposait une telle pénitence.

Un matin, le signor Stello arriva joyeux, plus joyeux que d'ordinaire, ce qui me parut un outrage à mes propres sentiments. Dans le but de me réconcilier avec son œuvre, que je refusais de reconnaître pour mienne, il se mit à improviser un cours d'histoire, que mes baillements peu respectueux, n'eurent pas le pouvoir d'interrompre.

Plus il parlait, plus ma colère grandissait : elle éclata quand il arriva au siége d'Alesia. Je pleurai, ce qui porta à son comble son admiration pour mes innombrables perfections. Ces larmes qu'il attribuait à ma sensibilité, le touchèrent et, pour découvrir sur son visage parcheminé les traces d'une émotion, hélas ! tout intérieure, il alla vingt fois consulter une glace, placée sur la cheminée, laissant sur le parquet de nombreuse traces d'une boue collante : il pleuvait sans relâche depuis huit jours.

Loïse, furieuse de voir le parloir qui me servait d'atelier recouvert de mosaïques d'un gris uniforme, assurait qu'il lui semblait que tous les lutins aux pieds fourchus étaient venus exécuter leurs danses sabbatiques dans l'aire. Elle s'arma d'un balai et balaya pendant un quart d'heure, ensuite, munie d'un plumeau, elle commença à enlever la poussière.

Elle s'arrêta devant le chevalet, médusée par les yeux terribles qui la regardaient, absolument comme ils durent regarder Vercingétorix. Détournant la tête, elle passa le plumeau sur la toile fraîchement peinte ; un petit craquement l'avertit de son imprudence ; elle retira le bras, enlevant avec sa manche le menton du vainqueur de Pompée. Elle poussa un cri, qui me fit accourir. En apercevant le chef-d'œuvre de Stello dans un si piteux état, je fus pris d'un fou rire qui acheva de décontenancer Loïse : elle s'enfuit.

Je trouvais si drôle cet œil au beurre noir, ces joues aux teintes de suie que je ne pus compatir au chagrin de mon infortuné professeur, qui n'acceptait pas les consolations que je lui prodiguais. Je l'assurais, cependant, que l'expression stupéfiante (j'aurais du dire admirable) des deux yeux était passée toute entière dans l'œil qui restait ; que la bou-

che n'était certainement pas plus ironique lorsque César adressa de vehéments reproches aux conjurés.

Je n'eus guère moins de peine à calmer Loïse qui était épeurée — mot tiré du vocabulaire de Prudence, — et qui depuis lors, n'a jamais franchi le seuil de ces lieux redoutables.

Une crainte nouvelle s'ajoutait aujourd'hui à ses vieilles rancunes. Elle espère le bonheur; et la pensée du malheur effraie surtout lorsqu'elle arrache à l'espoir, à la sécurité, à une attente confiante, certaine.

Certaine! Quelles sont les assurances qui nous donnent un lendemain tranquille? qui nous offrent comme assurée la réalisation d'un projet, d'une espérance ? Le certain est dans notre abandon à celui qui se fait appeler : notre Père.

Vienne la douleur! elle ne nous manquera pas ! vienne l'épreuve: elle nous attend ! nous serons les plus forts ! Frêles roseaux, nous résisterons à la tourmente ; rompus non déracinés, nous ne serons point entraînés par les eaux du torrent, et nous pousserons nos rameaux dans le ciel.

Si sage que l'on soit et, n'en déplaise à la vanité humaine, l'on n'est sage qu'en étant chrétien, on perd parfois cette sagesse. L'illusion s'empare de nous, ou, mieux encore nous nous abandonnons à elle.

Aveuglés par le prisme menteur qui prête à tout : passé, présent, avenir, de séduisantes couleurs, nous ne croyons plus à l'obscur, au noir ; c'est-à-dire, à l'inquiétude, à la douleur.

Peut-être n'éprouve-t-on jamais si fortement cette étrange confiance qu'au moment où l'on va être atteint par l'infortune. La lampe qui s'éteint jette, en mourant, une lueur plus vive ; le nuage, qui porte la nuit dans ses flancs, s'empourpre souvent des rayons qu'il va cacher.

Cette trompeuse sécurité remplissait l'âme d'Yolande. Du reste, que manquait-il à sa félicité ! Elle ne connaissait que les sainte joies renfermées dans la vertu, la paix de la conscience ; son cœur aimant se fortifiait dans de légitimes affections; ses désirs étaient devinés aussitôt que formés ; elle avait beaucoup d'amis, point d'ennemis: des sourires l'accueillaient partout; ceux qui pleuraient en l'abordant, la quittaient consolés.

N'est-ce pas qu'elle était digne d'envie, cette belle jeune femme ? digne du bonheur qu'elle goûtait ? Dieu la jugeait

digne de l'épreuve; car l'épreuve est la marque à la quelle se reconnaissent ses préférés, ses bénis.

Pourtant Maurice suppliait en disant :

— Seigneur, éloignez d'elle ce calice.

Des chants joyeux chassèrent de son esprit les pressentiments qui le bouleversaient. Des voix enfantines s'alternaienten répétant un refrain naïf, peu fait pour flatter la grammaire française, moins encore la poésie, puissances inconnues aux deux beaux enfants, qui poursuivaient sur la paille dorée, un coq, dont la crête rouge se dressait avec menace.

Yolande les désigna à son mari.

— Vois ! et se détournant, elle soupira.

Les fils de Désiré continuaient leurs chants et leur jeu. L'aîné brun, vif, alerte, entraînait son frère, effrayé par les bonds d'Hérode, et qui, cependant, répétait avec docilité.

Bonjour, Pierrot.
Bonjour, Jacquot.
Tuons le coq, tuons le coq.
Il ne fera plus coqueli, coquelo.
Il ne fera plus coqueli, coquelo.
Le coq.

Debout, près de la porte. Clément regardait avec complaisance ses petits enfants, qu'il gâtait, il l'avouait, beaucoup plus qu'il n'avait gâté Désiré, Just, Martial.

Il se faisait vieux, et la vieillesse a besoin de l'enfance.

A l'expérience de la première plaît l'inexpérience de la seconde. Les grâces ingénnes de l'une n'outragent jamais à la faiblesse de l'autre. Les vieillards approchent du ciel, les enfants en descendent, leurs frais sourires, toujours éclos, demandent des sourires ; leurs regards d'anges purifient ; leurs baisers réchauffent ; leurs caresses fortifient ; on rejette la tristesse pour ne pas assombrir leur quiétude ; on se console pour ne pas affliger ; on meurt heureux en sachant qu'on les laisse après soi.

Le poids des années, les fatigues d'un rude labeur courbaient la taille de Clément et inclinaient sa tête blanchie. Une grande douceur corrigeait la rudesse de ses traits ; mais ses yeux conservaient leur pétillement.

Tout occupé de ses enfants, il ne remarquait pas les visiteurs qui venaient d'entrer.

Le chien sortit de sa niche, allongea d'une façon paresseuse, ses quatres pattes et fit entendre un aboiement joyeux.

La vicomtesse caressa, du gland de soie de son ombrelle rose, le museau de l'animal, qui manifesta si bruyamment sa joie que chants et sauts furent interrompus.

Constant se retourna. En apercevant son maître, il tira de sa bouche une pipe en terre cuite, la frappa trois fois au tronc d'un abricotier, appuyé contre l'auvent, s'éloigna de trois pas et appela Prudence.

Pendant ce temps, les fils de Désiré se glissaient dans le jardin, sans souci des épines de la haie, et contents au suprême degré de pouvoir visiter, sans contrôle, les fraisiers et les groseillers du grand papa.

La fermière accourut pensant qu'il s'agissait de ramener à la raison les lutins qui la craignaient un peu.

Elle s'apprêtait à la sévérité, mais une voix prononçant son nom, elle laissa tomber son tablier, et les bras étendus courut a Yolande.

— Vrai ! bien vrai l dit-elle en déposant respectueusement deux retentissants baisers sur les joues de la vicomtesse.

— Est-ce donc si rare de me voir ? et ne savez-vous pas, ma mie, que je vous aime ?

— Mon cher cœur ! entrez, je vous prie. Eh bien ! Clement, tire-toi donc : tu te mets juste dans la porte.

Entrez, mon bijou, Monsieur le vicomte, entrez, s'il vous plaît. Loïse, où es-tu ? descends. Excusez-moi : je n'ai pas toujours le loisir de m'occuper de ma toilette : c'était bon jadis, quand nous étions un brin coquette. Je dis le contraire à Loïse, parce qu'avec les jeunes filles... N'empêche que je pourrais chanter comme la mère Jeanne de la chanson.

Lorsque j'étais encore jeunette,
Une autre ne tournait pas mieux
Le papillon de la cornette
Et le chignon de ses cheveux.

Tont en parlant, elle rabattait les manches de son corsage, renouait les brides de son serre-tête ; remuait les coussins d'un fauteuil.

Constant avançait des chaises.

Les fenêtres ouvertes laissaient entrer les parfums du réséda et l'odeur du foin.

La jeune femme s'assit et inspecta d'un regard bienveil-

lant les meubles, qui lui rappelaient son enfance, et qui, pour le laboureur et pour Prudence parlaient d'un passé autrement éloigné.

Un lit aux rideaux de serge verte retenus par des embrasses où le jaune dominait, occupait le fond de la pièce, une armoire de chêne montrait avec fierté ses panneaux sculptés, sur lesquels couraient des guirlandes de roses, reliant comme des rubans, de lourdes gerbes d'épis, une magnifique commode Louis XV, surchargée de ces vases en faïence, si recherchés aujourd'hui, était releguée dans un coin et sans l'excessif amour de la ménagère pour la propreté, elle se fut trouvée oubliée. Une seule personne de la famille estimait le vieux meuble ; mais Loïse ne pouvait l'arracher à l'oubli, à l'obscurité. Sur la cheminée, des chandeliers argentés avec leurs bobèches couleur pré, garnies de papier finement découpé ; une pendule offerte par le comte et dont le sujet flattait les goûts de Constant ; une Vierge, portant dans ses bras le Sauveur du monde, rayonnait sous un dôme de fleurs.

Le fusil et le sabre du volontaire ; une petite gravure : un portrait de femme ; plus loin celui d'un bel adolescent ; entre la mère et le fils, chers au soldat de la royauté, le bénitier et le rameau de laurier achevaient de décorer les murs blanchis à la chaux.

Après l'obligatoire entrée en matière, qui ne varie qu'avec les saisons, Yolande dit en caressant de la voix les paysannes placées à ses côtés :

— J'ai pensé à vous, vingt, trente, cinquante fois. J'aime toujours beaucoup mes amis ; mais il est des moments où l'affection se sent davantage, où l'on veut absolument l'exprimer, la prouver.

Est-ce-vrai, père Clément ?

Pourquoi donc ne me répondez-vous pas ? Que contez-vous à mon mari ? si c'est un secret, je vous préviens qu'il ne saura point le garder.

Maurice sourit.

— Je croyais la confession publique abolie. Si tu tiens à rétablir ce primitif usage fais le pour toi : tu trouveras bien quelques pécadilles à avouer.

— Volontiers je me reconnais coupable de curiosité ; je voudrais savoir ce que vous disiez tout-à-l'heure.

— Ah ! je le sais, moi, je vas vous satisfaire, mon cœur.

Le visage de l'officier exprima une perplexité douloureuse.

— Depuis... dam! depuis trois semaines, n'est-ce-pas, mon bonhomme ? On ne parle que d'incendies.

— D'incendies !

— Oui : ici, là, à droite, à gauche, partout ; c'est désolant. Nous sommes tranquilles, mais aux environs les gens n'ont plus de repos. On entend crier. Au feu ! — où ça ? — A la Pommeraie. On y court : rien, c'est à cinq cents mètres plus loin. On se presse, on se gêne, ou se dévoue, puis on regagne la maison, l'effroi dans l'âme.

Le lendemain, nouveaux cris ; de ce coup, le feu est à la Pommeraie.

— C'est étrange, Maurice ?

— Etrange, en effet.

— Effrayant !

— Pour les cultivateurs, pour nous...

— La flamme lécherait en vain les murailles de notre manoir.

C'est triste ! triste comme une calamité publique.

— C'en est une.

— Et n'a-t-on pu découvrir encore les auteurs de ces crimes ?

— Je ne le pense pas.

— La police cherche ; qu'elle prenne garde de se mettre dans la rue de Tournon.

— Tais-toi, Prudence : qui parle beaucoup, s'expose à mal dire.

— C'est bien, si je dis mal, tu corrigeras. Au fait, puis que c'est la vérité, où du moins que ça y ressemble ! D'abord c'est pas la première fois que nous voyons pareille misère. Vous n'étiez pas né Monsieur de Volbec ; votre père ne connaissait pas même Mlle Ida ; je crois, que Clément ne m'avait encore jamais adressé la parole, lorsque tout le pays fut mis en émoi par les mêmes accidents. Les gens n'osaient plus sortir de chez eux ; ils veillaient la nuit ; ils montaient la garde.

Je me souviens qu'un dimanche, pendant la messe, un homme vint demander du secours. Le prêtre récitait la préface : il se tourna vers les assistants.

— Le feu est chez maître Beaumont, disait-on.

J'entendis de travers : je crus qu'on prononçait le nom de mon père. Je voulus me lever, sortir, impossible ! mes voisins m'entouraient, me conjuraient de ne pas m'exposer à être écrasée à la porte.

Notre curé, qui, vivant, accomplissait des prodiges, qui, mort fait des miracles, bénit la foule et continua l'office.

Je trouvai sur la place, ma mère, qui, craignant que j'eusse peur et mal, venait au devant de moi.

— Découvrit-on les coupables ?

— Les chercha-t-on ! je n'en sais rien ; mais ce que je sais...

— Ecoute, femme : le sage donne pour conseil de tourner sept fois sa langue avant de s'en servir.

— Je l'ai tournée et retournée plus que ça. Tu m'interromps ; c'est guère poli et ennuyant ! Je vous disais donc qu'on ne parvint point à découvrir les coupables ; mais tout le monde savait que la contrée était explorée par un homme, qui montait un cheval blanc.

— Des absurdités ! des sottises !

— Tu prends la chose bien à fort ; d'une façon à laisser. soupçonner que tu étais le cavalier.

— Je suis la vérité. Ces histoires-là sont ridicules et fausses Toi, qui tremblais renfermée dans ta maison, que peux-tu assurer ? moi, qui voyageais le jour et la nuit, je dois mieux savoir, et j'affirme ...

— Tu n'affirmeras pas au moins qu'un changement de dynastie, de gouvernement n'ait eu lieu, et tu ne mé tireras jamais de l'esprit que la diablesse de politique ne soit pour beaucoup dans ces ennuis, qui nous en présagent d'autres .

— Prudence, ne nous faites pas de prédictions de ce genre vous alarmeriez Mme la Vicomtesse et Loïse.

— Ce ne sont plus des enfants, mon cher Monsieur ; il faut qu'elles s'habituent à regarder dans l'avenir .

— Du positif encore, toujours ! et ce qu'il y a de plus positivement surprenant, c'est que, malgré son positivisme, ma mie Prudence a le cœur tendre !

Oui, elle avait le cœur tendre, cette simple femme ! L'écorce épineuse cachait un fruit exquis ; la brusquerie feinte marquait une grande sensibilité . Accoutumée au commandement, sa voix prenait, par instants, des intonations vibrantes, mais elle ne l'élevait jamais quand elle parlait à ceux qu'elle aimait, les noms chéris passaient harmonieux sur ses lèvres. Le bruit, le mouvement de la ferme l'entraînaient sans la distraire . Elle songeait à tout : au bonheur, au plaisir au bien-être des siens ; aux désirs de ses amis ; aux besoins des indigents . Jamais la porte du Val-Richat ne se fermait devant les nécessiteux, au contraire la confiance les accompagnait jusqu'au seuil ; Camarade flairait leurs haillons, re-

muait, en signe d'encouragement, sa grosse tête ronde, et interrogeait la fenêtre de la cuisine, il semblait annoncer un attendu ; Prudence paraissait aussitôt apportant l'aumône avant qu'elle fût demandée.

La plus complète affection reliait les uns aux autres les membres de cette famille. L'espoir du laboureur reposait sur ses fils, sa tendresse sur sa compagne ; une large part de son estime appartenait à des serviteurs vieillis à son service. Plusieurs lui devaient l'instruction : c'est-à-dire, l'honnêteté, la probité, la vertu. Il les avait recueillis enfants, les arrachant à la mendicité, au vagabondage ; les préservant du chatiment, du mépris, du vice et peut-être du crime ; son foyer devenait le foyer de ces êtres délaissés ; il leur donnait, avec le pain de paternelles leçons et de sages avis ; il leur enseignait, avec patience, à travailler ; mesurant l'ouvrage à la force, à la capacité ; ajoutant l'exemple à ses austères leçons. Sans doute, il ne récolta pas toujours la reconnaissance là où il avait semé le bienfait ; l'ingratitude jeta la pierre contre l'œuvre qu'il s'efforçait de construire solide et magnifique. Il souffrit en silence : la plainte était étrangère à sa nature forte et pacifique.

Prudence se repandait aisément en paroles ; ses reproches punissaient des fautes, que Clément n'eût pas remarquées.

Elle ne mesurait point assez des expressions plus violentes que ses colères ; elle s'emportait, mais l'orage passait vite, et bientôt un rayon de bonté en faisait disparaître les traces. On la connaissait, sa vivacité, devenue proverbiale, ne lui enlevait ni sympathie, ni respect.

Ame de la maison, la vie de ce corps venait d'elle et par elle. La joie, la paix découlaient de son sourire ; ses mains étaient une source de richesse. Elle aimait ardemment son mari, qu'elle contredisait sans cesse ; ses enfants, qu'elle veillait avec une sollicitude indulgente et très-visible, malgré l'apparence de sévérité dont elle essayait de la couvrir.

A la naissance du fils de son aîné, sa tendresse se dilata et s'étendit sur la demeure qui abritait le berceau ; sa bru devint sa fille. Loïse aurait pu être jalouse sans l'assurance que lui donnaient, à la fois, et sa mère, et son cœur.

Les années s'enchaînaient uniformes, mais variées pour ces gens naïfs, qui inscrivaient, comme un événement, les actes de vertu, les jours heureux pour en remercier Dieu ; les épreuves, les contrariétés, pour puiser une force nouvelle dans une nouvelle grâce.

Just et Martial, devenus deux vigoureux garçons, travaillaient sous les yeux de leur père, la chanson aux lèvres, le contentement dans le cœur ; fiers de leur condition ; n'ambitionnant ni l'existence facile du riche, ni la jouissance, souvent coupable, d'une fortune rapidement acquise, ni le séjour des villes ; lisant d'admirables choses dans le grand livre écrit par la main divine ; ne comprenant rien au langage des journaux ; portant, sans y manquer, leur bulletin dans l'urne, aux heures de suffrage, et s'en retournant avec la conviction d'avoir fait acte de bon citoyen, d'honnête homme.

Ils allaient de préférence au prône de leur curé plutôt qu'au discours d'un orateur de club ; sans passion politique, peut-être sans parti ; respectant celui de leur père, obéissant au pouvoir ; disposés à défendre tout principe de sécurité, de grandeur, de prospérité.

Ils avaient rencontré de ces colporteurs d'idées malsaines et vénéneuses, qui, entre des phrases emmiellées, tentent de faire avaler leur poison. Ce charlatanisme se pratiquait sur une grande échelle et avec une activité rageuse. Il soulevait de dégoût les consciences droites de ces paysans traités sans façon et de la manière la plus outrageante.

Les commis-voyageurs de la révolution recevaient au Val-Richat un accueil peu flatteur. Camarade leur montrait les dents, allumait ses prunelles, secouait sa chaîne à la briser. Constant dédaignait de leur répondre ; Prudence passant sur toutes les règles de la politesse, les enjoignait, sans employer de circonlocution, de prendre la peine de sortir ; Just et Martial ne soulevaient pas, devant eux, le chapeau de paille qu'ils tiraient respectueusement au mendiant, à l'ignorant.

Le plébiscite fut pour la contrée la cause d'une des plaies d'Egypte, une nuée de sauterelles s'abattit avec l'intention de dévaster les champs de l'intelligence. Mais l'habitant des campagnes est tout à la fois simple et rusé ; attaché à ses idées, habile à feindre, peu causeur et porté à écouter ; répondant par syllabes ; ne donnant jamais de démentis que par action ; paraissant respecter, admirer le citadin, le méprisant, le redoutant, ne discutant point sur les paradoxes qui étaient le mensonge ; cherchant les faits, les pesant rigoureusement ; équitable dans ses jugements ; ferme dans ses convictions ; subissant l'influence de l'intérêt personnel d'abord, du mérite ensuite, mais du mérite qui lui est connu, qu'il est à même d'apprécier, qu'il croit réel, éprouvant un

insurmontable éloignement pour l'étranger qu'il comble de marques de considération, le surveillant, l'épiant tout en paraissant être du même avis, promettant beaucoup et toujours, tenant rarement, ne cédant jamais quoique ne résistant jamais ; déjouant l'intrigue ; échappant à la domination, à la séduction : lui dans les actions de la vie privée, lui dans les événements de l'existence sociale.

Il le prouva, et tous les caméléons politiques qui, pour la circonstance faisaient briller leurs plus vives couleurs, se virent contraints à chercher l'ombre.

A peine sorti de cette crise, le pays fut livré à l'épouvante ; des incendies s'allumèrent sur tous les points, l'effroi devint général : des populations entières ne connurent plus le repos. Le jour, la nuit, des cris, des lueurs sinistres, la désolation !

Le laboureur tremblait pour des récoltes, prix de ses sueurs et de ses travaux. Le chaume de ses granges couvait, peut-être, la ruine !

Prudence, quoiqu'elle en dît, pesait ses paroles dans la crainte d'effrayer Yolande ; elle céda à son mari pour ne pas se compromettre dans la discussion.

La vicomtesse réfléchissait, non aux causes de ces malheurs, mais aux moyens de les conjurer.

— Comment s'y prendre ? interrogea-t-elle. Il faut aviser.

— Il y a au bourg de braves soldats, venus tout exprès, nous en demanderons quelques-uns. Nos garçons ont déjà passé deux nuits à la belle étoile : ils ne peuvent en passer davantage.

— N'allez pas chercher du secours ailleurs que chez nous, je vous prie : on doit aide à ses amis.

— Vous entendez Maurice ! Nous vous enverrons les domestiques du château; ils veilleront aux abords de la maison, et comme vous paraissez tenir aux militaires, Franz commandera l'escouade.

Prudence regarda son mari.

— Ce n'est pas de refus, répondit-elle; seulement M. Netzler.

— Il en ferait d'autres pour Mlle Loïse, interrompit la vicomtesse.

— Loïse, répéta la fermière en se tournant vers sa fille. Mais celle-ci, avait cru prudent d'éviter l'inévitable regard, elle chassait, en secouant son tablier, sa poule favorite, interdite de ce traitement nouveau pour elle.

Maurice, sur un signe de sa femme, emmena Constant sous prétexte de visiter les écuries.

Mme de Volbec s'approcha de la fenêtre, Prudence la suivit ; elles gardaient le silence, attendant l'une le moment de parler, l'autre de savoir.

Des éclats de joie enfantine firent tressaillir Yolande ; elle sourit pour ne pas pleurer, et désignant du geste Loïse qui poursuivait, une serviette à la main, ses neveux dont les fraiches couleurs disparaissaient sous les preuves de leur désobéissance.

— Les petits coquins ! gronda Prudence, ils ont ravagé le jardin. Vous êtes jolis et je vous conseille de vous montrer avec vos vilaines frimousses. Laissez-vous débarbouiller, ou je le ferai, moi ; et je prendrai pour ça de grosse toile rude comme une brosse.

Le plus jeune se laissa persuader par crainte du châtiment. Vint le tour de l'aîné ; il se débattait, tentant de briser l'étreinte des bras de Loïse qui mettait dans ses soins une tendresse quasi maternelle.

— N'est-ce pas, ma mie, qu'elle serait une gentille maman ? Elle est si aimante, si dévouée.

Et la vicomtesse prenant entre ses mains, les mains de la paysanne :

— Donnons-lui ce bonheur ! ajouta-t-elle.

— Elle est heureuse près de vous, près de nous.

— Sans doute : elle est fille soumise, respectueuse ; amie fidèle ; elle sera une épouse accomplie, l'orgueil et la joie de son mari. Elle vous donnera des enfants à aimer : des enfants, ces pierres précieuses qui embellissent la couronne des grands parents ! Vous aurez de nouvelles bénédictions à joindre aux bénédictions de chaque jour.

Je l'aime assez pour que vous croyez que je veuille, que je cherche son bonheur. Il lui est offert par Franz Netzler et par moi.

— Lui ?... Jamais ! balbutia la fermière.

— Pourquoi ce refus ? En le formulant, vous blessez un cœur droit et bon.

— Il est soldat.

— Soldat par reconnaissance comme votre fille s'est faite parisienne par amitié. Les villes vous l'ont rendue pieuse et travailleuse, les camps n'ont point enlevé au brave Alsacien des vertus qui devraient vous plaire, car elles sont héréditaires dans votre famille.

— Il est de si loin !

— La mort a fermé les portes de sa demeure ; il restera là où il retrouvera ce qu'il a perdu.

— Loïse l'aime-t-elle ?

— Loïse est trop chaste pour s'être adressé cette question. Elle le connaît ; elle l'estime. Croyez-moi l'estime est la base de l'édifice, dont l'amour est le faîte.

— Oui ; mais si ce bel édifice allait être détruit. Les boulets, vous le savez, renversent les forteresses.

— Le bon Dieu garde ceux qui espèrent en lui et font leur devoir.

— Quand ce devoir voue à la mort ?...

Yolande joignit les mains.

— Ah ! dit-elle, il nous reste encore une espérance : larme qui tue ne peut les frapper sans nous atteindre.

— On meurt sans mourir.

— Mais il s'agit de vivre et d'être heureux ! Acceptez ma proposition ; je me réserve le droit de dicter le contrat. On ne m'a pas consultée pour le mien ; je me dédommagerai de cette injustice en réglant, selon ma volonté, celui de ma sœur.

Prudence roulait entre ses doigts l'étroit ourlet des brides de son bonnet évitant de regarder le doux visage qui se rapprochait du sien.

La vicomtesse, en se retournant, vit sortir de l'écurie un cheval à la robe soyeuse, aux jambes fines, à la tête intelligente, mais terrible, indompté.

— Quelle superbe bête ! exclama Prudence, revenant soudain à elle. Not' Just y tient : faut savoir.

Yolande n'entendait plus ; ses yeux, agrandis par l'effroi, suivaient les mouvements de Maurice. Il saisit les crins du fier animal, et sans remarquer l'absence des étriers se mit en selle.

— Prenez garde, Monsieur le Vicomte, prenez garde, cria Constant. Loïse, rentre avec les enfants.

Le cheval bondit, franchit les obstacles. Lorsqu'il passa devant la fenêtre la jeune femme se voila le visage, et recula jusqu'au fond de la salle.

Quand elle se décida à regarder à travers ses cils humides, quel fut son étonnement !

Le cavalier et le cheval se montraient derrière un treillage de capucines et de volubilis.

Mes fleurs ! mon boisjoli ! gémissait Prudence avec une véritable douleur.

— Sans-Peur tient à vous prouver qu'il est plus impatient qu'impoli ... Comme son maître .Approche donc.

— Il est beau, très-beau répondit Yolande en s'avançant toute blême et tremblante.

— Il va rompre ma véronique .. une véronique qui fleurit... miséricorde ! il guette les jeunes pousses.

Maurice riait.

— La première leçon de savoir-vivre a été si bonne, qu'il ne fera plus jamais de bévues. Nous vous saluons.

Il s'éloigna au galop.

— Just voulait courir, comme ils disent, être habillé en jockey, en masque .Ah bien ! il comptait sans moi : je n'ai pas entendu ça. M. le Vicomte fait-il courir ?

— Il n'est nullement anglomane. Le voilà qui revient ; que faut-il lui répondre ?

— Que Clément est le maître.

La jeune femme réprima à grand'peine le rire qui venait irrésistible à ses lèvres.

— Je ne saurais lui faire comprendre cela : il est si loin de s'en douter.

Maurice s'accouda sur le rebord extérieur de la croisée.

— Mon cher amour, dit-il en tirant Yolande par ses longues boucles, je viens de faire l'acquisition de Sans-Peur : son nom m'a séduit : c'est un nom prédestiné pour le compagnon d'un soldat.

— Il est méchant, et je tremblerai.

— Il trouvera plus fort, plus méchant que lui, si c'est nécessaire .

Je vais là bas : arrange vite et bien les choses.

— Où allez-vous, Monsieur de Volbec ? demanda la fermière qui aussitôt l'indiscrétion volontaire commise, se confondit en excuses.

— A la Trappe. Si j'y reste , souviens-toi, Yolande, que tu m'y as envoyé.

— Va, je suis tranquille de ce côté. La soupe à l'eau, les choux, les poireaux s'acceptent par des caractères tels que le tien ; mais le silence et la solitude, celle du cœur surtout, ne sauraient leur convenir .

Lorsque lieutenant eut refermé sur lui la barrière de l'enclos, Prudence fit rentrer son mari.

— Constant, dit-elle , Madame la Vicomtesse, me parlait d'un projet de mariage pour Loïse. Elle désire la voir épouser Franz Netzler.

— Qu'as-tu répondu ?

— Que je devais te consulter.

— Femme, tu as parlé comme une bonne compagne, maintenant, il faut agir en chrétiens .

Il se plaça en face du crucifix de cuivre.

Debout, les yeux attachés sur la sainte image, il réfléchit un instant, puis il appela Loïse.

Elle accourut . En apercevant son père recueilli, sa mère émue, elle se sentit rougir.

— Approche , mon enfant, ordonna doucement Constant, nous avons à te parler.

La jeune fille fit deux pas, s'appuya contre une chaise et demeura immobile.

— Ecoute-moi avec attention, reprit la voix paternelle. Au commencement le Seigneur créa l'homme, et le plaça au milieu des délices du Paradis terrestre. La création obéissait à cette créature, qui la dominait comme dans un royaume, le souverain s'élève au-dessus de ses sujets.

La puissance, la domination ne suffisaient pas à l'homme. Dieu, qui savait le secret besoin de son cœur, lui donna une compagne. La femme dut l'existence à l'amour ; en retour, elle fut obligée à donner le bonheur par sa tendresse.

Cette tendresse, ma fille, tu nous l'as prodiguée ; un autre la réclame. Ta mère et moi nous désirons ton bonheur, et nous te savons assez sage pour te consulter et pour te laisser agir librement.

Si tu me demandes mon avis, je te dirai ceci : choisis un époux qui vienne s'agenouiller près de tes parents, parmi tes frères. Qu'il soit doux, rangé, travailleur et nous t'approuverons en vous bénissant.

Loïse tremblait ; sa poitrine se gonflait ; ses mains s'attachaient fébrilement au dossier de la chaise. Elle jeta, à la dérobée, un regard suppliant à la vicomtesse, qui lui glissa dans un sourire deux mots qu'elle comprit, et la joie accéléra les battements de son cœur.

— M. Netzler nous fait l'honneur de te demander en mariage, acheva Prudence en profitant d'une interruption. Je te l'apprends ; car il faut bien en finir.

— Ma mère !

— C'est cela, tu as raison, une mère est toujours une mère ; elle pense de loin ; lit dans l'avenir, songe à beaucoup de choses qui échappent aux jeunes gens. Si, en vieillis-

sant, la vue s'affaiblit, si on ne distingue plus aussi promptement les objets extérieurs on voit mieux l'important, l'essentiel. Je n'aime guère, tu ne l'ignores pas, le métier qui prend nos maris et nos fils pour les conduire au camp d'abord, à la bataille ensuite. Je préfère l'homme qui besogne pour faire vivre ses semblables, à celui qui s'arme pour les envoyer dans l'autre monde. La guerre peut éclater, elle réclamera Franz, elle l'arrachera de ton foyer, et ton foyer deviendra solitaire, désolé. Ce n'est point dans dix ans que ce malheur pourra arriver : c'est la veille ou le lendemain de ton union.

Loïse se rapprocha d'Yolande, et comme lorsqu'elles étaient enfants, elles enlacèrent leurs bras, réunirent leurs mains. — Même affection même destinée, disait cette muette étreinte.

— Que dois-je lui répondre, demanda Mme de Volbec en collant ses lèvres sur la joue de sa sœur des champs.

— Qu'il espère ! murmura celle-ci, en baisant les doigts effilés qui pressaient les siens, et tout haut, elle ajouta :

— Accordez-moi quelques jours pour réfléchir, surtout, oh ! surtout, donnez-moi l'assurance que je ne m'éloignerai jamais de vous !

La nuit descendait sur la colline ; l'ombre s'épaississait sous les tilleuls; les chantres de la nature dormaient dans leurs abris de mousse ; l'écho attendait vainement un bruit à redire.

Debout contre le tronc d'un arbre, Netzler demeurait anxieux.

En reconnaissant de loin ses bienfaiteurs, comme il les appelait avec élan, il fut tenté de s'enfuir : il resta, pourtant.

— Nous t'apportons, sinon une réponse définitive, du moins...

— Qu'a-t-elle dit? interrogea l'Alsacien.

— Qu'il espère ! repondit la voix pénétrante, harmonieuse de la Vicomtesse, qui acheva à l'oreille de son mari.

— Elle se réjouit de n'être pas entrée dans l'atelier.

— Niaiserie ! fit-il en haussant les épaules.

— Superstition ; soit ! mais ne nous blâme pas trop : nous sommes superstitieuses parce que nous aimons.

CHAPITRE XV

La cloche du village sonnait lugubrement dans son étroit beffroi ; les martinets tournoyaient dans l'air chargé une vapeur brûlante, un nuage enflammé couronnait la crête de la colline et se suspendait, comme une menace, sur le monastère. Les hennissements des chevaux, des cris se mêlaient dans les ténèbres. On s'appelait ; on se questionnait : le feu venait de se déclarer à Bel-Air. Les étables, le moulin à vent ne formaient qu'un immeuse foyer. La maison séparée par une vaste cour, n'était pas exposée. Césarine Constant pleurait accroupie sur le seuil, tandis que ses fils, prenant l'embrasement pour un feu Saint-Jean, riaient et voulaient courir dans les flammes.

Les serviteurs ouvraient les portes des étables aux animaux effrayés, qui se précipitaient dans les chemins.

Le secours venait ; mais il devait être impuissant.

Les religieux formaient la chaîne ; les domestiques puisaient l'eau ; les gens du château rivalisaient de zèle et d'ardeur ; Maurice, intrépide comme sur un champ de bataille, commandait les manœuvres.

Tout à coup il s'aperçut que Netzler manquait. Qu'était-il devenu ? les décombres l'ensevelissaient-ils ? Trompé par l'obscurité, avait-il glissé dans l'étang ? Un cheval affolé, un bœuf furieux l'auraient-ils blessé ? Ces pensées traversèrent rapidement l'esprit de l'officier, il ne les communiqua à personne ; il se rapprocha du groupe désolé que formaient quelques femmes.

Prudence forte et vaillante consolait sa bru et mêlait à ses paroles de pieuses invocations.

La jeune fermière ne l'entendait pas ; sa tête reposait sur sur la poitrine de sa belle-mère ; une de ses mains serrait celles de son second fils ; l'aîné avait secoué sa tendre, mais faible étreinte. Loïse ne priait plus, à genoux sur les pierres de la cour : qu'étaient-ils devenus ?

Jacques, s'approchant de son frère, avait murmuré :

— Il est jour de lumière : veux-tu que nous allions voir ce que font les grands ?

Petit-Pierre regarda sa mère et répondit :

— Elle nous a défendu.

— Je voudrais savoir pourquoi ?

— Parcequ'elle à défendu.

— J'entends, je ne comprends pas : pour défendre une chose il faut avoir des raisons.

— Maman a défendu, se contenta de répliquer l'enfant à bout d'arguments ; l'aîné n'insista plus ; mais il résolut de poursuivre son projet.

Il se glissa jusqu'à la porte, Loïse le gênait, il eut recours à un stratagème : il feignit l'épouvante, la désolation. La jeune fille alarmée courut à la femme de son frère. Elle l'embrassa, lui parla, tenta tout ce que son cœur aimant lui suggérait afin d'adoucir les angoisses de l'infortuné. Lorsqu'elle revint à son poste d'observation, Jacques ne s'y trouvait plus. L'inquiétude poigna l'âme de la sœur de Désiré.

— Mon Dieu ! pensa-t-elle, il a profité de mon éloignement ; où est il ? Elle sortit ; se courba pour passer sous les fenêtres, afin de ne point ajouter une nouvelle crainte aux craintes qui torturaient Césarine. Arrivée près de la porte charretière, elle s'arrêta : à droite l'embrasement ; à gauche les ténèbres, la nuit !

Elle demeurait indécise, demandant à l'Ange gardien de l'enfant désobéissant de ne pas l'abandonner ; au sien de la guider.

Elle crut entendre un cri, et se prit à trembler.

— C'est sa voix : il appelle !

Et les doigts joints, elle se précipita dans l'étroit chemin. Un mugissement retentit soudain : un bruit sourd fit gémir les entrailles de la terre.

La paysanne ne s'y trompa pas. Elle continua à courir sans se demander, si elle n'allait point se heurter aux cornes abaissées du taureau.

Sauver son neveu ; l'arracher au trépas que son imprudence lui a préparé : Pauvre Loïse ! Si Yolande, qui tremble, la voyait ainsi exposée au danger ! Ses yeux, où les larmes se sont sèchées, s'accoutument à l'obscurité, elle distingue la masse blanche qui se meut dans un étroit espace. Mais Jacques ! Jacques !

Le terrible animal, qui laboure la poussière, l'a rougie peut-être, du sang du fils de son frère ; les membres de l'enfant broyés, sans doute, sont-ils distincts de la boue sanglante, des pierres pulvérisées ?

Le taureau lève ses naseaux enflammés vers la haie de houblon : l'enfant aurait-il réussi à grimper sur le fossé.

L'épouvante étreignait la gorge de Loïse : elle voulait appeler... s'il n'allait pas répondre !

Enfin elle prononça un nom.

— Jacques ! dit-elle.

— Ma tante ! ma tante ! sanglota le petit garçon ; j'ai bien peur ! Robin veut me tuer !

Toutes les terreurs de l'effroi et de la mort perçaient dans sa voix enfantine, devenue grave, et qui prenait les intonations de celle d'un vieillard.

— Où es-tu ? interrogea Loïse.

Le taureau tourna vers elle son large front.

— Dans le fossé : là. Je sens les pieds de la bête. Tiens, je te tends la main.

La jeune fille avança la sienne, la promena dans le vide. et rencontra un objet glacé. Elle s'empara du bras qui s'élevait en suppliant ; enleva Jacques; puis, oubliant et l'animal, et le danger, et la nuit, et l'isolement, elle couvrit de baisers le visage qui se cachait sur sa poitrine.

Pour se tenir pressés, serrés ils n'étaient point sauvés.

Devant un nouvel adversaire, la rage de Robin grandit encore.

Afin de l'éviter, Loïse s'élança au milieu des ronces qui couraient sur le versant du fossé ; mais ces mouvements n'étaient pas libres ; gênée par son fardeau, elle ne pouvait se servir que de son bras gauche ; elle parvint à s'emparer d'une branche de frêne, et grâce à ce faible appui, à se maintenir sur le fossé, dont le rebord desséché s'émiettait sous ses pieds. Ses forces décroissaient ; le rameau craquait. menaçant de se rompre ; l'œil flamboyant qui l'enveloppait de sa colère, la fascinait. Les caresses de Jacques lui rendaient le courage prêt à lui manquer. Elle appela, des beuglements couvrirent sa voix, elle ne crut point avoir été entendue.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, sainte Vierge, vous l'amie des mères et la mère de tous les chrétiens, ayez pitié de nous !

La confiance naît de la prière, l'espérance y prend sa source. Sous l'empire de ces sentiments, Loïse appela de nouveau.

Un instant après, le secours lui arrivait. Franz venait de saisir les cornes du taureau.

La paysanne, si courageuse, se sentit faiblir ; elle eut préféré l'horreur de la situation au péril que bravait l'Alsacien.

— Mademoiselle, votre tablier, lui dit-il.

Elle dénoua les rubans qui attachaient son tablier et le jeta au soldat qui s'en fit un arme.

Une lutte, héroïque d'une part, désespérée de l'autre, s'engagea entre l'homme et l'animal.

Le sang-froid, l'adresse, la vigueur extraordinaire du cuirassier, soutenus par son dévouement, finirent par triompher. Il maîtrisa le taureau et l'enferma dans un champ. Lorsqu'il revint sur le lieu du combat ; la jeune fille et l'enfant gisaient dans le ruisseau. Il s'agenouilla, les releva avec précaution ; mais sans parler, car il craignait le regard de celle qu'il aimait.

Pourquoi redoutait-il ce qui, dans tout autre moment, lui eut semblé une faveur.

Il ramassa un lambeau d'étoffe, le trempa dans la source voisine, se lava le visage et les mains puis il interrogea :

— Mademoiselle ?

— Sauvez le petit !

— Il est sauvé et vous aussi.

La jeune fille fit un mouvement ; mais se dominant elle dit simplement :

— Allons vers ma mère.

Le soldat plaça l'enfant sur son épaule.

Loïse s'était levée : elle voulait marcher, la pudeur aurait souffert de réclamer l'appui que, par respect, son compagnon ne lui offrait pas; chancelante, silencieuse, elle suivit son sauveur.

Le feu avait fini son œuvre de destruction : une fumée grise sortait des cendres embrasées; l'aurore colorait l'orient et chassait l'ombre. Maurice continuait les recherches, tout en rassurant Prudence et Césarine qui, éperdues, erraient parmi les décombres.

Loïse appela sa mère, son père : ils accoururent avec Désiré qui réclamait son fils.

— Il nous a sauvés, dit la jeune fille en désignant le militaire; sauvés d'une mort affreuse : le taureau...

— Robin, murmura Jacques en s'attachant au cou de Franz.

La vérité fut comprise par tous. La fermière du Val-Richat regarda bien en face le cuirassier ; elle remarqua les cicatrices qui tranchaient sur la pâleur de son visage, et la reconnaissance, la tendresse emplirent son cœur.

— Monsieur Netzler, dit-elle, vous lui avez sauvé la vie, promis de l'aimer : elle est à vous.

Le jeune homme se troubla.

— Madame !

— Embrassez votre futur, reprit Prudence en poussant sa fille.

Le vicomte souriait.

— Eh bien ! fit-il.

Franz se courba, posa ses lèvres décolorées sur le front blanc qui l'empourprait.

— C'est trop de bonheur ! balbutia-t-il.

— Fils ! Frère ! répétaient les spectateurs en pressant les mains de l'Alsacien.

— Mon Dieu ! implora Loïse en levant les yeux vers le ciel et sur son fiancé qui la regardait.

CHAPITRE XVI

Yolande pleura beaucoup en entendant, de la bouche de son amie, le récit des angoisses, des terreurs, du péril ; mais elle fut charmée d'apprendre la décision de Prudence, charmée de l'approbation de Clément, qui répétait à qui voulait l'écouter : « A quelque chose malheur est bon. »

Elle chargea son mari des démarches que nécessitait la réalisation du vœu de tous ; puis elle s'enferma dans sa chambre, dépensa une prodigieuse quantité de papier rose et blasonné, écrivit des commandes à tous ses fournisseurs. De temps en temps elle s'arrêtait, récapitulant les objets qui composent un trousseau, et descendant, elle, l'élégante, la poétique jeune femme aux détails prosaïques du ménage.

Onze heures sonnaient lorsque, Maurice mécontent d'une veille si prolongée, entra afin d'interposer son autorité. Il se pencha pour lire. Yolande leva la tête, son regard rencontra un regard plus ému que curieux ; elle remarqua, qu'un pli profond rapprochait les sourcils froncés.

Posant son pouce entre les yeux du vicomte :

— Faut-il appuyer bien fort pour effacer cette vilaine marque de mauvaise humeur ? demanda-t-elle.

— Il faudrait arracher de mon âme ton amour et l'inquiétude.

— Pas la première chose ; ce serait une profanation. Tant qu'à l'inquiétude, mon amour et une bonne nuit s'en chargeront.

La vicomtesse ne put dormir : ses occupations, ses préoccupations ne lui laissaient pas un instant de repos. Elle se voyait déjà dirigeant un ouvroir de couturières, surveillant les ouvriers qui réparaient, embellissaient la maisonnette, dont elle voulait faire, suivant l'expression des habitants du Val-Richat, un petit palais.

Les meubles à choisir ; les armoires à ranger : rien ne l'effrayait, tout la] charmait. Elle jouissait, à l'avance, du bonheur silencieux de Franz, de celui, plus expansif de Loïse. Ses devoirs de châtelaine pouvant nuire aux désirs de l'amitié, elle résolut de prier Mme de Reyven de venir la remplacer. Il lui fallait, pour qu'elle fût tout à fait satisfaite, voir près d'elle ceux qui lui étaient chers ; une personne absente eut été un anneau de moins à la belle chaîne d'or que forment les radieuses affections de la famille.

A l'heure du déjeuner, elle descendit, prit sa place, récita le bénédicité. M. de Volbec s'efforçait de sourire, le vicomte, lui, se contenait à grand'peine. Il blâma le service, trouva tout exécrable : tout ! depuis le potage jusqu'au vin qu'il avait choisi.

Il évitait avec soin de regarder son père et sa femme. Quand il ne faisait pas tourner son assiette sous ses doigts agités, il contemplait la rosace du plafond.

— Qu'as-tu, Maurice ? interrogea Yolande.

— Rien.

— Si, tu souffres ou tu es contrarié.

— Ni l'un, ni l'autre, je te jure, je n'ai pas faim : voilà... mange, je te prie, et ne te tourmente point pour si peu.

— Mon bon père, dites-lui de nous avouer ce qui l'attriste.

Le lieutenant frappa du pied.

— Rétablis le tribunal de l'Inquisition, plutôt.

— Est-il disgracieux, ce matin !

— Au point que je ne le reconnais plus. Ordonnez, ma fille, qu'il redevienne lui.

— Vous permettez ? Je rends un décret :

Nous, Yolande, par la grâce de Dieu et la volonté paternelle, reine de ces lieux, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article 1er. La tristesse est défendue.

Article 2. Quiconque enfreindra nos ordres sera condamné à une amende.

Article 3. L'amende sera double pour ceux qui ont : bonheur et fortune.

Ceci est pour toi.

— O contemporaine Thémis !

— Thémis ! certainement. Le plateau de la balance penche ; mais qu'y-a-t-il d'étonnant : il contient tout mon amour pour toi.

Maurice, afin de n'être pas mis à l'amende, but, de bonne grâce, une tasse de café et proposa une promenade à la ferme. La vicomtesse accepta. Le soleil embrasait le firmament ; pas un souffle d'air ne secouait les feuilles pendantes et les fleurs, dont les pétales se repliaient tristement, comme se replient des espérances trompées, qui ne veulent point s'élever vers le ciel.

Les deux époux marchaient silencieux, s'occupant de leurs pensées intimes, oubliant presque, ce qu'ils n'avaient encore jamais oublié, les douceurs de la présence.

Peu à peu les idées d'Yolande s'éclairèrent, celles de Maurice s'assombrirent davantage.

Inquiet de l'inquiétude pleine de douleur qui menaçait sa compagne, emporté par une exaltation d'autant plus violente qu'elle était contenue, obligé de se soumettre à une surveillance de chaque instant pour ne pas se trahir par un cri d'impatience, pour ne pas froisser les sentiments paternels ; pour ne point opposer aux raissonnements du comte ses illusions patriotiques, ses préférences dynastiques.

Tout devenait pour lui : tourment, ennui ; tout ! les regards, les sourires, les paroles de sa femme ; les causeries, les conseils de son père ; l'incertitude, le lendemain, l'avenir tout ! jusqu'au bonheur de Franz et de Loïse . Que faisait-il ? sur qu'elles bases reposait l'édifice qu'il aidait à construire ? Architecte d'un moment, quel sort attendait son œuvre ? Ne la verra-t-il pas, en un jour, bien proche peut-être, croûler ; et, ruine désolée, s'élever contre lui ? Des larmes brûlantes tombaient sur son cœur :

L'expiation commençait-elle déjà?

Il avait, à la vérité, parlé à Netzler de la guerre presqu'inévitable ; mais ne devait-il pas refuser son concours aux souhaits égoïstes du soldat ? Egoïste ? Franz ! lui qui promet à Loïse ce qu'il est en droit de lui promettre.

Maintenant il peut aimer, aimer sans crainte, sans remords;

son cœur prend une éclatante revanche sur la timidité qui lui donnait les apparences de la froideur. Aimer ! lui ? aimer, est-ce assez dire ? de tels caractères, dès qu'ils ont osé franchir les obstacles créés par leur modestie, dès qu'ils ont osé être eux, n'éprouvent qu'un sentiment : l'adoration.

Netzler, en parlant à sa fiancée, n'employait point ce mot ; mais il trouvait des expressions simples comme lui, et comme lui vraies, sincères. Ils marchaient entre les bordures de thym de l'allée du jardin. La plante donnait son parfum aux abeilles, qui nombreuses, empressées, recueillaient en passant un miel embaumé, et qui contentes, regagnaient leurs ruches, lesquelles s'alignaient comme les tentes d'un camp placé au midi; des morceaux d'étoffe écarlate les recouvraient. La joie étant devenue l'habitante du Val-Richat, les infatigables ouvrières avaient été conviées à en prendre leur part.

C'est une croyance naïve, si vous le voulez, mais poétique : l'abeille travaille et vole autour de la maison, surprend-elle les secrets du foyer ? du moins elle se réjouit du bonheur, ou s'attriste de la douleur.

Joyeuse, elle bourdonne sur son toit embelli et redouble d'ardeur.

Si le deuil s'étend sur la famille ; si les fronts désolés se cachent sous un voile, elle réclame un vêtement noir. Si vous oubliez les travailleuses aériennes, leur amitié se froisse ; elle se réunissent et s'entendent dans un mystérieux conciliabule. Vous les traitez en ennemis : elles s'éloignent, délaissant leurs plantes familières, où ne pouvant supporter l'ingratitude ; meurent dans leur retraite, sur le rayon inachevé.

Franz et Loïse continuaient à arpenter l'allée coupée par une ligne de gazon. Avant l'aube, la fermière venait étendre sur l'herbe rase de belle toile filée par elle et destinée au trousseau déjà commencé.

Le soldat avait placé dans sa main droite une des mains de sa fiancée, il était heureux de se sentir fort afin de protéger plus efficacement la faiblesse qui acceptait son appui. Si la fille de Prudence lui avait dit :

— Que deviendrais-je si vous vous éloignez ?

Il aurait hésité à suivre son chef ; ce sacrifice ne lui fut pas demandé. Loïse ne l'avait d'abord aimé que parcequ'il aimait le vicomte ; elle l'estimait surtout à cause de sa fidélité, puis elle ne pensait pas à la guerre, au veuvage. Le ciel de la patrie était si splendide, si radieux ; l'âme de la chaste

fille si confiante, si calme ; lorsque l'oiseau chante, il ne redoute pas l'épervier.

En relevant la tête elle aperçut Mme de Volbec, et joyeuse courut à sa bienfaitrice.

La jeune femme entrait dans le jardin, pour lui souhaiter la bienvenue. Loïse arracha, à pleines mains, des alleluia et les jeta en riant sur la robe de la vicomtesse.

— Pauvres petites fleurs ! pauvre alleluia ! dit la châtelaine.

— Alleluia, répéta la fiancée de Franz, il en fleurit dans mon cœur, pour Dieu, pour vous !

L'agréable cédait à l'utile dans le jardin de Constant.

Des légumes, des arbres fruitiers — trois pommiers surtout attiraient les regards. Ces pommiers marquaient des dates : chronologie d'une originalité charmante.

Clément planta le premier, le jour de la naissance de Désiré ; trois ans plus tard, Just leur fut donné ; le jardin s'orna de nouveau ; vint le tour de Martial, un troisième pommier se rangea à la suite des autres. Petits enfants et jeunes arbres grandirent en même temps. Lorsque le fermier du Val-Richat eut contemplé à son aise la mignonne créature qui réclamait la vie et qui s'emparait de toute sa tendresse paternelle, il réfléchit. Une inspiration soudaine s'empara de lui ; il courut au château, demandant une plante jolie comme sa fille. La comtesse le mena visiter ses bosquet, ses plates-bandes, sa serre ; il revint triomphant et planta un beau rosier blanc, auquel il donna le nom de Loïse.

Après que le général de Bonnefoi eut confié son ange aux soins des époux ; quand il eut réclamé pour elle un peu de cette tendresse que Dieu met au cœur des parents, ils adoptèrent l'orpheline ; et au printemps suivant, deux roses s'épanouirent sur deux arbustes, qui semblaient n'en faire qu'un.

Ils poussèrent ; leurs branches formèrent un dôme épais ; un banc de bois fut placé sous ce délicieux abri.

Loïse y conduisit la visiteuse. Elles s'assirent et une conversation intime s'établit entre elles. Leurs voix rendaient muets, jaloux, les bouvreuils et les pinsons.

Le vicomte, qui s'était arrêté à questionner le brigadier de gendarmerie, venu au Val-Richat pour se renseigner sur les causes probables, sinon certaines, qui avaient déterminé l'incendie de Bel-Air, les interrompit. Il mêla une note gaie au gai concert et pourtant Franz qui l'entendit fut frappé, de cette gaîté.

L'officier prit le bras de sa femme et se disposait à sortir quand il remarqua, à côté d'un carré de choux, parmi des oignons, des plantes médicinales : la valériane, l'orpin, le sang-de-dragon, en un mot, la pharmacie de la fermière.

Un étrange sourire passa sur ses lèvres.

— Si jamais, dit-il, un boulet m'emporte complaisamment un bras ou une jambe, je réclamerai les soins et les remèdes de...

— Vrai, Maurice, tu es détestable ! interrompit Yolande.

— Est-ce à dire que tu me detestes ?

— Quelle question !

— Elle vaut ton obligeante réflexion et mérite une réponse. C'est... C'est...

— C'est... C'est... répéta le vicomte en prenant le ton et l'air embarrassé de sa femme. Veux-tu que j'invoque l'Esprit-Saint, afin qu'il te prête ses lumières ?

— Je ne tiens pas à voir trop clairement combien j'ai mauvais goût en l'aimant... quoique détestable.

— Je suis humilié, confus d'être pour toi une si rude épreuve.

Yolande leva ses grands yeux ; ils rencontrèrent les yeux de son mari. Ils se considérèrent, comme s'ils se trouvaient au bord d'un précipice, effrayés l'un pour l'autre, puis ils se détournèrent. Pour la première fois ils se taisaient, malgré qu'ils éprouvassent le besoin de l'épanchement. La contrainte l'emportait sur la confiance. Ils se séparèrent en rentrant au château.

— Aurait-elle deviné ? se demandait l'officier.

— Une épreuve ! pensait sa compagne. Mon Dieu !

Elle tendit à la femme de chambre son chapeau, son ombrelle et la congédia du geste.

— Madame souffre ? remarqua Armandine.

— Je suis un peu fatiguée : un instant de repos me remettra. M. le comte est-il chez lui ?

— M. le comte est allé à Viesville.

— C'est bien.

La Vicomtesse se laissa tomber sur une ottomane, promena autour d'elle un regard désolé, appuya son front sur ses mains jointes et demeura ainsi, cherchant vainement le mot de l'énigme, refoulant ses larmes et surtout se défendant tout soupçon blessant pour Maurice.

— Il souffre ! se disait-elle, il souffre ; mais d'où peut venir cette souffrance ? Pourquoi ne me l'avoue-t-il ? Craint-

il donc que je ne l'aime pas assez ? Oh ! qui le rassurera ? Qui le consolera ?

Un léger coup frappé à la porte la tira de sa rêverie : elle se souleva avec effort.

— Entrez.

Armandine parut.

— Un Trappiste demande Monsieur et Madame de Volbec ; faut-il...

— Le recevoir. Je me rends au salon. Merci, Seigneur, vous nous envoyez un consolateur !

CHAPITRE XVII

Un valet ouvrit la porte du salon d'honneur, et se retira. Le religieux entra sans jeter un coup d'œil sur les magnificences qui l'entouraient ; il s'assit et attendit. Il se leva en apercevant la châtelaine, et s'avançant gravement, les bras croisés dans ses larges manches, il s'inclina.

— Votre visite, mon Révérend Père, dit Yolande, sera un bonheur pour mon mari, une bénédiction pour tous.

— Oui ! s'écria impétueusement l'officier en se précipitant vers le religieux : André !

Le fils de Saint-Bernard tressaillit.

— Maurice, Maurice, répéta-t-il, et ses mains se posèrent sur les épaules de son ami.

Le moine et le soldat s'embrassèrent : l'étreinte fut longue, cordiale, fraternelle.

Après les premiers épanchements, le vicomte fit asseoir son ami à ses côtés.

— Qui m'eût prédit, qu'un jour je retrouverais André d'Ambremont sous cet austère habit !

— André d'Ambremont n'existe plus, répondit le solitaire avec une expression céleste : son cœur seul vit encore.

— Heureuse mort, que celle qui engendre à la véritable vie ! s'écria Yolande.

— Qui en dira jamais les douceurs ?

— Les douceurs ! interrompit Maurice en hochant la tête avec incrédulité.

— Les douceurs ! ... Oh ! non, tu ne saurais comprendre la vérité de ce mot. En ton âme, tu me plains, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— Sois franc. Tu es du monde, et le monde ne voit point les mystérieuses jouissances d'une existence, qui effraie toute délicatesse, toute sensualité.

— Tu es heureux ?

— Heureux au point que je ne demande au ciel que la continuation de mon bonheur.

— Tu l'as toujours été ?

— Toujours.

Le vicomte, se levant brusquement, se plaça en face du religieux et le considéra un instant, comme pour se convaincre de la sincérité de ses paroles.

Il devait être heureux, en effet. Son visage blanc comme la fleur du lys ; ses yeux bleus, candides comme ceux d'un enfant ; son front pur comme celui d'un ange attestaient la paix et le contentement de son âme.

Il était beau de sa jeunesse ; beau de son innocence, qui lui prêtait une majesté sereine et souriante. Une couronne de cheveux d'un blond chaud et riche formait une auréole autour de sa tête inclinée ; sa taille se courbait par l'habitude de la méditation ; ses mains presque diaphanes, s'appuyaient sur sa poitrine ; ses longs vêtements blancs l'enveloppaient chastement.

— C'est une barbarie ! murmura Maurice.

— Quoi ! tu me plains ? réjouis-toi plutôt, si tu m'aimes.

— J'ai connu tous les plaisirs, toutes les satisfactions permises ; j'ai ressenti, plus fortement que beaucoup d'autres, le charme de l'amitié, la puissance des affections de la famille.

— Et tu as tout quitté, tout brisé ?

— Oui, j'ai brisé des liens que la mort eut rompus ; j'ai quitté, le premier, des hommes qui m'auraient délaissé, une fortune que je n'eusse point emportée au delà du tombeau. J'ai été sage, prudent, mieux que cela, prévoyant. Par une séparation momentanée, je prépare une réunion éternelle, par de faciles sacrifices ; j'achète des trésors que la rouille ne ronge point, que les voleurs ne peuvent ravir : pour le ciel, j'ai abandonné la terre.

— Tu as pu ?

— De moi-même, je ne pouvais, je ne puis rien encore. Mais le Seigneur garde des secours immenses pour les grandes faiblesses . J'étais faible. Il m'a prêté sa force ; sa main

m'a si doucement attiré, que j'ai à peine senti les difficulté du passage.

— Quel moyen extraordinaire...

— Maurice ! implora Yolande.

Un sourire d'une douceur infinie releva les coins de la bouche sérieuse du Trappiste.

— Deux raisons excuseraient cette question, Madame, s Maurice avait besoin de se disculper : une ancienne affection, puis une erreur commune de notre temps. Le roma est devenu si fort à la mode, qu'on en veut en tout et par tout. Ma vie en est, pourtant, grâce à Dieu, parfaitemen exempte.

Mon enfance s'écoula, comme un jour de printemps échauffée, embellie par l'amour de mes parents.

« Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère ! » dit le poëte préféré de mes jeunes années, ce don, le plu précieux de tous les dons, j'eus le bonheur de le posséder

Lorsque j'étais petit, ma mère joignait mes doigts, et dans un langage harmonieux, me faisait repéter de courte prières ; me promettant, pour récompense, de m'en apprendre de nouvelles. Je grandis : sa raison éclaira la mienne de simple elle devint persuasive, entraînante. Elle me chérissait si tendrement, me donnait des preuves si multipliée de sa tendresse, qu'en l'entendant m'assurer qu'elle préférerait me voir ravi à son cœur par la mort, que séparée d'ell par le péché : j'en compris la laideur.

Quoique je fusse le seul enfant, par conséquent le seul rayon de joie de mon cher foyer, on m'en éloigna pour m confier à ces religieux admirables, à ces pères, qui le son véritablement par leur dévouement. Nous nous rencontrâmes, et tu le sais, Maurice, nous nous aimâmes, toi, par pur bonté, moi parce que je te trouvais noble, fidèle, vertueux Cette liaison fut rompue par la séparation : ce bourreau des cœurs affectueux et tendres. Nous ne nous revîmes plus cependant je te cherchais, et, dans l'espoir de te rencontrer je consentis à accompagner ma mère dans les fêtes, où j faisais, je te l'avoue, triste figure.

J'avais vingt ans : âge où tout homme doit se montre homme. Je rêvais un peu, bien peu, à l'avenir, le présen était si facile !

Mon père ne me pressait point, il ne désirait qu'un chose : me faire jouir. Il n'éprouvait qu'une inquiétude : m voir rompre avec l'existence que je menais. Pressentait-i

l'arrêt divin ? pour moi je ne songeais qu'avec terreur à la carrière sacrée du sacerdoce, que, dans sa foi, ma mère souhaitait me voir choisir.

Les voies de Dieu sont impénétrables : tout sert à ses desseins ! Le plaisir m'éloigna de Paris. Je voulus visiter en touriste, en admirateur passionné notre belle patrie. Je partis seul, content de jouir d'une liberté absolue, et poussé, par une sorte de curiosité craintive, que je ne pouvais m'expliquer.

La Providence me guidait : un soir elle me conduisit à la porte de la Trappe de Mortagne.

Je franchis, avec respect, le seuil de cette maison : asile de l'innocence, refuge du repentir.

Le père Abbé me reçut comme un fils, et je sentis, en mon cœur, qu'il ne m'était point étranger. Mystérieuse et inexplicable loi de la sympathie ! diraient les mondains ; de la charité ! pouvons-nous affirmer. Il me parla avec bienveillance, je frémissais en l'écoutant : un trouble secret bouleversait mon esprit. Je ressemblais à un jeune soldat faisant la veille des armes sous les yeux d'un héros. J'avais peur. Tu entends ; mais tu ne comprends pas, mon ami : ce sentiment est inconnu aux caractères tels que le tien.

L'officier saisit vivement la main droite du religieux, et la pressant avec force dans les siennes.

— Si, si ! dit-il avec feu. Je sais ce que c'est que de trembler, de souffrir : André, je sais aimer. Continue.

— Je partageai le toit, le pain, l'allée du jardin, la place de la prière avec ces enfants de la pierre et du rocher. Je me sentais heureux : oui, plus heureux que je ne l'avais jamais été.

Pourtant j'allais anéantir ce bonheur ; rompre avec ces amis d'un moment, que je ne croyais point revoir.

Pressé de me soustraire à une influence toujours croissante : je me rendis chez le supérieur.

Je lui exprimai ma reconnaissance ; je l'assurai de son éternelle durée ; je le remerciai avec effusion du bien qu'il m'avait fait. — Je désire vous en faire davantage, me répondit-il en attachant sur moi un de ces regards, que je ne pouvais soutenir sans joie et sans douleur ; donnez-nous encore quelques jours. Qui vous rappelle dans le monde ? — Un père, une mère dont je suis la félicité, la vie. Un soupir souleva la poitrine du moine, une larme brilla dans ses yeux attendris. Il demeura un instant silencieux enfin il reprit

avec douceur. — Qui veut vous retenir ici ? — Votre bont répondis-je. — Vous vous trompez, mon fils ; C'est Dieu lu même qui réclame ces heures, les plus précieuses d'entr toutes les heures de votre existence.

Je crus comprendre le secret du Seigneur, et la révolte en tra dans mon âme. — Je ne dispute point à Celui à qui tou appartient ses droits sur sa créature. — Vos lèvres cherchen à tromper, à vous tromper; vous vous inclinez sous la mai divine uniquement pour échapper à sa pression. Vous pro clamez sa puissance en tentant de vous y soustraire.

Je compris ma faute et je restai pour l'expier.

Je regagnai ma cellule ; là j'écrivis à ma mère une lettr de plusieurs pages ; mais, en la relisant, elle me parut absurde que je la déchirai.

Deux jours après, j'assistais à une grande cérémonie.

L'allégresse se peignait sur le visage des fils de St-Ber nard : la famille s'augmentait de nouveaux frères, c'est-à dire, de nouveaux liens de charité s'ajoutaient à ces lien mystérieux comme l'échelle de Jacob, et qui, comme elle aident à monter au ciel.

Des sentiments divers, heurtés bouleversaient mon âme Je m'attachais obstinément à mon inutile résistance et a rebord de mon prie-Dieu de bois, car je défaillais.

Je vis des jeunes hommes humbles, modestes ; j'entendi des mots pleins de mystères ; j'étais témoin d'un de ces spec tacles où les grandes scènes du Thabor et du Calvaire se re nouvellent. L'ombre et la lumière se confondaient sur ce ta bleau vivant ; les cieux et la terre se réunissaient dans u solennel embrassement. Les heureux passagers, qui abor daient au port, se disposaient à prononcer leur irrévocabl serment. Ils entraient dans la maison du Père de famille leurs fronts resplendissaient d'un saint enthousiasme leur cœurs, dans de sublimes transports, semblaient vouloir br ser leur prison de chair.

J'avais vu des heureux... Les heureux du siècle ! et mal gré mon inexpérience, je ne m'étais point trompé : ils n'é taient pas ce qu'ils paraissaient être ; leurs yeux gardaien des pleurs ; leurs nuits ne devaient plus connaître le repos l'envie, la vanité, la déception, le désespoir veillaient à leur chevets. Comment avais-je pu pénétrer le secret de ce cœurs fermés? surprendre la plainte arrêtée sur ces lèvre scellées ? Je n'en sais rien ; cependant j'avais expérimen

ette parole de Bossuet : « Le monde même nous désabuse u monde. »

Qui le croira ! En entendant des voix fermes lui dire un ternel adieu : des âmes pures jeter leurs anathèmes à ses olles maximes, à ses décevantes félicités, à ses mensongères romesses, je reconnus que je n'étais point l'ennemi de ce ue, jusqu'alors, j'avais méprisé, abhorré.

Ecrasé sous le poids de la honte ; brisé par la résistance, e tombai à genoux et je me cachai le visage. Tout à coup a voix sonore dn père Abbé retentit. L'orage intérieur qui rondait en moi couvrait son éloquente parole : je jetai ers lui un regard, le sien m'enveloppait. Je voulus m'y sousraire, mes jambes me refusèrent leur secours ; je demeurai anéanti.

La fête touchait à sa fin. Le soleil de Justice rayonnait sur autel ; la porte ouverte avait livré passage à l'Hôte divin, u'elle cache avec un soin jaloux. Il quitta le ciboire d'or our descendre en d'autres ciboires, ornés de toutes les verus, ces pierres précieuses qui embelliront la cèleste Jérualem. Les nouveaux religieux passaient devant moi, dans out l'attrait de la jeunesse, avec toute la sérénité du sacriice noblement consenti.

Que leur disait celui qui répondait aux déclarations de eurs âmes éprises de sa beauté, de ses douleurs ? Je l'ignore ; nais il eut un mot pour moi ; il ne m'oublia pas au milieu le l'assemblée de ses amis. Un flot de lumière frappa ma ue et me réchauffa. Le bon Maître se tenait à mes côtés, et n'appelant, comme naguère il avait appelé le pêcheur de Galilée, il me dit : « Vous aussi, André, suivez-moi. »

J'étais vaincu.

Tu sais à quel prix s'achète la victoire. Il faut du sang pour aire triompher la cause des princes de la terre ; notre roi, plus clément, ne demande que notre amour, encore vient-il à notre aide. — « Je vous donnerai, nous assure-t-il par la bouche d'Ezéchiel, je vous donnerai un cœur nouveau. »

Le soir, j'appris au R. P. Abbé ce qui s'était passé : il me félicita, m'embrassa en me nommant son enfant. Quitter sa bergerie m'effrayait, il m'ordonna d'affronter, une fois encore, la tempête.

Je partis ; j'arrivai à Paris. Mon silence avait désolé mes parents ; ils pleuraient de joie en se disputant les baisers du retour.

En ce moment, je compris combien je les aimais, et je crus mourir.

Le religieux s'arrêta ; une vive rougeur brûlait ses joues, pâles tout à l'heure ; ses lèvres tremblantes articulèrent un nom, il reprit en croisant les bras :

— Je devais expier ma coupable rébellion : je l'expiai. Mes amis me blamèrent ; l'ironie, le mépris fondirent sur moi ; mon père s'arma des rigueurs de son autorité ; et suprême épreuve ! ma mère répandit des larmes.

Cependant, elle fut la première à adorer le décret divin ; elle consentit à l'immolation de son Isaac chéri ; arrêta la main levée pour me maudire ; me conduisit sur la montagne où devait se consommer le sacrifice. Je lui dis adieu ; elle me donna sa bénédiction, me promettant de la renouveler chaque jour... puis... puis elle me quitta pour ne me retrouver qu'au Paradis.

Maurice écoutait le corps penché, sa physionomie réflétait tour à tour la colère, l'attendrissement. Yolande avait joint les mains.

Le Trappiste continua.

— Sans la guerre apprécierait-on les bienfaits de la paix? La lutte fut longue, violente ; j'en sortis blessé, mais vainqueur. La victoire cicatrise vite les plaies et je pus enfin m'écrier. « O Dieu, votre serviteur a retrouvé son âme pour vous faire sa prière ! »

Un an après mon entrée dans le cloître, ce qui restait de moi recevait un dernier coup. André d'Ambremont mourait au monde pour ressusciter dans le Seigneur, sous le nom du frère Polycarpe.

Le fils de Saint Bernard releva la tête, et se tournant vers son ami.

— Félicite-moi, dit-il.

— Mon père, s'empressa de répondre la Vicomtesse, si mon mari ne l'a pas déjà fait, c'est qu'il n'a point encore trouvé d'expressions dignes de son admiration.

— En effet, je ne saurais te refuser ce juste tribut. Oui, tu as été, tu es encore admirable. Admirable ! continua-t-il en accentuant fortement ce mot, quoique tu en penses, quoique tu en dises ; mais j'aurais aimé remplir près de toi le rôle d'avocat du diable.

— Tu te serais trouvé en nombreuse compagnie.

— Ce qui n'en eût été ni plus glorieux, ni plus flatteur, remarqua Yolande.

— Hélas! Madame. il est beaucoup de ces égarés de bonne foi ; un soupir passa sur les lèvres du solitaire. Il inclina le front et demeura pensif.

Parfois ses paupières s'agitaient ; parfois aussi une expression de béatitude transfigurait son visage. Les scènes du passé se représentaient à sa mémoire ; il revoyait des figures aimées, pour celles-là il trouvait des émotions pieuses ; il entendait les arguments dont on s'était servi dans la grande bataille ; pour ces misérables petits moyens, il n'avait qu'un sourire de pitié miséricordieuse.

Du Golgotha, il monta aux Cieux ; ses yeux suivant son âme, s'élevèrent et l'hymne muet se traduisit en paroles ardentes ; le fils s'écria après son père !

— O vie religieuse, tu es plus brillante que l'or ! plus éblouissante que le soleil ! ô vie religieuse, que tu es douce ! ô Saint État, ô vocation pure, immaculée, qu'elle langue humaine pourra te célébrer dignement ? O solitude seule béatitude ! Oasis de verdure dans un désert brûlé ! Parvis du temple sacré ! Maison du Seigneur, un seul jour passé dans votre paix vaut mille fois mieux que mille dans celles des pécheurs !

— Tu fais peu de cas du monde.

— Mon divin Maître m'enseigne à juger ainsi.

Le mécontentement rapprocha les sourcils du vicomte.

Le religieux s'en aperçut.

— Pardonne-moi, dit-il, d'avoir célébré un bonheur (remarque ce que je vais ajouter) un bonheur parfait.

Certaines joies humaines se mêlent aux félicités célestes. J'éprouvai une de ces joies, lorsque, sur l'ordre de mon supérieur, je vins ici afin d'aider le vénérable Prieur dans ses travaux, et que j'entendis ton nom mêlé à des bénédictions ; l'autre matin mon cœur tressaillit à ta vue ; aujourd'hui mon amitié est satisfaite, quoiqu'elle soit bien exigeante lorsqu'il s'agit de toi.

— Madame, continua-t-il en se tournant vers Yolande, j'ai la permission de me mettre à votre disposition.

— Cette faveur me rend reconnaissante, mon Père. Nous prierons ensemble : vos prières si agréables à Dieu feront écouter, exaucer les miennes, si indignes de lui.

Le Trappiste se leva.

— Un instant encore, dit Maurice je voudrais...

— Me questionner ? Parle.

— Il n'est pas de sacrifices qu'on ne puisse faire, prétends-tu?

— En est-il qui égale celui du Calvaire ?

— Je comprends le martyre ; le martyre sanglant qui broie le corps ou le déchire. Ce que je ne saurais concevoir, c'est l'immolation de ce qui tient au cœur.

— Ce renoncement mérite seul le nom de sacrifice, et pourtant il se peut...

— Sans souffrir?

— Non, certes, mais la vie du chrétien doit être une croix continuelle.

— Tu as renoncé à l'amour, à la fortune, à un rang illustre.

— Je ne regrette rien.

— Ton père traverse sans appui le sentier de la vieillesse; la tombe de ta mère n'a jamais reçu tes embrassements ; ta famille, qu'une longue suite de générations perpétuait avec un légitime orgueil, va s'éteindre. Tu es, tu seras le dernier d'Ambremont. Non content d'anéantir de glorieux titres, tu as devancé l'instant qui te les eut ravis, tu as fait, vivant, l'œuvre de la mort.

— Ton jugement n'est pas sans appel. Fils, je suis resté fils, et je proteste n'avoir jamais aimé aussi tendrement mon père que je l'aime depuis que Dieu et la religion m'aident à remplir mes devoirs. Tous les jours, le nom de ma mère se mêle aux paroles du mystère. Une froide pierre glacerait mes lèvres, que ce nom béni réchauffe ; un obstacle insurmontable me déroberait celle que je vois souvent.

Qu'as-tu ajouté ? Il me semble que ces puérilités ne méritent guère qu'on s'y arrête. Que la fin soit digne du commencement, et j'espère n'avoir point souillé le blason de mes ancêtres.

Ils ne revivront pas... Mon ami, la gloire la plus vraie est celle de la vertu, de la sainteté. Qui connaîtrait maintenant la maison de Kostka, sans Stanislas ? Qui se souviendrait aujourd'hui d'Ignace de Loyola, le blessé de Pampelune, si Ignace ne fut devenu un humble moine, le serviteur de tous.

Maurice tendit la main à André.

— Tu l'emportes ! s'écria-t-il ; réclame pour moi un peu de ta foi ; prie afin que le bonheur dont je jouis me rende reconnaissant, que l'adversité, en me frappant, me trouve soumis. Digne de Dieu et d'Yolande !

La Vicomtesse rougit : pour dissimuler son embarras, elle demanda ;

— Quel jour, mon père, viendrez- vous nous dire la messe?

— Indiquez-le vous-même, Madame.

— Vendredi, alors.

— Singulier choix, remarqua le lieutenant.

Le Trappiste serra la main qu'il tenait toujours; s'inclina devant la jeune chrétienne, comme il s'inclinait devant les saintes de ses visions et sortit. Maurice l'accompagna.

Combien tout était changé pour Yolande! Le crépuscule jetait ses teintes sur ce qui l'entourait: les glaces réflétaient ses derniers rayons du jour; les objets d'argent et de cristal se détachaient sur les tentures foncées; les statues semblaient s'agiter, les portraits s'animer et sourire.

De la forêt arrivait une brise fraîche, tandis que de la montagne de Marie descendait un son plus raffraîchissant que le souffle du soir.

Les paroles du solitaire résonnaient encore à l'oreille de la vicomtesse; sous leur influence bénie, elle renaissait à l'espoir, au bonheur.

Le bruit des pas de son mari la tira de sa méditation. Il entra non plus sombre, mais comme elle aimait à le voir; il vint droit à elle; d'une main, releva ses beaux cheveux, de l'autre emprisonna ses poignets délicats.

— Souris-moi, ma Yolande, dit-il, je t'en conjure.

Elle le regarda, hésitant à lui accorder ce qu'il implorait. Il soutenait si bien l'examen, il se montrait si désireux qu'elle se décida, ses lèvres s'entrouvirent radieusement, et, écartant le souvenir de la journée, elle dit:

— N'est-ce pas que nous sommes heureux, bien heureux!

Le cœur de Maurice ne battit pas plus vite, il répondit avec simplicité

— Que Dieu soit loué, et qu'Il te garde!

CHAPITRE XVIII

Les événements, pareils au vent de feu du désert, se succédaient avec une effrayante rapidité. La fièvre troublait tous les cerveaux; l'égarement était arrivé à son paroxisme. Seuls, quelques penseurs sérieux s'effrayaient. Pour ces prophètes d'un patriotisme malheureux, il n'y avait point assez d'insultes, de mépris. Qui ne criait : à Berlin! cessais

d'être Français. Un soupçon déshonorant s'attachait à quiconque baissait la tête pour dissimuler ses craintes ou cacher une noble douleur.

Jamais guerre n'excita une exaltation si voisine de la folie. Dieu, dans sa jusitce, garde de terribles châtiments : l'aveuglement est le prix de tous : oui, de tous ! Qui pourrait contredire cette vérité ? Qui après avoir vu la France rieuse, impatiente, provocatrice se jeter dans la mêlée avec une impétuosité, qui n'était au fond que de la légèreté, qui pourrait nier l'évidence ?

De la tribune où siégaient les ministres tombaient des assurances sans fondements, qui, grossies par l'imagination d'un peuple qui en possède trop, semblaient des promesses de triomphe.

La défaite paraissait impossible : là où se dépliait le drapeau tricolore, là où brillait l'épée de la nation des Francs, là devait se tenir, empressée, docile, cette divinité que tous les hommes adorent, et qui adore la France : la Gloire. On ne se souvenait plus de ses rares infidélités. Pouvait-on supposer... Mais, non, elle ne fut point infidèle, et les cyprès que teint un sang généreux sont souvent plus beaux que des lauriers !

Nous n'avons ni les connaissances nécessaires, ni la volonté de nous occuper du côté politique de la question, pas plus que nous ne voulons relever l'encensoir, ou nous faire l'écho de la calomnie.

Notre pays eut un instant de vertige, hélas ! trop chèrement payé. Si l'empire fut coupable, l'expiation a été cruelle. L'exil et la tombe sont des lieux inviolables : le respect est dû à l'un et à l'autre.

Puis, enfin, qui peut se dire : « Je n'ai point allumé la colère divine ; mes cris en saluant cette lutte gigantesque ne contenaient ni blasphèmes, ni provocations ; je n'ai point lancé la pierre du sacrilége contre le ciel trop haut, contre l'Eglise trop fidèle, contre le Pape vénérable comme sa dignité, contre les institutious qui ont été la force, la splendeur de ma patrie ; je n'ai point cherché à lui faire renier son Dieu, son culte, son histoire, son passé : je n'ai point, par une aveugle haine, semé la division où règnait la concorde ; je n'ai point enseigné le scepticisme, la révolte ; je n'ai point sacrifié l'intérêt général à mon intérêt personnel ; je ne me suis point fait un prôneur d'idées malsaines ou cosmopolites ; je ne suis ni un athée, ni un matérialiste, ni un

impie ; je n'ai point divinisé le mal, raillé, conspué la vertu ; ma conscience ne recèle ni crimes, ni fautes; je n'ai point à rougir devant mes semblables, à trembler devant Dieu. »

Celui-là seul aurait le droit d'élever la voix.

Retournons plutôt à notre douleur, à nos gémissements.

La France... mais elle n'était encore ni vaincue, ni blessée, ni désillusionnée et lorsque Maurice avait parlé au Père Polycarpe de ce qui ne s'ignorait plus, il était certain de la victoire.

— Mon ami, répondit le religieux, la France trouvera des soldats qui donneront leur sang pour elle, et des fils plus humble qui sauront aussi s'immoler. Tu seras un héros; souviens-toi que l'héroïsme pour qu'il soit profitable à notre chère patrie, doit être chrétien. Je ne sais plus rien des choses de la passion : avons-nous les chances de la victoire ?

— Ne sommes-nous pas Français ?

— O mon frère, où sont les guerriers de Clovis !

— Tu nous verras sur les champs de bataille. Pendant que je combattrai, rappelle-toi que tu peux consoler. Ta présence a relevé mon âme : celle de ma femme ne tombera jamais si bas, mais elle aura besoin d'un soutien.

Il disait vrai. L'influence de la sainteté rend la force, le courage, l'ardeur.

Le Seigneur savait bien ce qu'il faisait en envoyant aux époux l'homme de la croix !

M. de Volbec et son fils suivaient les sinuosités du parc ; ils ne se parlaient pas : le silence qui régnait entre eux était contraint. Le visage du comte trahissait une violente émotion, une horrible souffrance : il eut été difficile de saisir l'expression dominante des traits de l'officier. Tantôt la douleur ternissait son regard ; tantôt l'enthousiasme redressait son front incliné, sur lequel les impressions de son âme passaient sans laisser de traces.

Les promeneurs gagnèrent un banc placé sous un chêne séculaire. Gaston s'assit pencha sa tête sur sa main. Maurice ouvrit une feuille de papier, la parcourut d'un coup d'œil rapide, et la posa ouverte sur ses genoux.

Les mêmes pensées, les mêmes événements préoccupaient le père et le fils ; mais qu'ils jugaient différemment !

L'un tremblait, l'autre se réjouissait. Un coin du voile mystérieux dont l'avenir s'enveloppe, s'écartant devant le premier, il voyait des morts, et sur des monceaux de cadavres, la patrie meurtrie, défaillante ! Le drapeau dont elle se

parait avec orgueil, déchiré maintenant, pendait lugubre comme un signe de deuil, et se teignait du sang qui coulait aussi rapide qu'un fleuve grossi par des pluies continuelles.

Cet étendard n'était point celui du volontaire royaliste : il n'en connaissait, il n'en chérissait qu'un; pourtant, il éprouvait un sentiment nouveau à la vue des lambeaux qui réprésentaient une ruine sanglante ; il eut volontiers défendu ce drapeau... ce drapeau humilié ! et la France ! Couchée à demi, elle tendait les bras vers deux femmes enchaînées; la couronne ne ceignait plus sa tête ; son manteau n'était pas doublé d'hermine, les lis regrettés ne l'ornaient plus, les abeilles avaient été arrachées du tissu précieux ; des mots sans suite sortaient de sa bouche, tour à tour railleuse et triste, proférant des paroles d'une fierté navrante, ou se souillant par de hideux blasphèmes.

Des caractères étranges, semblables à des éclairs, passaient sur les nuages, ajoutaient leur horreur aux horreurs d'un champ de bataille d'un tombeau de vaincus. — Athéisme, gravait un doigt invisible, mépris, oubli. — Comme Balthasar enivré, la France coupable chancelait ! Et l'incendie s'allumant, enflammait ainsi qu'une torche inutile ou une autre Sodome, la cité reine des cités, la merveille des merveilles.

Le comte priait avec larmes implorant un miracle. Maurice, lui, saluait la victoire ; il était prêt et joyeux ; joyeux au point que la présence de son père, la pensée de sa femme ne parvenaient pas à contre-balancer son bonheur. Tout ce que l'audace, la témérité, la vaillance peut rêver, il l'attendait. Que lui importaient les difficultés, les obstacles ! Français, trop Français, il pensait comme pensait la majorité de ses concitoyens, et pendant que Gaston disait : « Pitié ! secours ! » il s'écriait : « En avant ! Vive l'Empereur » mais soudain s'interrompant il articula dans une sorte de sanglot :

— Yolande !

— Pauvre chère enfant ! murmura M. de Volbec, combien elle va souffrir !

— Nous aurions dû la préparer, je le sens à mon inquiétude.

Nous avons été faibles : soyons hommes... Tenez, la voilà, elle vient.

— Elle vient, répéta le lieutenant. Il plia le papier, le glissa dans sa poche, se leva, écarta les rameaux des charmes, fit signe à son père d'approcher ; celui-ci obéit.

Yolande s'avançait radieuse et plus charmante que jamais avec ses yeux rayonnants, son teint animé par le doux plaisir du bien accompli.

Elle portait une toilette qui lui seyait à ravir, et que le Vicomte ne lui connaissait pas. Elle ressemblait à une bergère de Watteau, dans ce costume à la fois coquet et simple composé d'une jupe de mohair bleu, d'une tunique à larges rayures blanches, d'un corsage ouvert en carré sur un fichu de tulle plissé. Elle avait passé autour de son poignet gauche l'élastique de son mignon chapeau de paille, qui, renversé, lui servait de corbeille ; elle cueillait, au passage, les marguerites et les bluets du gazon. Elle ignorait, évidemment le voisinage de son père et de son mari, car elle se fut hâtée de les rejoindre. Elle s'arrêta près d'un rosier, et ne pouvant résister à la tentation, elle enleva, avec précaution, une fleur qu'elle plaça à son corsage.

Un sourire navré répondit à la muette interrogation de Maurice ; un éblouissement s'empara de lui, il rompit violemment une branche d'accacia. A ce bruit, la jeune femme releva la tête et aperçut le comte qui venait au devant d'elle. La tristesse de Gaston la surprit moins que la rougeur de ses tempes ; mais en voyant Maurice s'éloigner, elle dut comprendre qu'un léger dissentiment s'était élevé entre eux.

— Bonjour ! cher père, dit-elle à M. de Volbec. Quelle lumineuse idée j'ai eue de me diriger de ce côté !

Le comte l'embrassa sur le front ; elle lui désigna l'officier, et prenant un air frondeur, elle alla droit à lui.

— Laisse pour un instant la grave occupation qui t'absorbe, distrait, et je te récompenserai d'une manière éclatante : je te décorerai de cet œillet rouge que j'ai cueilli avec l'intention de continuer mon rôle de souveraine.

Le vicomte s'approcha docilement : Yolande passa l'œillet dans une des boutonnières de la tunique de son mari et s'empara adroitement de la feuille de papier qui sortait de l'étroite poche. Elle s'éloigna un peu, et triomphante :

— Ceci vous apprendra, Monsieur, à avoir des secrets pour votre femme.

Les sourcils du fils d'Ida se soulevèrent, puis se contractèrent.

— Yolande, s'écria-t-il d'un ton brusque, rends-moi cela.

Il s'adoucit et ajouta : Tu sauras tout, tout : il le faut.

La vérité est que d'abord la vicomtesse n'avait pas songé à commettre une indiscrétion ; elle tenait la lettre fermée ;

l'injonction et surtout la formule impérieuse dont se servait celui, qui jusqu'alors, l'avait accoutumée à une si complète confiance, éveillèrent en elle l'idée de la résistance, elle secoua ses boucles et...

Soudain une pâleur livide envahit son front ; elle poussa un cri et tomba défaillante dans les bras qui se tendaient pour la soutenir.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle ne se souvenait que vaguement. Le dôme de verdure, les arbustes fleuris ne lui rappelaient rien ; l'angoisse de son beau-père lui rendit sa lucidité. Elle savait pourquoi il la considérait avec une si tendre compassion ; pourquoi Maurice se taisait ; pourquoi son étreinte était si puissante, presque désespérée. Elle se redressa et dit sans le regarder :

— Ne me quitte pas : je t'en prie.

— Il le faut.

— La guerre ! ... Veux-tu donc que je meure ?

— Je désire que tu vives pour m'aimer, ma Yolande chérie.

— Ne peux-tu donc sacrifier la gloire à l'amour ?

— Non, parce qu'ici c'est le devoir qui commande, et tu sais, il est impérieux.

— Impitoyable puisqu'il t'éloigne de moi.

— Et l'honneur ?

— Oh ! c'est un grand mot bien petit près de celui que je n'ose plus prononcer.

Le soldat fit un mouvement.

— Ne me blame pas, reprit la jeune femme d'une voix pleine de sanglots. Je ne parlerai plus si mes paroles te déplaisent ; mais je ne saurai m'empêcher de souffrir.

Le courage lui manquant une seconde fois, elle ajouta :

— Me sacrifieras-tu à ce que tu appelles : le devoir, l'honneur ?

— Oui, répondit Maurice qui devint plus pâle que sa compagne.

Elle passa ses bras autour du cou de son mari, et présentant à son beau-père ses deux mains glacées :

— Aidez-moi à le retenir, implora-t-elle.

Le comte baisa l'une après l'autre les mains qui se tendaient vers lui ; mais il ne les prit pas.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, je te retiendrai seule. Romps la chaîne vivante qui te lie.

Maurice dénoua ses doigts raidis, puis les joignant aux siens, il dit lentement :

— Notre père, que votre volonté soit faite !

Une fibre nouvelle, semblable à la harpe de David qui ramenait le calme, vibra dans l'âme revoltée de la chrétienne. Il y eut encore un moment de lutte ; lutte violente dont la fin fut sublime. La foi triomphait. Un flot de larmes s'échappa des yeux d'Yolande, qui murmura dans les sanglots :

— Pardon !

Le fils de Gaston lui prit la tête, l'appuya fortement contre sa poitrine, dont les battements lourds, inégaux, précipités ou tout à coup suspendus révélèrent à la vicomtesse le dégré de souffrance qu'il ressentait.

Elle répéta encore le mot de pardon, essuya ses pleurs, et dit :

— Je dois me montrer courageuse, sinon mes pères me renieraient et tu me mépriserais.

— Te mépriser ! parce que dans une douleur, dont je te garderai une éternelle reconnaissance, tu m'as proposé une chose impossible. Impossible, car ce n'est point à la veille d'une campagne, aussi patriotique que l'est celle qui s'ouvre, que l'on donne sa démission, qui, du reste, ne serait point acceptée. Ce n'est pas au moment de tirer l'épée qu'on la brise ; ce n'est pas lorsqu'on voit se réaliser les rêves de son ambition qu'on les traite comme d'affreux cauchemars. Impossible, surtout, parce que tu serais la première à blâmer une conduite dictée par la lâcheté.

Tout en parlant, il détachait la rose, que cette fois il avait le droit de prendre, la passa sur les paupières rougies de la jeune femme, la porta à ses lèvres :

— Je la garde ! fit-il.

CHAPITRE XIX

Maurice, aussitôt instruit des événements, sonna Netzler, et brusquement, lui communiqua l'ordre qui les rappelait sous les drapeaux.

Franz écouta immobile comme un homme condamné au pilori ; pas une exclamation n'échappa à sa bouche, mais une douloureuse contraction décomposa ses traits. Il sortit

sans avoir dit autre chose que les paroles qu'il répétait invariablement après chaque commandement.

— Oui, mon lieutenant.

Sachant Loïse occupée à aider la Vicomtesse à décorer l'oratoire, il courut à la ferme. On déjeunait dans la grande cuisine. Clément et Prudence occupaient le haut de la table ; leurs fils s'étaient placés près d'eux ; les serviteurs et les servantes venaient ensuite.

La soupe fumait sur les assiettes d'étain : personne n'y portait sa cuiller.

— Etes-vous tous servis ? interrogea la fermière.

On ne répondit pas.

— Qui se tait s'accorde, remarqua Constant.

— Alors, mon bonhomme, dis le bénédicité.

Le maître se souleva, tira sa casquette ; les jeunes gens suivirent son exemple.

— Mon Dieu, dit-il bénissez la nourriture que nous allons prendre, et daignez nous accorder votre grâce, nourriture de l'âme.

Le cuirassier entrait. En présence de cette famille qu'il espérait pour sienne, parmi laquelle il ne se rangerait plus, où il apportait la désolation, il se trouva soudainement faible et s'adossa contre un haut buffet de noyer.

— Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, acheva Clément.

Franz imita l'action qu'il voyait faire ; quoique son acte fut inconscient il éprouva, cependant, la vertu du signe auguste de toute rédemption. Il s'avança.

Son extérieur le trahit.

— Loïse ! s'écria Prudence dont la tendresse maternelle dominait les autres sentiments.

— Madame ! murmura le pauvre militaire.

Just et Martial allèrent à lui.

— Frère, dirent-ils, que Dieu te garde, qu'il donne la victoire à la France !

En suite on parla : chacun savait du nouveau ; on discuta les chances de succès.

— C'est à en mourir d'inquiétude ! déclara la paysanne. Quand je vous soutenais que nous devions nous attendre à des misères ! Nous vivons dans un temps qui fera époque, et plus tard, après notre mort, nos descendants en parleront avec tristesse.

Et comme les jeunes gens protestaient :

— Laissez ça, vous autres : vous n'y connaissez rien. Souvenez-vous toujours de ne jamais approuver ce que vous n'êtes pas à même d'apprécier, gardez-vous aussi de blâmer les hommes malheureux, les événements pénibles, parce que pour cela, mes fils, il faut pénétrer les jugements divins, où sinon s'égarer dans les chemins de la calomnie.

Constant se taisait. Avant d'avancer son opinion, il lui fallait connaître celle du comte. Depuis trente-cinq ans, le paysan ne pensait, n'agissait que d'après ce maître vénéré et admiré. — Il vieillissait dans son système, prétendait Prudence avec orgueil, quelque fois avec impatience.

Ses souvenirs les plus lointains remontaient aux derniers jours de la royauté légitime ; elle en gardait une idée confuse où se mêlaient les frayeurs, les exagérations que les bouleversements ne manquent point de produire. Par égard pour son mari, elle racontait volontiers ce qu'il aimait à rappeler : c'était, du reste, un culte sans religion.

Vint le régime constitutionnel, de celui-là elle ne causait pas ; si, poussée dans ses retranchements, elle se voyait forcée de répondre, elle répétait : — Du temps de Louis-Philippe, on vendait le beurre douze sous la livre!

A la république, elle gardait une solide rancune. — Ça nous mettait dans la gêne ; et sans les bontés de M. de Volbec, nous aurions été obligés de vendre notre mobilier en gros ou en détail. Si vous trouvez que c'est amusant, je vous souhaite ce plaisir.

L'empire avait conquis ses sympathies d'une manière relative ; elle ne les prodiguait guère et ne trouvait pas tout bon et beau.

Elle censurait rarement, car rarement elle entendait parler de ce qui se passait en dehors du château de la ferme ; plus rarement encore elle en parlait, s'avouant très-ignorante ; ce qui eut été vrai, s'il n'était reconnu qu'expérience passe science. Les livres qu'elle lisait ne traitaient point de ces sujets ; son paroissien, qu'elle ouvrait tous les dimanches, lui tenait un autre langage ; il lui enseignait la charité, le détachement des biens d'ici bas, les espérances divines.

Un manuel de la parfaite ménagère, un Robinson Crusoé composaient la partie instructive et récréative de sa bibliothèque. Pourtant elle savait beaucoup de choses qui eussent étonné nombre de savants.

La nouvelle de cette guerre si inattendue ne la surprit point : elle avait remarqué des signes... que sais-je !

Pour le moment, toutes ses pensées se concentraient sur sa fille : Franz venait ensuite. Pauvre jeune homme ! il laissera au Val-Richat les meilleurs trésors que Dieu nous donne !

Prudence s'approcha de lui.

— Mon fils, dit-elle, ce que le Seigneur fait est bien fait. Partez ; mais sachez que vous avez une mère, et une mère n'a d'autre désir, d'autre espoir que le retour de son enfant. Loïse vous adressera quelques bonnes paroles : vous y puiserez un peu de consolation.

— Madame ;.. ma mère... balbutia Netzler, je préférerais ne pas la revoir.

— Allons au château ; quand nous y serons, on avisera.

La fermière sortit sans prendre le temps d'ôter ses bouts de manches, et de mettre un tablier noir. Elle songea à l'inconvenance de cet oubli en entrant dans la cour déserte. Si elle rougit, elle ne pensa pas à retourner en arrière, elle encouragea Franz et monta le perron.

Le soldat se glissa dans l'écurie. Sans-Peur dressa les oreilles, poussa un belliqueux hennissement.

— Lui aussi !... On dirait qu'il entend l'appel, qu'il répond au clairon.

Et l'Alsacien s'assit tristement sur une botte de foin, jetant, à la dérobée, des regards anxieux du côté de la maison.

Il ne vit que la paysanne qui traversait les corridors ; elle connaissait le chemin de l'appartement de la vicomtesse ; ne l'eut-elle pas connu, son cœur lui eut indiqué.

Elle entrait dans l'antichambre : Armandine lui barra le passage.

— Madame ne vous a pas demandée.

— C'est moi qui la demande.

— On n'entre pas ainsi chez elle.

— Pour vous : possible ! Tant qu'à moi ; c'est différent.

Armandine jalousait Loïse ; mais elle cachait avec soin ce mauvais sentiment qui lui aurait valu un renvoi immédiat ; seulement elle l'entretenait en secret, épiant l'occasion favorable de se montrer.

La présence de la femme de Constant lui en offrit le moyen. Humilier cette campagnarde, qui travaillait près de sa maîtresse, qui mangeait à sa table, l'humilier dans ce qu'elle a de plus cher : qu'elle excellente idée !

— Eh ! mais, la mère ! fit-elle en plaçant ses poings sur ses hanches, vous ne connaissez pas un mot de la civilité.

— Je ne vous prie point de me l'apprendre. Tirez-

vous de là, c'est tout ce que je réclame de vous, ma belle demoiselle.

Armandine s'apprêtait à répliquer ; mais elle crut entendre marcher dans la pièce voisine.

— Attendez, au moins, que je vous annonce, dit-elle en changeant de ton.

— Grand merci : je ne suis pas accoutumée à tant de cérémonies : je sais me présenter. On a encore assez de savoir vivre pour ne point prendre d'assaut les gens chez eux : On tape à la porte et on attend : ce n'est pas moi qui attendrai.

Un éclair jaillit de ses prunelles, elle ajouta :

— Ecoutez-moi et retenez mes paroles : Ne méprisez jamais les simples et les petits. Je suis ce que je suis, et non ce que vous me trouvez. Pour vous le prouver, je tairai à Mme de Volbec votre conduite à mon égard. Ce silence, qui est un bienfait, sera ma revanche, à moi.

Elle marcha vers la porte, gratta légèrement. Une voix, à peine intelligible, répondit de l'intérieur. Prudence reconnut cette voix débordante de sanglots, elle entra les bras ouverts. Loïse ne fut pas seule à y chercher un refuge.

— Mes enfants ! mes chères enfants ! répétait la fermière. Mes amours, que ne puis-je donner ma vie pour vous conserver le bonheur ! Armandine, qui avait suivi la visiteuse dans le but de montrer son zèle, s'éloigna, évitant d'être remarquée.

— Je suis perdue si madame vient à le savoir, pensait-elle : comment madame peut-elle aimer cette rustaude ? C'est à faire douter de l'élévation de ses sentiments !... Je souffrirai cela, je gagne une somme assez ronde, je reçois davantage ; ce qui, après tout, mérite un peu d'indulgence.

L'entretien se prolongea longtemps. Prudence fut sublime dans son rôle de consolatrice. Elle n'adressa aucun reproche à la vicomtesse et se tournant vers sa fille :

— Tu as raison de pleurer ; Franz mérite tes regrets, non, parce qu'il t'a sauvé la vie : mais encore et surtout parce que, choisi par tes bienfaiteurs il t'offrait les garanties des joies que l'on peut espérer ici-bas. Elle ne parla pas de son ancienne inimitié pour la carrière militaire : d'ailleurs elle ne pensait plus comme par le passé, elle admirait le noble dévouement de ceux qui versent leur sang pour la patrie ; elle éprouvait un amour véhément, inquiet pour cette patrie à laquelle elle était disposée à beaucoup sacrifier ; sa générosité l'emportait sur sa tendresse.

Elle consola, fortifia, et rejoignit Franz.

— Loïse veut vous recommander d'être brave, dit-elle. Viens, petite, et ajoute le reste.

La jeune fille tendit la main à son fiancé, elle essaya d'achever la phrase commencée par sa mère ; elle ne put que balbutier.

— De croire que je prierai souvent. Oh ! bien souvent, pour que le bon Dieu vous préserve et...

Elle s'arrêta rouge et prête à pleurer.

— Et vous ramène, acheva la femme de Constant.

CHAPITRE XX

Les jours étaient comptés, il n'appartenait à personne d'arrêter le temps inflexible, qui, malgré désirs et regrets, emportait par lambeaux le bonheur, l'espérance, l'amère douceur des heures qui précèdent la séparation.

Yolande pleurait et souriait tout à la fois, mais que ce sourire cachait de souffrance ! Ses yeux fatigués par ses larmes, ses joues pâlies en accusaient moins. Elle ne quittait son mari que pour se réfugier près de la croix, dans son cher oratoire.

Maurice se plaignait des instants qu'elle lui volait, disait-il et pourtant il avait été le premier à lui parler de Dieu. Il trouvait une jouissance qui n'était égalée que par son amour dans les causeries intimes faites à voix basse, entre eux, pour eux. Parfois cependant, emporté par son enthousiasme, il composait devant elle, le récit anticipé des victoires, qu'il s'obstinait à considérer comme certaines.

Oubliant ses frayeurs, elle le regardait avec admiration ; mais lorsqu'il se taisait épuisé, hors d'haleine, son instinct de femme et d'épouse reprenait le dessus. Elle le questionnait sur nos moyens de défense, le nombre de nos soldats, la quantité d'armes contenues dans nos arsenaux.

— La Prusse est plus forte que nous.

— Forte ! comment cela?

— De deux manières. Elle est plus unie, et l'union, dit

un vieil axiome, fait la force. Nous sommes ce peuple divisé contre lui-même dont parle l'Evangile.

— La division n'existe plus. Tous les Français n'ont qu'un but, une volonté.

— Et un parti ?

— Ce serait un crime de ne pas crier d'un commun accord : Vive l'Empereur!

— La seconde raison...

— Celle-là, ma bien-aimée, n'a de valeur que pour les lâches et les trembleurs.

— Tu connais aussi bien que moi ce pays couvert de forteresses, et l'opiniâtreté de caractère de ce peuple qui ne s'est jamais endormi dans le pardon, qui, depuis cinquante ans, veille pour préparer et assurer sa vengeance. Tu sais que ces millions d'hommes ne font qu'un seul homme sous l'inflexible discipline, que le Français méconnaît. Ils vous opposeront, non une barrière hérissée de sabres et de baïonnettes, mais une digue de bronze ; la mort viendra de loin, sans que vous la voyiez venir : vous ne pourrez vous mesurer avec vos ennemis. Si vos canons, vos fusils portent moins loin que les leurs : vous serez vaincus.

— Je regrette ces beaux combats où l'adversaire attendait de pied ferme un adversaire digne de lui ; où ils combattaient les yeux dans les yeux, poitrine contre poitrine. Le brave n'était point frappé comme le fuyard ; la blessure reçue formait un certificat d'honneur et l'admiration du vainqueur était le premier éloge décerné à la vaillance du vaincu.

— Mon Dieu, murmurait Yolande, c'est de la mort dont tu parles, et dont tu parles devant moi !

— Non, non, c'est de la gloire. De la gloire de notre patrie, cette idole à laquelle au lieu d'encens, j'offre volontiers mon sang ; c'est de la gloire dont j'espère me couvrir. Tes sentiments de Française, d'épouse doivent te défendre la crainte, le doute, le regret.

La jeune femme se détournait pour essuyer une larme, étouffer une protestation.

Le Comte évitait de se mêler à ces conversations, l'exaltation de son fils l'attristait ; il l'interrompit une fois :

— Les fautes des gouvernants se paient : le peuple les solde. L'empire a commis une faute ; il a laissé le fort dévorer le faible ; à son tour, il pourra bien sentir la puissance de cet ennemi qu'il traitait en ami.

L'officier allait répliquer. Yolande courut à lui et cares-

sant du bout du doigt ses joues en feu, elle se hâta de répondre :

— En effet, la France eut dû relever l'épée tombée des mains de l'Autriche, le soir de Sadowa ; mais aujourd'hui, son bras n'est pas moins vigoureux, l'armée moins digne d'elle.

Gaston soupira.

Encore quatre jours, puis luira celui du départ, ce vendredi choisi par Mme de Volbec pour la prière. Sur ce peu d'heures, elle doit en abandonner plusieurs à l'amitié, aux devoirs de la société.

Maurice commença par aller frapper à la porte du monastère. Le temps qu'il passa dans la maison du recueillement et de la paix fut plus long que ne le demandaient la bienséance et la nécessité. Le père Polycarpe l'accompagna jusqu'au seuil béni ; le visage de l'austère religieux portait des traces de larmes ; mais il avait séché celles qui étaient échappées au guerrier.

Le vicomte, se sentant changé, retourna au château ; il éprouvait le besoin de revoir sa femme, de lui apporter une grande consolation,

Ce fut dans l'oratoire qu'il lui donna une assurance qui fit briller dans les yeux de la chrétienne les reflets d'une joie céleste.

Le lieutenant sortit, et Yolande, plus forte, plus courageuse, commença, aidée pas Loïse et par Franz, les préparatifs du départ.

Mille choses lui semblaient indispensables ; elle entassait des objets d'une inutile utilité dans la seule malle dont l'officier voulût se charger. Netzler n'osait hasarder une réflexion, le Comte n'était pas assez sûr de lui, pour émettre sans faiblir un avis contenant une terrible révélation ; il la laissa suivre les inspirations de son cœur.

Elle monta dans la mansarde habitée par l'Alsacien, dont elle voulut inspecter le mince bagage.

Le soldat se défendit par des raisons qui n'eurent d'autre pouvoir que celui d'exciter la volonté, la charité de la châtelaine.

Elle redescendait lorsque Maurice entra,

— Viens voir, mon ami, dit-elle avec douceur ; est-ce ainsi ? est ce bien ?

— Trop bien ! tu te fatigues inutilement, que veux-tu que je fasse de cela ? Il faut peu à l'homme, moins encore au

militaire. Ceci me serait un embarras. Ne te fâche pas si je me permets de te contredire.

En parlant, il jetait sur les meubles tout ce qu'il jugeait ne devoir lui être d'aucun secours.

— Tu arrives au fond, remarqua Yolande. Ah ! tu n'es pas prudent !

Un sourire triste effleura la bouche ferme du lieutenant.

— Si, si, répondit-il en jetant, d'un air parfaitement calme, un petit paquet que Loïse avait glissé sans que Mme de Volbec s'en aperçut.

— Je veux voir, fit-elle en étendant la main.

Maurice l'arrêta et se hâtant de placer ses vêtements :

— Que veux-tu voir? Rien n'a échappé à ta sollicitude : je t'en remercie.

Yolande dégagea ses doigts.

— Pourquoi chercher à me tromper ? dit-elle : on ne trompe jamais la véritable affection. Ne sais-je pas, d'ailleurs, que tu peux être blessé ? Blessé, jeté de ton cheval, délaissé, abandonné ! Une seule personne ne pourrait t'oublier, une seule saura te retrouver, te soigner, te guérir : cette personne, c'est moi.

Le vicomte palit.

— Je te suivrai, continua la jeune femme, c'est mon droit et mon devoir. Je ne te serai point un sujet d'inquiétude ; pour toi je resterai la vicomtesse de Volbec, pour les autres, je deviendrai une amie dévouée ; sans nom : je n'ébranlerai pas ton courage ; je ne te demanderai plus de te souvenir que tu es époux, pourvu que tu me permettes de remplir mes obligations d'épouse.

Maurice secoua la tête ; il redoutait cette prière, qu'il était décidé à repousser.

— Qui me retient ici? reprit Yolande. Ton père ? L'héroïsme est un héritage de famille, le dévouement vous est naturel ! Il partira au premier cri de détresse : il est de cette forte race que le repos n'amollit jamais, que le péril trouve toujours disposée ; il me quittera et je n'aurai pas même, pour me consoler, l'assurance d'avoir rempli un devoir sacré. Emmène-moi, ou plutôt laisse-moi te suivre : il me semble que je te protégerai, que je te garderai, que je te ramènerai.

— Tu devines ma réponse ?

— Oui ! et pour te remercier...

Le vicomte l'écarta doucement ; elle voulut s'emparer de

son bras ; il ne le permit pas et fut s'appuyer contre une console.

Ils demeurèrent tous deux debout, silencieux; tous deux disposés à s'accuser, car Yolande croyait avoir offensé son mari. Les cœurs affectueux craignent aisément, plus aisément encore ils se condamnent. Leur bonheur est une incessante et perpétuelle torture ; jamais satisfaits d'eux ; contents des autres ; reconnaissants de la moindre marque de tendresse ; ils croient rarement avoir fait assez. C'est là un tourment. Pour la vicomtesse ce tourment devenait un supplice. Depuis quatre jours, elle pleurait sur la séparation; depuis quatre jours elle demandait en vain à Dieu de suspendre le cours des heures, et voilà qu'enfin il la consolait par une illumination céleste ! Oh sans doute, elle frémit à la pensée des horreurs du combat ! La peur s'unit à la pitié ; seule, elle tremblerait et pleurerait ; mais avec lui, pour lui, elle pourra parcourir les champs du trépas, redresser les blessés, se courber sur les cadavres, s'il est des premiers, étancher son sang, vaincre, à force de soins, la souffrance et la mort ; si cette victoire lui est refusée, elle aura encore la douloureuse et suprême consolation de lui rendre les derniers devoirs ; de ramener ses restes chéris près des restes de sa mère ; de prier sur sa tombe ; de se soutenir par l'espérance de reposer un jour sous la même pierre, à l'ombre protectrice de la même croix. Des difficultés, elle ne se souciait guère : le dévouement ne s'arrête jamais devant les obstacles, il les franchit d'un bond ; généreux et complet, une seul chose l'étonne : l'admiration.

C'était le sentiment qui remuait l'âme de Maurice. Son émotion et le dernier rayon du jour prêtaient à son visage un éclat, doux comme le regard dont il enveloppait sa compagne. Il se taisait encore afin d'être maître de lui dans ses paroles. Il se rapprocha et d'un ton humble, il demanda :

— Yolande, me pardonnes-tu ?

Elle releva la tête sans répondre.

Il renouvela sa question.

— Oui, dit-elle, si tu consens à me laisser suivre mon cœur et le commandement divin.

— Jamais, je te le jure, le soupçon n'est entré dans mon esprit. Je t'admire, ma sainte ; tu es pour moi la personnification de la vertu, de la beauté. Tu m'appartiens : te posséder est une félicité ; t'aimer un culte ; mais, je suis jaloux.

Une parole tombée de tes lèvres, un de tes regards me sont plus précieux que...

Il s'arrêta.

— Je suis disposé aux chances de la guerre. L'ennemi peut prendre ma vie, non me voler un peu de ta compassion : je ne pourrais le souffrir! Reste, si tu veux que je revienne.

— Je resterai, hélas! reviendras-tu?

L'officier tressaillit, et faisant un effort, il répondit :

— Je l'espère.

Pour la dernière fois, peut-être, la famille se trouvait réunie dans le petit salon bleu. L'entrée en était défendue ; Franz n'en franchissait le seuil que pour prendre les ordres de ses maîtres.

Ils se tenaient tous les trois rapprochés, tristes sans faiblesse. M. de Volbec offrait un magnifique exemple de courage et de fermeté.

Père et père tendre, il se sentait frappé dans sa plus chère affection, comme dans son espoir. Il espérait revivre dans le fils de son fils : retrouver, au déclin de son existence, les joies que donne un berceau ; bénir, en mourant un blond enfant. Lui faudra-t-il, en scellant une tombe ouverte avant la sienne, fermer le livre de la famille, achever par un cri de douleur la splendide histoire écrite par neuf siècles étonnés des hauts faits dont ils étaient témoins ?

Maurice résumait en lui, le passé, le présent, l'avenir, c'est-à-dire, gloire, bonheur, espérance. Il fallait tout sacrifier ; mais le sacrifice convient aux âmes nobles ; les vulgaires le redoutent, les lâches le fuient, elles, elles seules sont toujours au-dessus de tout et d'elles-mêmes si cet effort leur est demandé.

Gaston ressemblait aux pères de l'antiquité ; fier comme ces types ressuscités par Corneille, il eut dit volontiers comme don Diègue à Rodrigue « Meurs ou tue ! » Plus sublime, car il était plus chrétien, il s'oubliait et n'ouvrait pas à son fils un cœur où se lirait le regret ; il se défendait de le presser dans ses bras, craignant de se dévoiler dans ce muet langage, il parlait peu, n'élevait point la voix de peur qu'elle ne se brisât parmi les sanglots. Il donna quelques conseils à Maurice, de nombreuses consolations à Yolande.

La journée s'écoula rapidement ; ils furent aussi étonnés qu'effrayés, lorsque Franz entra portant deux lampes allumées, et qu'il plaça sur le guéridon, un plateau chargé des mets choisis pour le dîner de la famille.

Personne ne put manger, et comme chacun tenait à le c
cher aux autres, la conversation s'anima.

A dix heures, le comte se retira ; les époux quittèrent aus
le salon ; ils rentrèrent dans la chambre de la vicomtess
Maurice détacha les rideaux, éteignit une des lampes, pla
sur la cheminée celle qui restait allumée, substitua un aba
jour au globe de cristal, et vint s'asseoir près d'Yolande re
versée, à demi défaillante, sur une ottomane ; il passa s
bras droit autour de la taille flexible de la jeune femme
la soutint ainsi.

Leurs soupirs troublaient seuls ce silence, précurseur
celui qui demain et pendant longtemps, remplacera leu
douces causeries.

Chaque fois que le timbre de la pendule résonnait un tre
saillement agitait les membres de la Vicomtesse, et ses la
mes coulaient plus abondantes. La nuit se passa dans cet
veille solennelle. Le soleil perça d'un gai rayon l'étoffe q
tentait de lui défendre l'entrée de ce lieu attristé. Sous l
sourires de l'aube, la nature s'anima ; une harmonie unive
selle en s'élevant, monta, semblable à l'hymne de la reco
naissance. La cloche du monastère s'ébranla pour répond
à ce chant de la prière matinale.

Yolande ouvrit ses yeux, que la fatigue et les larmes fe
maient malgré elle.

Maurice n'eut pas sa première pensée ; ce ne fut point so
nom qu'elle prononça le premier.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle.

Il se tient tout près de ceux qui l'invoquent ; tout près
l'âme, qui se sachant faible, réclame son appui. Il s'em
pressa de se rendre à l'appel de la foi.

Que dit-il à la pauvre affligée ? C'est là un de ces ineffabl
mystères qui défendent à la parole humaine de les interpr
ter ; mais qui, comme tous les mystères de la religion, do
nent au cœur ce qu'ils refusent à la raison.

Yolande se laissa tomber à genoux, entraînant son ma
Quand elle le vit humble, recueilli, elle commença la priè
du matin. Avant de se relever, elle regarda tour à tour
Christ et Maurice et répéta deux fois :

— Je vous aime ! Je vous aime !

En ce moment, on frappa à la porte. Le vicomte fut ouvri
En l'apercevant, Armandine recula interdite.

— Le Trappiste qui doit dire la messe est arrivé. Madam
veut-elle que je l'habille ?

Le lieutenant, se plaçant de manière à interdire toute satisfaction à la curiosité de la chambrière, interrogea sa femme.

— Non, répondit-elle : je réparerai seule le désordre de ma coiffure.

Maurice poussa brusquement la porte.

— Je ne désire plaire qu'à Dieu, et à toi, reprit la Vicomtesse ; et tous deux, vous ne regarderez que mon cœur.

Elle entra dans son cabinet de toilette, lissa ses cheveux, jeta sur ses épaules un dolman blanc richement brodé, mit son chapeau et prenant la main de son mari :

— Allons, dit-elle.

Il la suivit.

CHAPITRE XXI

Agenouillé au pied du Tabernacle, le père Polycarpe priait avec ferveur. Enveloppé dans ses longs vêtements, le front couronné par le nimbe radieux que formaient les rayons de l'aurore ; les yeux attachés sur la croix avec une poignante expression de douleur, il rappelait l'Ange qui assista, impuissant, désolé, à la scène du jardin des Oliviers. Il veillait aussi sur l'agonie de trois nobles cœurs. Prêtre, il allait monter à l'autel pour offrir le sacrifice ; ami, il s'effrayait de l'obligation, qu'il avait acceptée, de joindre à la victime de l'amour, l'holocauste du dévouement.

Peu à peu, l'extase s'empara de lui, et comme Paul il fut ravi jusque dans les régions de la félicité ; jusque dans cette patrie du ciel qu'il voulait armer pour la cause de la patrie terrestre.

En ce moment, la famille entra, suivie de ses modestes amis de la ferme et de ses serviteurs.

Le comte et sa belle-fille prirent place sur leurs prie-dieu. Maurice traversa le sanctuaire, s'approcha du religieux et lui toucha légèrement le bras. Les yeux resplendissants du fils de Saint Benard s'abaissèrent à regret et devinrent humides en se fixant sur le soldat de la France. Il se leva et

tous deux se retirèrent derrière l'autel. Leur entretien dura quelque minutes, lorsque le vicomte reparut, il était transfiguré : la paix de sa conscience brillait sur son front.

Le chrétien, quelle sublime conception ! Un Dieu pouvait seul l'inventer, un Dieu pouvait seul lui permettre de s'élever si haut sans craindre qu'il fût plus grand que lui !

Yolande avait épuisé tout son génie dans la décoration de l'oratoire.

Des branches de sapin, habilement entremêlées, se dessinaient sur les murs blanchis, pareilles à de sombres pressentiments en un jour de bonheur; elles formaient des lettresqu i toutes, contenaient une prière. Des fleurs semblables aux consolations qui toujours se trouvent près de l'épreuve, enlaçaient la croix; leur parfum s'évaporait comme l'encens qui brûle devant le trône de L'Eternel ; de nombreuses bougies entouraient le Tabernacle, resplendissantes comme un témoignage de foi, brûlantes comme les flammes de la charité.

La statue de marbre blanc semblait s'animer, le visage de la Vierge-Mère, empreint d'une douleur majestueuse comme sa dignité, immense comme ses sentiments maternels, se colorait, tandis que ses yeux, d'où deux larmes venaient de s'échapper, paraissaient se détacher de son fils pour s'abaisser sur les enfants de son adoption.

Maurice ne pouvait s'arracher à la contemplation de cette auguste figure. Est-ce une réalité où une illusion, il retrouvait, dans son expression, l'expression résignée de celle qui priait près de lui, pour lui.

Jacques Constant attendait sur les degrés, tout fier du choix des chatelains, tout content de se voir revêtu d'une soutane rouge, d'une belle aube de dentelle, d'un camail dont les reflets chatoyants l'éblouissaient, et surtout, pénétré de respect à la pensée de se trouver : lui, pauvre petit, si rapproché du bon Jésus, et répétant des paroles incomprises, mais saintes puis qu'elles faisaient plier les genoux de son père : il les avait retenues sans peine et les redisait avec transport.

Depuis l'horrible, l'inoubliable scène de danger et de dévouement dont il avait été la cause, il était sage, sérieux; priant souvent ; implorant pardon, miséricorde pour les enfants indociles : demandant à Celui qui peut tout, de récompenser son grand ami, il n'osait dire son oncle. Loïse le lui ayant expressément défendu.

Lorsqu'il le vit triste, assombri, il voulut connaître les

motifs du chagrin de Franz ; il lui fit mille agaceries, passa ses doigts dans sa barbe et lui demanda à l'oreille :

— Tu as de la peine ?

— Je pars, mon enfant, je vais à la guerre.

— Oh ! ce doit être bien amusant ! Emporte-moi, mon grand ami.

— La guerre tue les petits garçons.

— Et ceux qui ne sont plus petits ?

— Aussi.

— Mais je ne veux pas que tu deviennes mort, comme j'allais le devenir sans toi ; que faut-il faire pour empêcher ?

— Prier.

— Oh ! de tout mon cœur.

Et croisant ses petites mains, il continua :

— Mon Dieu, que les fusils ne lui fassent aucun mal ! Est-ce bien ?

— Ajoute : Que surtout mon ami soit le vôtre !

En se trouvant si près de l'autel, le fils de Césarine crut que le Seigneur entendrait mieux, exaucerait plus certainement ses supplications. Dans sa naïve confiance, il ne se trompait point. Le Tout-Puissant, le Très-Haut l'écoutait avec attention, ordonnant aux anges de cesser leurs mélodies, afin que la prière de leur frère exilé résonnât dans l'immensité du paradis, comme le chant du jeune passereau résonne dans l'espace, lorsqu'il salue pour la première fois l'astre dont il attend la chaleur, la force, la vie.

L'enfant priait avec ferveur, répétant, les estimant plus belles et meilleures, les paroles du cuirassier : « Que surtout mon ami soit le vôtre ! »

Être l'ami de Dieu, n'est-ce-pas que c'est là un sort digne d'envie, bien fait pour épuiser nos désirs et nous donner pour rivaux les séraphins eux-mêmes !

Le père Polycarpe parut vêtu de ses habits sacerdotaux ; il s'inclina avant de monter à l'autel, Jacques agita la clochette d'argent.

A ce bruit, Yolande leva les yeux et les attacha avec effroi sur le ministre saint. L'Eglise fêtait un de ses martyrs et la pourpre, pareille à un sang généreux, teignait les vêtements sacrés. Une pensée déchirante s'empara de l'âme de la vicomtesse ; elle regarda son mari ; il priait avec force et, ni le regard de sa femme, ni les sanglots étouffés par le respect, qui, cependant, arrivaient jusqu'à lui, ne parvenaient à la distraire et à ramener une teinte légère sur son

visage pâli. Peu à peu, la douleur se tut : on n'entendit que la voix grave, harmonieuse du religieux, à la quelle répondaient les timides accents de l'enfant du laboureur.

Bientôt le silence remplaça ce langage encore trop humain.

Anéanti sous la majesté du mystère, effrayé de sa dignité. le prêtre, courbé sur l'autel, tenant entre ses doigts le pain du miracle, soutenait un combat intérieur. Enfin, son humilité cédant, il tomba sur les genoux, éleva les mains, ses mains qui portaient le Dieu qu'il venait de proclamer trois fois saint.

Les assistants se courbèrent, les battements de leurs cœurs se ralentirent, le fardeau qui les accablait fut enlevé, il n'y avait que des chrétiens croyant plus fortement que jamais, parceque plus que jamais ils avaient souffert.

M. de Volbec se leva, marcha vers la table sacrée. Maurice le suivit ; Yolande prit place entre eux : gracieux trait-d'union qui les unissait toujours et surtout pour les choses du ciel.

Franz, qui pleurait en retrouvant une félicité oubliée, méconnue depuis plusieurs années, vint se ranger après sa fiancée.

En regagnant son prie-Dieu, la vicomtesse se rapprocha de celui de son mari, et, involontairement peut-être, s'appuya contre l'épaule de Maurice. Il l'éloigna avec douceur :

— Sois à Dieu, dit-il : à Dieu seul !

Les mains de la jeune femme se joignirent avec une ferveur inaccoutumée, elle pencha la tête du côté de la croix en murmurant :

— A Dieu seul !

En effet, cette divine cène ne précédait-elle pas une nouvelle passion ?

N'était-ce pas le pain des voyageurs, le viatique de ceux qui vont entrer dans l'éternité qu'avait reçu celui qui se disposait à marcher vers la mort ?

Qui pouvait dire si ce jeune homme plein de vie n'a point parcouru la route, belle mais courte, d'une existence prématurément brisée ? Si bientôt, il ne s'arrêterait pas aux frontières du temps ? Qui retient quand sonne l'heure marquée par Dieu ? Qui peut prolonger d'une seconde cette heure retoutable ? Aucune puissance humaine : pas même l'amour !

Aussi était-ce à notre Père Céleste que s'adressaient les cœurs brisés.

Maurice, seul, ne songeait point au retour, même en remettant au Seigneur le trésor qu'il tenait de sa libéralité, il ne demandait pas non plus que le calice de la souffrance physique fût écarté de ses lèvres; il ne demandait pas un ange pour l'instant de l'agonie; mais il en réclamait un pour l'introduire dans le monde de la paix. Une sainte mort couronnait la vaillance, l'héroïsme.

Avant de bénir l'assistance, le Père Polycarpe se retourna, et debout, le visage éclatant comme celui de Moïse au sortir des nuées du Sinaï, la poitrine gonflée par la charité, cette leçon du calvaire, il parla de confiance, d'abandon, de repos, de joie. Mots, qui pour tout autre que pour un catholique, mots qui dans un autre bouche que dans celle d'un ministre des consolations divines, eussent été pleins d'une amère ironie, d'une sanglante dérision. Mais ils étaient plus doux que les soupirs d'une lyre ; plus suaves que l'odeur des roses ; plus fortifiants que ces breuvages qui redonnent au corps épuisé la vigueur de la jeunesse ; ils étaient dignes de celui qui les prononçait, comme il était digne de les prononcer. Il acheva en disant :

— Soyez heureux et réjouissez-vous de ce que Dieu, vous honorant d'une attention spéciale, vous demande aujourd'hui ce qui ennoblit le plus sa plus noble créature, un cri de foi : *Credo* ; une parole de résignation : *Fiat* ! Non-seulement il vous les demande par mon entremise ; moi, son indigne serviteur, le moindre d'entre tous ; mais il les réclame par l'organe du Pontife Sacré, l'honneur du Christ, la gloire de la chaire de Pierre, Pape infaillible ! et par celui plus terrestre mais cher aussi, de la Patrie.

En entendant le religieux annoncer la promulgation du dogme qui depuis longtemps était pour elle un article de foi, la vicomtesse regarda son mari. L'inquiétude perçait dans son regard : elle connaissait les doutes, elle eut peur de la résistance.

Le fils d'Ida devina cette pensée et dans un sourire, semblable à un rayonnement, il répondit :

— Je crois comme aurait cru ma mère ; comme croit ma femme.

Avant de quitter l'oratoire, le moine et le guerrier s'embrassèrent.

Au sortir, Jacques courut à la châtelaine pour la remercier. Avec l'élan qui caractérise l'enfance, il réclama un baiser. Loïse se souleva ; il noua ses deux bras autour du cou

de la grande dame et se mit à pleurer. Une larme brûlante se mêla aux siennes.

— Que n'ai-je un fils ; un fils qui ressemble à son père ! dit la vicomtesse. Un petit Maurice que je puisse nommer mille fois par jour, regarder sans cesse, à qui je communiquerai mon admiration, mon amour pour toi.

Elle tendit la main à son mari : il voulut sourire il ne le put. Ce regret, en s'ajoutant aux autres, l'accablait, il ressaisit avec peine son empire sur lui-même, et répondit :

— Espérons : ce sera le cadeau du retour.

Jusqu'à ce moment parfaitement heureux, il n'avait point éprouvé la souffrance ressentie par sa compagne ; elle lui fut révélée tout d'un coup, profonde, complète, irrémédiable.

Le déjeuner attendait. Yolande s'excusa, en prétextant que son appétit, accoutumé à la paresse, ne se prêtait nullement aux exigences de cette heure. Le lieutenant versa un verre de vin de Madère, prit un biscuit, le porta à ses lèvres et le rejeta en disant.

— Il me faut une autre nourriture : mon cœur est affamé.

Les membres de la famille se rapprochèrent, le silence s'établit.

Chacun désirait parler, personne ne l'osait. Cependant le temps pressait, l'instant écoulé ne se représenterait plus ; ce que l'on se taisait deviendrait, peut-être, le secret de la tombe.

Quelques minutes encore !

— Maurice, recommanda la vicomtesse, porte toujours ton scapulaire ; ne te sépare jamais de la médaille que tu tiens de ta mère ; promets-le moi. Promets-moi aussi d'accepter un objet qui m'ait appartenu, auquel se rattachent mes souvenirs, mon affection.

Otant de son doigt une bague enrichie de diamants.

— Elle me vient de celle que la mort me ravit alors que je ne pouvais l'aimer ; mon père la lui avait offerte le soir de leurs fiançailles, mon aïeul me la donna le jour de mon bonheur suprême. Depuis elle a brillé parmi les tiennes comme une joie calme au milieu d'un bonheur enivrant. Tu en auras besoin, je ne sais comment cela se fera, mais ma chère bague te sera de secours.

Refuser eut été cruel. Maurice accepta en jurant de ne point se séparer du bijou.

— Pourquoi ? La guerre a des rigueurs terribles, inflexibles; à côté du pillage, la famine. Qui te dit que tu ne sentiras

pas les étreintes de la faim ? Alors, vends la bague ; si tu es blessé, laisse-la à qui t'aura soigné ; si tu es fait prisonnier, achètes-en ta liberté, ou du moins adoucis les horreurs de la captivité.

— Si je vis, je te la rapporterai, comme je te rapporterai ma foi et mon amour. Si je meurs... Il hésita... Ne me plains pas : une mort utile est un bienfait, car elle est un titre de gloire devant les hommes, de miséricorde et de pardon devant le Seigneur.

Six heures sonnèrent. Tous trois tressaillirent.

L'officier prit son képi et présentant le bras à sa femme :

— Je dois partir.

Elle obéit, en s'appuyant sur lui, elle sentit qu'il tremblait.

— Ma bien-aimée, reprit-il, je ne te férai pas de promesse que je ne saurais tenir ; je ne te consolerai point par des paroles indignes de ton courage ; je te dirai simplement : Lève les yeux, mon amie, ma sœur, mon âme ! regarde le ciel, rappelle-toi l'avant-goût des félicités qui nous a été donné ce matin ; soutiens-toi par l'assurance que ce bonheur ne saurait nous être enlevé, qu'il est une vie sans fin ; qu'il est, là-haut, des unions sans nuages, sans larmes. La nôtre à été belle, trop belle ! le monde nous plaindra, peut-être. de ce qu'elle sera courte ; que ses regrets n'ébranlent jamais notre confiance ; que rien ne détruise notre amour : nous avons l'éternité pour nous retrouver, l'éternité pour nous aimer.

Les serviteurs accouraient, se pressaient pour saluer leur maître, et lui offrir leurs vœux ; Maurice les remercia en termes brefs, mais bienveillants. Le comte, qui s'était éloigné pour donner des ordres au cocher, rejoignit ses enfants ; il essaya de les fortifier en leur affirmant qu'il voyait un bon présage dans la beauté splendide du firmament.

Ils atteignirent bientôt la route de C...

— Adieu, ma Yolande !

— O Maurice, encore quelques pas !

Ils marchèrent pendant un instant ; l'officier s'arrêtant dit de nouveau :

— Il faut nous séparer.

— Pas maintenant, je t'en prie.

— Tu te fatigues.

— Oh ! non, j'irais avec toi jusqu'au bout du monde.

La route déclive traçait une ligne tortueuse, la poussière souillait l'herbe du fossé et le chèvre-feuille de la haie.

Arrivé au bas de la côte, Maurice répéta le mot cruel qui les brisait tous trois.

— Adieu !

— Laisse-moi t'accompagner là-haut, je pourrai te suivre des yeux, te voir quelques minutes de plus. Oh ! c'est une faveur... et les sanglots étouffèrent la voix d'Yolande.

Ils gravirent lentement la côte ; la voiture qui les suivait les devança ; au même moment, Franz et Loïse parurent au détour d'un chemin ombragé.

Netzler s'exprimait avec chaleur, la jeune fille dévorait ses larmes.

— Si je reviens, disait le soldat, je vous ferai oublier ce jour ; si je ne dois pas vous revoir, qu'un autre vous rende heureuse !

— Si vous revenez, je deviendrai votre femme , alors ce sera l'heure de la joie ! si vous tombez là-bas, je me résignerai et j'attendrai la réunion qui sera l'union ; car au Paradis, notre Père céleste bénira un lien approuvé par mon père.

Elle parlait ! la vicomtesse, elle, ne trouvait d'expressions que des sanglots .

Maurice, après l'avoir considérée, s'écria :

— Yolande, je t'adore !

Puis, comme si son cœur se fut échappé avec ce cri passionné, il s'éloigna sans porter à ses lèvres la main qu'il abandonnait, sans baiser le front décoloré qui s'inclinait.

Il monta dans le coupé. Le comte s'approcha pour fermer la portière.

En face de son sacrifice et du représentant de la gloire de sa maison, un orgueil avouable, légitime, vainquit sa tendresse alarmée.

— Souviens-toi, dit-il, que les pères de ton père te regardent. Que le présent, qui est toi, soit digne du passé qui fut eux.

— Ne craignez rien : je suis de vous ! n'ai-je pas, du reste, affronté plus que la mitraille ?

Et se courbant, il effleura les cheveux de Gaston.

— Aimez-la, implora-t-il ; reportez sur elle toute votre affection, je vous la confie ; soyez sa providence visible et bénissez-moi.

M. de Volbec posa un doigt sur la tête de son fils.

— A la vie, à la mort, reprit celui-ci et se rejetant sur les coussins de la voiture, il se cacha le visage.

Un instant après, les voyageurs avaient disparu ; un tour-

billon gris s'élevait sur la route, le bruit des roues arrivait comme un gémissement.

— Ils sont partis ! soupira Yolande.

— Oui, mais le bon Dieu est avec eux et il nous reste le droit de pleurer, répondit Loïse redevenue forte par dévouement.

CHAPITRE XXII

Il existe des natures dont le courage grandit avec l'épreuve, il n'est pas rare de les rencontrer chez les femmes. C'est une compensation glorieuse à une faiblesse trop souvent reprochée. Se dévouer fait partie de la vie de cette créature qui ne semble créée ni pour la résistance, ni pour le danger; de cette créature à laquelle on accorde volontiers le mérite de la grâce, mais à qui l'on dispute tout droit, tout pouvoir. Elle est pour la maison ce qu'est la rose au jardin : un embellissement, un parfum. Si jamais injustice fut révoltante, c'est assurément celle-ci.

Demandez à quiconque a souffert, demandez-vous à vous-même qui vous a apporté le remède ; sous quels traits vous est apparue la guérison ? Sous les traits d'une mère, d'une sœur, d'une épouse, d'une fille. Et vous, qui ne possédez point ces trésors ou qui les avez perdus, ne sont-ce pas une main, un regard de femme qui ont éloigné de vous la douleur, et ramené la vie ?

Vous êtes-vous arrêté à considérer cette religieuse, cet ange qui, calme, bravait près de vous, pour vous, un air empesté semant partout la destruction ? Vous êtes-vous enquis d'où lui venait cette sérénité, cette vaillance ? Pourriez-vous affirmer que vous trouveriez dans vos sentiments humanitaires le même empressement, le même bonheur à secourir ? dans votre force, l'héroïsme nécessaire pour tout exposer, tout sacrifier à un battement de poitrine, à un signal de détresse, à un cri de charité ?

La femme n'a nul besoin de lauriers ; elle ne veut ni succès, ni renommée ; elle sent trop combien tout cela est vain et fragile. Il lui faut autre chose. Elle cache son front sous un bandeau pour le dérober à la couronne ; elle écrase, de

tout le poids du dédain, cette beauté qui n'est point elle. Ce qu'il lui faut, ce sont des vertus, ces fleurs de l'âme ; des affections, ces fruits du cœur.

Mais elle est sublime surtout dans la privation de ce bonheur qui lui est aussi nécessaire, aussi indispensable que l'air. Brisée comme une plante qu'un vent d'orage a rompue, elle se tourne encore vers le soleil radieux qui illumine l'immensité. Elle est tombée ; mais la boue ne saurait souiller les corolles du lys qui, pour se préserver, s'appuie sur l'épine inflexible, mais protectrice.

Toute existence a son heure d'agonie, d'effroi ; pour tout voyageur, il est des nuits sombres et sans étoiles, des nuits où la route se perd et s'agrandit pareille à un désert ; pour tout nautonnier, il est des tempêtes : le ciel en feu, la mer ténébreuse ; le tonnerre qui gronde ; la vague qui gémit ; le rocher qui se dresse, le courant qui se cache !

Pour tout homme, il est des luttes ; il élevait un front superbe, insolent : la douleur passe, elle le touche ; alors il se lamente ou se roidit, avoue la souffrance ou la nie, et, s'il n'est chrétien, s'expose à la défaillance, au découragement qui mène au dégoût, ou se livre au désespoir qui précipite dans le trépas.

Seul, le croyant a le secret de la constance. Voilà pourquoi on rencontre de faibles femmes supportant des chagrins dont elles ne font jamais sentir le poids même à l'amitié qui tenterait de l'alléger,

Elles passent calmes et recueillies ; le cœur enseveli dans le suaire qui recouvre leur félicité ; mais l'âme dégagée de tout lien et flottant, libre, au dessus du tombeau.

Si dans ce tombeau dort ou va descendre un amour vivant, qu'est-ce alors que la vie ? Une veille funèbre ! Un de ces moments si terribles qu'après, tout bonheur en est effrayé, et que la tranquillité dans la jouissance s'évanouit à son souvenir !

Cette heure sonnait tôt et brusquement pour la petite fille du vieux guerrier ; sa frêle et délicate enveloppe cachait une énergie réelle et virile : son attrait n'était que le reflet de sa grandeur morale.

Abattue un instant sous la douleur, elle se releva bientôt. En vivant loin de son mari, elle ne devait pas cesser de vivre pour lui.

De retour dans son appartement, elle sonna Armandine. Celle-ci se fit attendre et entra affectant une tristesse qui n'eut point trompé sa maîtresse dans une autre circonstance ;

mais, en ce moment, toute compassion semblait un bienfait à la pauvre affligée.

Elle écouta donc, sans les interrompre, les lamentations officieuses de sa servante.

— Hélas! il est déjà loin, répondit-elle : qui sait s'il reviendra.

— Bien sûr, Monsieur le vicomte reviendra; il est trop jeune, que Madame me pardonne, trop beau, trop heureux pour mourir!

Puis, si Dieu tient à se montrer juste, il doit cela à Madame, qui est si pieuse que beaucoup de personnes en sont étonnées.

— Taisez-vous.

— Je me tais; je sais que mes paroles ne valent pas la peine d'être écoutées.

La vicomtesse se tourna vers Armandine.

— Je n'ai point l'habitude de mépriser qui que soit, dit-elle. Mais sachez que la louange est souvent blessante; elle l'est surtout lorsqu'on la prodigue à la créature après l'avoir refusée au créateur.

Aidez-moi.

— Madame veut-elle que j'arrange sa coiffure?

— Partagez mes cheveux; faites-en deux tresses. Plus dur!.. Serrez-les davantage.

— Je ne comprends pas.

— Je me comprends, moi. Attachez-les d'une manière simple et mettez cette résille.

Un cri de saisissement accueillit cet ordre. Ternir l'éclat d'une magnifique chevelure; l'enfermer derrière des mailles serrées! Il fallut obéir.

La jeune femme, debout devant sa glace détacha les boucles d'oreilles et le médaillon d'or qu'elle portait, les plaça dans un écrin et négligemment l'enferma dans un tiroir.

— Maintenant, reprit-elle, apportez-moi ma robe brune.

Protestations de plus en plus indignées.

— Comment! je ne puis croire!.. Ce costume que M. le vicomte détestait! Ce costume qui sied si mal à Madame et qui serait bon, tout au plus, pour une fille comme moi!

— Allez le chercher, vous dis-je.

Armandine se mordit les lèvres pour contenir son dépit; elle fureta longtemps dans un vaste placard et rentra portant la robe si blamée; elle la jeta sur le lit, en répétant :

— Quelle horreur! quelle horreur! Une jupe unie; une

tunique garnie de boutons recouverts en pareil; un corsage à fourrer une maïeux! Et penser que Madame qui porte de la soie, qui pourrait mettre des rubis pour agrafes, qui possède une taille de nymphe va se vêtir de la sorte! comme pour aller à un sermon de pénitence, ou mieux encore, pour achever un deuil!

— Je suis en deuil! En deuil!.. Et les deux mains de la jeune femme pressèrent contre elle le sombre vêtement qu'elle revêtait.

Armandine exagérait les défauts de ce costume sorti des ateliers de la première couturière de Paris. Il était simple; mais cette simplicité n'avait rien de vulgaire, rien de mesquin. Elle le savait; voilà pourquoi elle renchérissait sur des griefs peu fondés, qui acceptés, eussent tourné à son profit.

Elle ne put cependant se défendre une exclamation admirative.

— Il faut que Madame soit bien belle pour le paraître dans cette toilette!

Jamais phrase n'avait sonné si faux aux oreilles de la vicomtesse : ses grands yeux étincelèrent.

Le comte, en la revoyant eut la même pensée; il se garda de l'exprimer, et se contenta de caresser avec un geste paternel, les cheveux baissés de sa fille.

L'existence uniforme des années heureuses reprit son cours sans toutefois ramener la joie de chaque instant. Lorsqu'un fleuve débordé rentre dans ses limites, il coule silencieux et lent comme naguère; mais ses bords ont perdu leur charme et la désolation règne sur ses rives.

De nombreux visiteurs accoururent au vieux manoir pour y apporter leur tribut de condoléances, leur témoignage d'amitié. De ce nombre fut le marquis de Viesville, le compagnon d'enfance de Gaston; il vint avec sa femme et sa fille aînée. Rarement Paule accompagnait ses parents à Volbec.

C'était une étrange personne que cette Paule. Elle avait beaucoup d'admirateurs; beaucoup aussi lui disputaient le prix de la grâce.

Au reste, elle semblait s'attacher à mériter l'opinion la moins favorable, et se montrait constamment, complétement indifférente à l'autre.

Sa vie, comme sa beauté, se présentait sous forme d'énigme; elle n'aimait point le monde, et ne perdait aucune occasion d'y paraître; elle vantait la solitude et ne pouvait demeurer seule un instant; sa piété, minutieuse dans les

petites choses, devenait indifférente lorsqu'il s'agissait d'un grand devoir ; elle ne mettait aucune façon à s'affranchir de toute obligation. Ceux qui l'avaient connue enfant prétendaient qu'une souffrance secrète, inavouée, une illusion détruite bouleversaient son âme : ce lac pur, où, maintenant, se réflétaient rarement un rayon de soleil, un peu d'azur.

En entrant dans le salon, elle s'avança vers la châtelaine. Celle-ci tendit la main, puis la laissa retomber sans proférer un mot : l'envie de pleurer l'étouffait.

Elle s'assit, n'osant regarder cette jeune fille, dont le regard la couvrait d'une flamme intense. A ce moment, Paule était jolie : ses yeux gris, brunissants, brillaient au travers de ses cils noirs ; son front proéminent et blanc paraissait plus blanc sous des touffes de cheveux frisés ; son teint était animé ; ses lèvres vermeilles, soulevées par un sourire, laissaient apercevoir des dents nacrées.

Ce sourire glaçait Yolande. Etait-ce ainsi que devait l'aborder la compagne d'enfance de Maurice, la sœur de Gontran ? si quelqu'un lui eut répondu affirmativement, qu'elle n'aurait pas été sa surprise ! et pourtant, c'était ainsi, oui, c'était ainsi ! que devait se montrer celle qui n'avait su apprendre la dissimulation.

Paule froide, railleuse, cruelle sans remords, haïssait la fourberie dans les autres ; l'apparence chez elle l'eut révoltée.

Elevée avec Maurice ; elle éprouvait pour lui une affection égale à l'affection qu'elle portait à son frère aîné ; sa vanité enfantine se faisait un jeu de plier la volonté de son ami : volonté souvent rebelle et dont la douceur seule triomphait. La petite fille le comprit et se montra douce avec lui. En grandissant, ses sentiments grandirent aussi. Le fils du comte restait près d'elle ce qu'il avait toujours été : elle ne le crut pas. Son cœur et son imagination s'enflammèrent ; elle calcula les chances, les probabilités, les assurances de la réalisation de son rêve. Alors elle voulut être belle, car elle se croyait aimée. Quelle fut sa douleur en apprenant que l'échafaudage de sa félicité croulait ; qu'une étrangère plus jeune, moins noble — elle lui refusait même le mérite d'une beauté égale à la sienne, — l'emportait. Elle cacha sa déception ; força son cœur au silence ; affecta une gaieté qui n'était qu'un étourdissement. Sa mère, inquiète d'abord, fut bientôt rassurée. Rassurée !

Le soir où le vicomte annonça à sa famille l'événemen qui fixait sa destinée, dans le regard de Paule, s'alluma u feu qui brilla comme un éclair.

Le jeune homme lui demanda un peu de son amitié pou Yolande, elle détourna la tête ; il lui prit la main, ell l'arracha et, sans plus s'occuper de lui, s'abandonna o parut s'abandonner au plaisir de la conversation.

Cette conduite frappa Maurice, et lui suggéra un parallèl qui ne fut point en faveur de Paule et qui le reporta e esprit près de la charmante enfant qui, au nom de Mlle d Viesville, s'était écriée : « J'en ferai mon amie : si elle l permet. »

Par un effort dont la passion froissée est seule capable la fille du marquis vint, parée et souriante à une fête qui s changeait pour elle en supplice.

Yolande, en la voyant pour la première fois, éprouva u attrait puissant, une répulsion insurmontable ; elle admi rait, aurait voulu aimer celle que facilement elle eût dé testée. Elle vainquit ce mauvais mouvement et employ toutes les séductions de la bonté pour gagner Mlle d Viesville qui échappa à son influence.

La jeune femme souffrit de tant de froideur ; pourtan elle l'aurait oubliée si Paule, lors de sa visite, eut mêlé un larme à ses larmes, si elle se fut ressouvenue de son ancienn amitié pour Maurice. Elle ne s'en souvenait que trop !

Avant de prendre congé de la vicomtesse, elle sollicita l permission de revenir.

A cette demande, Yolande éprouva un frisson ; il lu sembla qu'un bloc de glace tombait sur sa poitrine ; ell répondit cependant avec son affabilité habituelle :

— Avez-vous besoin d'une telle permission ? Ne savez vous pas que votre présence nous est aussi précieuse qu'a gréable.

Elle ajouta, en plongeant ses yeux, où les pleurs n séchaient plus, dans les yeux brillants de Paule :

— Maintenant surtout que l'épreuve nous atteint ; main tenant que nous avons à parler d'absents aimés.

L'ombre de l'attendrissement ne se peignit pas sur l beau visage, régulier comme celui d'une magnifique statu d'albâtre, immobile comme lui.

CHAPITRE XXIII

Maurice écrivait souvent ; sa femme et son père se disputaient ces trésors. Les idées du comte se transformaient : la confiance, l'enthousiasme de son fils le gagnaient ; il en vint à dire aussi : « Cinq contre un et nous pouvons encore être vainqueurs. » Il étudiait sur une carte le plan qu'il croyait adopté par nos stratégistes.

L'armée allait marcher vers le Rhin. La lettre qui l'annonçait aux habitants de Volbec était plus tendre, plus grave, plus résignée que les précédentes. Les sentiments humains se fondaient dans des sentiments plus élevés, on sentait que le cœur qui avait dicté ces lignes prenait ses inspirations bien haut, que l'âme se réfugiait dans ses affections et dans le ciel.

Une main ferme avait tracé le mot de la séparation : adieu ; mais une larme devait s'être mêlée à l'encre plus blanche là qu'ailleurs. Le comte et Yolande relurent ce témoignage suprême avant la prière du soir et se séparèrent après un muet embrassement.

Loïse partageait la chambre de la vicomtesse ; on dressait pour elle un lit près de celui de sa bienfaitrice.

La châleur était étouffante, de gros nuages, aussi sombres que la nuit, envahissaient l'orient et voilaient l'astre timide qui tentait en vain de rassurer la terre. Les oiseaux frémissaient sous la feuillée ; les crapauds coassaient ; les chauves-souris fendaient péniblement l'air plus lourd que leurs ailes fatiguées.

Debout près de la croisée ouverte, la fille de Prudence interrogeait avec anxiété l'horizon menaçant.

Au moment où Mme de Volbec entra, la nature gémit, le firmament s'éclaira d'une lueur blafarde. Les deux chrétiennes se signèrent.

Une sourde détonation éveilla les échos, et troubla la terre jusque dans ses entrailles.

Loïse ferma les persiennes ; mais l'horrible clarté pénétrait et jetait sur tout des teintes sinistres. Un tonnerre répondait à un autre tonnerre ; on eut dit que semblables à des adversaires acharnés, ils se poursuivaient dans une étroite lice. Parfois ils réunissaient leurs efforts afin

d'ébranler la cime de la colline, d'entraîner après eux les pierres du sommet : fatigués de cette lutte, ils descendaient dans la vallée, sur laquelle pesaient lourdement l'atmosphère embrasée et les vapeurs brûlantes qui sortaient de la rivière, tour à tour rouge comme une traînée de sang, noire comme le fond des abîmes qu'elle recélait.

Pas une goutte d'eau ne s'échappait des nuées qui paraissaient ne renfermer que du feu, et qui roulaient, emportées dans l'espace, pareilles à des torches à demi éteintes.

Pressées l'une contre l'autre, l'épouse de Maurice et la fiancée de Franz priaient et tremblaient. Elles avaient peur, non pour elles, mais pour ceux qui, à cette heure, entraient en campagne.

Chaque éclair livide, chaque roulement lugubre leur apportaient une terreur nouvelle ; elles y lisaient des présages de désolation. Dieu lançait sa foudre lorsque la France tirait son épée, voulait-il donc la briser lui-même ? ce bruit effroyable était-il le langage de sa colère ?

Le comte vint s'asseoir près d'Yolande ; d'abord elle ne parut pas l'apercevoir, enfin elle lui dit :

— Mon père, je ne sais vaincre un effroi superstitieux. Je crains de pécher et pourtant comment ne pas trembler pour lui ?

— Il est trop loin pour que cet orage le menace ; vous vous alarmez à tort, mon enfant. Tenez, voici le meilleur moyen de vous assurer : récitons le chapelet.

Un éclair déchira les nues.

Sainte Barbe et Sainte Fleur,
La croix de mon Sauveur
Tous ceux qui vous adoreront.
Jamais ne périront !

Murmura Loïse en baisant la croix de son chapelet.

Loin de sourire de cet acte de foi, M. de Volbec et sa fille répétèrent les dernières paroles avec cette confiance qui refuse aux raisonnements subtils ce qu'elle accorde à l'assurance qui repose, soutient, vivifie.

Puis Gaston commença d'une voix pénétrée, la prière qui fait l'orgueil et la joie des serviteurs de Marie.

Il avait achevé, que la jeune femme, les lèvres collées sur les perles bénies, priait encore. Au moment où elle ache-

vait, une lumière douce et calme brilla à travers les lames des persiennes, la lune se montra joyeusement. Dieu agréait le vœu d'Yolande.

Le lendemain, elle s'enferma dans son atelier, y passa l'après-midi en compagnie de son beau-père. Elle sortit le regard rayonnant d'inspiration.

En la voyant, Loïse ne lui adressa pas les reproches qu'elle avait préparés dans sa solitude. L'ennui, l'inquiétude disparurent : la curiosité seule demeura et dicta une question. Si adroite que fût cette demande, elle n'obtint d'autre réponse que celle-ci :

— C'est un secret : toutefois tu le sauras si tu consens à pénétrer dans le sanctuaire.

— Oh ! Il ne faut pas de ligne de démarcation pour m'empêcher d'approcher de ce lieu redoutable ! L'art est un dieu ombrageux, exigeant : je ne saurais lui payer le tribut qu'il réclame.

Elle reprit sa broderie en faisant une petite moue malicieuse.

CHAPITRE XXIV

Ici je me trouble et j'hésite. Je suis tentée de briser ma plume ! car mon impuissance m'accable ! je sens que je ne saurai m'élever à la hauteur de mes sentiments et parler autrement qne par mes larmes. Des larmes ! elles ont coulé en ces heures d'infortune et depuis... depuis, encore, toujours ! Pauvre chère France ! c'est ta douleur que je dois redire, c'est l'épine qui transperça ton sein que je dois retourner dans ta blessure encore saignante mais cette épine douloureuse comme celles du calvaire, est glorieuse comme elles ! Ce n'est point sans orgueil que l'on répète ce nom de triste mémoire Reichshoffen ! Ce n'est pas sans orgueil que l'on appliqua à ce jour de deuil général, cette parole prononcée en un jour de deuil particulier : « La France connut alors un genre de gloire nouveau : la gloire des vaincus. (1) »

(1) Cochin.

Oui, vaincus, ils combattaient encore, nos héroïques défenseurs! et l'ennemi dut se demander si sa force ne deviendrait pas inutile contre tant de vaillance, il sut, du moins, que l'âme du soldat français est un foyer que tentera en vain d'éteindre l'eau débordante de l'adversité !

Ils avaient combattu comme autrefois combattirent leurs pères et cependant il fallait reculer ; c'est-à-dire, laisser l'étranger faire un pas de plus sur le sol sacré abandonné à la profanation.

La honte gonflait la poitrine oppressée de Maurice, qui tourmentait son épée, et labourait de ses éperons les flancs de Sans-Peur dont les naseaux brûlants s'élevaient avec impatience. L'animal bondissait ; il eut dévoré l'espace, couru là où le danger et le trépas attiraient invinciblement l'officier plus pâle sous l'effort que lui imposait l'obéissance qu'il ne l'eût été sous les étreintes de l'agonie.

Les yeux du vicomte, brillants des feux du soleil et du combat, ne se détachaient pas d'un point obscur : ce point, c'était l'ennemi, l'envahisseur, le vainqueur ! Tout disparaissait de sa pensée ; il cessait d'être époux et fils ; il ne savait qu'une chose : il ne se souvenait que d'un titre : Français. La douleur, entrant dans son âme, y creusait un abîme dont les grondements sourds ressemblaient au bruit annonçant la colère contenue d'un volcan.

Il regardait toujours le point obscur ; et le point obscur s'épaississait : ainsi pendant une tempête s'amoncellent de sombres nuages, que le vent partage et rejette ; mais qui s'entassant opposent une force insurmontable à la force qui, d'abord, les a repoussés.

Les ennemis se multipliaient ; ils s'abattaient sur le champ de bataille pareils à ces vautours qui arrivent en troupes nombreuses pour se rassasier des restes du carnage et achever une victime à moitié dévorée.

Ils oubliaient l'inquiétude de la matinée ; ils oubliaient qu'ils avaient reculé ; qu'ils étaient venus se briser contre ces remparts sapés maintenant ! Qu'importe ! le succès efface tout : la défaite seule ne permet pas à l'oubli de recouvrir l'incident à peine remarqué, la faute inaperçue que l'on se reproche comme un crime : souvenirs amers que ne peuvent adoucir et l'assurance du devoir noblement rempli et le verdict de la conscience. Ils triomphent ! Mais ils sont 140,000 contre 35,000. A ce nombre s'ajoutent d'autres nombres. Ils reviennent à la charge !

Voici l'heure du dévouement ; celle de la victoire s'est évanouie dans un glas. Il s'agit, non de vaincre ; mais de mourir.

A cette espérance, le sourire reparait sur les lèvres de Maurice ; son cœur bat à l'unisson des cœurs de ces vaillants qui ne demandent pas mieux, eux aussi, que de donner à leur pays cet éclatant témoignage. On résiste encore sur le front de bataille ; mais les Allemands menacent de tourner nos positions.

Le général de Lartigue appelle les cuirassiers : sa dernière ressource. Enfin ils vont offrir au monde le spectacle de l'héroïsme, se mesurant avec une puissance qui ne le peut vaincre qu'en le grandissant encore ! Enfin ils vont léguer à l'histoire un de ces épisodes qui, recueillis avec respect, écrits avec admiration, forment ses plus belles pages ! Enfin ils vont marcher !

Maurice, qui a su taire son désespoir, cherche quelqu'un à qui exprimer sa satisfaction. Franz le comprend et se rapproche : tous deux envoient en même temps un adieu aux êtres chéris loin desquels ils vont tomber sans doute.

Une voix domine la voix intérieure qui résonnait dans l'âme du vicomte : près de lui vient de s'arrêter le général Duhesme, courbé sous la maladie et sous l'émotion poignante qu'éprouve l'ami qui abandonne son ami au sort dont il connaît les rigueurs. Le brave militaire oublie la souffrance qui le torture et le prive de marcher à la tête de ses troupes. Un sentiment paternel — sentiment qui se trouve souvent dans le cœur de l'officier français pour ses soldats, pour ses enfants, comme il aime à les nommer, — fait monter des larmes dans ses yeux qui se fixent avec fierté et regret sur sa belle brigade.

— Mes pauvres cuirassiers ! murmure-t-il.

Maurice entend cette parole ; oraison funèbre prononcée pour des vivants arrêtés au bord du vaste charnier, où sont rangés déjà tant de frères dont il va falloir partager le destin.

— En avant ! Allez ! Marchez !

De toutes les poitrines sort un cri, un seul ! comme, naguère, ceux qui allaient mourir saluaient le maître qui les vouait au trépas ; les cuirassiers s'inclinent devant le commandement, et de leur bouche sort un nom, un nom vénéré : Vive la France !

Ils s'avancent ; ils descendent, balayant sur leur passage ces hommes qui souillent la terre sacrée : ils vont toujours,

emportés par cet élan, par cette valeur dignes de briser les obstacles, dignes d'assurer le triomphe. Ils se précipitent sur Morsbronn, semblables à un large fleuve; il est majestueux et terrible, pourtant il va bientôt se perdre dans l'Océan qu'il ne saurait éviter.

Le fils de Gaston brille entre tous ces héros. Une expression indéfinissable double sa beauté ; de sa cuirasse jaillissent mille étincelles qui, à chacun de ses mouvements, se multiplient, mais qui n'égalent pas l'éclat des flammes que lancent ses yeux ; sa main ne manque jamais la victime choisie.

Il avance toujours, emporté par son coursier haletant, couvert de sueur, blanc d'écume, frémissant sur ses jarrets d'acier ; mais docile à l'impulsion que lui imprime la volonté qui le maitrise.

Maurice va sans s'inquiéter des embûches, du péril ; sans s'arrêter à regarder autour de lui. Se retourner ? Mais s'il était frappé en ce moment ! S'arrêter ? Mais il veut voir de près l'ennemi dont le bronze écumant vomit la mitraille ; il veut mesurer son épée avec celles de ses adversaires ; il veut percer leurs rangs et leur crier un mot, qui dans toute langue, remue plus fortement que le dernier accord de l'instrument qui chantait ; il veut leur montrer jusqu'où peut aller un sentiment qui ne s'éteint pas même dans le tombeau; un sentiment dont l'immortelle durée procure le courage de lui sacrifier le temps. .

Il passe à travers la fumée tel qu'un météore sur l'horizon obscurci, ou plutôt, pareil à cette terrible antagoniste du genre humain qui semble lui prêter son empire et se détourner de lui. Pourtant il la cherche avec ardeur et croyant la renconter au milieu des balles sifflantes, des obus, dont le crépitement lui paraît un rire insolent, il se précipite parmi la poudre et les projectiles.

Au détour d'une rue, il aperçoit un soldat qui s'éloigne ; fuit-il ? L'indignation allume en lui un violent courroux, qui bientôt fait place à la douleur. Netzler ? C'est lui !

Maurice se soulève et retombe avec accablement sur sa selle.

— Si je l'ai aimé, murmure-t-il, c'est que je le croyais digne de mon amitié. Je me battrai pour deux.

Cette pensée qui le poursuit sans relâche ajoute une nouvelle affliction aux afflictions de ce jour.

Tout à coup, il se trouve face à face avec Franz.

— Je reviens de visiter la tombe de mon père, dit celui-ci, la mienne n'en sera pas éloignée : je fermerai les yeux là où ils s'ouvrirent à la lumière.... Oh ! mourir loin d'elle !

Maurice pâlit ; mais reportant son cœur troublé aux pieds de la Patrie.

— C'est pour la France ! s'écrie-t-il.

Il s'éloigne au galop de son cheval. Une douleur aiguë le force à s'arrêter ; un froid étrange court dans sa chair déchirée et, son sang, s'échappant d'une blessure profonde ruisselle sur son épée et se mêle au sang étranger dont elle dégoutte. Le coup part de loin, celui qui l'a dirigé se cache encore, tant paraît terrible le Français blessé.

Il secoue la tête pour chasser la souffrance, qu'il veut bien ressentir à la condition de la dominer. De sa main gauche il saisit l'arme qui lui échappe et se penchant sur la crinière de Sans-Peur :

— A toi de mériter ton nom. En avant ! toujours en avant ! Sinon je s'aurai t'y contraindre.

Le cheval aspire longuement l'air enivrant et se précipite dans la mêlée.

Lorsque la balle du chasseur en sûreté dans le hallier atteint le lion qu'il guettait, le fier animal s'élance du côté de son agresseur. Le sable se rougit de son sang, le désert s'épouvante de ses rugissements, lui n'écoute ni sa douleur, ni sa voix : il n'écoute que sa fureur, il ne songe qu'à la vengeance. Et c'est seulement après avoir résisté jusqu'au bout, qu'il se couche, lèche sa plaie agrandie, et terrible, se défend encore par ses regards mourants.

Ainsi Maurice combat, malgré la blessure dont il dédaigne de s'occuper ; mais sa main, moins habile, manque le but : il chancelle. Franz le rejoint — il est temps — un instant encore et il faudrait le chercher parmi les nombreux blessés ou les morts plus nombreux.

— Sortons d'ici, dit l'Alsacien.

Un sourire éclaire le visage tranquille de l'officier.

— Tais-toi, répond-il ; laisse-moi mourir tout à fait. Si tu échappes à cette boucherie, sers la France et va là-bas.

— Votre présence seule consolera. Vous êtes épuisé, mon lieutenant : vous ne pouvez plus rien. Je vous sauverai.

Maurice, incapable de résister, permet à Franz de le guider. Celui-ci s'arrête près d'une chaumière, descend de cheval, prie le vicomte de l'imiter . En mettant pied à terre, le

blessé s'affaisse dans les bras de son compagnon. La tentative difficile devient presqu'impossible.

Netzler ne se décourage pas ; il place sur ses épaules le corps sans mouvement, et plié sous son fardeau, il se dispose à franchir l'obstacle que forment plusieurs cadavres, un sifflement sinistre perce ses oreilles, il roule, entraînant celui qu'il voulait dérober au trépas et demeure enseveli sous un linceul de poussière et de pierres pulvérisées.

La nuit cachait l'horreur de ce lieu de désolation lorsque Maurice rouvrit les yeux ; il ne se souvenait plus ni du combat, ni de l'héroïque mais inutile résistance qui faisait de lui un héros et un blessé. Il tenta d'infructueux efforts pour percer l'ombre qui l'environnait et chasser les tènèbres plus épaisses qui avaient envahi son esprit : il n'y put parvenir.

Des cris plaintifs s'élevaient et expiraient sur les lèvres qui se fermaient pour toujours ; des hommes pareils à des spectres, agitaient dans le vide des mains suppliantes et se rattachaient aux débris inanimés, aux restes de leurs compagnons d'armes demandant à la mort de les protéger contre la mort ; hélas ! l'épi, que la faux du moissonneur touche, tombe et se mêle à la gerbe déjà liée.

Maurice ne songeait point à la vie. Etendu sur la terre, dure et humide couche, lit d'agonie du soldat, condamné à toutes les angoisses de l'isolement et de la fièvre, il souffrait sans soupirer, ou plutôt privé de consolations humaines il savourait celle, que lui offrait l'ange qui le veillait, ange qui fut sa mère. Soutenu par sa bienfaisante compassion, soulevé dans les bras qui lui avaient servi de berceau, il demeurait entre le ciel et la terre, attiré vers l'un, retenu par l'autre, semblable à un de ces petits bateaux dont le vent se joue, et qui pourtant demeurent grâce à l'ancre, leur force et leur appui.

L'aurore, en se levant, baigna de ses larmes les victimes de la guerre et rappela l'officier à la réalité. Peu à peu, la veille se retraça devant lui, comme se retrace un souvenir de désolation éloigné par le sommeil ; il essuya le sang qui l'aveuglait, et chercha d'un œil obscurci l'ami dont il entendait ou croyait entendre la voix. Quand il l'aperçut, deux larmes glissèrent sur ses joues empourprées. Se soulevant sur le coude, il interrogea.

Franz, pour la première fois, ne répondit pas.

— Il est mort ! pensa Maurice.

Mort ! répéta-t-il en posant sa main blessée sur la poitrine de Netzler ; mort !..

Et laissant retomber lourdement sur le sol détrempé son front largement ouvert :

— Mort !.. à mon tour. Vive la France !

Il articula ; mais plus faiblement :

— *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. In te speravi, non confundar in æternum.*

CHAPITRE XXV

Pour quelques heures, la petite ville de C... était sortie de son apathique tranquillité. Sa grande place métamorphosée en champ de foire présentait un spectacle animé. Le bruit retentissant de la grosse caisse atténuait l'effet désagréable du son perçant des fifres, et couvrait, par moments les voix éraillées des pitres, qui répétaient pour deux sous leurs sempiternels boniments, leurs stupides calembours, et invitaient à venir admirer des choses belles, rares, uniques : des sauvages ornés pour une expédition lointaine ; une baleine capable d'avaler un navire sans que les mâts l'obligeassent à un grand effort de mâchoire ; l'incomparable femme géante, près de laquelle Goliath eut paru petit ; un homme nain, merveille lilliputienne se trouvant à l'aise dans une bonbonnière ; les diseuses de bonne-aventure qui lisent dans le fond de la main les destinées à venir ; le cornet magique au bout duquel on distingue clairement ce que l'on souhaite voir, savoir, toutes les séductions qu'offre à la curiosité le grossier appas d'un plaisir équivoque, blessant, souvent dangereux.

Sur le devant d'une baraque, une galerie représente des personnages en cire, majestueux dans leurs costumes de velours aux couleurs jadis éclatantes, mais devenues ternes, grâce au soleil et à la poussière qui pénètrent partout.

On voit là des illustrations en tous genres. La reine d'Angleterre au riche manteau de pourpre, offrant à Napoléon III, en frac noir, les insignes de l'ordre de la Jarretière ; Victor-Emmanuel frisant ses moustaches d'une longueur démesurée ; Abdel-Kader, fièrement drapé dans son ample burnous ;

le roi d'une île Océanienne, à la toilette par trop primitive, montrant dans une grimace, qu'il faut de toute nécessité accepter pour un sourire, des dents révélant les instincts anthropophagiques les plus incontestables ; trois de ses femmes tremblantes et laides à forcer de douter qu'elles appartiennent même à leur race, c'est-à-dire au chef-d'œuvre de la dégradation, de l'idiotisme.

Sortons, non sans jeter un coup d'œil sur un groupe qui possède l'heureux privilége de provoquer les éclats d'une gaieté peu sympathique. Ecoutons l'obligeante explication — sans cela il est reconnu que l'intelligence éclairée n'y comprendra rien : — Ces trois personnages à la mine effarée, aux regards troublés sont : Guillaume, roi de Prusse; Bismarck ; de Moltke. Et la verve française de s'épuiser en saillies, en railleries. Hélas !

Soulevez cette toile et vous verrez l'abominable, l'horrible, le crime : Troppmann et ses victimes.

Plus loin, la foule s'amuse à regarder un homme qui avale des étoupes et qui, par un prodige, retire de sa bouche, qui ressemble à une fournaise, des rubans bleus, roses, lilas, qu'il jette gracieusement à qui veut les recevoir.

A droite, un robuste montagnard fait exécuter des cabrioles à un ours, et à la grande jubilation de tous, permet à Martin de l'embrasser, ce qui excite une hilarité si générale que les singes doublent leurs contorsions, que les perroquets poussent des cris à déchirer le tympan.

Les loteries attirent la partie distinguée de la population, tandis que les ouvriers courent au biribi, les ouvrières à la parade, les bonnes d'enfants au cirque. Sous prétexte d'amuser les petits amateurs du mouvement de rotation — mouvement qui étourdit et donne des nausées — elles montent dans les élégantes voitures, taquinant, poursuivant de leur piquante vanité, les domestiques, valets de chambre et cuisiniers, qui, maladroits pour la plupart, se tiennent d'une façon grotesque sur leurs superbes montures de bois, et rougissent de dépit en constatant les regards moqueurs de leurs compagnes de voyage, ou l'adresse des paysans qui multiplient des tours de haute voltige à rendre jaloux les écuyers des cirques en renom.

Sous les arbres, brille la flamme séductrice d'un tir. Une marchande de colifichets court après la pratique ; pendant que sa voisine vante ses gâteaux, ses cerises et ses prunes. Les maraîchers étalent avec complaisance des carottes nou-

velles, des oignons brillants, des melons muris avant le temps.

Et tout ce monde cause, rit, chante victoire ; on ne s'aborde que par ces mots : — Vous l'avais-je bien dit ? — Vous savez ? — Les mères seules baissent la tête pour cacher leurs larmes.

Sous les tentes, derrière les rideaux rouges, les paysans concluaient leurs marchés à voix basse et avec mystère.

De ce nombre était Constant, assis sur le bout d'un banc, vis-à-vis Gilles Cavignon, il parlait tranquillement, versant tantôt dans son verre, tantôt dans celui de son ami le contenu d'une bouteille de grès, et faisant avec aisance les honneurs du repas qu'il avait offert au père de sa bru. La gaieté franche chez Clément, bruyante chez Gilles désertait leur compagnie, on devinait qu'ils étaient contents, mais non rassurés, que le plaisir de la rencontre cédait parfois à l'inquiétude.

Camarade même, complétement dépaysé, demeurait couché aux pieds de son maître, ne se remuant que pour prendre dans la main du fermier, le pain qu'il partageait avec lui.

— Ainsi, dit Constant, c'est conclu. Not' garçon vous les mènera à la gare. Savez-vous que vous possédez la plus belle paire de bœufs que de longtemps on ait vue !

— De ça je conviens : les pistoles aussi en témoignent.

— Belles bêtes ! reprit Clément, superbes bêtes ! je les réservais pour le grand concours : mais...

— Vous me vendez chèrement l'avantage de les y conduire.

— Vous avez le moyen de le payer ; vous n'avez pas de fils.

— Morbleu ! vous oubliez ceux de Césarine, deux beaux garçonnets qui vous appellent aussi papa.

— Oh ! pour ceux-là l'épreuve est loin.

— L'épreuve ! Que voulez-vous dire ?

— La guerre qui s'ouvre par une victoire ne finira peut-être pas comme on le croit. Je ne connais rien aux affaires embrouillées de la politique, ni aux événements qui se passent à deux cents lieues d'ici ; mais je vois très-bien que M. le comte de Volbec est tourmenté, qu'il redoute des malheurs.

— Un excellent homme, un bon chrétien que votre comte, seulement il est comme vous, comme moi, un peu vieux. Et dam ! la vieillesse a plus d'un inconvénient, la preuve, c'est que vous, lui et moi avons besoin de lunettes.

Le père de Loïse ne releva pas la plaisanterie et reprit gravement.

— Beaucoup de jeunes gens sont partis ; beaucoup, à l'heure qu'il est, sont tombés pour ne plus se relever... Des vides ! des vides, il faudra les combler. On fera des levées une fois, deux fois.

— Et vous pensez ?

— Que le sort qui fut favorable à Just et à Martial ne sera plus consulté, ils seront appelés. C'est dur ! car les enfants n'ont aucun goût pour l'état militaire et Prudence mourra de douleur si...

— Je comprends et je ressens pour votre Désiré ce que vous éprouvez. Je suis doublement heureux qu'il ait épousé ma fille. J'ai déjà un fier sac d'écus que je destine à mes petits-fils ; car je ne veux point en être privé lorsqu'ils auront vingt ans, qu'ils jouiront de la vie qui menacera de m'abandonner. Les voir, ça me rajeunira et m'empêchera de mourir.

Des voix nombreuses couvrirent celle du paysan. Clément souleva le rideau. Une troupe de jeunes hommes arrivait, le plus grand portait ou plutôt traînait un drapeau ; les autres suivaient en hurlant la Marseillaise.

Leurs blouses blanches tachées de vin, de café, leur démarche en zigzag ; leurs visages décomposés ; leurs yeux fatigués annonçaient l'ivresse.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée de la tente. Celui qui paraissait le chef de la bande cria, après un formidable éternûment.

— De l'eau de vie et des lauriers. Tout deux font vivre !

— Ou mourir ! soupira Clément.

— Place ! place ! aux futurs défenseurs de la patrie. Tirez-vous de là vieilles ganaches, campagnards encroûtés, drogues à fourrer dans la pharmacie de l'empire. Vous avez fait votre temps : le nôtre sera moins long ; mais plus brillant.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus.

— Je suis tenté de leur donner le fouet, glissa Gilles à l'oreille de son voisin. Pareille canaille est la honte d'un pays.

— Il faut que jeunesse se passe.

— Elle se passe trop vite quand on l'emploie bien, mais non

quand on en abuse de la sorte. Mordienne ! si j'avais le malheur de posséder des vauriens de ce genre, foi de Gilles Cavignon, je leur romperais mon bâton sur les épaules.

Nous y retrouverons leur poussière,
Et la trace de leurs vertus.

— Ceux qui leur succéderont n'auront pas cet avantage.

— En effet : tels pères, tels fils.

— Dire que ça se nomme l'espoir de la patrie !

— Les pauvres enfants ont désappris trop tôt le chemin de l'église.

— Ils aiment mieux pèleriner à certaines chapelles car ils font, suivant l'expression de saint Pierre ou de saint Paul, un dieu de leur ventre.

— Nous savons, nous qui avons vécu, que ce vice en engendre d'autres. C'est lamentable ! Le cabaret, la libre-pensée dévorent la jeunesse des villes et attaquent celles de nos campagnes.

Un des chanteurs s'approcha en trébuchant et provoqua Camarade.

— Ici, plébiscite, viens déposer ton oui. T'es, du reste, trop fervent patriote pour pas l'avoir.

— Monsieur, interrompit le fermier du Val-Richat qui retenait avec peine le chien dont les prunelles flamboyaient, quel est votre but ?

— Celui qui te plaira de te figurer, peu m'importe ! je hais les millions d'imbéciles qui nous ont empêchés de flanquer à la porte Badinguet et sa suite... C'est partie remise :

Cavignon se leva.

— C'est moi qui vas te répondre, gringalet ; il est bon que tu saches que je ne parle que par mes actions.

— La colère conseille mal, insinua Clément, en posant la main sur le bras de son compagnon, qui s'apprêtait à enjamber la table pour courir sus à l'ivrogne.

Le chef s'aperçut et de l'embarras du provocateur, et de l'attitude énergique du provoqué.

— Viens donc, cria-t-il, tu manques dans le concert.

— Avant tout, réglons nos comptes, insista Gilles.

Constant lui parla bas : son adversaire en profitant et s'esquivant à la hâte, rejoignit ses compagnons.

Après qu'ils eurent répété à loisir l'hymne de la révolu-

tion, ils s'assirent au haut de la tente et se firent verser de l'eau-de-vie.

Le feu de l'alcool allumait celui de leurs yeux ; mais ne brûlait pas à leur gré, leurs gosiers cuirassés ; ils demandèrent de l'absinthe. Un d'entre eux osa se permettre une observation.

— Tais-toi nigaud : c'est en honneur de la patrie que nous allons boire. Que diras-tu lorsqu'il te faudra avaler la poudre prussienne ?

L'orgueil et le sentiment n'étaient pas le fond de ce naïf buveur, car il répondit :

— Je ne me soucie ni de la France, ni de la Prusse ; tout ce que je sais, c'est que j'ai envie de vivre et peur de mourir.

Un blasphème couvrit ces derniers mots.

Un grand jeune homme, blême, voûté, se leva et, par un effort qui épuisa ce qui lui restait d'énergie, il se redressa, passa ses doigts entre ses cheveux coupés à la mal-content et rugit en montrant le poing avec menace.

— Voilà l'éducation des prêtres et des femmes ! Drôle, tu devrais rougir de te servir de leurs sots propos.

Sans doute le curé de ton village — M. le curé — t'a dit en te tapant sur la joue : « Mon petit, sois bien doux, bien gentil ; laisse le monde ; détourne tes regards de ce trompeur ; vis à l'ombre de ton figuier ; ne te passionne point pour des idées condamnées par l'Eglise ; manie le rabot, la scie, la varlope consciencieusement sans te plaindre de ceux qui sont plus fortunés que toi ; n'envient pas le riche que tu vois passer étendu sur les coussins de soie de sa voiture ; surtout ne suis jamais les voies mauvaises ou s'engagent ceux qui veulent quand même et à tout prix échafauder une rapide fortune. » Puis il a glissé dans ta poche le Syllabus ou quelque Encyclique du Pape.

— Sais pas ce que c'est : il y a longtemps que je ne fréquente plus les calotins.

— Mieux que je le croyais ! alors c'est ta mère qui, en t'embrassant, te recommande de vivre comme si tu étais encore d'âge à chercher un abri dans ses jupes ?

— La mère m'embrasse pas, vu que ça m'embête et que je tiens ni à ses larmes, ni à ses exhortations.

— Je m'en doutais ! ... Des sermons en trois points, avec exorde et péroraison. Les femmes ont toutes le talent de broder, même leurs discours.

Laissons-les dire et marchons notre chemin; allons droit

devant nous, commes les citoyens qu'Athènes libre enfanta, que Rome connut aux jours de la République, mais qui ne purent vivre dans l'air empesté par les Césars.

Puisque le présent est si indigent qu'il ne peut nous offrir un modèle, cherchons dans l'histoire des âges héroïques ; remuons les cendres dont les siècles ont couvert d'illustres tombes ; appelons à notre aide ces hommes qui ne connurent que la liberté et la patrie : ils nous entendront.

O Brutus ! lève-toi du tombeau qui te retient captif, et réponds à ma voix.

Et l'orateur prenant délicatement son verre l'éleva à la hauteur de ses lèvres. Son regard le couvait avec convoitise. La tentation l'emportant, il commença par boire goutte à goutte la liqueur verte, qui s'étendait comme du poison sur la peau ridée de son visage, remettant à plus tard la question qu'il se proposait d'adresser à l'ombre évoquée.

— Et bien ! que demanderas-tu à Bru... Brutus ? interrogea un des buveurs.

— Je formulerai ma requête en latin, vu que...

— C'est pas un vrai citoyen que cet individu, puisqu'il ne comprend point le langage du peuple.

Un bruyant éclat de rire accueillit cette gracieuseté qui eut trouvé place dans les colonnes de certains journaux qui, pour être rédigés en français, n'ont ni l'esprit, ni le mérite du peuple qu'ils égarent ; ni la solidité, ni la profondeur de la vérité qu'ils dénaturent ; ni l'appui, ni les lumières de l'histoire qu'ils ne consultent que pour la démentir, l'injurier.

En ce moment, un être hideux entra sous la tente. Ses formes grêles se dessinaient dans un étroit vêtement ; de hautes bottes éculées rendaient sa démarche lourde, incertaine ; son bonnet de papier orné de plumes tricolores assujétissait sa chevelure crépue comme celle d'un nègre ; il tenait un paquet de journaux et se faufilait sans bruit.

Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'un enfant se précipita entre les tables en criant sur un ton nazillard, aussi désagréable que l'insolence de son maintien, aussi insupportable que l'odeur qui s'exhalait de sa personne :

— Achetez, achetez le journal, Messieurs : il y a du nouveau : Une petite défaite. Mal préparés ; mal défendus nous l'avions annoncé avec certitude. V'la, v'la le résumé de la journée d'hier : Wissembourg, le général Douay tué ! il ajouta plus bas : pouah !

Les jeunes gens se regardèrent : l'effroi les paralysait Plus d'insolentes bravades ; plus de manières antiques. Un d'entre eux eut seul la force de choisir le numéro du *Rappel* et de jeter au gamin une pièce de cinquante centimes pour le sou réclamé ; ce qui lui valut un merci dont il ne devina pas le sens.

Gilles fit signe au premier entré.

— Donnez-moi le *Moniteur*, dit-il.

— Voici, Monsieur. Ah ! c'est triste et depuis que je sais, la parole meurt là ; et l'infirme montrait sa gorge.

Les deux cultivateurs soldèrent leur dette et sortirent.

Les rues qu'ils traversèrent pour se rendre à la gare étaient désertes ; des drapeaux flottaient aux fenêtres ; le nom de Sarrebruck se lisait à tous les carrefours.

— Mon Dieu, murmura Clément, le deuil si près de la joie ! Just venait au devant d'eux; il paraissait sérieux, non atterré.

— Savez-vous ? interrogea-t-il.

— Oui.

— Un grand malheur ! Mac-Mahon vaincu, blessé, l'Empereur prisonnier ; l'armée...

— Un empereur, un maréchal, une armée ne se prennent pas d'un coup de filet. Qui vous a conté cette sinistre histoire, filiot ?

— Un étranger vient de l'apprendre au chef de gare qui n'a pu cacher sa douleur.

— C'est bien là les Français : jamais de modération ni dans la joie, ni dans l'affliction. Voici mes bœufs, j'espère que les Prussiens ne les mangeront point. Pour être battus, nous ne sommes pas exterminés, que diable !

— Non, certes ! la France trouvera encore des soldats : je sais qui combattera pour elle.

— Bien ! bien, mon fils ! Votre main, cher vieux ! mes amitiés à tous les vôtres ; embrassez pour moi ma fille, mon gendre, mes petits-enfants, et bonsoir à vous deux.

Clément secoua le bras de Cavignon, Just ôta son chapeau ; Camarade, qui se souvenait de la conduite du riche paysan, sauta autour de lui et ne le quitta qu'après force caresses.

Le père et le fils montèrent dans leur carriole. La nuit ne descendait pas ; le jour était si beau, si rayonnant qu'elle ne pouvait se décider à en voiler l'éclat. Peu à peu, cependant, les étoiles percèrent la voûte bleue; les arbres balancèrent leurs branches fatiguées ; le calme devint plus

général, plus sublime. Les pensées des laboureurs s'élevaient et, se fortifiant des secours de la religion, du spectacle de la nature, allaient du ciel à la terre ; de Dieu à la patrie.

Quelle différence entre le tapageur et fragile patriotisme des lecteurs du *Rappel* et le silencieux dévouement, le profond attachement de ce jeune homme qui, en apprenant l'événement qui avait anéanti les buveurs d'absinthe, s'était écrié : Je sais qui combattra ! La veille, celui-là vous eut avoué qu'il redoutait la guerre ; qu'il chérissait sa famille, son toit de chaume, ses vertes prairies, sa faucille, sa charrue ; que le monde se bornait pour lui à ce coin de terre : que, s'en éloigner serait une dure épreuve.

A l'heure du sacrifice, une puissance inconnue le soutient : il regrette, cependant il attend, il est prêt.

En entrant dans la cour, il appella Martial, qui sous prétexte de lui aider, le rejoignit.

Just lui apprit la fâcheuse nouvelle.

— Pourvu, remarqua le plus jeune des frères de Loïse, pourvu que M. le vicomte et Franz ne soient pas des morts ! Peut-être nous faudra-t-il aller les remplacer.

L'aîné jeta un coup d'œil du côté de la maison : il vit Prudence, les mains jointes, les regardant avec amour.

— Pauvre mère ! balbutia-t-il.

Ce fut tout.

Ils rentrèrent : la fermèire faisait sa prière, elle s'interrompit pour leur donner le baiser du soir. Une larme tomba sur leurs fronts ; ils n'en demandèrent point la cause.

Constant était sorti ; il rentra longtemps après. Les jeunes gens, qui ne pouvaient dormir, entendirent qu'il disait à sa femme :

— M. de Volbec n'a pas été surpris : il s'y attendait. Il ira demain à C... le sous-préfet est un de ses amis, il saura par lui la vraie vérité.

CHAPITRE XXVI

Yolande marquait l'office dans son paroissien quand son beau-père se fit annoncer. Elle posa sur le guéridon le livre qu'elle tenait et alla au devant du comte.

— Ma chère enfant, dit-il, je viens réclamer toute votre indulgence.

— Mon indulgence, répéta la jeune femme en souriant.

— Et vous conjurer d'agréer mes excuses.

— Je ne sais rien qui mérite mon pardon ; s'il s'agissait de ma reconnaissance je ne serais pas si embarrassée.

— Je ne puis vous accompagner à l'église : une affaire pressante m'appelle à C...

Yolande regarda celui qui lui parlait. Elle eut voulu le questionner ; les battements de cœur qui la suffoquaient, l'empêchèrent, pendant un instant, d'articuler un seul mot.

— Une affaire qui, j'aime à le penser, n'a nulle gravité, et ne nous occasionnera pas la douleur que vous redoutez, s'empressa d'ajouter Gaston.

— Alors il ne s'agit point de Maurice ?

— Positivement, non.

— Un peu cependant?

— Tout se rapporte à lui : affection, crainte, espoir, intérêts.

— Vous partez ?

— Oui ; j'entendrai la messe de midi. L'idée de me voir à cette montre brillante de la fashion de notre chef-lieu, ne vous parait-elle pas distrayante.

— Au possible ! seulement je sais, à n'en pouvoir douter, que vous n'en éprouvez pas une seule distraction, n'eut-elle que la durée d'une seconde.

-- Vous me jugez trop, beaucoup trop favorablement. Je regrette la paix de notre office, le prône de notre curé, et surtout, le bonheur de votre présence. Aussi je vous promets d'être de retour pour le déjeuner.

Il ajouta en embrassant Yolande :

— Priez : je ne crois pas que Dieu puisse repousser vos prières.

Pour la première fois, la vicomtesse se trouvait seule dans le banc de la famille. En arrivant, elle avait jeté un regard désolé sur l'autel, et du fond du tabernacle, une voix divine répondit à sa muette interrogation.

Rassurée, elle prit son livre et lut :

« Voilà que le Seigneur vient à mon secours ; le Seigneur est le soutien de ma vie. »

Elle referma les pages saintes.

Le ministre du sacrifice montait les degrés redoutables ; debout, il confessait sa misère ; neuf fois le cri de l'humilité s'éleva ; il fut suivi de l'hymne commencé par les Anges.

Le prêtre se retourna, étendit les bras, comme pour presser les fidèles dans une paternelle étreinte.

C'était un vieillard ; depuis quarante ans il vivait au milieu de son troupeau ne sortant de sa demeure que pour visiter les malades, les infirmes, les affligés. Il venait rarement au château : le comte ne lui tenait point rigueur, leur mutuelle estime ressemblait à l'admiration ; mais elle ne se changea jamais en amitié. — Il n'a nul besoin de moi, disait le curé : il est bon ! — Je ne dois pas convoiter la part du pauvre, et envier la joie de celui qui n'en a que peu, pensait M. de Volbec.

Quand l'humble ministre de la religion frappait à la porte du manoir, le maître descendait vers lui, promettant à l'avance d'accueillir favorablement la requête qui lui valait l'honneur et la faveur d'une visite. La prière et la charité remplissaient la vie si occupée du Pasteur que le repos indispensable y trouvait à peine place, que le *moi* en était banni.

L'église, le chevet des agonisants, une chambre froide formaient l'univers de cet homme dont le cœur couvrait de sa protection tout l'héritage du Seigneur.

Le bruit du monde ne troublait pas sa solitude ; il ne comprenait plus un langage qu'il avait naguère entendu, jamais parlé.

La guerre le surprit, l'émut : il redoubla ses prières, s'empressa de consoler et s'abandonna à la Providence.

Sa voix retentit avec force.

La vicomtesse tourna un feuillet, et ses yeux s'attachèrent sur la parole sacrée.

« En ce temps-là, racontait l'Evangéliste, Jésus étant près de Jérusalem pleura sur elle en disant : Ah ! si tu savais, du moins en ce jour ce qui peut t'apporter la paix ; mais maintenant tout est caché. Des jours désastreux viendront sur toi : tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront ; ils te serreront de toutes parts ; ils te renverseront, toi et tes enfants qui sont dans ton enceinte ; ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

La vue de la jeune femme s'obscurcit ; elle tomba à genoux ; appuya son front sur les lignes qu'elle n'osait achever ; cette prophétie lui semblait un avertissement ; elle vit la désolation et l'épouvante s'approcher, la miséricorde se retirer, le céleste gardien de la France courber la tête en implorant sa

Reine dont le diadème portait, pareil à un nom presqu'effacé, un diamant sans éclat. Marie implora Celui qui lance la foudre ; il répondit par les paroles de son historien, et comme à la Salette, à Lourdes, un cri sortit du cœur oppressé de la Vierge-mère : Pénitence ! pénitence !

L'encens qui parfumait le Saint lieu fut remplacé par un nuage noir, la lumière indécise des cierges s'allongea et brilla comme une traînée de salpêtre enflammé et s'éteignit dans la nuit des tombeaux.

Yolande, effrayée par cette vision, restait immobile, se demandant si le ciel ne l'avertissait pas; si l'ombre et la mort ne lui cachaient point une suprême épreuve.

Elle fût demeurée longtemps perdue dans sa contemplation si elle n'eût senti tous les regards dirigés sur elle ; rougissante et confuse, elle s'assit.

Le prêtre habituellement si plein de mansuétude parlait avec feu de la justice inévitable, inexorable.

Ainsi deux voix s'élevaient contre la France, retraçaient ses fautes et prononçaient sa condamnation.

Au sortir de la messe, Madame de Volbec retint Loïse et prit un sentier ombragé qui aboutissait au château.

Accoudé sur la rampe dorée du perron, le comte attendait sa belle-fille. En la voyant, une angoisse inexprimable serra sa poitrine ; il murmura :

— Mon fils ! mon unique fils ! mes pauvres enfants !

Puis, revenant au sentiment de son devoir, il descendit avec lenteur.

— Maurice ? s'écria Yolande en tendant les mains.

Leur froid contact fit frémir Gaston.

— Dites-moi tout, reprit la jeune femme, tout ! Il est mort car il ne supporterait pas la défaite. Un héros ne peut vivre que de gloire ; moi, je saurai mourir d'amour.

— Calmez-vous, calmez-vous ; ne vous exagérez pas un malheur déjà trop grand. Nous sommes vaincus : il est vrai.

Les traits da la petite fille du vieux guerrier exprimèrent la désolation.

— Chère France ! dit-elle, du moins Maurice a prouvé qu'il t'adorait.

— Vaincus après une héroïque résistance ; vaincus non abaissés ; l'histoire l'apprendra aux siècles à venir.

Il s'arrêta, cherchant comment achever ce qui lui restait à annoncer.

Ah ! c'est un père qui parle, une épouse, une fiancée qui écoutent... mon Dieu !

— Les cuirassiers ont donné...

Un sanglot étouffé sortit de la bouche d'Yolande ; elle retira ses mains, écarta Loïse, monta l'escalier et courut s'enfermer dans sa chambre.

Elle s'abandonna à une sorte de désespoir ; des phrases incohérentes traduisaient l'affliction qui passant sur elle, emportait tout le bonheur de sa jeune vie, ainsi les pluies d'orage ravagent les plaines fleuries.

L'espérance, la face voilée, s'apprêtait à accomplir sa mission. De l'arêne sanglante, elle était accourue au foyer attristé, ses bras qui avaient soutenu l'époux blessé se tendaient vers l'épouse en pleurs. Bois précieux, elle enlève l'amertume aux sources qui jaillissent d'un cœur déchiré ! Est-il une douleur qu'elle ne puisse calmer ? un malheureux à qui elle n'ait le droit de dire : écoute-moi ? Cette fille du Ciel a pour elle les immuables promesses de l'éternelle Vérité, la voix d'une amie, les caresses d'une mère, l'appui et la force de ses divines sœurs : la foi, la charité.

Elle s'approcha de la jeune femme dont la félicité s'évanouissait comme s'évanouit l'éclat d'une rose effeuillée par des doigts cruels. Le nom de Dieu qu'elle prononça en réponse à celui de Maurice ramena Yolande à des pensées plus chrétiennes. Elle refoula la plainte brûlante qui déchirait son sein.

— Vous l'avez voulu ! s'était-elle écrié, elle ajouta : que votre volonté soit faite. Je m'incline, au moins, mon divin maître, permettez-moi de pleurer et dites-moi si vous me l'avez ravi.

L'incertitude poignait son âme, elle appela son père et Loïse pour les supplier.

— Ne me cachez rien !

Le comte savait peu de choses ; la confusion régnait en attendant que le désordre s'ajoutât à nos incalculables désastres. Châtiment terrible que cette nuit en plein jour ! Il répéta ce que lui avait appris la dépêche reçue par le sous-préfet et la rumeur publique. Il s'arrêta et appuya sur son épaule la tête inclinée de sa fille.

— Si Maurice pouvait reposer sur ce doux oreiller ! mais non : il n'a pour couche que la terre insensible, ou le dur lit d'un hôpital ! Vous me consolez, lui n'entend aucune parole sympathique. Vous me soutenez, personne ne sou-

lève ses membres brisés ! Vous essuyez mes pleurs et peut-être ne s'est-il pas trouvé une créature secourable pour étancher son sang, bander ses blessures ! Si j'étais là !... Si nous étions près de lui !... oh ! partons !

M. de Volbec étouffant un profond soupir, répondit :

— Il n'est ni blessé, ni mourant : je le crois et je vous prie, ma chère enfant, d'accepter cette assurance. Dites-vous qu'en l'attendant ici vous lui préparez un agréable retour, que vous obéissez à sa volonté : volonté qui en cette seule occasion ne fut pas la vôtre.

— Puis s'il est mort, il viendra nous chercher, n'est-ce pas ? Pourrait-il être heureux sans nous, même au ciel ?

L'espoir d'une réunion assurée soutint Yolande. Le monde ne lui offrait rien qui valut cette consolation. Elle écoutait les banales expressions de regret où l'égoïsme dépassait de beaucoup l'amitié et la compassion, elle les écoutait, mais son âme était ailleurs.

L'espérance prêta sa voix à Loïse ; la résignation emprunta la douce figure du Père Polycarpe et toutes deux se firent la force de cette sublime faiblesse.

Les jours s'enchaînaient beaux et terribles ; brillants et témoins de nombreux revers. Les journaux apportaient des nouvelles contradictoires, que de fausses promesses du succès rendaient lugubres comme des cercueils soudainement éclairés par la lueur d'un éclair.

On se défendait l'illusion ; l'incertitude de la veille et du lendemain s'ajoutait à celle de l'heure présente ; on parlait des absents comme on parle des voyageurs qui ne doivent jamais revenir ; on s'entretenait des héros du devoir avec le respect dont on entoure la mémoire des martyrs.

Le comte multipliait ses recherches afin de dissiper le mystère qui faisait de son existence et de celle, plus précieuse, de sa fille, une agonie de tous les instants. Il attendait avec impatience la réponse qui devait ou lui rendre le bonheur, ou anéantir sa joie, son orgueil de père. Cette réponse ne venait pas.

Tous les matins Yolande et lui la demandaient à Dieu, et, pour la connaître plus tôt, se rendaient chez la distributrice.

Des vieillards, des mères, des sœurs, assiégeaient la maison. Ils étaient là depuis l'aurore. Le chagrin ne leur permettait plus le sommeil. Ils pleuraient, alors que la nuit s'ajoutait à leur désolation, et quand venait l'aube, ils accouraient se ranger sur le seuil du bureau de poste. Lorsque le

courrier arrivait, ils s'élançaient au-devant de lui, ils auraient voulu — afin d'être instruits sans retard — s'emparer de la boîte en fer blanc qni contenait l'arrêt attendu.

La vicomtesse, le regard agrandi, se rangeait près des infortunées, elle les interrogeait avec bienveillance. En la voyant si pâle, si tremblante plus d'une céda son tour à M. de Volbec.

Il entrait, tendait la main. La distributrice cherchait, recherchait et présentait des journaux.

— Rien ! disait-elle.

— Rien ! répétait le père désespéré.

Il sortait, prenait le bras de la défaillante jeune femme et s'éloignait.

— Pauvre petite dame ! murmuraient celles qui l'avaient souvent enviée, jalousée.

Pendant trente jours, elle renouvela son douloureux pèlerinage ; pendant trente jours, elle réclama en vain ; pendant trente jours elle pleura avec ceux qui pleuraient, encouragea ceux qui souffraient ; puis elle ne vint plus.

CHAPITRE XXVII

La brise du soir glissait mollement sur la campagne qui ressemblait, avec ses épis ondulants, à une mer d'or aux vagues étincelantes.

Le laboureur se détournait ; l'inquiétude remplaçait sur son visage la satisfaction qu'il éprouve lorsque le ciel bénit ses sueurs et fertilise son labeur.

Une pensée torturante le poursuivait. Au lieu du grain qu'il semait naguère avec allégresse, ne devra-t-il pas bientôt creuser une fosse, et jeter dans ce sillon un corps raide, glacé, recueilli sur un de ces champs de bataille, où la faux de la mort range comme une moisson mûrie avant le temps, une jeune génération, bonheur des familles, espoir de la patrie.

Et quand il faut deux fois, trois fois renouveler l'immolation ; quand pas un seul enfant ne vous reste ; quand une voix tendre ne peut plus vous tromper en empruntant des accents aimés ; quand il vous faut comme ces mères héroï-

ques que l'église honore les donner tous, les détacher de vos bras, leur dire : va, pars, meurs !...

Ce sacrifice la France le réclamait : elle en avait le droit !

Effrayé par nos premiers revers, dus en partie au fractionnement de nos forces ; comprenant enfin des torts inconcevables, le gouvernement s'agitait éperdu, cachant la vérité et s'efforçant d'organiser de nouvelles troupes.

Mais la défaite est funeste ; elle porte en elle deux germes de ruine : le découragement et la rébellion.

Victorieux, le Français blessé, affaibli, retrouvera des forces pour combattre ; sain et sauf, mais vaincu il mourra moralement : la gloire lui est nécessaire.

Essentiellement impressionnable, la nation toute entière passa d'une ridicule et fébrile exaltation à un sombre et furieux abattement.

La confiance se changea en une méfiance injurieuse.

Indifférente d'abord, elle se montra sévère, bientôt injuste. Des plaintes, trop fondées, elle passa aux récriminations intempestives, aux accusations hasardées.

Le peuple s'agitait, semblable à l'Océan remué par une tempête, et le vent de la passion prenait plaisir à soulever des lames bondissantes.

Qu'ils étaient coupables. Ceux qui voulaient construire sur des décombres ! Ceux qui ne voyaient point en tout, partout, toujours la France humiliée, meurtrie !

Les meneurs se cachaient encore : les œuvres mauvaises et le mensonge redoutent l'éclat du jour et les lumières de la vérité.

Les esprits troublés se troublaient davantage. La jeunesse s'échauffait au feu de la calomnie et de l'ivresse, ne s'apercevant pas qu'elle éteignait en son cœur la flamme du patriotisme, qui est tout à la fois chaleur, conseil, secours, force, vertu.

Elle ne se rebella point ; mais elle oublia trop le but, la fin, pour voir, pour s'occuper de mesquines questions.

Chacun prépara son plan de campagne ; beaucoup ramassèrent des pierres dans l'intention de les jeter aux vaincus ; car l'opinion n'admettait plus que l'on pût être malheureux sans être coupable.

Il se trouvait encore — hâtons-nous de le reconnaître — des hommes qui n'étaient ni des politiques, ni des stratégistes, ni des juges ; des hommes qui se souvenaient uniquement d'être Français et qui comprenaient que ce titre, leur gloire,

devait rester ou devenir leur unique préoccupation, leur seul amour.

Le comte pensait de la sorte, ce qui eut suffit pour que le fermier du Val-Richat adoptât cette manière de voir, si ses idées n'eussent été en parfait accord avec celles de son maître.

Just et Martial se reprochaient de n'être point partis au premier signal de détresse, de n'avoir pas couru à la frontière pour la défendre de la violation et seconder de valeureux efforts. Les amis du vicomte de Volbec et de Franz ne pouvaient penser autrement.

Un soir, en revenant de conduire leurs chevaux à l'abreuvoir, ils rencontrèrent le garde champêtre qui leur remit une feuille de papier ; ils jetèrent un coup d'œil, se serrèrent la main et rentrèrent.

Le lendemain de grand matin, ils éveillèrent leurs parents et sortirent après avoir embrassé leur mère pour elle et pour Loïse.

Ils allaient au chef-lieu de canton. A midi, ils ne s'appartenaient plus que pour quelques heures. Juste s'était engagé afin de ne pas se séparer de son frère.

Il leur était permis de retrourner au Val-Richart, de revoir leur cher foyer, d'y chercher un encouragement, une bénédiction pour être vraiment ce qu'ils voulaient être : de braves soldats, de vrais chrétiens.

Clément marchait entre eux : on eut pu le comparer à un vieux chêne dont l'émondeur a enlevé la couronne. Il passait le revers de sa rude main sur son front moite et regardait ses fils à la dérobée.

La solitude, jointe à toutes les tortures d'un cœur maternel ayant paru insupportable à Prudence, elle avait fermé la porte, et assise sur la route, à l'ombre d'une haie d'aubépines, elle attendait le retour des siens. Aussitôt qu'elle les vit elle se leva et les bras ouverts, courut à eux.

— Du malheur, femme du malheur ! cria le paysan.

La fermière se redressa.

— Sommes-nous encore battus ? demanda-t-elle.

— Sait-on... peut-on savoir ?.. Mais ils partent !

Elle s'y attendait : pourtant elle crut mourir. Elle se détourna pour cacher sa souffrance ; prit les mains de ses fils ; les entraîna vers la maison. Loïse, qui arrivait par le sentier du château, comprit la triste vérité et se suspendit au cou de son père.

La famille s'enferma dans la chambre, où la tendrese, la paix, la joie avaient habité pendant trente-cinq années.

Prudence évoqua ces souvenirs. D'une voix pleine de larmes, elle parla de son bonheur quand elle plaçait un berceau d'osier près de sont lit.

— Qui m'eut annoncé alors que l'épervier, dont j'avais défendu mes oisillons menacerait de me les prendre, lorsqu'ils seraient devenus grands et beaux? J'aurais protesté ; j'aurais maudit la guerre et ceux qui la font : aujourd'hui, je croirais pécher en agissant de la sorte.

N'est-ce-pas que vous aimez tendrement votre mère? N'est-ce-pas que vous ne l'auriez point abandonnée dans sa vieillesse? N'est-ce-pas qu'en partant, vous lui laissez vos cœurs?

Cependant nous ne les réclamons pas tout entiers. Il est une part dont nous faisons présent au pays. Constant, dis-leur avec moi de se montrer aussi vaillants soldats qu'ils ont été bons fils.

Puis changeant de ton, elle interrogea, voulant tout savoir, tout connaître. Ainsi se passa le court instant dérobé par la piété filiale aux exigences qui, dans une heure, deviendront inflexibles.

— Femme, dit Clément, les enfants doivent répondre à l'appel ; nous n'avons que bien juste le temps de nous rendre au bourg.

— Vous passerez par Volbec?

— Sans doute, ma fille.

En ce moment, des cris retentirent dans la cour. Césarine portant ses deux enfants entra suivie par Désiré.

Les jeunes gens furent à leur rencontre, et la famille se trouva une fois encore réunie sur le seuil.

— Va quérir les serviteurs, ordonna le fermier à son fils aîné.

Just et Martial s'emparèrent de leurs neveux.

— Tu t'en vas aussi? demanda Jacques à son oncle préféré.

— Oui, répondit Just.

— Si tu attendais le retour de mon grand ami ; il te dirait... J'ai peur qu'il ne revienne pas! Et toi si tu restais au bourg!..

Est-ce trop loin pour que j'aille avec toi?

— Je m'en vais ailleurs ; dans un autre pays. Tu es trop petit pour savoir, plus tard...

— Plus tard, interrompit l'enfant en renversant sa jolie

tête brune sur l'épaule du frère de son père, plus tard je serai au Paradis : les grands vont à la guerre, les petits iront au bon Dieu.

Le jeune homme éprouva un froid aigu ; il écarta les touffes de cheveux qui couvraient le front de l'ange qu'il tenait entre ses bras.

— Je dirai au divin Jésus de te renvoyer à grand'mère.

— Tais-toi ! tais-toi ! implora Just.

Avec la mobilité de son âge, Jacques saisit au vol une nouvelle idée et s'écria en battant des mains.

— Je suis grand ! Vois, maman, il faut que je me baisse pour te regarder ! Oncle, je travaillerai à ta place à moins que tu ne préfères m'emmener pour que je me batte avec toi.

Pierre ne disait rien. Le mouvement inaccoutumé, la désolation qui l'entourait pesaient sur son âme timide ; il examinait avec de grands yeux anxieux ceux qu'il aimait. Ne pouvant se contenir, il se prit à sangloter.

Les serviteurs, qui étaient accourus, se rangèrent dans la cour : Clément s'avança vers eux, pendant que Prudence distribuait aux nouveaux militaires des feuilles détachées de son rameau béni.

Le vieux laboureur s'appuya contre une charrue renversée et lorsque les siens l'eurent rejoint :

— Mes amis, dit-il, nos fils nous quittent. Je vous ai réunis pour l'adieu, afin que vous soyez témoins des bénédictions qu'un père donne aux enfants qui furent toujours obéissants et respectueux ; afin aussi que comprenant mieux notre douleur, vous nous aidiez à la supporter.

Il se tut et se recueillit.

Le firmament sans nuages ; l'ombre des hauts arbres, les mugissements des bœufs ; les hennissements des chevaux, qui avaient reconnu les pas de leurs maîtres ; les trois femmes pleurant accoudées sur la margelle du puits ; les deux petits garçons, les bras passés autour du cou de Camarade ; Désiré, Just, Martial debout en face de leur père ; les moissonneurs armés de leurs faucilles ; les servantes tremblantes formaient un splendide et touchant spectacle.

Clément éleva la main droite avec solennité et reprit :

— Je vous donne ce qui vous appartient et je prie Dieu... il se tourna du côté de sa femme, et nous prions Dieu de vous bénir.

Les jeunes gens s'agenouillèrent.

— Soyez bénis ! balbutia Prudence, soyez bénis ! Et sa voix s'assurant elle ajouta : Faites votre devoir courageusement ; ne songez qu'à lui en présence de l'ennemi.

Des paroles de tendresse s'échangèrent et l'on se sépara. Le chien suivit ses maîtres jusqu'au détour du sentier, puis vint se coucher au pieds de la fermière.

Ils s'en vont, répétait-elle, et son regard enveloppait le seul fils qui lui restât comme si elle eût voulu le soustraire au péril.

Pauvre mère ! trois semaines après, elle sentait sa douleur se renouveler, s'agrandir ; seulement les rôles étaient changés ; elle ne pleurait plus et consolait Césarine, Jacques et petit Pierre.

Désiré rejoignait ses frères. La France les prenait tous : ils étaient loin, au milieu des camps ; le foyer désert ressemblait à une maison visitée par la mort. Pour de longs mois, le deuil, l'inquiétude, l'effroi se faisaient les hôtes du Val-Richat et de Bel-Air.

CHAPITRE XXVIII

— Loïse ? Loïse ?

A cet appel, la jeune fille ferma l'album qu'elle feuilletait et courut vers la porte de l'atelier.

— Entres-tu ? demanda une douce voix.

Avant que cette question fût achevée, Loïse avait franchi le seuil redoutable. Ce lieu voué à la *jettatura* ne lui causait plus aucune frayeur. Elle souffrait si cruellement qu'elle ne croyait pouvoir souffrir davantage : son dernier bonheur — la présence de sa bienfaitrice, — lui était trop précieux pour qu'elle y renonçât volontairement ne fusse que pour un instant.

Elle entra, s'arrêta ; son regard chercha Yolande. Elle la vit blanche, recueillie comme ces saintes que le moyen-âge représentait sur des vitraux au fond lumineux, ou sur des autels resplendissants.

Un long sarreau noir la vêtissait entièrement ; sa tête pâle s'inclinait pareille à une fleur de lys dont la foudre aurait brisé la tige. Le pinceau ayant échappé à ses doigts fatigués,

elle avait joint les mains et tremblante, interrogeait son œuvre. La foi, l'amour l'avaient inspirée, guidée ; mais avait-elle suivi leur inspiration ? avait-elle monté jusqu'aux sommets qu'ils illuminent, qu'ils embrasent ?

Le vrai talent connaît l'humilité ; il ne possède point l'assurance et le contentement qui sont le partage de la médiocrité. Les flots ne savent pas leur force ; l'astre qui luit ignore son éclat.

Le travail auquel la jeune femme vouait sa solitude, la soutenait. Le génie et l'espoir s'étaient constitués ses compagnons. Son premier mouvement, en rentrant dans son atelier après avoir appris la défaite de Reichshoffen fut de jeter ses pinceaux, en s'écriant :

— C'est inutile ! il ne reviendra jamais.

Elle pleura longtemps : mais elle éprouva un remords ; s'essuya les yeux ; reprit son ouvrage avec ardeur, lui sacrifiant les heures de la journée et celles de la nuit.

Loïse demeurait immobile, regardant les dalles afin que ses larmes glissassent sans être remarquées.

Yolande lui prit le bras et rapidement l'entraîna vers le chevalet.

— Regarde, dit-elle.

La fille de Prudence joignit les mains.

— Le beau saint ! elle ajouta : M. Maurice !

La vicomtesse se voila le visage.

— Que Dieu me pardonne ! Je me suis adressée à lui ; j'ai fermé mes yeux pour leur dérober la vue des choses humaines ; j'ai envoyé mon cœur au Ciel chercher des inspirations et un modèle.

Et dans le Ciel, et sur la terre : je n'ai pu voir que lui !

— Que c'est beau ! que c'est beau ! répétait Loïse. O Madame, vous seule pouviez si bien représenter cette scène d'héroïsme chrétien, ce fier martyr !

L'admiration simple et sincère de sa sœur d'adoption rassurait Madame de Volbec. Elle commençait à croire que sa compagne disait vrai.

Oui, c'était un beau, un magnifique tableau ; noblement conçu, habilement, sobrement exécuté. Les hautes cimes neigeuses des Alpes traçaient leurs silhouettes vigoureuses rougies ou par le sang qui baignait leur base, ou par le soleil couchant qui teignait leurs sommets.

Un étroit espace servait à une gigantesque exécution : Agaune n'était plus qu'un sépulcre. Les soldats de Thèbes

étaient tombés immolés de la main de leurs compagnons d'armes : un seul restait encore debout, sur ce champ où vraiment il commandait, où vraiment il devait conquérir la gloire. Maurice attendait le coup, qui tant de fois l'avait frappé sans l'atteindre. Sa riche armure de tribun brillait moins que ses yeux attachés sur les cieux d'où lui souriait la garde d'honneur qui l'attendait pour l'escorter en cette heure de commun triomphe.

Il ne fléchissait point le front ; sa tête levée laissait au fer du bourreau la place de se plonger tout entier dans sa gorge découverte : un martyr tel que lui ne pouvait se courber même devant la mort. Le seul sentiment terrestre que lui permît l'artiste inspirée s'accusait dans l'action de ses mains réunies sur la poignée enrichie de diamants de son épée. Il la tirait à demi du fourreau, non pour s'en servir ; mais pour la rapprocher de lui. Le chrétien et le guerrier se confondaient dans le héros.

Ce Maurice du ciel semblait être le frère aîné de cet autre Maurice mort, sans doute, lui aussi pour une cause sacrée.

— Crois-tu, interrogea la vicomtesse, crois-tu que Dieu et le protecteur de mon bien-aimé m'exaucent? Car ce travail est une longue prière : j'avais peur de mourir avant de l'avoir achevée. Le soir du terrible orage, je fis un vœu au maître de toutes choses, à celui qui dirige le tonnerre ; je promis de peindre ce tableau et de construire une chapelle dédiée au patron des soldats. J'ai rempli la première partie de mon engagement : un autre achèvera ce que j'ai commencé.

Loïse entoura de ses bras la taille d'Yolande.

— Ne parlez pas ainsi, je vous en conjure. Le Seigneur ne saurait vous ravir à l'amour de tous et à l'art.

— Mon amour et l'essence de l'art sont en haut ; s'ils m'appellent?..

Et tombant à genoux :

— Prie ; je ne peux plus prier!

La paysanne obéit et d'un ton pénétré :

— O saint, dit-elle, accomplissez un miracle ; vous le pouvez, vous le voudrez.

Elle ajouta en se penchant vers la vicomtesse.

— Il reviendra demain et nous le fêterons.

Revenir, lui ! Est-ce possible !

Loïse trembla en réfléchissant aux suites douloureuses de l'inconséquence de cette parole ; car malgré l'apparente incré-

dulité de la jeune femme, il était facile de s'apercevoir que son cœur avide conservait cette nouvelle assurance avec un soin jaloux, comme un nouveau et dernier bien.

Ce qui rassura la fille de Prudence, fut la consolation qu'un autre apporta en ce jour, non plus de réjouissance ; mais de deuil.

Le Père Polycarpe, venu pour célébrer la messe, fit entendre, de l'autel, un seul mot qu'il n'appartenait qu'à Dieu d'inspirer.

Cette voix n'avait jamais trompé. Yolande le savait et se le répétait avec les élans d'une joie si vive, que la perdre eut été pire que de perdre la vie. Elle se garda bien d'en parler, elle évita toute allusion à l'égard de celui dont l'absence aurait dû lui paraître plus insupportable que jamais.

Elle s'assit où il s'asseyait pour la regarder travailler; pour causer avec elle doucement quelquefois, passionnément souvent, tendrement toujours.

Elle consultait sans cesse et le soleil, et son cœur. Le soleil continuait sa course ; son cœur ne battait pas plus vite.

Le jour s'en allait ; le bonheur n'arrivait point ; la lumière disparaissait, le désespoir approchait. Loïse, ne sachant comment soutenir la vue de la douleur qu'elle avait augmentée en voulant la diminuer, sortit sans bruit.

Yolande poussa la fenêtre, afin que personne n'entendît ses sanglots, et le visage collé contre les vitres en losanges, elle pleura.

Tout à coup, il lui sembla voir une ombre se glisser parmi ses buissons encore verts, elle appuya la main sur sa poitrine.

Qui pénétrait ainsi dans sa demeure attristée? Un étranger, un malheureux. A cette pensée, la jeune femme essuya ses pleurs pour être prête à consoler.

Mais un étranger connaitrait-il les détours des allées, le secret de la porte du parc? sa vue ne laisserait-elle pas Yolande indifférente, tandis que...

Il s'arrête sous un arbre et regarde.

C'est lui ! C'est lui !

Elle sort en poussant un cri. A ce cri Gaston accourt ; la vicomtesse, évitant toute question, l'entraîne. La joie a ramené sur ses joues les fraîches couleurs de la jeunesse : elle n'a que vingt ans, elle veut vivre.

Maurice est de retour.

Dépeindre cette scène serait impossible. Il est du vrai bon-

heur comme de la félicité des cieux, aucune expression ne peut les traduire, l'âme les comprend, s'en empare, s'en enivre, et pour être pleinement rassurée dans leur profession les unit, les confond, les scelle du sceau de l'immortalité.

Yolande releva ses longues paupières et, à la dérobée, tremblant un peu, elle regarda son mari.

— Me croirais-tu si habile, demanda celui-ci, que de lutter avec le grand artiste et de bouleverser son œuvre ne m'a nullement effrayé?

— Tu t'attendais, sans doute, à ce qui est arrivé : être et demeurer inférieur?

— Je ne prétendais point me poser en rival; mais seulement tromper Messieurs les Prussiens.

A ce nom et malgré l'épaisse couche de peinture qui couvrait son front, l'indignation et la colère du soldat s'accusèrent dans une vive rougeur.

Deux mains pressèrent les siennes : deux voix murmurèrent ensemble.

— Pauvre France! Pauvre Maurice!

La vicomtesse passa son mouchoir de batiste, humide de ses larmes, sur les joues de son mari.

— Peine inutile! Ne fallait-il pas m'assurer contre toutes les éventualités, et ne point déteindre au soleil? sans quoi j'aurais été retrouvé, ramené, renfermé, mis au cachot où je serais mort. Mort! car je ne pouvais supporter la captivité!

Tout en parlant, le lieutenant se débarrassait d'un veston de drap d'une forme particulière, d'une nuance plus commune, plus détestable encore. Il parut respirer plus librement, ouvrit la porte de sa chambre; une glace lui renvoya son image.

Il ressentit une douleur étrange et se tourna vers Yolande, qui entrait suivie de son beau-père. Pour elle, il était toujours le même, elle s'attendait à le retrouver plus pâle, mais beau.

Maurice, après un instant d'hésitation, dit en s'efforçant de sourire :

— Je suis un peu défiguré.

Yolande posa le flacon dont elle vidait le contenu dans l'aiguière d'argent qu'un valet avait placée sur la toilette de son maître.

— Tu es prévenu, reprit gaiement le fils de Gaston. Ne me fais pas un trop mauvais compliment.

Et passant avec vivacité une éponge sur son front, il enleva la peinture. Une cicatrice rouge traversait ce front blanc comme de l'ivoire.

La vicomtesse posa avec respect ses lèvres sur la blessure à peine fermée.

— Tu es beau ! dit-elle, beau comme un héros ! beau comme un martyr ! Je bénis l'inspiration qui guida mon pinceau, et je crois, maintenant, que vraiment le ciel et la terre ne pouvaient m'offrir un plus parfait modèle.

Dans le rapide mouvement que fit Maurice, sa manche s'écarta. Le regard de la jeune femme s'agrandit sous l'empire d'une nouvelle douleur ; elle étendit la main vers le bras blessé et la laissa glisser sur l'horrible déchirure ; puis blême, frémissante elle recula jusqu'au fond de la chambre.

Maurice s'agenouilla près d'elle.

— Qu'as-tu, ma bien-aimée ? Pourquoi pleurer ? Je te suis rendu pour t'aimer plus que jamais ; car mieux que jamais je t'apprécie, mon cher trésor.

— Que tu as dû souffrir !

— Souffrir ! moi... de ces blessures !... allons donc !... je n'en sais rien. Pouvais-je y songer ? Qu'est-ce que la souffrance physique comparée aux tortures morales que j'endurais ? Elle est ce que le corps est à l'âme. Mais la honte, l'humiliation, l'impuissance !

Et le soldat de Reichshoffen courba la tête pour cacher les larmes qui coulaient sur son visage encore souillé d'une peinture jaunâtre.

— La France vaincue, et vivre ! Sans vous je regretterais de n'être point resté sur le champ de bataille où j'étais tombé avec une dernière illusion, une suprême espérance. Vous m'avez arraché à la mort : c'est par vous que je vis, en retour je veux vivre pour vous.

Le comte serra, dans une muette étreinte la main, de son fils ; Yolande l'entoura de ses bras.

Un instant après il commençait le récit de son épopée, évitant avec soin tout ce qui ressemblait à sa louange, tout ce qui eût pu lui en attirer.

Nous avions combattu ; nos consciences en paix nous disaient bien haut que la gloire devait nous appartenir, que le trépas ne pouvait nous effrayer.

J'avais fait comme les autres, mais non plus qu'eux. Ils se sont montrés si vaillants ces braves compagnons, qu'il

me suffira de dire pour pécher par orgueil : « J'étais des leurs ! » Le combat s'achevait, l'armée se retirait : j'en frémis ! Dieu eut pitié de mon désespoir ; il me cloua sur le sol que je défendais.

Blessé au bras... tu pâlis, ma Yolande ! ce n'était presque rien, une égratignure. Franz, toujours fidèle, me suivait. Pauvre Franz ! son dévouement lui a coûté cher. Il ne pensait pas ainsi, car lorsqu'atteint par l'obus, dont un éclat me déchira le front, il se sentit mourir, il balbutia :

— Ce ne serait rien, si j'avais pu vous tirer de là.

— Il est mort ! de grâce, ne l'apprends pas à Loïse ! Mon Dieu, je ne vais plus être parfaitement heureux !

— Privé de connaissance, je roulais près de lui. Plusieurs heures se passèrent sans que la lumière se fît dans mon esprit. Je ne voyais plus la terre, et cependant, le ciel ne s'ouvrait point devant moi. Le bruit du canon, le sifflement des balles ne troublaient plus mon sommeil ; mais je n'entendais pas les merveilleux chants qui charment les oreilles des habitants du Paradis.

Je rouvris enfin les yeux. Je ne vis rien ; la faiblesse et un voile de sang me replongèrent dans l'obscurité. Que se passa-t-il ! il me sembla que quelqu'un se penchait sur moi que l'on me soulevait, je vous vis, et j'allais, par un effort puisé dans un sentiment plus puissant que l'agonie, prononcer vos noms lorsque le bras qui me soutenait me laissa retomber si brutalement que la douleur et le regret me replongèrent dans la mort.

Quand je sortis de ma léthargie, le jour luisait non-seulement à mes yeux, mais aussi dans mon âme.

Je savais que j'étais vaincu, blessé, ne pouvant recevoir de secours que de l'ennemi.

Des ennemis ! j'en étais entouré ! Non contents de m'avoir volé mon bonheur de Français, mon honneur de soldat, ils m'avaient dépouillé. Le vautour dépèce sa proie, mais ne l'emporte pas dans sa retraite ; le lion déchire son adversaire, mais ne s'enrichit point de sa dépouille ; le prussien, lui, avait osé marchander avec le trépas, et me ravir jusqu'au vêtement ensanglanté qui sert de linceul au défenseur de la patrie. Craignant, sans doute, que je me réveillasse à cet outrage, il s'était enfui.

Je me souviens vaguement que Netzler avait parlé de me sauver, s'il se trouvait près de moi ; je l'appelai. Ne recevant aucune réponse, sentant sa poitrine demeurer immo-

bile sous ma main, je compris, et, pardonnez-le-moi, je vous oubliai au point de souhaiter le rejoindre.

Le secours vint ; mes blessures furent pansées par un chirurgien allemand. Ce soulagement me parut plus insupportable que la douleur de mes plaies. Un instant après, j'étais placé ou plutôt jeté dans une voiture, parmi de nombreux prisonniers.

Où allais-je ? Peu m'importait, je croyais mourir avant d'avoir franchi la frontière. Il devait en être autrement. La répulsion que j'éprouvais à profaner la parole en l'adressant aux envahisseurs fit de moi un muet obstiné, on me laissa à ce recueillement voisin du silence de la tombe.

Couché sur un lit d'hôpital, je n'avais à droite, à gauche, en face, partout, que le spectacle de la douleur. J'entendais gémir en français, se réjouir en allemand ; de ceci on ne se doutait guère ; car ces messieurs n'avaient pour moi qu'une estime bornée et qui n'a rien de flatteur ; ils me prenaient évidemment pour un ancien cocher de bonne maison ou pour un écuyer de Franconi. Ils eussent cru au dérangement de ma raison si je m'étais nommé ; de cela je n'avais garde, et je commençais à pardonner aux voleurs sacriléges qui m'avaient enlevé le portefeuille qui m'eut trahi, l'or qui m'eut compromis. Je ne fus pour mes gardiens qu'un blessé ordinaire.

Je guérissais, ma misère m'épouvanta. Que devenir ? Je ne pouvais accepter la captivité, subir l'outrage, l'insulte, le mépris, la prison ! Ne plus servir la patrie ! Je méditais nuit et jour ma souffrance, retournant l'arme qui l'agrandissait. Ma pauvre tête creuse s'emplit de projets d'évasion ; je faisais et défaisais des plans impossibles, impraticables. Mais comment ? Je n'étais pas encore en état de quitter mon lit ; je ne pouvais acheter ma liberté, ni disputer ma vie aux nécessités, aux difficultés d'un voyage en pays ennemi.

Alors, ô ma Yolande, ô mon père, mon cœur, tout plein de vous, perdit vos douces images dans un torrent de larmes. Je pleurai amèrement. Mes mains demeuraient étendues sur ma couverture ; en abaissant les yeux, je vis briller à mon doigt un objet étincellant. Etait-ce une de mes larmes ? Je ne me souvenais plus du gage donné au départ et qu'un caillot de sang avait dérobé à la rapacité de ceux qui m'avaient tout enlevé. Lorsque je me souvins, je baisai ta bague et je connus que j'étais sauvé.

Mes infirmiers, ignorant que je les comprisse, causaient

entre eux des événements et j'apprenais beaucoup de choses qu'ils se seraient gardés de me communiquer sciemment. Toute leur connaissance de notre langue se bornait à deux mots, qu'ils répétaient sans cesse avec une expression de féroce contentement : « Français, battus ! » Mon sang s'échauffait : je me croyais fort, terrible ; mais j'étais faible et lié sur une couche maudite. Les tortures de mon âme, les déchirements de mon cœur entravaient ma guérison, qu'une victoire de ma chère patrie eut opérée tout d'un coup.

Vint le moment de quitter Mayence ; l'on me dirigea sur Aix-la-Chapelle, la ville aux glorieux souvenirs. Le voyage fut pour moi un vrai chemin de croix ; j'eus à endurer la soif, la faim, la fatigue, les chutes, les moqueries, les blasphèmes ; je fus témoin des larmes et des douleurs de mes frères pleurant sur nos malheurs, expirant sur les bornes de la route de l'exil.

En arrivant à Aix-la-Chapelle, l'on m'interna dans la citadelle ; là je fis un nouvel apprentissage de la souffrance, volontiers j'eusse rouvert mes blessures pour échapper à tant de misère. Le bruit effrayant de nos désastres retentissait ; je n'entendais plus que le mot Sedan ; je savais l'Empereur prisonnier, Mac-Mahon blessé, la capitulation de l'armée. Pas une goutte de fiel n'était épargnée à mon calice. Je le buvais à longs traits, je m'en abreuvais et je mangeais le pain de l'étranger, du vainqueur impitoyable, insolent qui ne connaissait ni grandeur, ni pitié !..... la pitié elle m'eut fait plus de mal que son dédain.

Moi, votre fils ; moi, soldat français ; moi le descendant de ces Volbec qui n'acceptaient que la victoire ou la mort je ne pouvais vivre dans l'air imprégné des triomphes de l'ennemi. Non, non ! Tant que mon sang avait coulé, je n'avais eu le droit ni de plaindre, ni de changer mon sort ; je souffrais pour la France. Mais puisque mes veines s'étaient refermées, puisque j'étais guéri, je devais secouer la chaîne qui serrait mes bras, briser le joug de la honte, vaincre et les difficultés, et mon impuissance. Dieu, en me rendant mes forces, en m'entourant d'un profond mystère, ne m'aidait-il pas à renverser les obstacles, à m'ouvrir une issue ? Tu le demandais, ma bien-aimée. Ma confiance en la Providence et en toi est inébranlable ; la tribulation a rendu plus solides ses solides fondements et bientôt je fus la vivante attestation d'un miracle de la foi.

Un soir, je parvins à me glisser en dehors de l'enceinte ;

je me couchai à l'ombre d'un mur ; l'obscurité me recouvrit. Lorsque je n'eus plus à craindre, je me pris à trembler. Je me redressai sur les mains d'abord, sur les genoux ensuite.

Je regardai en haut ; pas une étoile ne scintillait ; n'était-ce point un nouveau bienfait ? Je traçai sur moi le signe de la croix : je récitai *l'Ave Maria* ; je prononçai vos noms et celui de la France. Je courus sans m'arrêter jusqu'à ce qu'épuisé, hors d'haleine, je tombai près d'un buisson. Je ramenai autour de moi les ronces et les épines, je cachai mon front sous un lambeau de mes vêtements.

Je passai là plusieurs heures. A l'aube, je mangeai le morceau de pain que j'avais gardé ; je me désaltérai de l'eau d'un ruisseau, et fortifié par ce léger repas, soutenu par l'espoir grandissant qui rayonnait dans mon cœur, je repris ma course.

Plus j'approchais de la Belgique, plus mes frayeurs redoublaient ; j'entendais résonner le sabot des chevaux, le rire insultant du geôlier saisissant l'évadé comme le faucon saisit une facile proie.

A l'approche de la meute qui le poursuit, le cerf haletant redouble de vitesse.

On ne me suivait point ; je continuai d'avancer. Quand vint le soir, j'étais près de la frontière ; quelques pas encore et j'échappais à la prison, au martyre. Je me crus sauvé ; hélas ! mes forces me trahirent, je m'assis regardant la terre amie que je ne pouvais atteindre.

La nuit était sombre ; sa tristesse s'ajoutait à la tristesse de ce triste pays.

Une croûte sèche me restait ; je la brisai avec un caillou, mais il me fut impossible de l'avaler ; elle m'étranglait. Je a jetai dans la carrière voisine, et pour tromper ma faim, éteindre ma soif, je bus mes larmes, larmes amères !

Où étais-je ? Qu'allais-je devenir ? Mon évasion devait être signalée ; trop facilement reconnaissable, je ne pouvais tromper une surveillance minutieuse, ombrageuse, tyrannique. Bien loin de vous, je vous appelai en me disant que vous portiez mon deuil ; que vous me pleuriez ; que l'épouse, se croyant veuve, refusait toute consolation ; que le père sans fils vieillissait pour ne point survivre à la ruine de sa maison ; que je mourrais mendiant, proscrit, inconnu ; que mon nom ne figurerait sur aucune liste glorieuse ; que pour tombe, j'aurais le creux de la carrière et le fragment de pierre entraîné dans ma chute.

Ces lugubres pensées s'agitaient dans mon esprit bouleversé semblables aux spectres d'un cauchemar. Je cherchai le sommeil ; le sommeil me fuyait, je mis une de mes mains sur mes yeux fermés pour leur cacher votre vue.

Un petit bruit me les fit rouvrir. Un lièvre ou un lapin avait, en passant, froissé une feuille. En cherchant les causes de cet incident, qui prenait les proportions d'un événement, je vis briller une faible lumière dans le lointain. Je me levai. Toujours immobile, elle luisait toujours, ce n'était donc pas un feu follet. Je marchai dans sa direction et je m'arrêtai au seuil d'une chaumière, qui, malgré l'heure avancée, n'était point fermée. Je m'approchai sans bruit et je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Un vieillard, assis dans un large fauteuil de bois, lisait la Bible ; une jeune fille, accroupie sur l'âtre, activait de son souffle le maigre feu sur lequel cuisait la traditionnelle choucroute.

Elle épiait avec un soin tendre, inquiet, les moindres mouvements du vieillard. Son doux visage me donna confiance ; je frappai doucement contre le volet, elle se leva en disant :

— Grand-père, avez-vous entendu ?

— Mon oreille est paresseuse. Va t'assurer, mon enfant ; l'hospitalité est un devoir.

La jeune fille prit la lampe fumeuse et s'avança en tremblant.

J'allais mendier le repas et l'abri ; mon cœur se révolta, mon sang bondit je regrettai de n'être pas demeuré dans la carrière abandonnée. L'Allemande éleva sa lumière à la hauteur de mon visage et m'envoloppa de son regard. Cette chaude et pure flamme ranima mon âme ; je sentis que facilement je saurais l'implorer sans honte, accepter d'elle un bienfait.

— Je suis, dis-je en me découvrant, un étranger que la nuit à surpris.

Au premier mot, la jeune fille tressaillit, une pâleur soudaine envahit ses traits ; elle courut à son aïeul, l'entoura de ses bras, baisa ses cheveux blancs ; elle plaidait ma cause. Je ne sais ce qu'elle dit ; mais après un refus formulé durement et à haute voix, l'Allemand se leva, s'appuya sur sa canne à boule dorée et se tourna vers moi.

— Entrez, fit-il d'un ton brusque. Je ne puis transgresser mes devoirs religieux, affliger ma petite-fille ; cependant je vous préviens que Guilhem Remling apporte les mêmes

scrupules dans l'accomplissement de ses obligations de citoyen, que pour lui la patrie passe avant la famille.

Cet accueil, peu encourageant, m'offensa. J'avais déjà un pied hors du seuil lorsqu'un regard m'arrêta.

La jeune fille, sous prétexte de m'aider, s'approcha et murmura en français :

— Je vous sauverai !

Cet accent de la patrie vainquit ma dernière résistance, je suivis mes hôtes près de leur foyer.

L'Allemande m'avança un siége, et s'agenouillant devant moi, elle voulut enlever les mauvaises chaussures qui ne protégeaient plus mes pieds ensanglantés. Je me défendis de mon mieux.

— Laissez, me dit-elle ; en agissant ainsi, je console l'ombre de ma mère, et le Seigneur, pour me récompenser, enverra pareil secours à mes frères.

Ce furent les seules paroles que nous échangeâmes. Le repas se fit promptement ; j'eus cependant le loisir d'examiner ceux vers qui Dieu m'avait guidé.

Le premier était un grand vieillard, un peu courbé ; son teint fortement coloré ; ses yeux noyés accusaient son origine. Sa compagne présentait un autre type ; sans le savoir encore, je devinai qu'elle appartenait à une autre race.

Elle ne possédait ni les formes puissantes, ni la haute taille des femmes de la Germanie ; ses prunelles brunes, qui brillaient comme deux étoiles dans une nuit calme, riaient à travers leurs larmes ; ses cheveux châtains encadraient de leurs bandeaux sa physionomie mobile et tombaient en lourdes tresses sur son cou ; son buste mince se dessinait dans un corset de velours habilement brodé ; un jupon court laissait voir ses pieds mignons.

Elle alluma un second flambeau et dit au vieillard :

— Grand-père, vous m'avez appris que l'hôte est un ami ; je donnerai donc à celui-ci la chambre d'Otto.

Guilhem réprima un mouvement de colère.

— Un ennemi n'est jamais un ami, Marichen ; vous oubliez trop que peut-être il a tué vos frères.

— C'est une loi de la guerre : tuer pour ne pas être tué. Un soldat n'est point un assassin. Ce Français aurait-il frappé que je le recevrais encore ; car moi aussi, je suis Française et captive comme lui.

Deux larmes coulèrent sur ses joues, elle les essuya avec une de ses nattes et reprit :

— L'amour que je vous porte égale seul mon amour pour la patrie de ma mère. Voudriez-vous refuser quelque chose à celle qui vous aime tant?

Comme l'Allemand hésitait, elle lui présenta le livre qu'il avait fermé lors de mon arrivée.

— Vous écouterez le Seigneur, continua-t-elle, vous qui passez vos jours à le bénir et à méditer ses commandements.

Remling ouvrit la Bible, lut une ligne, et se levant :

— Mon hôte, me dit-il, suivez ma fille, que la paix vous soit donnée pendant la nuit que vous passerez sous mon toit.

Je le saluai et je rejoignis ma conductrice. Elle m'introduisit dans une pièce basse, étroite; un lit, entouré de rideaux, occupait le fond de la chambre; les murailles disparaissaient sous des esquisses, des ébauches de petits tableaux.

— Ainsi que vous venez de l'entendre, remarqua Marichen, cette chambre est celle d'un de mes frères, du plus jeune, du plus cher. Otto est dessinateur et peintre ; il travaillait à Munich lorsqu'il lui a fallu partir pour votre malheureux pays ; il en a beaucoup souffert, car il aime la France et la Vierge.

Ecartant le rideau du lit:

— Voyez, reprit-elle avec orgueil, il a fait ce tableau pour moi qui ai le bonheur d'être catholique. N'est-ce-pas que ma patronne est belle ? Je viens lui raconter toutes mes joies ; pour mieux m'en souvenir, je les marque avec des fleurs. Il y a longtemps... mais ce soir, j'en puis placer une.

Elle ouvrit la fenêtre, cueillit une branche de fuschia, puis enlevant une des longues épingles de jais qui ornaient sa chevelure, elle s'en servit pour fixer la fleur au bas du cadre.

Je voulus la remercier ; elle s'y refusa.

— Pensez à votre mère.

— Je n'en ai plus !

— Pauvre Français, pensez à votre sœur.

— Dieu ne m'en a pas donné.

Elle me regarda avec crainte.

— Alors, fit-elle, priez et dormez.

Elle allait se retirer, je l'arrêtai en lui disant :

— Marichen, j'ai l'aissé dans notre France une femme belle, bonne qui vous aimera.

— Beaucoup ?

— De tout son cœur, sans croire vous aimer encore assez.

Yolande pressa dans ses deux mains la main de son mari qui continua.

— Elle me sourit et sortit.

En approchant de l'alcôve, une sensation de plaisir, que je ne soupçonnais guère pouvoir ressentir, s'empara de tout mon être. Je m'étendis sur le rude matelas avec autant de volupté qu'un sybarite sur sa couche de roses.

Je m'éveillai au chant du coq ; je m'habillai à la hâte et je m'agenouillai pour prier.

Marichen avait raison, le tableau peint par son frère était beau. Raphaël trouvait dans Otto, non un rival, mais un émule digne de reproduire son œuvre.

Je fus interrompu par un coup frappé discrètement à ma porte : j'ouvris, Marichen entra portant un vase plein d'un lait fumant et un pain doré. Elle plaça ces objets sur la table, m'avança une chaise.

— Mangez vite, afin de partir immédiatement, me dit-elle. Je suis sortie de grand matin pour aller traire mes chèvres.

J'ai rencontré Mina, l'amie de mon cœur ; pendant que nous marchions, son cousin, qui travaille chez le bourgmestre, est venu nous rejoindre. Je l'ai questionné sur ses travaux d'hier, sur ceux d'aujourd'hui. Il m'a appris, infortuné Français, que votre Paris est investi ; mais il ignore votre présence ; vous n'êtes pas encore signalé ; profitez-en.

La nouvelle que je venais d'entendre me causa une si pénible impression que je pus retenir une exclamation de douleur. La jeune fille baissa la tête et se mit à pleurer.

— Je vous comprends, reprit-elle, oh! oui, je vous comprends, moi qui ne suis comprise par personne.

J'aime mieux la France que l'Allemagne ; car si mon père m'a faite allemande, Dieu m'a créée française.

Elle s'éloigna un peu, s'accouda sur un bahut de chêne reluisant comme un miroir et continua :

— Il y a trente ans, Rodolphe Remling, arrivant à Paris, entrait chez un fabricant d'armes de luxe. Habile, rangé, silencieux, exact, il attira l'attention de son patron qui s'y attacha, et qui en mourant lui légua sa fabrique. Riche, en passe de s'enrichir davantage, Rodolphe résolut de se donner une famille. Il demanda en mariage une jeune fille peu fortunée ; mais douce, bonne, gracieuse, jolie. Marie Guérin hésita ; fervente catholique, il lui répugnait de s'unir à un homme d'une autre religion, à un homme qui n'aspirait

pas à cette patrie commune, où s'oublie la différence des patries de la terre.

Elle se soumit enfin aux désirs des siens. Le ciel bénit son mariage : trois fils naquirent : tous trois, hélas ! furent enlevés des bras de leur mère pour être présentés au ministre protestant, et ses enfants devinrent les enfants de l'erreur. L'espérance la soutenait, elle espérait les conquérir, à force d'amour, à la vérité. Je fus accordée à ses supplications ; alors elle oublia ses chagrins. Mes grands parents me portèrent à l'église, je reçus avec le baptême le nom béni de la sainte Vierge.

Nous grandîmes près de notre mère, écoutant ses instructions, rivalisant d'ardeur pour apprendre les prières qu'elle nous enseignait, mais je l'accompagnais seule aux offices. Otto, malgré ses pleurs, ne pouvait obtenir la permission de se joindre à nous, et bien souvent, nous le laissâmes expiant dans sa chambre sa généreuse rébellion.

Une autre douleur attendait maman, elle sut que son mari travaillait pour la Prusse et contre la nation qui lui avait procuré fortune, amitié, amour. Dès lors, plus de joie pour l'épouse de Rodolphe. Notre intérieur devint sombre, triste, souvent désolé par des discussions, des dissentiments. Mes frères se querellaient, mon père s'emportait ; ma mère priait ; je sanglotais.

Sur un avis, ou sur un ordre de son gouvernement, mon père vendit sa fabrique à un compatriote et nous déclara qu'il retournait dans son pays. Je devais faire ma première communion avec les enfants de la paroisse, il refusa d'attendre, et je communiai près de maman, à une messe matinale, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Otto, à notre retour, se mit à genoux pour me féliciter.

Nous partîmes sans qu'une plainte échappât à la bouche chérie qui, bientôt se ferma pour ne plus s'ouvrir, même lorsque nous réclamions des baisers.

La perte de notre fortune suivit cette perte autrement sensible. Mon père ne put supporter sa ruine, il languit pendant six mois et mourut.

Nous restions orphelins et pauvres, tout nous manquait à la fois, tendresse, protection, richesse.

Ces biens n'avaient fait de nous que des enfants, l'adversité apporta à mes frères l'énergie d'un autre âge, à moi la lumière. Je vis Dieu, je compris chrétiennement la vie, je

connus mes devoirs, j'appris à aimer le travail, à consoler les affligés.

Guilhem Remling, mon aïeul, vint s'établir ici et mon univers se borna à la maison, au jardin, aux champs qui l'avoisinent. Si encore la tombe de ma mère avait été creusée dans le cimetière du village ! Si je pouvais la visiter souvent, et souvent franchir le pas de la demeure de notre Père céleste, je serais moins orpheline, moins exilée ; mon cœur retrouverait ses plus chères affections, mon âme ses plus précieuses espérances.

Mon grand'père est bon, bien meilleur, qu'il a dû vous le paraître hier ; mais il est allemand et ne connaît les français que pour les avoir combattus sous le 1er Empire. Sa haine pour être vieille n'en est que plus forte, elle s'est réveillée avec une nouvelle intensité quand a retenti ce cri : Au Rhin !

Le cheval condamné à d'obscurs travaux retrouve son ardeur lorsqu'il surprend, traversant l'air, les sons belliqueux du clairon. Guilhem s'anima, moi je sentis que quelque chose se brisait là.

Elle appuya ses mains croisées sur sa poitrine.

— Merci pour ma bien-aimée et malheureuse patrie, lui dis-je. Que le Seigneur guérisse votre souffrance en exauçant le plus intime de vos vœux !

— Alors il me renverra mes frères... Otto, parti brisé... Il pleurait comme un enfant. Oh ! le devoir peut devenir une dure nécessité ! Otto est noble et fier, il sent que pour qu'il soit parfait, il lui manque une chose : être français.

A l'annonce d'une guerre prochaine, inévitable, il quitta Munich, accourut ici avec l'intention de s'expatrier, de passer la frontière, d'offrir son courage au pays de sa mère. Je frémis et je le suppliai par mes paroles, par mes caresses de ne point s'exposer à frapper Frédérick et Karl, à répandre un sang qui est le sien.

Je triomphai ; tous les trois nous quittèrent, bénis par leur aïeul et me laissant, afin d'adoucir mon isolement, des souvenirs de leur amitié fraternelle.

Les aînés ne pouvaient davantage, mais Otto me prit à part et me dit en m'embrassant :

— Si je ne reviens pas, Marichen, je t'attendrai au ciel ; et me montrant une petite médaille de la Vierge, car maintenant rien ne m'empêche d'y prétendre, de l'espérer.

Je riais parmi mes pleurs.

— Catholique ! répétais-je, catholique !

— Oui, répondit-il. J'avais besoin d'aimer tendrement, infiniment, j'avais besoin d'une mère divine; je voulais aussi l'assurance de revoir et celle de la terre, et ma sœur chérie pour ne jamais les perdre.

Il s'éloigna en me faisant un signe d'adieu.

J'avais achevé mon frugal repas ; Marichen s'en aperçut, elle s'interrompit.

— Il faut partir... La cicatrice qui traverse votre front va vous dénoncer.

— Elle est ma gloire !

— Elle peut vous perdre !

La petite fille du vieux Guilhem ouvrit un placard dissimulé dans la boiserie, en tira un pinceau, une boite de couleur.

— Mettez une couche de peinture brune sur votre visage dit-elle : Frédérick le fit un soir de fête et trompa tous nos invités.

Vite, bien vite ! l'heure presse, la France vous réclame; votre femme vous attend en pleurant, je ne veux pas qu'elle pleure plus longtemps.

Elle sortit, je me plaçai devant une glace et je donnai à mon visage les tons chauds de celui d'un moricaud. En me voyant, la sœur d'Otto applaudit son idée.

— Ils ne pourront vous reconnaître ! s'écria-t-elle joyeusement. Puis, rougissante et troublée, elle ajouta :

— Voici quelques provisions qui vous seront de secours ; veuillez les accepter.

J'ôtai ta bague de mon doigt.

— Mademoiselle, dis-je, permettez-moi de vous offrir ce bijou comme gage d'une reconnaissance qui ne s'acquittera jamais. Il vous était destiné par Yolande : « Donne-la à qui te fera du bien, me dit-elle au moment de la séparation. » Vous m'avez sauvé la vie!

— Accepter serait détruire mon œuvre. Vous êtes loin de votre pays, gardez cet anneau, il vous sera utile. Je suis récompensée par le bonheur d'avoir accompli une bonne action.

Si vous voulez m'être agréable, répétez-moi une fois encore que Mme Yolande m'aimera, que vous lui apprendrez mon nom.

Ce n'est pas tout : j'ai plusieurs prières à vous adresser. Si le sort vous met en présence d'Otto, épargnez-le.

— Comment le reconnaîtrais-je ?

— Il me ressemble, répondit-elle ; mais craignant le regard qu'elle avait provoqué, elle se détourna.

— Je le reconnaîtrai, car vos traits sont gravés dans ma mémoire par mon cœur, et ce qu'il grave ne s'efface point. Je lui parlerai de vous, Marichen.

— J'ai lu dans l'histoire sainte qu'une femme de Jéricho ayant reçu et sauvé les envoyés de Josué fut, à son tour, sauvée au jour du sac de la ville et incorporée au peuple d'Israël.

Rahab attacha à sa fenêtre un ruban d'écarlate, lorsque vous viendrez — vous viendrez bientôt et la vengeance sera terrible ! — quel signe me faudra-t-il choisir pour marquer ma maison et réclamer votre protection?

— Aucun ; à moins que vous ne teniez à me blesser dans mes sentiments d'homme et de Français.

Je voulus lui prendre la main pour la porter à mes lèvres, elle la coula dans la poche de son tablier de mousseline, et s'inclina.

Je sortis ; je regardai autour de moi ; j'aurais voulu lui laisser un souvenir, et pas une fleur! Je m'éloignai; j'avais déjà parcouru plus de cent mètres quand j'aperçus une humble pâquerette : je la cueillis avec transport; je repris en courant le chemin de la demeure de Remling.

Marichen était à la place où je l'avais quittée. Je lui jetai de loin la modeste fleurette, elle la reçut, me désigna la chambre d'Otto et rentra.

Deux heures plus tard, je respirais librement ; j'arrivais en Belgique.

Yolande, qui écoutait haletante, poussa un soupir d'allégement.

— Enfin! dit-elle. J'avais peur, oh! peur! Que j'aime Marichen! Que je suis fière de toi! N'est-ce pas, mon père, que nous en avons le droit?

M. de Volbec ne répondit que par ses larmes.

— Vois, reprit la vicomtesse : c'est le plus éclatant des témoignages!

Maurice se couvrit le visage ave les mains de sa femme.

— Je suis confus! fit-il.

— Et moi curieuse de t'entendre encore ; continue, je te prie.

— Il ne me restait qu'un souci, me procurer de l'argent ; un regret, me séparer de ta bague.

J'errais dans les rues de Liége, interrogeant les magasins ;

cherchant un joaillier. Je découvris une boutique ornée de montres en argent et d'horloges enfermées dans des boîtes en sapin.

Trois enfants jouaient à la porte et partageaint leur déjeuner avec un vieux caniche. Leur vue me donna confiance : c'est un privilége de cet âge innocent. Je m'approchais ; l'animal grogna sourdement ce qui interrompit la conversation enfantine.

Une petite brune me regarda et tirant le chien par une de ses longues oreilles.

— Tais-toi, ordonna-t-elle. Il n'est pas méchant : c'est un Français.

— Bon Français ! répétèrent en chœur les petits garçons qui s'éloignaient en marchant à quatre pattes.

Je caressai leurs têtes inégales, ce qui provoqua de frais éclats de rire et je pénétrai dans la boutique.

Un homme travaillait avec application. Il se leva, tira sa casquette de drap et attendit que je lui fisse connaître le motif de ma visite.

— Monsieur, dis-je, je suis un soldat français échappé à la mort, à la captivité ce qui est pire. Je désire regagner mon pays ; mais je ne possède pour toutes ressources que ce bijou ; pourriez-vous me l'acheter ?

Le Belge l'examina, me le remit.

— Je ne le puis : ce diamant est d'un trop grand prix. En vous donnant en échange ce que je possède, je ne vous donnerais pas le quart de sa valeur.

Une pensée subite me traversa l'esprit.

— Cette bague m'est chère, repris-je, j'y tiens beaucoup. La plus impérieuse des nécessités peut seule me déterminer à m'en séparer. Faisons un marché. Prenez-la ; avancez-moi l'argent indispensable pour mon voyage. Si dans un an, je ne vous ai pas remboursé, ce diamant vous appartiendra.

L'affaire fut ainsi conclue. Je reçus la somme de cinq cents francs. J'achetai ce joli veston, une paire de souliers ; je dînai dans un hôtel, je montai en chemin de fer.

Qu'ajouterais-je ? Qu'avant de se reconforter, de se délecter de votre présence, mon cœur a souffert, défailli. Mais je suis en France, près de vous ! Vous m'aimez, je puis encore... Yolande, que ferons-nous pour Marichen ?

— Je vais lui écrire : tu dégageras ma bague, tu lui en feras cadeau. Tu n'a pas achevé.

— Tu daignes le remarquer ? Je ne sais ce que je voulais

dire, ma phrase aura eu un commencement et pas de fin. C'est beaucoup car elle n'a nuls droits à l'immortalité.

— Elle t'en donnera, murmura le comte.

Maurice baisa avec respect les cheveux blanchis depuis son départ.

La vicomtesse ne voyant là qu'un élan de tendresse, se penchait vers son mari, en disant :

— Je suis jalouse!

Soudain, la porte s'ouvrit et Loïse entra radieuse

Maurice et Yolande allèrent à sa rencontre.

— Ma prophétesse ! s'écria la jeune femme.

Le vicomte tendit la main à la fille de Clément et son visage exprima une si profonde tristesse que la fiancée de Franz pâlit et se prit à trembler. Elle se remit, balbutia.

— Je suis heureuse, oh! bien heureuse!

Maurice pressa fébrilement la main qu'il tenait encore.

— Merci, répondit-il, et il ajouta : Mon enfant, Netzler est prisonnier.

— Il est mort ; prisonnier il fût revenu avec vous!

— Et blessé.

— Il est mort ; blessé, vous ne l'eussiez point abandonné, délaissé.

Elle courut vers la porte.

— Mort en voulant m'arracher à la mort! dit le soldat.

Loïse entrait dans l'atelier; elle se plaça devant le tableau, joignit les doigts en répétant d'un ton où se confondaient une joie profonde, une immense douleur.

— Merci et pitié!

Elle pleurait près de sa mère tout en cousant, à la lueur d'une lampe de cuivre, une robe de mérinos noir. Mme de Volbec vint et se jetant au cou de sa sœur des champs :

— Pardonne-moi ; je ne cherchais que ton bonheur.

Loïse essaya de sourire.

— Je suis veuve, répondit-elle, pourtant mon cœur n'est pas vide ; vous lui restez.

CHAPITRE XXIX

Les beaux jours se prolongeaient ; la désolation augmentait. L'âme de Maurice se creusait et dans ses profondeurs cou-

lait un torrent de douleur. Il demeurait silencieux, absorbé, ne sortant de ses rêveries que pour se plonger dans une sorte de fureur. Alors il repoussait ceux qui tentaient de le calmer, s'exhalait en paroles amères, quittait sa femme et son père pour aller s'asseoir dans un angle de la terrasse. sous un laurier, près d'une touffe d'hortensias.

Un espace sans limites se déroulait ; les bornes du monde semblaient ne pas exister. Il demeurait là des heures entières , les bras croisés, regardant au loin.

Gaston, qui connaissait les souffrances de la fidélité, devinant les pensées de cette âme repliée et pourtant transparente, soupirait. Une fois, il questionna discrétement. Pour toute réponse Maurice rompit une branche d'hortensia et la lança dans la direction de la terre de l'exil. Le vaincu de Reichshoffen saluait la famille du vaincu de Sedan.

Cette action n'irrita pas Gaston. Adversaire de l'empire au temps de sa force et de sa gloire, il ne savait être l'ennemi de l'infortune. Lui qui, naguère, avait condamné, trouva une soudaine indulgence pour celui dont on traînait la mémoire dans la fange de l'ignominie, il redressa, il lava cette mémoire, s'indignant de tant de folie, de tant d'ingratitude et craignant d'être obligé de désespérer d'une nation qui s'oublie jusqu'au point de ne plus respecter l'autorité émanant d'elle et le malheur permis par Dieu.

De nouveaux désastres nous accablaient. Yolande, qui avait cru ne plus pleurer lorsque son mari lui serait rendu, pleurait souvent.

La lecture des journaux lui arrachait des cris de désolation. Le vicomte souffrait trop cruellement pour se plaindre, il cachait la plaie sans-cesse grandissante de son cœur. Il se trahit, cependant, et dit un jour à son père :

— Je m'en veux de vivre et de jouir ; l'amour d'Yolande m'est insupportable.

Les feuilles du laurier se séchaient ; les étoiles roses des hortensias prenaient des teintes indécises comme ces souvenirs que le regret va remplacer. Maurice gardait encore le silence ; mais ce silence lui pesait ; le frémissement de ses lèvres dévoilait l'effort qu'il faisait pour taire son secret. Il s'absentait fréquemment, sous divers prétextes ; se rendait au chef-lieu, avide d'apprendre, de savoir ; il errait sous les tilleuls jaunis, ne s'arrêtant que pour étudier les manœuvres des mobilisés. Nouvel Achille, il bondissait en avant, étendait le bras pour s'emparer d'une arme. Il rentrait plus sombre,

plus distrait, écoutant avec découragement les paroles de son père ; refusant de répondre aux questions de sa femme ou ne paraissant les entendre que comme le bruit indifférent de l'écho redisant des accents étrangers.

Octobre s'écoula, riant sous un rayon de soleil, secouant les feuilles encore vertes comme le pélerin qui arrive au terme de son voyage secoue la branche qu'il porte en signe de réjouissance. Une fête, la fête du ciel, se préparait sur la terre et le ciel devenait menaçant... La nuit hâtive descendait à l'occident, tandis que le levant se colorait des nuages pareils aux flammes d'un incendie. Ces sinistres lueurs se projetaient sur la rivière, qui ressemblait aux eaux troublées de l'Egypte, traversaient la brume, se suspendaient aux aiguilles des pins du parc de Volbec ; l'horrible clarté s'étendait comme nos malheurs ; elle envahissait l'horizon comme l'ennemi notre territoire.

La Vicomtesse et Loïse, distraites de leur prière par ce phénomène, sortirent sur la terrasse.

— C'est un signe certain de guerre, disait la fille de Prudence ; les savants expliquent cela d'une manière plus satisfaisante, moi je parle d'après ma mère.

Lors de la campagne d'Italie, des nuages rouges s'élevèrent et prirent, en se poursuivant tels que des lutteurs acharnés, le chemin de Paris.

Au commencement des hostilités, le firmament parla ; aujourd'hui encore, il nous annonce des malheurs.

— Des malheurs ! N'en avons-nous pas assez éprouvé ? La coupe de la colère divine contient-elle plus de fiel que nous n'en avons bu depuis quatre mois ?

Mon Dieu, cesserez-vous d'être notre Dieu ? Ne vous souviendrez-vous plus de vos anciennes miséricordes ?

— Miséricorde ! répéta la paysanne.

En se retournant, elle aperçut le vicomte qui gravissait le perron. Yolande, en le sachant de retour, éprouva un serrement de cœur ; elle s'appuya sur Loïse et toutes deux, n'osant regarder en haut, rentrèrent dans le salon au moment où Maurice y pénétrait ; sa femme s'avança vers lui. Ils s'arrêtèrent au milieu de la pièce et, pendant un instant, on n'entendit que la respiration retenue qui s'échappait des poitrines oppressées.

Maurice s'éloigna d'un pas et murmura comme se parlant à lui-même.

— Bazaine... Metz... O France !

Un sanglot convulsif, suffocant, lui coupa la parole ; il chancela semblable à un homme que le vertige saisit ; sa haute taille se courbait comme se courbent les hauts pins que l'aquilon tourmente ; ses mains pressaient avec désespoir son front dont la cicatrice redevenait sanglante.

Il se rapprocha d'Yolande muette d'étonnement.

— Vicomtesse de Volbec, dit-il.

Elle tressaillit ; son doux et tendre regard se leva avec reproche sur celui qui l'appelait d'un nom si froid.

— Vicomtesse de Volbec, reprit-il.

Ses lèvres frémissantes se contractèrent : il s'éloigna de nouveau.

Le vent de novembre s'élevant tout à coup s'engouffra dans les vastes corridors déserts comme les allées d'un cimetière et vint, en gémissant, se heurter contre la porte de chêne.

Lorsque la funèbre harmonie eut cessé, Maurice, qui s'était adossé contre la cheminée et qui, la tête inclinée, suivait dans le vide ses fugitives pensées, tâchant de s'en emparer pour les changer en prières, fit un effort et dit avec un calme apparent :

— Tu croyais, sans doute, moi-même j'ai cru, que nous pouvions conserver quelque espérance. Elle reposait sur Dieu et sur Bazaine : l'un retire son bras ; l'autre, qui est homme, tombe achevant notre ruine. Heureux ceux qui sont morts avant d'avoir connu cette heure ! Mais puisque j'ai dû la compter... puisque je vis, Yolande !.. Nos ennemis se jouent de notre honneur militaire ; dans leur camp le bonheur insolent, railleur ; dans le nôtre la douleur , la calomnie. Oui, on calomnie l'armée de Metz, sœur de l'armée du Rhin, héroïque comme elle, et comme elle malheureuse ! Le drapeau qu'elle a laissé tomber est relevé. De jeunes troupes vont s'avancer au-devant d'un ennemi exercé, dont la force est centuplée par d'incroyables triomphes. Soldats d'hier, nos mobiles ont besoin de chefs...

Il s'arrêta.

— De chefs ! répéta Yolande qui ajouta : Maurice, non content d'avoir déjà versé ton sang , tu aspires à le donner, à le répandre encore. Que sont mes larmes près de ce sang ? Pour me montrer digne de toi, me faut-il ce soir?.. L'amour qu'il nous est défendu, à nous autres femmes, d'exprimer ; mais que l'on ne peut nous empêcher de ressentir, m'oblige sinon à prononcer le mot que tu attends , au moins à ne point te

retenir ; car je comprends, tu veux me quitter, ô mon ami!

Oui, malgré les déchirements de son cœur; malgré les angoisses d'une séparation que la vie toute entière mesurera de sa longueur ; malgré la désespérance de ce funeste moment, c'était ce que souhaitait, ce que voulait le héros de Reichshoffen.

En apprenant la triste nouvelle d'une catastrophe pour lui presqu'inévitable, il sentit le regret, pareil aux flots débordés, envahir son âme. Une généreuse pensée surgit, et comme le vent dissipe l'orage, elle éloigna de lui le découragement : le pire de tous les maux.

Il retrouva assez de calme pour mesurer l'horreur de la situation, pour ne point s'oublier en offrant au Préfet et au général l'appui de son épée.

Qui le croirait? l'indécision accueillit cette offre. On se rappelait un passé se résumant dans un mot, dans un sentiment : fidélité.

L'ennemi n'était pas la seule préoccupation de quelques français. Pardonnons-leur, ils ne savaient ce qu'ils faisaient.

Les représentants de l'autorité civile et de la force militaire se troublèrent, à la demande du fils de Gaston et remirent à plus tard une réponse définitive. Renvoyé de la préfecture au quartier, du quartier à la préfecture, il se présenta vainement trois fois. Sur son chemin se pressaient les mobiles de C. Ils l'arrêtaient pour le conjurer de se joindre à eux, de bien vouloir devenir leur capitaine.

Ces pauvres enfants à peine instruits ; effrayés par l'inutilité des efforts tentés ; exaltés et découragés par des bruits de trahison, ne sachant à qui se fier, en qui croire ; ignorants et soudainement instruits par le mensonge; passant du toit isolé à l'existence tumultueuse des camps ; arrachés aux douceurs de la famille et livrés à toutes les difficultés, fatigues, souffrances d'une guerre effroyable où l'illusion remplaçait l'espoir; mal vêtus; mal équipés; mal armés; nommant des officiers d'après une fantaisie passagère; leur disputant aussitôt le mérite et les connaissances indispensables; se ressouvenant d'une liaison intime, de rapports fréquents ; trop éclairés sur leurs actions antérieures pour les respecter ; trop facilement mécontents du présent pour leur obéir ; trop inquiets de l'avenir pour leur accorder la confiance du soldat en son supérieur, ils désiraient un secours, une assurance et l'ancien lieutenant de cuirassiers leur offrait une expérience chèrement achetée, une connaissance appro-

fondie de l'art de la mort, une bravoure à toute épreuve, un désintéressement bien rare, et pour qui sait admirer, un caractère admirable.

Lorsque pour la quatrième fois, Maurice vint réclamer sa part de dangers et de douleurs, il reçut une réponse satisfaisante dans le fond, désagréable, presqu'impolie par la force.

L'indignation s'étendit sur le front haut et fier du gentilhomme ; il allait répondre quand il crut entendre un sanglot dans le vent qui rafraîchissait son visage en feu. Il avait employé la prière afin d'obtenir le droit de servir sa patrie; mais il ne s'abaissa point devant le pouvoir nouveau. Dédaignant même d'en prononcer le nom; il salua et sortit.

Just et Martial l'attendaient dans la rue; désireux, inquiets, espérant, craignant tour à tour. Le plus jeune, soulevant son képi, l'agita joyeusemeut, l'aîné se détourna en étouffant un soupir.

Le vicomte acheta un uniforme sans prêter la plus légère attention ni à la forme, ni aux galons, ce qui surprit les fournisseurs accoutumés aux exigeances des officiers du moment.

Il profita des heures qui lui restaient pour retourner près de sa femme et de son père.

Il rentra à Volbec, décidé, il le croyait du moins, à leur apprendre tout d'un coup ce qu'il considérait comme l'accomplissement d'un devoir.

La vue d'Yolande ébranla sa résolution ; il s'émut au point de ne pouvoir trouver un mot.

Le silence de la nature consternée fut interrompu par une soudaine et lointaine clameur.

Etaient-ce les soupirs de la tempête ou des chants ? Des chants en cet instant !

Maurice prit les deux mains d'Yolande et l'entraînant vers la fenêtre :

— Ecoute ! dit-il.

On distinguait clairement les paroles ; elles frappèrent au cœur Mme de Volbec.

Mourir pour sa patrie,
C'est le sort le plus beau ,
Le plus digne d'envie !

— Tu entends : ils vont mourir !

Deux sanglots répondirent à Maurice qui posa un de ses doigts sous les lèvres de sa femme pour leur défendre de se rouvrir.

— Ecoute, reprit-il.

— C'est ma mère, je la défends, disaient les voix.

Yolande courba la tête ; elle la redressa à ce cri : A Berlin ! A Berlin !

— Mon Dieu ! mon Dieu, ils vont à la mort... tous ! Et toi ! Je ne puis !... oh je ne puis !

— C'est au nom de la France.

— Je l'aime ; mais je t'aime davantage. Et tu veux partir ?

Le soldat fit un signe affirmatif.

— O Patrie ! Patrie ! murmura la pauvre affligée, qui puisant des forces dans ce titre sacré, ajouta.

— Va, quitte-moi pour elle.

Le vicomte l'entoura de ses bras, la rapprocha de lui.

— C'est un éternel adieu, dit la jeune femme.

Le cœur du fils d'Ida se brisa comme à la fin de la bataille s'était brisée son épée. Il releva avec précaution la tête qui se cachait dans les plis de son manteau.

— Regarde-moi, implora-t-il. Yolande; on ne saurait mourir après avoir été encouragé, fortifié par ton regard.

Elle obéit.

Les lueurs sinistres, éclairaient le visage de l'héroïque descendant des comtes de Volbec ; les larmes qui brillaient au bord de ses paupières ressemblaient à deux gouttes de sang.

Yolande appuya la main sur la poitrine de l'officier afin de s'assurer s'il vivait encore.

— Au revoir, à bientôt, dit-il en se dégageant doucement. Le Seigneur nous donnera, peut-être, la victoire ; alors, ma bien-aimée, sois sans crainte : la victoire, c'est la vie : on ne meurt jamais en un jour de gloire.

Remarquant Loïse :

— Vos frères sont de ceux qui partent, courez rejoindre vos parents qui les attendent à la grille.

— Non, je reste, ma place est ici. Vous leur direz que ma bienfaitrice pleurait ; ils m'approuveront. Puis elle ajouta : merci, merci vous les sauverez, vous les ramènerez. O monsieur ! Dieu vous tiendra compte de ce nouveau sacrifice, et les mères vous béniront.

Maurice jeta un dernier regard vers celle qu'il aimait.

Le comte l'attendait vers le seuil.

— Mon père, dit le soldat, en s'inclinant, je craindrais votre malédiction si je n'agissais ainsi.

Il descendit rapidement les degrés du perron et courut jusqu'à la route sur laquelle marchaient en désordre les compagnies dont on voulait faire une armée, et qu'on envoyait sans préparation à l'ennemi; mais non sans les avoir au préalable découragées par des accusations transparentes, des déclamations furibondes. Les mobiles montraient encore plus de courage, de décision que l'on aurait pu le penser, qu'on aurait dû s'y attendre.

Les pères appelaient; les mères se glissaient dans les rangs: les sœurs pleuraient. La lune s'était voilée devant la clarté qui rendait inutile sa tranquille lumière, de longues traînées rouges couvraient le ciel ; des nuages, errants, perdus dans le vide, semblables aux étincelles qui s'échappent d'un foyer rendaient plus poignante cette scène de séparation et de deuil.

Beaucoup de ces jeunes gens conservaient encore les frayeurs d'une éducation superstitieuse ; beaucoup se rappelaient les récits du foyer; les eussent-ils oubliés qu'ils s'en fussent ressouvenus en voyant le désespoir de leurs mères. Quelques-uns riaient bruyamment ; d'autres répétaient le refrain d'une chanson patriotique et s'interrompaient pour lancer à pleins poumons un mot de malheur, d'impuissance.

Ce groupe représentait la minorité ; cette minorité turbulente, insoucieuse qui se trouvera toujours dans notre pays où le caractère national compte quantité des défauts de l'enfance.

Le grand nombre conservait la dignité de sa mission et de la douleur. Les chefs, se relâchant en peu de leur surveillance, laissaient à la famille, à l'amitié, la consolation de se rapprocher, de s'exprimer ; ils s'entretenaient des événements futurs ; se communiquaient leurs craintes.

L'arrivée du capitaine de Volbec changea le cours de la conversation. A part quelques farouches, tous les officiers se montrèrent charmés de compter parmi eux un de ces cuirassier du second empire dont l'histoire fera des héros la légende des géants.

Au même moment Clément et Prudence rejoignaient leur fils.

— Ah ! ça, disait la fermière, il faut du courage, plus que du courage ; mais le bon Dieu donne à ceux qui lui donnent.

Jetons nos cœur navrés dans son cœur ; il nous les rendra dignes de lui.

Et comme, lorsqu'elle guidait leurs premiers pas, elle se plaça entre eux, tenant leurs mains dans les siennes.

On approchait du bourg de ***** le colonel ordonna de former les rangs. Une longue file s'aligna ; la marche régulière, cadencée, couvrit le bruit des sanglots. La population entière attendait pour saluer au passage ces jeunes hommes dont pas un n'était étranger aux habitants. Il y eut un concert, sorte d'harmonie funèbre, formé de noms chers, de bénédictions émues. Bientôt l'unique rue redevint silencieuse ; les portes se refermèrent.

— Ils sont loin déjà, murmura la mère de Loïse que Constant entraînait ; le chemin de fer les emporte. Je maudis le progrès qui consiste à avancer l'heure de la mort, à la rendre inévitable. Mes pauvres enfants ! mes pauvres enfants !

Dans le fond du wagon, où ils étaient entassés pêle-mêle, Just et Martial essayaient d'étouffer leur émotion. Maurice qui se trouvait près d'eux toucha l'épaule du plus jeune.

— Allons! dit-il, n'aie pas l'air d'un poltron. Que diable on croirait que tu veux renier ton saint et ton nom.

La bonne humeur, la gaieté sont aussi indispensables au soldat, que l'eau et le sel le sont à la soupe.

Martial regardait la manche de sa vareuse comme s'il eut voulu additionner les fils qui faisaient la trame de l'étoffe. Peu à peu, il éleva le bras à la hauteur de ses yeux et profitant d'un instant qu'il jugeait favorable, il les essuya rapidement.

— Que ce soit la dernière fois ! à moins que nous ne soyons les témoins impuissants d'une défaite, reprit le capitaine, alors nous aurons le droit de pleurer sur notre malheur de vivre encore.

CHAPITRE XXX

Le galop de deux chevaux réveilla l'écho de Volbec, Paule de Viesville entrait dans la cour.

Elle était charmante sous son costume brun. Le corsage à revers de nuance claire s'ouvrait sur un plastron uni ; un étroit ruban écarlate garnissait son col de toile et se nouait sous les coins rabattus ; un feutre tyrolien, posé sur son front laissait voir sa belle chevelure que recouvrait à demi un long voile de gaze retenu sur le chapeau par une aile d'oiseau. Elle enfonça dans la crinière du cheval sa petite main gantée et sauta légèrement à terre.

— Vous m'attendrez, dit-elle d'un ton bref au serviteur en lui jetant les rênes qu'elles abandonnait.

Elle ramena sur son visage le voile que le vent envoyait en arrière, plaça sur son bras gauche, la traîne de son amazone, se détourna sans daigner écouter le domestique qui se permettait une question.

A peine se fut-il éloigné qu'un homme parut, étendit les bras pour défendre à la fille du marquis d'avancer. Elle s'arrêta, mais elle ne recula pas : son âme patricienne se révoltait.

— Savez-vous, demanda-t-il, pourquoi le tigre a vaincu le lion? pourquoi le Prussien boit notre sang, se nourrit de notre gloire ? c'est parce que...

— Retirez-vous, ordonna Mlle de Viesville. De quel droit m'adressez-vous la parole?

— C'est parce que la femme n'a point conservé sa noble simplicité ; parce que les vierges de Sion ont oublié la loi du Seigneur pour courir après la vanité ; parce qu'elles ont vidé la coupe de toutes les ivresses, qu'elles ont fait du plaisir leur unique occupation. J'ai vu ces indignes filles de Juda la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenances étudiées pour cela...

Paule frappa le sol du talon de sa botte féminine, et, relevant son voile , regarda celui qui lui parlait. Un sourire de dédain plissa d'abord ses lèvres plus rouges que le corail qui ornait ses oreilles ; mais immédiatement la flamme qui dilatait ses yeux s'éteignit pour faire place à l'effroi.

L'homme qui se tenait devant elle justifiait ces deux sentiments. Petit, trapu, les pommettes saillantes, le teint olivâtre, portant pour tout vêtement les débris d'un uniforme de

marin, pour toute coiffure une épaisse et inculte chevelure, il prêtait au rire moqueur qui l'avait accueilli ; mais l'expression de ses prunelles enfouies dans leurs orbites donnait le frisson.

Paule se troubla, son trouble s'augmenta encore quand elle entendit l'étranger continuer avec lenteur :

— Vous avez dit : « La voie du seigneur n'est pas juste! » Ecoutez ce qu'il vous répond : — « Est-ce ma voie qui n'est pas juste? ne sont-ce pas plutôt vos voies, à vous, qui sont corrompues ; car comme si vous n'aviez point abandonné la loi de votre Dieu, vous m'interrogez sur les jugements de ma justice et vous osez vous approcher de moi. »

La fille du marquis voulut appeler, implorer ; la peur et le remords ne lui permirent pas : elle baissa la tête.

Un bras se glissa sous le sien. Yolande, se courbant pour embrasser les joues brûlantes de la visiteuse, murmura tout bas :

— Chère Paule!

Monsieur de Volbec les écarta, afin de se placer entre elles et l'inconnu.

— Salut, mon commandant, fit celui-ci, en portant la main droite à son front.

— Qui êtes-vous? interrogea le châtelain.

— Je suis un pêcheur à qui Dieu a parlé comme jadis il parla au prophète. — « Crie avec force, m'a-t-il dit ; ne te lasse pas ; que ta voix retentisse pareille aux éclats de la trompette. »

Et j'ai crié à l'Océan lorsqu'il s'élevait, lui aussi, contre son créateur ; j'ai parlé aux vagues bleues, elles m'écoutaient avec docilité.

— Cet homme est fou, remarqua Paule.

— Les événements font tant de malheureux! soupira la vicomtesse.

— Je voudrais loger ici, reprit le marin. Cette maison est grande et Job Logeou, qui a dormi sur les champs de bataille, n'a besoin que d'un peu de paille pour se reposer.

— Mon père! implora l'épouse du soldat.

— Si vous ne voulez pas me loger continua Job, je m'en irai en récitant le *De profondis* pour mes camarades : ils ont eu la mer pour berceuse, la terre pour tombeau. Je retournerai au bourg : je demanderai aux mobiles de coucher au poste. Les mobiles sont de braves enfants, ils ne me repoussent jamais.

— Je vous garderai, mon ami. Vous allez vous réchauffer souper et je vous ferai donner un lit.

Logeou prit la main de Monsieur de Volbec et la porta à ses lèvres. Gaston sentit une larme brûler ses doigts glacés pa le contact de l'infortuné qui murmura :

— Les bons sont les amis de Dieu! Et se mettant de côté il ajouta en faisant de nouveau le salut militaire :

— Après vous, mon commandant.

Le comte monta l'escalier, suivi par Job dont les pied laissaient une trace sanglante sur le marbre, et qui, insensi ble à la douleur physique, balbutiait des phrases incohé rentes.

Cet homme était un fils de la Bretagne. Il passa son enfanc à poursuivre les chèvres de son père ; à courir dans les ajonc dont l'odeur amollissait son cerveau ; à contempler d'un re gard mélancolique les ondulations des bruyères ou les mou vements de l'Océan. La sauvage beauté de cette nature en l séduisant, ébranlait son imagination. Il aimait les légendes s'enthousiasmait au récit de la vie des saints. Il rêva se choi sir une retraite dans une grotte; vivre de méditation, d poésie; chanter toute la journée; la nuit, continuer en dor mant ses chants et ses prières.

Le vieux recteur crut que Dieu voulait cette âme ; qu'i avait sur elle des vues que justifiaient son innocence, sa can deur, sa foi.

Au lieu de le retenir, il le poussa en avant. Dès lors, Jo n'eut plus une seule pensée pour les choses d'ici-bas; il quitt sa chaumière pour le presbytère; le dimanche seulement, i visitait ses parents; encore était-ce afin de mener à l'église s sœur Anne, pauvre petite créature, privée d'intelligence simple et douce, souriant toujours de son sourire d'enfant e répétant sans cesse le seul mot que sa mémoire rebelle pu retenir : Marie.

A dix-huit ans, l'élève du curé frappa à la porte du sémi naire de Quimper. Il y entra, y sema l'édification ; mai quand arriva l'heure d'un premier engagement, il recula sa raison s'obscurcit : la fièvre s'en suivit. Pendant qu'il déli rait dans le fond de sa cabane, Anne, assise sur le seuil redisait le nom de la Vierge.

Il guérit de corps, mais l'esprit resta malade. La cons-cription le tira de son abattement : le sort lui ayant été con-traire, il devint marin.

D'abord sa nouvelle existence le charma ; il se prit à

aimer son beau vaisseau. Lorsque la tempête l'eut broyé comme nous broyons sous nos pieds le coquillage qu'elle jette sur la plage, il éprouva une sorte de nostalgie. Il se traînait avec langueur, cherchant à renouer les fils de ses rêveries. S'il fermait les yeux, il voyait se dresser devant lui les cadavres de ses compagnons que les vagues roulaient comme des varechs errants ; si, dans son effroi, il regardait autour de lui, il n'apercevait plus les hauts mats, les cordages de son navire préféré.

Les horreurs de la guerre achevèrent sa ruine intellectuelle ; il n'eut que des lueurs de raison, il ne voulait que se battre ou prier.

Echappant à la surveillance, il errait répétant des strophes de psaumes, des bribes de prophéties : puis, lorsque la faim et la fatigue l'obligeaient à implorer du pain, un abri, il se rendait au poste établi à la mairie du bourg de... Les factionnaires lui accordaient ce qu'il demandait ; souvent même ils se dépouillèrent de leurs capotes pour le couvrir et partagèrent avec lui leur ration de café.

Pendant que le comte donnait des ordres concernant son nouvel hôte, Paule désolait Yolande.

Au premier signal de détresse, la sœur de Gontran se tourna vers Dieu; elle pleura, s'humilia et comme si ses pleurs, ses humiliations eussent dû vaincre le Ciel, elle attendit avec sécurité, s'appuyant sur les faveurs dont Marie a de temps immémorial comblé son royaume. Mais quand elle vit le malheur se précipiter sur nous, le doute entra dans son esprit. Dès lors plus de paix ; pour elle, la mort eut été moins pénible que cet état. Semblable au naufragé qui se cramponne à ce qui peut le sauver, elle s'attacha à toutes les assurances humaines. L'édifice de sa foi, sapé dans ses fondements croula ; elle tâcha d'en ressaisir quelques débris ; son amour fraternel lui disant qu'elle pourrait être encore dans l'obligation de recourir à Dieu. Elle continua à se préoccuper, à trembler ; la chute de Metz, la captivité de Gontran la plongèrent dans l'abîme.

Elle ne sut plus espérer, elle ne voulut plus croire, et la charité désolée s'éloigna d'elle. Alors elle connut toutes les douleurs qui sont le partage de ceux qui vivent sans Dieu ; de ceux qui prétendent faire sans lui le rude voyage de la vie. Seule, elle pleurait le front dans les mains, devant le Seigneur ; et devant les hommes, elle demeurait droite, ferme, insensible, ne parlant jamais de ses tortures morales ;

trouvant l'énergie d'éloigner par un sourire les personnes qui tentaient de la consoler, de la rassurer.

La résignation d'Yolande l'exaspérait ; pourtant elle commençait à ressentir, un peu d'amitié pour cette femme qui après lui avoir volé son bonheur terrestre, lui ravissait encore toute estime de soi-même. Elle l'accusait de froideur, d'indifférence, prétendant qu'elle eût plus et mieux aimé Maurice, puisque loin de lui elle n'aurait pu se résigner et vivre.

Parfois, elle infligeait à la vicomtesse un pénible interrogatoire, retournant à plaisir l'arme qui blessait le cœur tendre qu'elle s'obstinait à trouver dur ; plus souvent elle l'accablait de témoignages d'affection. Les paroles de Job excitèrent sa colère ; seule avec Yolande, elle se répandit en amères récriminations. Elle ne disait pas :

— A-t-il lu dans ma conscience ?

Non ! comme toujours elle demandait :

— Pourquoi Dieu nous délaisse-t-il ? Ne se souvient-il plus ?

— Conjurons-le d'oublier.

— Et Clovis se courbant sous sa loi ; et Pépin-le-Bref dotant son Eglise ; et Charlemagne et Saint Louis faisant briller la religion au flambeau de leur gloire, et...

— Paule ! Paule ! et nos péchés, et nos crimes ? Je n'oserais implorer si je ne savais que le Seigneur eût pardonné à Sodome, à Gomorrhe en faveur de cinq justes. Je me dis que notre patrie, cette terre du dévouement, en compte davantage. Je répète les noms des héros du christianisme, de ces prodigues de leur or et de leur sang et j'ai confiance que le Ciel se laissera apaiser par leurs mérites... par mes supplications.

— Il vous convient d'implorer ; moi, je ne prie plus.

— Ne parlez pas ainsi, vous commettez une faute.

— Non, je ne prie plus. Dieu, qui écoute les chants de triomphe du protestantisme écrasant de son mépris et de ses pieds d'airain le catholicisme haletant, pourrait-il nous entendre ?

— Oui, même après l'offense dont vous vous rendez coupable. Ecoutez mon amie, vous n'êtes pas la première à vous scandaliser de ce triomphe, qui, comme tout triomphe de la force et de l'injustice, n'aura qu'une durée bien courte.

J'ai déjà entendu des plaintes plus françaises que chrétiennes ; mon cœur en a saigné et j'ai redoublé de ferveur craignant que ces murmures n'aggravassent le châtiment.

Nous sommes les enfants de Dieu. Mais il arrive souvent aux membres d'une même famille de se séparer, de divorcer d'idées, de croyances, d'amour. Le père dont la tendresse est blessée la reporte sur ceux de ses fils qui sont restés fidèles à ce qu'il croit, à ce qu'il aime.

Il s'arme de rigueur contre les rebelles, leur défend l'entrée de sa maison, non de son cœur dont il n'est point le maître ; il redouble de vigilance, de soins, comble de faveurs ses bien-aimés.

Un jour, la révolte entre dans ces âmes dont la reconnaissance s'enfuit. Les fils de tant de prédilections outragent leur père, traînent son nom dans la fange, renient sa paternité. Que fait ce père ? Il se retourne vers ceux qu'il avait rejetés, il les appelle, les charge de le venger et s'éloigne afin de ne pas voir les souffrances de ceux qu'il châtie. Une parole, un cri le désarmeraient : il envoie aux coupables, ses serviteurs, ses amis, et moyen plus puissant encore, il se sert pour les ramener à l'obéissance, au respect des larmes d'une mère.

Marie a quitté et son trône et les cieux pour descendre vers nous ; elle a pleuré sur la France, et la France n'a pas voulu de cette rédemption.

— Où prétendez-vous en venir ? de grâce Yolande, ne me sermonnez pas ainsi ; je n'ai que faire de vos homélies.

— Je voulais vous dire que le jour où les Français se ressouviendront qu'ils sont catholiques, Dieu se ressouviendra de ses promesses.

Paule secoua la tête.

— En attendant, répondit-elle, vous aurez le temps de vous désoler.

— Maurice, avant d'être à moi, appartient au Seigneur.

La fille du marquis laissa échapper un éclat de rire sec tandis que, debout devant l'armoire à glace, elle drapait les plis de son amazone.

— Ah ! dit-elle en se tournant ; voici M. le comte. Je vais lui ouvrir : vous permettez ? et m'informer si Job est toujours au château.

Elle s'avança vers la porte près de la quelle Gaston venait de s'arrêter. Quelqu'un passait sous les fenêtres et soudain la voix du matelot s'éleva pareille à un de ces bruits mystérieux qui courent dans l'air pendant une tourmente.

— Tous ceux qui vous abandonnent seront confondus ; ceux qui s'éloignent de vous auront leurs noms écrits sur la poussière !

— Encore ! encore ! murmura Paule dont les dents blanches s'entrechoquaient.

Elle courut à Yolande, l'entoura de ses bras, l'embrassa avec élan.

— Aimez-moi, implora-t-elle.

Puis, d'un bond plein de grâce, elle atteignit la porte qu'elle ouvrit. M. de Volbec s'empara de la main qui se tendait vers lui, et conduisant la jeune fille près de la vicomtesse.

— Vous ne savez pas combien j'étais inquiet !

— Inquiet ? De qui ?

— De vous, chère enfant.

— Oh ! je suis intrépide ! et quoique Job soit laid, ses façons peu rassurantes, il ne m'a point fait peur ; mais il pique ma curiosité. Pouvez-vous la satisfaire ? Le voulez-vous ?

— De ceci, vous ne sauriez douter. Je suis à vos ordres. Veuillez commander afin de me procurer bien vite l'honneur et le plaisir de vous être agréable.

— Je désire savoir ce que vous a conté le vieux fou, qui s'amuse à jouer le rôle de prophète en se servant tantôt des magnifiques expressions d'Isaïe, tantôt des accents voilés et poétiques de Jérémie.

— C'est très-facile. Promettez-moi de vous montrer indulgente, et je commence.

— Je promets, malgré que je sache cette promesse parfaitement inutile.

Le comte s'inclina, puis commença le récit de ce que Logeou lui avait appris.

CHAPITRE XXXI

Constant vanait du blé dans la grange de Bel-Air. Le paysan cachait sa tristesse dans le but de ne pas augmenter celle de sa belle fille. Pour trouver un peu de courage, il adressait de temps en temps la parole à Jacques et à Pierre occupés à ranger sur une planche des soldats de plomb.

La chose offrait plus d'une difficulté ; la plus sérieuse se résumait dans cette question :

— Les quels sont les Prussiens ?

Bien entendu, Jacques dont le plaisir animait le visage pâli, revendiquait pour sa troupe le titre d'armée française ; il alla même jusqu'à abuser de son droit d'aînesse pour contraindre petit-Pierre, qui boudait, à devenir pour dix minutes le chef d'un corps de Bavarois ou de Saxons.

— Toi, dit-il, tu vas commander à tes uhlans de marcher ; moi, qui suis papa, je vais appeler mes moblots au combat. Tu me nommeras sargent ; moi je t'appellerai... comment ?

— Tu m'appelleras petit-Pierre, répondit l'enfant dont les yeux étincelaient à travers ses larmes.

— Petit-Pierre ! Ça ne signifie rien. Il te faut un titre... Von der....

Le cadet éclata.

— Quel drôle de marmot tu fais, continua Jacques en se grattant l'oreille. Est-ce qu'un nom prussien ferait de toi un prussien, par exemple ! On m'appelle Jacques comme saint Jacques, je ne suis pas un saint.

— Voyons : tu es un bon français ; range tes pruss... tes troupiers, c'est une guerre pour rire, comme celle que font les soldats du camp qu'est sur la lande.

Petit-Pierre s'essuya les joues avec sa blouse et se pencha en avant, pendant que son frère, imprimant un brusque mouvement à la planche tentait de faire perdre l'équilibre aux cavaliers, montés pour la plupart sur des chevaux boiteux.

Les uhlans tinrent ferme ; mais l'infanterie française éprouva un échec complet. Le sergent, en retirant le bras qu'il avançait pour donner plus d'autorité à son commandement, attrapa le tambour major qui, en tombant à la renverse, coucha sur le dos ses infortunés compagnons.

Ce fut autour de Jacques d'éprouver l'envie de pleurer ; mais, craignant de perdre la dignité de ses cinq ans, il se renferma en lui-même.

Le silence le mena à la réflexion et lui permit d'entendre les reproches de son cœur. Il se trouva méchant : méchant d'avoir offensé son Dieu, contristé son frère. Il en ressentait un si vif chagrin qu'il ne se ressouvenait plus de sa honteuse défaite.

Il regarda tout autour de lui : il était seul avec petit-Pierre.

— Veux-tu me pardonner ? implora-t-il. Je suis vilain et

le bon Jésus ne m'aimerait plus si je ne t'embrassais. Veux-tu ?

— Tu n'es pas vilain, et je veux bien tout ce que tu veux.

Les enfants firent leur paix.

— Si nous priions ? reprit l'aîné. Mes oncles se battent peut-être. Les militaires sont tués par les balles ; d'autres meurent à la Trappe.

Oh ! C'est triste ! Puis, il y en a qui ont des figures blanches et qui marchent avec un bâton. Tu les as entendus demander du pain ; puis ils parlaient de leurs mères, de leurs femmes, de leurs sœurs, de leurs enfants : il auraient voulu nous caresser ; ils n'osaient pas. Et ceux qui sont entrés dimanche ? Ils s'approchaient du feu pour sécher leurs croûtes et Maman disait : — Laissez ; prenez de notre pain, il est meilleur. — Quand ils ont voulu faire manger le leur à Camarade, Camarade n'a pas voulu. Vois-tu, ça fait beaucoup de malheureux ! Et nous ? Notre papa est parti ; nos oncles aussi ; mon ami Franz n'est point revenu : grand père Gilles ne vient plus nous voir parce qu'on a amené la mer dans son pays; on a creusé de grands trous dans les routes et que sa bidette ne sait pas sauter par dessus ces grands trous, ni par dessus les arbres qui sont jetés de travers sur la chaussée. J'ai entendu tante Loïse qui racontait à maman quelle ne dort plus ; que la dame ne dort plus ; que le Monsieur ne dort plus ; que personne au château ne dort plus. Elle a ajouté : — La prière peut seule nous sauver. Faut prier.

Il tira de la poche de son pantalon un petit sac de toile grise, et de ce sac un petit chapelet blanc.

Pierre éparpilla une gerbe arrachée du tas par Constant et l'étendit en guise de tapis.

L'aîné des fils de Césarine était bien changé, pauvre chéri !

Sa vivacité l'avait abandonné, s'il s'y livrait encore quelquefois il en éprouvait aussitôt un profond remords.

Il passait des journées entières plongé dans une rêverie qui ressemblait à l'extase.

Il racontait souvent à petit-Pierre les belles choses qu'il voyait lorsqu'il fermait les yeux.

Un soir il prit sa mère à l'écart et lui dit :

— Maman, j'ai vu encore la Sainte-Vierge, je la connais bien ; c'était elle. N'aie pas de chagrin, car elle m'a promis, que lorsque je serai au ciel, elle fera de moi un ange. Les

anges sont si jolis! En as-tu vu, mère, en as-tu vu, réponds ?

Césarine interdite, fit un geste négatif.

— Oh ! alors, quand je serai là-haut je demanderai à Dieu la permission de revenir ici pendant une minute afin que tu me voies.

La jeune femme considéra son fils avec terreur et ne put ni pleurer, ni sourire.

— Ne me parle pas ainsi, dit-elle en frissonnant.

Jacques appela son frère.

— Je ne pourrai plus te dire ce que j'aime tant, fit-il avec tristesse, cela cause trop de peine à maman.

Je crois qu'elle en aura beaucoup, beaucoup quand je m'en irai avec la Sainte-Vierge. Le crois-tu aussi, toi ?

Petit-Pierre réfléchit.

— Le paradis c'est beau, dit-il avec un soupir ; mais une maman c'est bon.

Ces entretiens se renouvelaient fréquemment.

Les traits de Jacques s'idéalisaient, une blancheur transparente remplaçait le vermillon de son teint.

Il restait caressant envers tous ; mais ses caresses mêmes l'épuisaient.

Prudence, justement alarmée, avait fait venir le docteur Imbert au Val-Richat, et Jacques assis sur les genoux du vieillard, avait subi une longue consultation.

En le déposant à terre le vieillard avait hoché la tête.

— Il est malade, peut-être bien malade ? avait demandé la fermière avec un serrement de cœur indescriptible.

— Il est des cas qui échappent à la science, celui-là est de ce nombre. Votre marmot a tout ce qu'il faut pour vivre, aucun motif pour mourir, à moins qu'il ne soit atteint de la nostalgie du ciel.

— Vous pensez, Monsieur..

— Ma chère dame, ne me questionnez pas là-dessus. Parfois je suis sceptique. Tenez, passons également sur l'explication de ce mot.

A partir de cette révélation Prudence commença son sacrifice, et Jacques devient plus recueilli.

Il cessa de jouer avec petit-Pierre qui trouvait bien longs ces songes faits tout éveillé, et ces prières qui s'achevaient dans une sorte de défaillance.

Aussi, grande fut sa joie lorsque son aîné, le rejoignant dans la grange, voulut ranger l'armée. La perspective de la récitation du chapelet lui plut moins.

Il soupira en s'agenouillant sur ses talons.

Jacques se plaça près de lui, embrassa la croix de cuivre, regarda en haut et demeura perdu dans la contemplation d'un objet admirable.

— Vois-tu la bonne Vierge ? interrogea-t-il tout bas.

— Non, où donc elle est ?

— Au milieu de ce nuage ; ses pieds touchent aux iris qui croissent sur le toit. Elle me sourit.

Regarde : elle descend, elle vient.

Et l'enfant agitait en signe de joie le chapelet enroulé à ses doigts.

Petit-Pierre tremblait de tous ses membres.

— Où donc est-elle, demanda-t-il avec respect.

— Là, là penche-toi en avant. Si elle allait se cacher dans la cape de sa mante!

Il s'arrêta suffoqué, haletant.

Petit-Pierre ne comprenait plus rien à ce qui se passait. Mais il trouvait tristes ces yeux qui devenaient grands, si grands, et le sifflement aïgu qui s'echappait des lèvres de Jacques.

— Finissons nos *Ave*, veux-tu ?, dit-il avec instance.

— Elle est si belle, si belle, continua Jacques. Sa robe est taillée dans un morceau du ciel ; un voile transparent comme la rosée du matin tombe sur son front sans le cacher. Qu'elle est belle!

Est-ce qu'il est nuit ? les étoiles se rangent autour d'elle. Si elle disparaît je ne pourrai plus vivre.

Petit-Pierre se leva pour aller chercher sa mère ; Jacques posa une de ses mains sur le bras de l'enfant, qui demeura immobile de terreur, sans autre pensée que celle de son frère qui écoutait sans doute l'appel de Marie, et qui, pour obéir, le laisserait désormais seul à s'amuser, seul à prier.

S'il avait pu pénétrer le ravissement de Jacques ; s'il avait, lui aussi, entendu les accents célestes qui remplissaient d'allégresse l'âme du privilégié! Il osait y mêler les siens ; tantôt, c'était une exclamation de joie, tantôt un regret, une supplication; il élevait les mains dans un transport d'amour ou les joignait en signe de contrition.

Une demi-heure se passa ainsi.

— Jacques, implora enfin le second fils de Désiré, Jacques, tu me causes du chagrin ; j'ai froid, j'ai peur, sortons.

Comme son frère ne lui répondait pas :

— Sortons nous réciterons la dernière dizaine devant le beau tableau de maman.

Jacques sourit ; mais ce n'était pas à celui qui le pressait de se lever ; il résista.

Alors le pauvre petit s'élança hors de la grange et courut à la maison.

— Tu es seul, dit Césarine, va chercher ton frère.

l'enfant pâlit et se troubla.

— Mère, balbutia-t-il, je crois qu'il est en Paradis.

— Jacques ? interrogea anxieusement la paysanne.

— Oui, il ne m'écoute plus ; je n'ai pu le faire rentrer. Avec cela...

La jeune femme traversa la cour et gagna la grange. Elle, y entrait en même temps que Clément.

Prendre son fils dans ses bras, le serrer dans une étreinte passionnée fut l'affaire d'un instant.

— Jacques, mon chéri, répétait-elle, tu m'entends, tu vis ? bien sûr tu vis ?

L'enfant passa ses mains avec un geste caressant sur le front de sa mère et ferma les yeux.

La jeune femme demeurait sans force, elle pressait convulsivement la tête qui s'appuyait avec abandon sur sa poitrine et mêlait mille tendresses à ses baisers.

Elle n'osait remuer parce qu'au moindre mouvement, son fils pâlissait.

— Mon père, dit-elle à Clément attéré, au nom de Désiré, du secours, du secours. Ne le laissez pas mourir.

— La Sainte Vierge m'appelle, murmura la voix qui s'éteignait.

Toutes les frayeurs de l'amour maternel s'enfoncèrent comme autant de glaives dans l'âme de Césarine. Elle étendit les mains avec désespoir, se tordit les bras, mais ne proféra pas une plainte.

De la bouche entr'ouverte de son fils sortait un chant si doux, si harmonieux, hélas ! si faible, qu'on l'eut pris pour le bruissement des ailes d'un chérubin ! c'étaient, à la vérité, des phrases sans suite, où se mêlaient le nom de la France, et le mot espérance. Il achevait au moment où Prudence arrivait.

— Jacques, Désiré, sanglota Césarine. Ma mère, sauvez celui-ci pour que l'autre ne me fasse pas de reproches, pour que nous soyons heureux.

— Du courage, répondit la vaillante femme. J'ai envoyé

demander du secours. Les Trappistes vont prier, et le docteur Imbert fera diligence.

Elle prit l'enfant, et lui formant une couche de ses bras et des épis dorés, elle l'emporta dans la maison.

Le chant avait cessé. Jacques ne répondait plus aux pressantes supplications de son aïeule; il n'ouvrait pas même les yeux, ses yeux fermés pour ne pas perdre de vüe sa vision.

Cher ange! ses paupières s'appesantissaient, son cœur battait à de longs intervalles, le froid gagnait ses membres malgré les efforts de Prudence.

— Il va mourir, il va mourir, sanglotait sa mère éperdue; mon Dieu! mon Dieu!

Une expression d'ineffable contentement parut sur les traits reposés de l'enfant.

— Comme il aime le bon Dieu, remarqua petit-Pierre, qui n'avait pas quitté le chevet du lit, et qui, dans un élan de tendresse, se jeta sur son frère en le conjurant de l'emmener.

Césarine l'arracha avec un geste farouche.

— Que me resterait-il? dit-elle avec égarement.

— Du courage, du courage, ordonna encore Prudence, en embrassant petit-Pierre épouvanté par l'action de sa mère.

— Du courage, répéta celle-ci. Ah! où en puiser? si Désiré était près de moi!

Yolande, Paule et Loïse entraient hors d'haleine, Jacques respira plus librement. Il reconnut sa tante à ses larmes, la châtelaine à ses caresses.

Il chercha leurs mains, puis se soulevant il demanda :

— La demoiselle?

— Elle est là, chère Paule, approchez!

La jeune fille se pencha sur le lit.

— Le Seigneur vous veut toutes les deux, articula lentement le mourant.

— Moi! s'écria Paule en se redressant avec incrédulité.

— C'est la Sainte Vierge qui me l'a dit, et parce ce que je ne comprenais pas, elle a ajouté: Dieu a fait le Paradis pour qu'on puisse l'aimer sans crainte, le cloître pour qu'on apprenne à l'aimer sans partage.

La sœur de Gontran fut pour sortir; mais elle aperçut, s'encadrant dans la porte charretière, Logeou les traits animés, l'air inspiré; elle se retira au fond de la salle, considérant avec une pitié mêlée de dédain la scène qui se passait.

La vicomtesse éprouvait un sentiment de vénération pour

le petit être qui se transfigurait. Elle comprit que le Seigneur ne refuserait rien à l'âme candide qu'il rappelait à lui. Alors, se courbant avec respect, elle approcha son visage du visage couvert des ombres de la mort.

— Cher ange, implora-t-elle, nos absents nous seront-ils rendus ?

Loïse courba la tête, et Yolande effrayée de son audace cacha son front dans ses mains.

La réponse se fit attendre. Jacques avait-t-il entendu ? L'épouse de Maurice le désirait et le redoutait. Aussi lorsqu'elle crut saisir un autre bruit que celui des sanglots, elle n'osa plus prêter l'oreille.

Le mourant connut-il cette faiblesse ? on l'eut dit, car il articula distinctement ces paroles :

— Ceux que l'on croit morts revivront et ceux qui sont pleins de vie sembleront mourir ; mais il n'y a pas de mort pour ceux qui aiment Dieu.

— Et ton père ? ton père ? interrogea Césarine.

— Il reviendra ; seulement il ne retrouvera pas son Jacques.

Pierre, tu iras au devant de lui et tu le consoleras.

Maman, on ne pleure pas ceux qui n'ont jamais affligé le doux Jésus. Je vous aime tous, tous !

Il se tut, sa respiration devenait plus pénible, ses doigts joints se déjoignaient.

— Le docteur! s'écria Prudence.

Une voiture s'arrêtait dans la cour.

— La Sainte Vierge m'appelle, dit Jacques, adieu !

Césarine étouffa une exclamation désespérée et collant son fils sur sa poitrine.

— O mère désolée du Golgotha, par vos douleurs prenez pitié de moi.

Le médecin ouvrit la porte.

Jacques se souleva avec peine, colla sa bouche décolorée sur la bouche qui venait de proférer cette plainte déchirante, puis sa jolie tête retomba sur qui son oreiller.

Clément éleva le petit corps, comme naguère les sacrificateurs présentaient au très-Haut la victime choisie, ensuite il le reposa sur le lit et s'agenouilla entre Prudence et M. Imbert.

— Que n'êtes vous arrivé plus-tôt? dit la fermière du Val-Richat à ce dernier.

— Je ne l'aurais point guéri ; c'est lui qui me sauve.

Madame Constant, je ne suis plus septique ; je crois, et cette foi que j'avais perdue, je la dois au spectacle dont je suis témoin.

— Prions, interrompit Clément.

Une voix répondit de l'extérieur :

— Vous qui habitez les cieux, chantez le Seigneur ; chantez-le, vous qui résidez dans les hauteurs du firmament.

Job entra, s'inclina devant le cadavre.

Paul toucha le bras d'Yolande.

— Partons, dit-elle.

La vicomtesse baisa avec respect les boucles brunes de Jacques et sortit pour rejoindre la jeune fille, qui s'éloignait rapidement. Le médecin les suivit.

CHAPITRE XXXII

Une brume épaisse descendait sur la campagne ; ses arbres n'apparaissaient plus que semblables à des fantômes ; la rivière se perdait dans la vallée submergée, la cloche des Cisterciens sonnait avec tristesse dans le clocher que surmontait un grand drapeau dont la croix rouge se détachait sombre comme une pensée de mort.

Mme de Volbec écrivait; sa plume courait sur le papier qui se couvrait de caractères fins et serrés.

Le crépuscule s'éteignait ; la nuit arrivait. Yolande ferma le livre recouvert de maroquin rouge ; agrafa le fermoir d'or ; ouvrit un bureau de boule, y plaça le recueil de ses pensées quotidiennes, et dit en soupirant :

— Huit jours déjà ! pas de nouvelles. Mon Dieu connaîtrai-je bientôt le secret de ce silence ?

Huit jours de séparation ! huit jours de tortures ! Maurice n'avait envoyé qu'une dépêche ne portant aucune date, ne renfermant que quelques mots.

Pourquoi n'écrivait-il pas? Une lettre, si courte qu'elle soit, vous apporte des jouissances que ne peut donner un télégramme lu par des indifférents, des curieux, des malveillants peut-être. En recevant une lettre, vous éprouvez une émotion pleine de douceur, qui grandit en proportion des

sentiments qui vous lient à la personne qui vous envoie une de ses pensées, une part de son cœur. Vos mains empressées vous servent mal, elles tremblent ; mais le cachet est brisé, l'enveloppe jetée bien loin ; vos yeux dévorent les lignes ; vous ressentez un bonheur qui, pour un instant, efface la souffrance présente et vous redonne les joies passées.

La vicomtesse attendait vainement cette consolation. Le facteur la redoutait et fuyait à son approche ; le comte se troublait aussi en la voyant.

Loïse ne savait plus consoler ; elle n'osait même prononcer le nom de Maurice. Un remords s'ajoutait à son inquiétude : elle se reprochait le mouvement égoïste qui l'avait portée à se réjouir du départ de son bienfaiteur.

Le second sacrifice était plus déchirant pour Yolande que le premier ; Dieu, lui-même, l'oubliait au fort de ses douleurs.

Ce soir, elle souffre davantage encore. Le ciel sombre ; le vent qui gémit ; la pluie qui tombe lourdement ; les ramures dépouillées qui s'entrechoquent ; le silence des lieux autrefois animés ; les tintements lugubres de la cloche annonçant le trépas s'ajoutent aux pressentiments qui lui semblent une réalité.

L'ombre l'environne. Pour retrouver l'image chérie de Maurice ; il lui faut regarder dans son cœur ; hélas ! ce cœur est troublé comme l'Océan remué par la tourmente : elle n'y voit plus l'étoile de l'espérance divine.

Peut-être, ailleurs, souffrira-t-elle moins. Pauvre Yolande !

Grelottante, elle s'engage dans le corridor qu'elle aimait tant, parce que l'écho enseveli sous les briques armoriées lui annonçait le retour de son mari. Il avait beau marcher sur la pointe des pieds, il ne la surprenait jamais. Cachée par la portière, elle riait de ses précautions. C'était un souvenir charmant ; mais la douleur reprit aussitôt le dessus : elle se souvenait que, le soir du départ, le bruit mystérieux ne s'éleva point. Elle continue d'avancer, frôlant les murailles, s'arrêtant pour respirer et pour se rassurer contre l'effroi qui l'oppresse.

Tout-à-coup, sa main donna dans le vide.

— Le salon ouvert ! pensa-t-elle, qui donc a pu commettre cette profanation ?

Et entrant, elle ferma la porte.

— C'est ici que je l'ai vu pour la dernière fois... Oui ! pour la dernière fois !... « Ceux qui vivent sembleront mourir...

Jacques parlait au nom de Dieu ; moi par l'inspiration de l'amour... Dieu et l'amour ne peuvent tromper.

On avait allumé du feu ; deux souches achevaient de brûler ; elles éclairaient le tapis et plaçaient des étincelles sur le lustre : le reste de la pièce était sombre.

En se dirigeant vers la cheminée, avec l'intention d'allumer les bougies des candélabres, Yolande heurta contre un meuble et n'alla pas plus loin.

Une harmonie déchirante sortit de l'âme de la jeune femme. L'orgue pleurait sur l'affliction qu'il traduisait, ou s'emparant des espérances de la chrétienne — plus chrétienne sous l'épreuve — il les célébrait. Lorsque la première note s'éleva semblable à un soupir, un mouvement se produisit dans la chambre voisine, une porte s'ouvrant mystérieusement livra passage à un rayon de lumière et à M. de Volbec, qui vint se placer près d'une console.

Il demeura debout, retenant son souffle, regardant sans la voir, l'artiste inspirée qui faisait bondir son cœur et frémir l'instrument.

Ne pouvant distinguer Yolande perdue dans l'obscurité, Gaston ferma les yeux, et les bras croisés, il écouta sans respirer.

Les sons se ralentirent ; les doigts agiles n'ayant plus la force d'effleurer les touches d'ivoire, il ne se produisit que des sons inarticulés pareils aux gémissements qui s'échappent des cœurs brisés : râle suprême d'une agonie plus douloureuse que celle qui précède la mort.

Un sanglot déchira le sein de la jeune femme ; il lui sembla qu'une fibre se brisait en elle ; dans un effort, elle prononça le nom de Maurice.

Le comte courut à elle ; releva sa tête appuyée sur le clavier.

— Ma fille ! ma fille chérie ! dit-il.

— Mon père, n'est-ce pas que nous sommes bien malheureux ?

— Bien malheureux ! Mais c'est Dieu qui nous envoie ces tribulations, et vous savez....

— Oh ! je sais et je me défends la plainte, la rébellion ! Peut-être, à ce prix, Maurice nous sera-t-il rendu.

Gaston l'entraîna hors du salon. Elle tremblait ; son visage décoloré, ses mains brûlantes trahissaient ses souffrances.

Le comte la pria de prendre du repos ; il la remit aux soins de Loïse et d'Armandine. Mais Yolande congédia cette der-

nière et appelant la compagne de son enfance, elle la fit asseoir près de sa couche.

Elle voulait parler et gardait le silence, enfin elle demanda en se soulevant :

— Es-tu retournée visiter la tombe de Jacques ?

La jeune fille répondit par un signe affirmatif.

— La terre était-elle encore remuée ?

— Oui : on l'avait écartée. Qui commet ces profanations ?

— Jacques est avec les Anges, il verra bientôt un de ses amis d'ici-bas... Mon bien-aimé ou moi ; nous allons mourir.

— Mourir !

— Oui, mourir ! entends-tu ? tout gémit dans cette demeure dont il était l'ornement et l'orgueil. Entends-tu ? le lierre se détache avec déchirement des murailles qui ruissellent. Et le vieux blason !... Le héros de Reichshoffen lui a donné un brillant, un nouveau, un dernier lustre. Les aïeux tressaillent de fierté et d'envie ; mais les braves se réjouissent dans le trépas.... Ecoute : le Ciel pleure... Le Ciel est compatissant... Si Maurice est tué, je ne saurai vivre.

Rapprochant ses rideaux de brocard, elle ajouta :

— La mort ne pourra séparer ceux que Dieu a unis pour l'éternité.

Elle parlait sans que Loïse songeât à l'interrompre ; puis, fatiguée, elle s'étendit sur sa couche. La fille de Constant la veilla pendant deux heures, enfin ne pouvant plus résister au sommeil, elle se jeta sur son lit et s'endormit.

Minuit sonnait ; Yolande se réveilla ; un bras invisible la soulevait ; un frisson courut dans tous ses membres et glaça son sang ; les battements de ses tempes se précipitèrent. Elle regarda à droite, en face. La lueur d'une veilleuse, qui éclairait ces parties de la chambre, faisait briller les diamants de la couronne de Marie et formait à la tête du Christ un nimbe divin comme sa beauté ; la pendule de marbre blanc répétait son invariable mouvement.

Mais tout au fond de la chambre, envahie de ce côté, par les ténèbres, se produisait un léger frôlement. On eut dit que quelqu'un soulevait avec précaution les tentures qui cachaient la muraille et voilaient une porte dérobée donnant accès dans l'appartement du vicomte.

Gaston et Yolande connaissaient seuls le secret de cette porte dont la jeune femme gardait soigneusement la clef.

Elle se redressa, écarta ses rideaux.

La bise soufflait avec rage ; la grêle, fouettait les vitres ;

les hiboux poussaient de lamentables houhoulements, qu'ils n'interrompaient que pour venir frapper leurs ailes alourdies contre les hautes fenêtres ; les chiens effrayés hurlaient comme lorsqu'ils ont perdu leur maître.

Yolande ignorait la peur qui prend naissance dans un sentiment personnel ; le danger pour elle seule ne s'appelait plus danger ; la forte éducation qu'elle avait reçue de son aïeul lui défendait toute faiblesse ; elle essaya de reconnaître la nature du bruit qui venait de frapper ses oreilles. Elle eut pu réveiller Loïse ; elle ne le voulut pas, et se pencha pour s'assurer si la jeune fille dormait.

Elle sommeillait tranquillement ; ses traits avaient repris leur douce expression ; elle souriait à Franz ou aux enfants de son frère qu'elle rêvait poursuivre dans les champs.

Un nouveau bruit, cette fois très-distinct, se fit entendre et la vicomtesse aperçut une main blanche, transparente soulevant avec peine la lourde portière ; trois galons ornaient la manche très-longue qui recouvrait cette main. Un homme, à la taille élégante et souple comme un palmier parut enfin.

Au moment où Mme de Volbec croyait voir son visage, il laissa retomber la portière à la hauteur de ses épaules, écarta ses vêtements et...

Le cri qu'Yolande crut pousser n'arriva pas jusqu'à ses lèvres, elle se renversa défaillante sur son oreiller. Au même instant, Maurice, tombé au pied d'un arbre, sentait s'échapper de sa poitrine et son sang, et les images sacrées de ses amours.

CHAPITRE XXXIII

Une neige compacte se massait sur le seuil de Bel-Air ; un peu de fumée sortant de la cheminée annonçait seule que cette maison était habitée. Depuis que Jacques avait été porté au lieu de son repos, sa mère et son frère demeuraient tristement assis près du foyer. Petit-Pierre n'osait parler, malgré le désir qu'il en éprouvait. Tout le temps que le cadavre reposa sur le lit de la salle, il comprit le silence ; les précautions. Jacques dormait : certes ! il n'eut pas

voulu troubler son sommeil ; il fait si bon dormir quand le givre pend au chaume, que la mare est gelée, que l'air rougit la figure et que le froid creuse dans la chair de profondes égratignures ; mais Jacques, parti pour le pays des Anges chantait toute la journée. Petit-Pierre lui portait envie ; il eut aimé savoir quels cantiques se chantent au Paradis pour en répéter tout bas le refrain. On lui a dit souvent que la prière unit le Ciel à la terre. Il prierait, alors son frère éleverait la voix pour lui répondre. Et l'innocent tressaillait de joie à la pensée que de cette manière, il entendrait encore son meilleur ami, cet autre soi-même.

Il ne pouvait questionner sa mère ; car sa mère ne parlait qu'avec des sanglots, l'idée lui vint de se glisser dans la laiterie où Phrosine battait le beurre : il regarda de ce côté et se blottit dans son petit fauteuil de paille.

En ce moment, on souleva le loquet.

— Grand'mère ; dit-il avec un soupir de soulagement et courant à la porte, il tenta de l'ouvrir ; il meutrissait ses doigts gonflés, sans parvenir à faire glisser le verrou : la servante lui aida.

Il ne se trompait pas, c'était Prudence. Il se coula sous la pelisse noire de son aïeule.

— Bonne Maman, je souhaite rejoindre Jacques : apprenez-moi ce qu'il faut pour cela.

— Aimer Dieu, consoler...

L'enfant s'élança vers Césarine.

— Ne pleure plus, je t'en prie, afin que nous revoyions....

Il ne put achever.

— Je t'aime beaucoup, reprit-il, beaucoup ! et quand nous serons là-haut, Jacques te dira comme moi.

La jeune femme s'assit ; la fermière du Val-Richat s'occupa à raviver le feu.

— Où est Camarade? interrogea le petit garçon, en apportant une poignée de fougères sèches.

— J'ai pensé te l'amener ; mais la méchante bête est partie je ne sais où.

— Ah ! soupira l'enfant, Camarade a pourtant dû voir que j'ai du chagrin !

Puis, repoussant bien vite tout soupçon d'ingratitude, d'infidélité, il ajouta :

— Il est allé s'assurer si on ne fait pas de mal à mon frère ; il viendra dans une minute : il n'est pas longtemps à faire une course.

Il se rapprocha de la fenêtre, gratta avec ses ongles la glace qui l'empêchait de distinguer. Un homme se dirigeait vers la maison. Petit-Pierre, qui était accoutumé à voir des soldats errer dans la campagne, ne le remarqua pas tout d'abord ; mais à la réflexion, il pensa.

— C'est papa, car il a peur d'entrer !

Et quittant sa place, il alla au devant de Désiré.

— Jacques m'envoie pour vous consoler, dit-il.

Le pauvre père le pressa sur sa poitrine, l'enveloppa de ses bras, de son manteau, et entra dans sa demeure. Hélas ! il n'y retrouvait plus tout ce qu'il chérissait ; il ne pouvait plus réunir toutes les parties de son cœur ; il lui fallait porter les témoignages de sa tendresse à l'enfant qui ne les réclamait plus. Un père, une mère aiment au delà de la mort !

Lorsqu'il eut pleuré avec sa femme, embrassé son fils, il dit :

— Allons !

Prudence et Césarine se couvrirent de leurs mantes de drap ; Pierre, de son paletot garni d'astrakan. Sans se demander : Où allons-nous ? ils prirent la route du cimetière.

Le trajet se fit sans qu'un mot fût échangé. L'enfant soufflait sur ses doigts et plaçait avec soin ses pieds dans l'empreinte des pas de son père. On entendait, pour tout bruit, le frémissement des ailes des oiseaux qui grelottaient.

En pénétrant dans l'enclos béni, Désiré chercha la place où il voulait s'agenouiller.

La palme ornée de rubans roses se dressait encore ; mais la tombe de l'innocence n'avait pas conservé sa parure de neige, moins blanche que l'âme qui avait animé la dépouille de Jacques.

L'indignation s'empara du père ; il s'approcha.

Une ombre noire couvrait, dans toute sa longueur, la fosse de l'enfant. L'ombre s'agita. Camarade leva la tête ; tourna vers le fils de ses maîtres un œil terne ; agita la queue, s'étendit sur la terre glacée.

Il était mort, mort de froid, de faim, de douleur.

— Un ami de moins ! dit Prudence.

Césarine passa la main sur le poil rude du fidèle animal.

La prière de Désiré fut longue ; car, non-seulement il parla à Dieu, mais il redit à Jacques sa tendresse de père.

Il se relevait, lorsque Logeou lui toucha le bras.

— J'ai vu le ciel, et dans le ciel en fête j'ai reconnu votre fils, l'heureux privilégié de Marie.

Quand Anne mourra, les cloches prendront leur voix d'allégresse.

Heureux sont ceux qui n'ont point commis l'iniquité ! Leur robe sans taches les recouvrira comme un manteau d'honneur !

Les humbles, les simples sont les amis de Dieu...

Petit-Pierre interrompant le marin lui désigna Camarade.

— Il aimait tant Jacques!

Et l'enfant, pleurant abondamment, soulevait, l'une après l'autre, les pattes roidies.

— Papa, demanda-t-il que ferons-nous du vieux chien ?

Job souleva l'animal, le jeta sur ses épaules et suivit Prudence.

Une heure après, un serviteur montrait au petit-fils de Constant le caillou qui devait marquer la place de Camarade tout près de la maison qu'il avait gardée pendant dix ans.

Le soir de ce même jour, le mobilisé quittait sa famille; mais il ne laissait plus Césarine seule : Cavignon était là.

— Délaisser mon unique fille! disait le paysan. Vivre loin d'elle la sachant malheureuse ! on a du cœur !

J'ai appelé Victoire : « Garde la maison si tu peux : si tu ne peux pas, abandonne tout. Je n'ai qu'une préoccupation : ma Césarine ! Je m'en vas près d'elle ; j'y resterai aussi longtemps qu'il le faudra.

Un père est un père. Tu crois ça, ma fille ?

— Oui, je le crois, murmura la pauvre désolée, en se pressant contre son premier protecteur.

— Alors, console-toi.

— Je ne me consolerai jamais ; une mère ne peut oublier son enfant ; mais avec Désiré, près de vous, pour le petit, je me résignerai.

Gilles prit l'enfant, le plaça sur les genoux de la jeune femme et la força à répondre aux caresses de Pierre.

CHAPITRE XXXIV

Le notaire salua profondément et sortit.

— Ainsi, M. le comte, interrogea Clément, c'est vrai?

— Vrai, bien vrai, et Gaston regarda le paysan qui se tenait immobile devant lui, puis, se détournant, il étouffa un soupir.

Le fermier du Val-Richat soupira à son tour.

— Assieds-toi, reprit M. de Volbec et causons ; c'est peut-êtrepour la dernière fois. Te souviens-tu de notre jeunesse?

— Si je m'en souviens !

— Reconnais-tu cette épée ?

— Celle que vons portiez si vaillamment et qui vous servit au combat du Chêne. Oh ! la noble épée !

Constant la prit, l'examina, la reposa sur le guéridon en disant :

— Elle pesait moins jadis.

— Nous avions l'âge de nos... de tes fils, mon pauvre Maurice, lui, n'est plus de ce monde et l'éternité n'a pas de dates. Il est mort. Je n'en puis douter. L'espoir que la lettre de Martial nous avait apporté, serait maintenant une illusion. Que la volonté divine soit faite !

Le viellard baissa la tête, il la releva, écarta les cheveux baignés de sueur qui se collaient sur son front et continua:

— Assurément, il n'est plus. Notre famille devait se perpétuer par lui ; je lui survis ; mais je me console par la certitude que je ne lui survivrai pas longtemps. L'abandon d'Yolande me déchire le cœur.

— Ne l'abandonnez pas ! s'écria Clément.

— Je l'aime assez pour avoir hésité,,. Oh ! la France !.., la France ! enfin, mon ami, je suis décidé, je partirai sans revoir la chère enfant.

— Elle va être si seule !

— Toute seule, en effet, toute seule !... A la garde de Dieu ! tu lui serviras de père et lorsque Paris sera débloqué, tu iras trouver Edmée ; tu lui diras : « Votre frère, mon maître, m'envoie vous chercher. Il vous a légué le seul bien qu'il estimât. » Tu ajouteras : « Il vous fait une prière : au nom de votre commune tendresse, soyez une mère pour l'orpheline, un soutien pour la veuve. »

Gaston s'interrompit, regarda le crucifix d'argent placé au dessus du portrait d'Ida.

— C'est trop, Seigneur, c'est trop !

Et les bras qu'il tendait vers la sainte Image retombèrent avec accablement.

Il y eut un instant de silence, le comte sortit de ses réflexions et poursuivit :

— En attendant que Mme de Reyven puisse apporter ses consolations à Yolande, vous l'entourerez de témoignages de respect, de mille attentions.

Loïse ne la quittera pas un moment ; de Prudence, j'attends davantage.

— Parlèz, parlez ; que faut-il qu'elle fasse ?

— Tout ce que son cœur lui suggérera, jure-le moi !

Constant posa une main sur sa poitrine.

— Je le jure, répondit-il, je le jure au nom de la reconnaissance et de.,. Il hésitait. Au nom de mon amour ; car je suis un peu le père de Mme la vicomtesse, du moins elle m'a donné ce titre. Et aussi vrai que mon serment ! je l'aime autant que ma propre fille ; Prudence n'y faisait nulle différence, je crois que sans crainte de pécher, elle eut préféré la mignonne. Aujourd'hui, c'est permis, c'est commandé et Loïse nous conjurera d'agir ainsi.

— Merci à toi, merci à ta digne femme. Je m'éloignerai plus tranquille, je mourrai plus calme.

— Il ne faut pas penser à cela, Monsieur le Comte, les balles vous respecteront.

— Elles n'ont pas épargné mon fils. Depuis plus de huit siècles, les champs de bataille servent de tombeaux aux descendants de Veland le Scandinave. J'eusse été le seul à ne pas jouir d'un si grand privilége. Je ne dois point fuir cet honneur. Jeune, je l'ai en vain réclamé, plus tard, j'y ai rêvé encore. N'ayant pu mourir pour mon roi, j'aurais été fier de mourir pour un autre roi. Mais pendant l'agonie des braves soldats de Pie IX, je veillais sur l'agonie de l'épouse choisie devant le Seigneur. Sans Ida, je serais parti, j'aurais offert au Pape et mon courage, et ma vie ; mon nom se fut trouvé inscrit, pour la seconde fois, après celui de Charrette. La douleur me fit oublier ce désir, je ne songeai plus qu'à la tombe que je devais garder, et à mon fils.

Aujourd'hui, une cause nouvelle et sacrée réclame des défenseurs. Je pars ; demain les volontaires de l'Ouest compteront dans leurs rangs le remplaçant du capitaine des mobiles de C...

Il prit son épée, montra à Clément la fleur de lis qui formait la poignée.

— Oui, je sais, je me rappelle, dit celui-ci. Mme la duchesse de Berry la remarqua ; elle parut toute contente, cette belle petite princesse ! et notre jeune roi !... j'étais en faction, je voyais... Ah ! si... mais, c'est la République... Et vous serviriez la République ?

— Non ! mais la patrie. J'ai renfermé tous mes sentiments dans le plus profond de mon âme ; je les ai scellés d'un sceau portant le nom de la France ; je ne me souviens que de ses droits et de ses malheurs.

— O mon Maître, que vous êtes généreux !

— Comme beaucoup d'autres.

— Si j'osais vous contredire.

— Tu choisirais mal le moment et les raisons. Crois-moi comme tu m'as toujours cru ; rappelle-toi mes recommandations, tes promesses et adieu !

Le fermier se leva.

— Il est onze heures et vous partirez de grand matin ?

— Il me reste à prendre congé d'Yolande.

— Vous allez la voir ?

— Je ne le pourrais sans faiblir. Non ! je ne la verrai point ; je ne dois plus être père.

— Monsieur le comte !... A bientôt, mon bienfaiteur.

— Adieu, Clément, mon véritable, mon fidèle ami, adieu !

M. de Volbec embrassa avec effusion le paysan qui essayait d'articuler quelques mots de remercîment et de regret.

Lorsque Constant eut quitté la chambre, Gaston s'assit devant son secrétaire, choisit une feuille de papier et écrivit :

« Ma chère, ma bien-aimée fille,

« Etre votre père et vous quitter ! je ne sais comment je « le ferai sans mourir. Je vous quitte cependant afin d'aller « combattre pour la patrie. Aimez-la malgré tant de sa- « crifices accomplis par vous ! Nous lui offrons notre sang ; « mais qu'est-ce en comparaison de ce que vous lui avez « donné ? Donnez-lui encore vos prières et ne les refusez pas « au zouave de Charrette. Vous le connaissez. Les larmes qui « mouillaient le scapulaire, que vous m'avez brodé, vous ont « trahie. Elles m'ont appris que mon secret n'en était point

« un pour vous; que nos âmes n'ont point de voiles l'une « pour l'autre.

« Si j'avais pu vous aimer davantage, je l'eusse fait; s'il « m'eut été permis de reculer, je ne serais jamais parti. « Demeurer près de vous, ô mon enfant, c'est un bonheur « du paradis; hélas! nous ne sommes pas dans un moment « où la jouissance soit permise. Personne n'a le droit de se « renfermer dans sa félicité; mais personne n'a, plus que « moi, des motifs de la regretter.

« Vous restez sans appui. Le monde vous plaindra; moi, « je verse des pleurs! Il est un protecteur qui ne vous aban- « donnera point : Dieu! Ma Yolande, ce mot vous consolera « mieux que ne le feraient les paroles de la tendresse la « plus ardente, de ma tendresse pour vous. Ah! que ne « puis-je vous serrer dans mes bras.. que ne puis-je... Non, « le sacrifice est consommé, je m'éloigne. Mon cœur se « fend, se brise: j'endure le martyre.

« Ce martyre égale-t-il celui de la Patrie?

« Le devoir d'un fils est de mourir pour sa mère ; la place « d'un Volbec est là où le danger existe, où l'honneur convie, « où la gloire attend.

« Vous comprenez ce langage, ma vraie fille, je vous ai en- « tendue mille fois traduire en irrésistibles accents, ces sen- « timents dignes d'une âme comme la vôtre.

« Je vais remplacer Maurice ; mon amour paternel n'est » point étranger à cette détermination. Si je pouvais retrou- « ver celui que nous aimons ! blessé, nous le guéririons ; « mourant, vous le rappelleriez à la vie, et nous serions con- « solés.

« Je le serais dès maintenant si, au prix des quelques an- « nées qui me restent à passer sur la terre, je rendais, à « vous, votre mari, à mon pays, sa splendeur.

« Le moment de la séparation est arrivé! C'est à genoux, « à deux genoux que je vous conjure de me pardonner, de « m'aimer, de prier pour moi.

« Adieu, ma fille bien-aimée, adieu ! Puisse le ciel vous « récompenser ! O mon enfant, Dieu seul saura le faire avec « une libéralité proportionnée à vos mérites ; moi, je ne puis « que vous bénir, embrasser vos mains.

« Ma joie, ma gloire, ma douleur, épouse de mon fils, adieu!

« Pour me défendre contre toute défaillance, j'ai placé « votre scapulaire sur ma poitrine. Le cœur transpercé du « Christ fortifiera mon cœur déchiré. Je l'ai trempé de mes

« larmes ; ces larmes étaient indignes de se mêler aux vôtres.
« Si un jour, mon bouclier vous est rendu, daignez l'ac-
« cepter. Le sang dont il sera teint vous redira mon amour
« que je ne sais comment vous exprimer ; mais qui se con-
« tinuera, s'augmentera là-haut où je vous aimerai toujours.
« Puisse mon vœu être exaucé ! puisse...

« Yolande, je vous chéris.

« Gaston de Volbec. »

Le comte ne relut pas ce qu'il venait d'écrire ; il ferma la lettre ; la cacheta ; la réunit à un volumineux paquet de parchemins ; entoura le tout d'un lacet de soie ; y apposa ses armes ; sonna son valet de chambre ; lui donna ses dernières instructions ; se couvrit d'un manteau ; prit son épée et sortit précédé par le serviteur qui l'éclairait.

Au moment de s'éloigner de sa demeure, M. de Volbec se retourna, étendit le bras droit en disant :

— Yolande, au ciel !

Quelques jours plus tard, l'infortunée recevait des mains du marquis de Viesville un dépot sacré, une relique précieuse. L'holocauste de Gaston avait été accepté ; il était tombé à Patay. Glorieux trépas, le seul qui fût digne de sa vie !

CHAPITRE XXXV

— Son âme est aux cieux, dit Yolande à Paule et à Loïse ; mais son corps a-t-il reçu les honneurs dus aux vaillants. L'ennemi le foule aux pieds ; l'indifférent ne songe point à lui creuser un tombeau et celui qu'il avait préparé demeure vide. Ce n'est pas possible ! La mort pouvait me le ravir ; mais j'ai le droit de disputer à la profanation les restes du martyr.

Et menant ses compagnes dans le caveau de la famille :

— Ils y sont presque tous, reprit-elle, tous ! Leurs épouses et leurs filles ont vécu près d'eux. Cette consolation me serait refusée ?

Non ; je retrouverai mon beau-père et sa tombe me fera

oublier que je suis tout à fait orpheline. Je sais où il est ; j'irai le chercher. Quand il sera là, nous parlerons de Maurice.

Paule tenta de la détourner de ce projet.

— Vous ne savez pas, représentait-elle, combien nombreuses sont les difficultés d'une telle entreprise. Visiter un champ de bataille, oh ! cela doit être affreux ! Le sol bouleversé, des fosses béantes ; des cadavres défigurés et rigides; des membres épars, sanglants ; l'ennemi insultant ; le curieux guettant ; outre l'horreur de ce spectacle, la douleur du doute !

— Douter ! Une fille reconnaît toujours son père : il fut le mien.

Soyez sans crainte, j'aurai la force de remplir jusqu'au bout, mon douloureux devoir. Si je meurs, ce sera quand il reposera parmi les siens, pas avant. Une grande pensée, une obligation sainte rattachent à l'existence.

Rien ne put ébranler sa résolution ; elle partit un matin accompagnée de Loïse et de la fille du marquis. La première agissait par dévouement ; la seconde, par une inspiration secrète, mystérieuse. Avec des peines infinies, elles parvinrent à Patay. Elles descendirent dans une auberge à demi ruinée, et passèrent la nuit dans une chambre dont les murailles étaient trouées par les balles. Un lit occupait le fond de l'étroite pièce ; les rideaux de cretonne conservaient l'odeur du tabac et de l'alcool ; les draps, repliés sur les couvertures déchirées, semblaient appréhender l'examen ; quelques chaises, honteuses de ne plus posséder leurs quatre pieds, s'appuyaient contre la cloison dont la couleur primitive disparaissait sous d'abominables caractères tracés au charbon.

Yolande qui, seule, comprenait, refusa la traduction et répondit à Paule qui s'obstinait :

— La guerre est une horrible chose ; son langage est ignoble. Nous sommes les vaincus ; pleurons sur l'injure du vainqueur. Ne m'en demandez pas davantage. Je voudrais ignorer comme vous cette langue que désormais tout Français n'emploiera que pour maudire.

Elles s'assirent sur la couche ; posèrent sur le plancher la lanterne qui les éclairait. Le vent, entrant par une fenêtre dont les vitres étaient absentes, courait sur leur visage, glaçait leurs mains.

Loïse ôta son châle de mérinos et parvint à l'attacher à

la place des stores dont les lambeaux pendaient tristement.

Quelle nuit elles passèrent dans cette maison étrangère, en ce lieu dévasté, dans un silence de mort, n'entendant que les grondements de l'aquilon, qui, soulevant le rideau noir, leur apportaient tantôt une plainte, tantôt un chant de triomphe !

Elle se serraient étroitement et baisaient les perles de leurs chapelets. Paule, qui n'en avait pas, se servait de celui de la vicomtesse, en l'approchant de ses lèvres, elle sentait une douce chaleur envahir son âme.

Aussitôt que le jour commença à poindre, elles se disposèrent à accomplir leur pèlerinage.

L'hôtesse émue de pitié, transportée d'admiration, s'était chargée de leur trouver les aides indispensables à leur pénible entreprise.

Les Prussiens, avançant toujours, s'étaient éloignés ; l'administration se montrait bienveillante et la vicomtesse, munie d'un sauf-conduit, put se rendre sur le champ de bataille.

Trois hommes la guidaient, l'un deux tenait la bride d'un cheval éclopé, attelé à une mauvaise carriole, au fond de laquelle se trouvaient un cercueil et des pioches.

— C'est une rude besogne, disaient-ils, rude pour nous qui sommes faits à la misère.

— Je cherche mon père.

Ils ne trouvèrent rien à répliquer.

Lorsque nous entrons dans un cimetière, la vue de la croix dominant les tombeaux comme un gage d'immortalité, nous offre une puissante consolation. Que ne voyons-nous pas sur cette pierre bénie ?

Il n'en est point ainsi de ces ossuaires où la justice divine se retrouve, où la haine, la colère des hommes éclatent dans toute leur fureur.

Les paysans qui accompagnaient M[me] de Volbec reculèrent d'épouvante en s'arrêtant près d'un cadavre. Le courage de la vicomtesse les ranima : ils la suivirent.

Elle leur ordonna d'ouvrir une tombe ; ils hésitèrent et de nouveau se permirent une réflexion :

— Vous ne trouverez que des restes à moitié rongés.

— C'est ce que je viens réclamer.

Ils obéirent, puis ils s'éloignèrent livides, les jambes fléchissantes, la poitrine haletante. Les trois femmes s'ap-

prochèrent. Yolande, chercha dans cet amas sans nom celui qui avait été le comte de Volbec. Il n'était point de ceux qui reposaient là. Il fallut chercher ailleurs, chercher encore.

On creusa un peu plus loin ; Paule demeurait en arrière, Loïse suivait avec peine ; mais l'épouse de Maurice pâle, comme si elle fût sortie, elle aussi, d'un tombeau, encourageait les fossoyeurs.

Il n'existe point de termes qui puissent exprimer ses souffrances ; elles ne pouvaient être égalées que par ses pieux désirs.

Au moment où l'on venait d'ouvrir une quatrième fosse plus profonde, plus comblée que les précédentes, le soleil perça les nuées et fit descendre un rayon sur le visage du brave qui reposait le premier.

Yolande poussa un cri ; tomba sur l'argile remuée : tendit ses deux bras au père de son mari.

Il n'y avait pas à douter ; c'était lui. Lui calme, serein dans le trépas comme pendant sa vie ! beau dans son dernier sommeil comme sous l'empire d'un grand bonheur !

Loïse et Paule s'agenouillèrent près du cadavre qu'Yolande soulevait de ses tremblantes mains ; elle le couvrait de son voile, enlevait la boue qui souillait ses cheveux et sa barbe ; puis, dans un élan de filiale tendresse, elle voulut coller sa bouche sur ce front que la corruption n'avait point atteint.

Elle tomba privée de connaissance. On la porta plus loin ; on la déposa dans une cabane abandonnée ; un des paysans courut chercher de l'eau. La fille de Constant baigna les tempes de la vicomtesse qui revint péniblement à elle. Sa première pensée fut pour le cercueil qui contenait la dépouille chérie ; la seconde pour Maurice. Elle interrogea, sans parvenir à obtenir le moindre renseignement ; le colonel ne répondit point à sa demande ; ni Just, ni Martial ne vinrent au rendez-vous.

Brisées, mais satisfaites, les courageuses femmes regagnèrent Volbec.

A leur retour, la vieille demeure s'attrista ; le caveau sépulcral gémit ; les cloches eurent des accents plus tristes qu'aux anciens jours de tristesse ; le père Polycarpe ne put achever l'éloge du châtelain ; le curé pleura en bénissant la bière. Une chose, cependant, consola un peu l'inconsolable Yolande. Au moment de la communion, Paule vint se

placer près d'elle. Ah ! Paule, Dieu a vaincu : la prophétie de Jacques ne peut tarder à s'accomplir !

CHAPITRE XXXVI

Un mois s'écoula. Assise sur une froide pierre, les mains jointes sur ses genoux, le regard plongé dans le vide, Yolande passait de longues heures à s'entretenir avec Gaston. La voix de Loïse avait seule le pouvoir de l'arracher à sa douloureuse méditation. Elle suivait sa compagne ; mais elle pleurait abondamment et la fiancée de Netzler ne se sentait plus le courage de s'arracher à son triste bonheur.

Que faire ? La jeune fille demandait au ciel, à la terre, à son esprit, à son cœur, le moyen de sauver sa bienfaitrice.

Le firmament était sans nuages ; son azur foncé bleuissait la neige qui saupoudrait le lierre ; le soleil faisait étinceler la gelée qui, pareille à des perles fines, ornait les découpures des plantes hivernales.

La vie éclatait jusque dans la mort.

La vicomtesse, surprenant dans les yeux de Loïse un désir, une prière qu'elle n'osait lui exprimer :

— Il y a longtemps, dit-elle, que je ne n'ai vu Césarine et Petit-Pierre, veux-tu m'accompagner chez eux ?

La fille de Prudence ne put réprimer un mouvement de joie.

— Nous allongerons la promenade, reprit la châtelaine.

— Où irons-nous ?

Yolande désigna l'église du monastère, baissa son voile et sortit.

Sa respiration était pénible ; bien souvent elle s'arrêtait prête à défaillir.

Alors, par un miracle d'énergie, elle souriait à Loïse.

Elles entrèrent dans la maison du Seigneur.

En sortant, Mme de Volbec rejeta son voile et dit :

— Montons encore, montons plus haut ; il me semble qu'ainsi, je me rapprocherai de mon bien-aimé.

Les larmes qu'elle avait séchées par respect recommencèrent à couler. Elle marchait lentement. La douleur l'avait bien changée ! Lorsque l'orage brise sa tige, la rose répand

la goutte de pluie qu'elle conservait dans son calice et replie ses pétales que le soleil desséchera.

On vieillit vite quand on souffre! qui ne sait que la douleur inflige aux jours une durée égale à celle des siècles? Mais pour l'âme chrétienne, cette rapide fuite du temps est une suprême consolation.

Le regard d'Yolande le disait en se levant vers les cieux.

Elle était belle, alors, d'une beauté mélancolique et touchante. Naguère, l'admiration la saluait; aujourd'hui la vénération jetterait à ses pieds; ses yeux n'ont plus leur éclat; mais ils sont d'une douceur infinie : son âme s'y reflète tout entière; ses cheveux abaissés sans art sur son front blanc la font ressembler à ces saintes qui ne rencontrent de rivalité que parmi les anges. Une longue robe de cachemire noir, tombant en plis droits; un ample water-proof, aux larges manches, achevaient de lui donner le dernier trait qui convient à ce genre de beauté : la majesté.

Loïse suivait en récitant son rosaire, en comptant sur ses doigts les *Ave* de chaque dizaine. Elle ne pouvait adresser la parole à sa maîtresse, et pour s'entretenir avec qui pût remplacer Yolande, elle s'adressait à Marie.

Tout à coup, Job parut au détour du sentier. Il n'y avait rien d'étonnant. Logeou errait sans cesse de la ferme au château. Il s'était attaché à ces deux toits, sous lesquels il trouvait toujours compassion, bienveillance.

Il aimait à venir s'asseoir au foyer de Césarine; à réchauffer là ses membres engourdis; à raconter à Pierre des histoires tantôt pleines de charmes, comme le bruissement des feuilles agitées par le zéphir, tantôt effrayantes comme les roulements du tonnerre. L'enfant l'écoutait avec attention et ne l'interrompait que quand son petit cœur, tout plein de la pensée de son frère, ne savait plus contenir ses regrets, ses ennuis.

Job, pour le consoler, lui dépeignait les joies du paradis; lui montrait Jacques vêtu d'une tunique éblouissante, la tête ornée d'une auréole d'or, agitant un encensoir devant le trône du divin Jésus ou semant des fleurs d'immortelle sous les pas de la sainte Vierge. Il lui racontait encore les beaux rêves des chérubins, leurs jeux, leurs chants, leurs prières, leur amour pour Dieu, Marie et leurs amis de la terre. L'enfant émerveillé souriait. Le breton ne se souvenait pas que quelque chose lui eût paru aussi agréable que ce sourire; l'accueil du comte, pourtant.

La reconnaissance le conduisait au manoir; mais il ne s'y

arrêtait jamais. Rencontrait-il la vicomtesse, il se rangeait, s'inclinait silencieusement. Non content, cette fois, de saluer la jeune femme, il porta à ses lèvres le bord de son vêtement. Elle s'arrêta, il s'enfuit. On eut dit qu'il craignait d'entendre la voix de la châtelaine, ou qu'il redoutait de parler malgré lui.

Yolande le suivit du regard, et se tournant vers sa compagne :

— L'infortuné! soupira-t-elle, et remarquant la pâleur de la jeune fille : il t'a effrayée?

— Sa vue est un mauvais présage. Bien sûr! il va nous arriver malheur!

— Que veux-tu qu'il nous arrive de plus? Quel malheur pouvons-nous éprouver?

— Vous avez raison ; cependant...

— Tes parents... Loïse, je les aime autant que tu les aimes toi-même. Pardonne-moi un oubli qui m'afflige. La douleur me rend égoïste.

— O Madame!

— Appelle-moi Yolande. Depuis le départ de mon beau-père, personne ne m'a donné ce nom.

— Je n'oserai jamais!

— Tu oses m'aimer?

— Oh! sans doute!

— Alors prouve-le moi.

Loïse hésitait ; la vicomtesse passa son bras sous le bras de la paysanne, et l'attirant à elle :

— La pensée de ce plaisir, le seul que je puisse goûter, fait battre mon cœur.

— Yolande! balbutia la fille de Prudence tremblante d'émotion.

— Encore! je n'ai pas bien entendu... un sanglot... un soupir... vite, vite.

— Yolande!

Mme de Volbec regarda tour à tour le ciel et sa compagne, puis ses yeux se portèrent sur le moulin de Bel-Air. Le feu avait dévoré la toiture et rongé en partie les grandes ailes immobiles; des crevasses ridaient en tous sens les murs d'argile; le lierre roussi tâchait de se glisser dans les fentes ; le gazon n'avait pu repousser dans le sol calciné ; deux planches pourries remplaçaient la porte. Le vent qui jouait autour de ces débris apporta de longs gémissements à la veuve du soldat. Elle s'avança sans hésiter et interrogea doucement.

Personne ne lui répondit ; mais un murmure confus s'éleva.

Aidée par Loïse, elle écarta les planches. Quel spectacle ! Les horreurs du champ de bataille de Patay s'effacèrent de son esprit.

Quatre hommes, à peine couverts de haillons et horribles sous le masque dont la petite-vérole couvrait leurs traits, se disputaient l'eau qui suintait à travers une lézarde et tombait goutte à goutte dans un débris de vase. Ils se poussaient, se déchiraient le visage, enfonçaient des dents ébranlées dans leur chair qui exhalait une odeur infecte ; leurs bouches, prêtes à se fermer dans un dernier soupir, vomissaient le blasphème et l'imprécation.

Ils avaient voulu arracher le bandeau qui les rendait aveugles et des lueurs sinistres brillaient parmi un sang corrompu.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la fille de Constant : fuyons !

Mais Yolande, l'écartant, s'approcha des malades.

En la voyant, ils abandonnèrent leur dispute et, charmés, la contemplèrent. Peut-être la prenaient-ils pour une céleste vision ou pour une personne aimée. Revenant bientôt à leurs souffrances, ils agitèrent autour d'elle leurs bras de squelettes, s'attachèrent à sa robe, la forcèrent à s'incliner vers eux.

Elle ne songea point qu'elle pouvait respirer la mort dans leur haleine empoisonnée. Non ; à genoux au milieu d'eux, elle soulevait leurs têtes hideuses, essuyait la sueur qui les inondait, et leur adressait de douces paroles.

Elle oubliait sa propre douleur pour ne penser qu'aux douleurs qu'il lui fallait adoucir. Un sentiment inconnu, d'une force et d'une suavité qu'elle ne soupçonnait point, emplit son âme. C'était un amour immense comme l'amour maternel; une tendresse brûlante comme les flammes de la charité.

— Cours au château, dit-elle à la paysanne ; ordonne qu'on attelle la grande calèche, qu'on l'amène ici. Fais préparer des lits dans la pièce principale du pavillon réservé pour mes cousins de Nolf.

Loïse partit rapide comme une flèche.

Seule ! peu importait à la vicomtesse qui se reprochait intérieurement de n'avoir pas deviné les misères qui l'entouraient.

Qu'elle est donc coupable ! Maurice voudra-t-il la reconnaître ?

Quelle excuse lui donner? Ne savait-elle pas que des milliers d'hommes avaient été jetés dans le petit coin qu'elle habite? ne sait-elle pas qu'ils sont envoyés dans des camps qui n'existent qu'à l'état de projet; qu'ils sont livrés à toutes les rigueurs de la saison; qu'il leur faut coucher sur la terre inondée, dormir sur la glace qui se fondant à la chaleur de leurs corps, se change en ruisseaux; demeurer sous la pluie; ne pouvoir sécher leurs vêtements. Elle n'a pas compris l'avertissement, l'appel que contenait le son de la cloche lorsqu'elle égrenait lentement ses soupirs. Le Père Polycarpe lui a répété plusieurs fois que la guerre faisait d'innombrables victimes; que beaucoup de femmes pleuraient comme elle, et comme elle ignoraient le jour, le lieu où se consomma leur malheur.

Elle entendait sans comprendre; car elle ne sortait plus de son cœur, et son cœur ne lui parlait que de ceux qu'elle avait aimés. Près d'elle, autour d'elle, des époux mouraient loin de leurs épouses; des hommes souffraient sans secours, ou du moins sans secours suffisants.

Le monastère s'ouvrait pour tous les malheureux; les religieux s'empressaient, s'ingéniaient afin d'adoucir leur agonie et leur ouvrir le paradis; mais ils ne pouvaient suffire à ces infortunes sans nom, sans nombre.

Yolande, toujours penchée sur les malades, les exhortait à la patience.

— Un instant encore, disait-elle, et les secours viendront. Je vous veillerai moi-même, je vous soignerai; je vous rendrai à la santé, au bonheur.

Je suis la sœur des affligés, l'amie de tous ceux qui sont éloignés de leurs familles. Le bon Dieu vous guérira: il est rempli de miséricorde. Nous en parlerons ensemble.

— Je voudrais vous voir, s'écria tout à coup un soldat; vous devez ressembler à ma femme, être belle.

Et l'infortuné appuya sur ses paupières closes son poing crispé.

— Je suis aveugle, reprit-il, c'est pire que la mort. Je ne supporterai point un tel supplice. Je ne veux pas guérir, si je ne dois plus jouir de la vue de ceux que j'aime. Maudite guerre! maudits...

— Calmez-vous. Au lieu de vous fâcher ainsi, cherchez dans vos souvenirs; vous y trouverez qui vous aidera à patienter.

— Qui verrais-je puisque je ne puis rien voir?

— Dans votre âme.

— Dans mon âme! êtes-vous certaine que j'en aie une?

Le cœur de la chrétienne se serra.

— Pauvre infortuné! en êtes-vous arrivé à douter de cette vérité?

— Je doute de tout.

— Je vous apprendrai à croire.

— Et je verrai?

— Dieu et celle dont vous venez de me parler.

— Dieu est invisible.

— Je vous le montrerai, moi. On vient.

Un cri de joie, si l'on peut se servir de cette expression, s'éleva comme une grande clameur. Ces êtres, plus semblables à des spectres qu'à des hommes, se traînèrent vers la porte.

Le militaire, qui tenait toujours un pan du manteau de Mme de Volbec, l'appela presque bas.

— Je suis protestant, murmura-t-il.

— Vous êtes mon frère ; vous le deviendrez tout à fait après votre guérison.

La calèche s'était arrêtée près du moulin; Loïse parut sur le seuil et annonça qu'elle avait transmis les ordres de sa maîtresse.

Celle-ci la remercia d'un sourire; puis, aidée par la jeune fille et par le cocher, elle installa ses protégés sur les moelleux coussins de la voiture.

— Regagnez le château, dit-elle au serviteur. Allez lentement afin d'éviter toute secousse. Je prendrai le sentier.

Elle s'assura si les portières étaient bien fermées, et, suivie de la sœur de Désiré, elle descendit en courant le versant de la colline.

— Vous vous fatiguez, Madame, remarqua Loïse qui avait peine à la suivre.

— Que le bien est doux! Je ne suis plus ce que j'étais il y a une heure !

As-tu remarqué le contentement de ces braves gens ? Ils ne savaient comment me remercier. Je vais leur prodiguer tous les soins imaginables. Le devoir des affligés n'est-il pas de préserver les autres d'une affliction semblable à la leur? Pour moins souffrir, il faut s'occuper des souffrances d'autrui. Le jour où je les verrai partir pour retourner près de leurs mères, ou de leurs femmes, ce jour-là, loin d'être

jalouse, loin de pleurer, je bénirai le ciel et je me réjouirai.

Je vais envoyer chercher notre vieil ami Imbert, qui se désole d'être un goutteux, un propre à rien; (c'est lui tout seul qui le trouve.) Nous l'installerons dans le pavillon : il sera là comme chez lui ; tu t'occuperas à le gâter : ce bon docteur aime cela. Voici pour le corps ; passons au plus important. Loïse, qui a souffert, qui a vu mourir, sait trop ce que vaut cette vie d'un jour pour y attacher une grande importance. Les âmes de mes malades ont besoin de prompts secours, de remèdes efficaces ; j'en chargerai le père Polycarpe. Sa charité ne se lasse point ; sa piété triomphera de tous les obstacles. Va le trouver de ma part ; dis-lui où l'on souffre, où l'on désespère ; il accourra. Et, pour qu'il comprenne le motif qui me fait agir, ajoute à mon nom celui de Maurice.

Et la jeune femme s'éloigna à la hâte pour cacher ses larmes.

Les malades n'étant point encore arrivés, elle monta chez elle. La porte de sa chambre était entr'ouverte, elle crut entendre le bruit d'une clef glissant dans une serrure.

La présence d'Armandine, occupée à ranger les meubles, suffit pour rassurer la vicomtesse.

— J'attendais Madame, commença la chambrière ; car j'ai à lui parler.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— D'abord, je désirerais poser une question à Madame.

— Posez.

— C'est trop de bonté. Est-il vrai que madame va organiser une ambulance dans son beau château ?

— Oui. En quoi cela vous regarde-t-il ?

— En quoi ! En quoi ! Madame est libre de s'exposer à perdre sa beauté : elle est sûre de plaire malgré tout. Madame peut se risquer à gagner une maladie : quand on est millionnaire, on se fait soigner.

Moi, je n'ai que ma santé et ma......

Elle n'acheva pas ; mais le regard admiratif qu'elle lança du côté de l'armoire à glace compléta sa phrase.

Le silence de sa maîtresse l'enhardissant, elle poursuivit.

— Je n'étais qu'une fille pauvre ; j'ai cru que je ne serais que ça.

Dam ! quand on est pas mal, on peut prétendre à devenir

quelque chose ! Je voulais apprendre à Madame, que le commandant Guiliet, un superbe girondin, m'a demandée en mariage.

Yolande fut sur le point d'ordonner à l'insolente créature de se retirer ; mais faisant taire son indignation, elle dit avec douceur :

— Armandine, êtes-vous sûre que cet étranger ne cherche pas à vous tromper ? Qu'il ne s'amuse point de votre sotte vanité, de votre crédulité ? Connaissez-vous ses principes ,ses antécédents, sa famille ?

— Il est riche.

— Raison de plus pour craindre, pour réfléchir. Comment croire qu'un homme jeune, riche, veuille élever jusqu'à lui une personne qui n'est pas de son rang ?

— Ça s'est vu.

— Vous savez très-bien que cela se voit rarement de notre temps. Je désirerais éloigner de vous l'abandon, le remords, le déshonneur.

— Madame parle comme une sainte qu'elle est ; moi j'agirai comme une honnête fille queje suis. Je ne demande que mes gages et la permission de quitter Madame.

— Allez trouver M. Rémond : il vous paiera.

— Je croyais mériter mieux que ce congé.

— Je ne trouve vous devoir que le prix de vos services.

— Un petit souvenir.

— Un souvenir qui vous rappelle mes conseils et le contentement renfermé dans la vertu. Oui, je vais vous en donner un. Prenez cette croix. Lorsque vous serez malheureuse, misérable, regardez-la. Elle console de tout chagrin ; elle purifie de toute faute.

Armandine accepta sans rougir le bijou que lui présentait la noble jeune femme, et sortit en feignant de pleurer.

Elle fit deux ou trois pas dans l'antichambre, se retourna, frappa joyeusement sur sa poche et grommela entre ses dents:

— Soyez sans inquiétude, belle dame ; j'ai arrangé mon magot.

Il n'est écrit nulle part que la Volbec serait seule à porter des diamants. Je ne vois pas pourquoi elle en aurait tant pour n'en rien faire. Pleurez votre cher époux, pleurez-le ; moi , je me parerai, pour plaire au mien, à vos...

La voix de Loïse interrompit ce monologue.

La fille de Prudence frappa à la porte.

— Entre, répondit Yolande, j'achève mes préparatifs. Le père Polycarpe est-il ici ?

— Il s'occupe à donner les premiers soins aux malades ; le docteur ne pouvant arriver avant deux heures.

La vicomtesse, qui écrivait, posa sa plume.

— As-tu rencontré Armandine ? Elle me quitte.

— En ce moment ! moi je vous reste.

Mme de Volbec prit dans ses mains la main de l'enfant de ses serviteurs.

— Reste, reste toujours ! Si la prédiction de Jacques se réalise ; si Maurice revient et que je ne sois plus de ce monde, qu'au moins il te retrouve ; qu'un visage connu se présente devant lui ; qu'il apprenne d'une amie son malheur et mon constant amour.

— Tu es ma sœur : souviens-toi de mon affection, de ma prière.

Elle se leva, remit le livre rouge à sa place habituelle, envoya un baiser au portrait de son mari.

Loïse la suivit. Elles traversèrent plusieurs pièces, descendirent le perron, gagnèrent l'aile gauche du château.

Cette partie du manoir avait été choisie par les fils d'Alain de Nolf. Leur préférence avait son explication dans la grandeur des appartements ; l'originalité des ameublements et des antiques tapisseries d'Aubusson ; dans les légendes qui la peuplaient de lutins, de revenants ; dans les plus véridiques et plus glorieux souvenirs qui s'y rattachaient et que racontait une tour crénelée aux étroites meutrières. La vive imagination des jeunes gens aimait à courir à travers ces champs inépuisables ; ils aimaient aussi à contempler de la plate-forme, le magnifique panorama qui montrait aux yeux charmés une vallée suisse en miniature, bordée au loin par ce qui charme les Bretons, une ligne tantôt bleue, tantôt de feu.

Le dernier des fils du baron affectionnait tellement sa tourelle, que, pour lui complaire, Ida, qui le gâtait, lui donna la clef ; il l'emporta.

En grandissant, la possession de cet objet l'inquiéta : il eut des scrupules. Il allait se confesser de ce cas plus rare que grave, lorsque sa tante mourut. Plus de confidences possibles ! Il résolut de renoncer à ses prétentions et garda la clef comme preuve de l'amitié de celle qu'il regrettait presqu'autant qu'il eût regretté sa mère.

La vicomtesse choisissait cette partie de sa demeure, afin d'éloigner ses serviteurs du foyer de la contagion. Elle pouvait s'exposer ; elle n'avait le droit d'exposer qui que ce fût. Elle envisageait sans effroi, l'effrayante prespective de la douleur, de la mort, et ce qui est aussi difficile à accepter, la perte de la beauté. Elle tressaillait de joie en pensant à ce dernier genre de péril. Elle se trouvait heureuse, non d'un bonheur semblable à celui qu'elle goûtait aux jours de sa félicité ; mais heureuse comme le furent les martyrs, comme le sont les angéliques sœurs de la charité.

Elle étudiait les réponses à faire au docteur Imbert qui ne pouvait manquer de se mettre de fort mauvaise humeur, et qui, s'appuyant sur les titres et l'autorité d'une ancienne amitié, allait vouloir l'éloigner sans façons : l'excellent homme n'en connaissait aucune même lorsqu'il se montrait aimable. Yolande songeait aussi aux répresentations, aux supplications, aux larmes de Prudence. Mais rien n'ébranlera sa résolution. Son père et son époux lui ont enseigné le dévouement : pour se montrer digne d'eux, digne de les rejoindre, Française toujours, elle accomplira la tâche qu'elle s'est imposée. Quand cette tâche sera achevée, elle réclamera, pour prix de ses travaux, la récompense trop grande promise à ceux qui souffrent, qui consolent, qui aiment.

Avant de pénétrer dans le funèbre dortoir, elle se retourna vers Loïse.

— Retire-toi, dit-elle en l'écartant d'un geste tendre et impérieux.

— Je vous suis, répondit la jeune fille ; là où vous allez, je veux aller aussi.

Yolande appuya ses mains blanches sur son cœur pour le contenir.

— Non, non : tu dois vivre. L'amour d'un père et d'une mère est un lien si doux que le briser ne se peut. Et tes frères ? A leur retour, ils me maudiraient de t'avoir exposée au danger.

Pour moi, personne ne me retient ; personne ne m'appellera ; personne ici-bas ; mais au Ciel !... Si je passe de ce séjour de la douleur au repos éternel, ne me plaignez pas. Un jour, il dit : « Heureux ceux qui ne sont plus ! » Dieu a entendu sa plainte ; il m'entendra. La voix du sacrifice monte jusqu'au trône du divin Rémunérateur.

Et posant ses lèvres décolorées sur le front pâli de sa sœur des champs, Mme de Volbec ajouta d'un ton solennel :

— Reste, console, souviens-toi !

Puis elle disparut en prononçant le nom de Maurice.

La porte se referma. Loïse terrifiée se demanda avec inquiétude si sa bienfaitrice ne franchissait point le seuil de la mort ; si, vivante, elle n'entrait pas dans son tombeau.

Deuxième Partie

CHAPITRE PREMIER

L'omnibus de... lancé sur une pente raide, la descendait avec une rapidité vertigineuse. Deux hommes occupaient la banquette extérieure ; l'un, le conducteur, s'efforçait de maintenir ses chevaux, tandis que l'autre, donnant des signes visibles de frayeur, s'accrochait au bras de son compagnon dont il devait gêner considérablement les mouvements. Peu à peu, les chevaux se calmèrent, et d'eux-mêmes, adoptèrent un trot plus que modéré. Le conducteur replaça sa pipe dans le coin de sa bouche, desserra la mécanique qui grinçait d'une manière rageuse.

— Quelle peur ! s'écria le voyageur qui ne savait s'il devait se remettre de son émotion ou s'y abandonner encore.

— Bah ! la belle affaire ! répondit le voiturier. Vous ne vous êtes donc jamais occupé de chevaux ?

— Si, et je me disais que les vôtres, lorsqu'on donnera des primes aux chevaux fantômes, auront toute chance d'obtenir une si honorable distinction.

— C'est vrai qu'ils sont un peu maigres ; mais ils n'en sont ni moins braves, ni moins en cœur. Holà ! Mouvette pas tant de coups de queue ! La preuve qu'on peut se fier à mes bêtes, c'est que le bourgeois, qui est renfermé dans l'intérieur, n'a pas remué. C'est pourtant un connaisseur. Ses écuries, ou plutôt celles de défunt son père, passaient pour les plus belles de toute la Basse-Normandie.

— Il doit éprouver de la sympathie pour vos chevaux.

— Pas drôle ! Tout ce qui est vaillant lui va, à lui, la vaillance même.

— Et la maigreur en personne !

—Si vous voulez, plaisantez, plaisantez en votre particulier; mais, sans vous offenser, je ne suis guère d'humeur de rire.

Il enleva sa pipe, la frappa contre le manche de son fouet et continua :

— Le temps est rude pour tout le monde; depuis le mois de juillet, tout le monde a vu des calamités ; moi, qui vous parle, j'en ai vu plus que beaucoup. J'ai porté des malades, des agonisants, des trépassés. Eh bien ! foi de chrétien, je n'avais jamais ressenti ce que j'éprouve en ce moment. Quand tantôt — il y a de ça trois quarts d'heure — un monsieur s'est présenté à l'hôtel et a demandé Charlin Laforest ; quand j'ai entendu cette voix, reconnu ce visage, j'aurais voulu me cacher à cent pieds sous terre. Tout de même, je me suis remis ; mais j'ai oublié de tirer ma casquette ; il s'en est pas aperçu et m'a dit tristement : — Pouvez-vous me donner une place ? J'ai hâte de retourner chez moi. — Je lui ai fait remarquer que ma voiture est lourde, trop lourde pour un homme comme lui ; il m'a répondu : — J'en ai vu d'autres. —En effet, il a été presque tué à Reichshoffen on prétendait qu'il l'avait été tout à fait du côté d'Orléans. Si bien que son épouse, une belle jeunesse de vingt ans, a pris le deuil et que son père est parti pour le remplacer : il est revenu dans le lit d'où l'on ne sort jamais. Oh ! C'est une histoire touchante ! Toutes nos femmes pleuraient comme des Madeleines ; nous autres, qui sommes forts, nous avions de la peine à garder notre dignité. Je vas vous conter ça dans un moment ; quand nous serons seuls. Je ne veux pas qu'il apprenne de moi ses malheurs, s'il ne les connaît point ; s'il les connaît, je tiens moins encore à lui déchirer l'âme. Aussi bien vous n'attendrez pas longtemps : ce bouquet d'arbres verts est le commencement de sa propriété. Allons donc, Bijou, vas-tu faire le paresseux ? On ne s'endort que lorsque la besogne est finie.

Les chevaux allongèrent le pas et en dix minutes atteignirent le sommet de la côte.

Le conducteur tira violemment les rênes, poussa un hu formidable et sauta de son siége. Il se disposait à ouvrir la portière quand la glace s'abaissa, une main diaphane enleva le crochet, le voyageur descendit, sans se servir du marchepied.

C'était un homme de haute taille, vêtu d'un costume en partie civil, en partie militaire. Une capote de drap noir, doublée de rouge et boutonnée jusqu'au menton l'enveloppait : il fouilla dans sa poche en retira une pièce de vingt francs qu'il tendit au voiturier en disant:

— Prenez. Adieu, mon ami.

Le chapeau qui cachait ses traits ne permettait pas de voir ses larmes; mais sa voix le trahissait.

Il se disposait à ouvrir la grille ; Laforêst le rappela.

— Monsieur le Vicomte — excusez-moi, s'il vous plaît : c'est monsieur le comte que je devrais dire.

— Que me voulez-vous?

A cette question, faite du ton d'un homme mécontent d'être retenu, Charlin se troubla complétement. Il ne savait comment se tirer d'embarras ; il eut désiré tout apprendre sans rien faire connaître ; il recourut à un moyen absolument opposé.

— C'est trop, Monsieur, balbutia-t-il, en présentant le louis.

Sa main fut doucement repoussée, il se trouva seul près de la grille qui se refermait. Il demeura immobile ; puis quand il eut vu disparaître celui qu'il suivait du regard, il regagna sa voiture, reprit sa place, fit claquer son fouet pour que son compagnon n'entendît pas le soupir qui menaçait de lui échapper. Les chevaux reprirent leur allure accoutumée.

— Maintenant, dit-il, je commence. Pauvre jeune homme ! que Dieu l'assiste et le console!

Oh! oui, mon Dieu, ayez pitié de Maurice!

Il marche vite, très-vite, car il éprouve un inexprimable besoin de revoir Yolande, de pleurer près d'elle, d'apprendre d'elle les détails de cette mort qui a donné à sa maison un héros de plus ; mais qui lui a ravi un père chéri.

Il court, il vole ; il ne remarque ni les bourgeons qui percent leur enveloppe, ni les oiseaux qui voltigent de branche en branche, cherchant où bâtir leurs nids, où abriter leurs amours. Il ne voit rien de cela ; mais il s'aperçoit avec surprise que le gazon n'est pas foulé.

— On dirait que depuis longtemps aucun pied n'a imprimé sa trace sur ce frais tapis. Pourquoi?.... Ah! c'est qu'il n'était plus attendu! Yolande, après être venue mille fois interroger la route, le facteur, le voiturier, a perdu toute espérance ; elle s'est renfermée dans ses appartements ; vivant de ses souvenirs et de la contemplation d'un portrait.

Il revient ; le voilà ! Il va la serrer dans ses bras, sécher ses larmes, finir ses douleurs !

Hélas ! cet espoir qui soulevait son cœur s'évanouit soudain : un cruel pressentiment le remplace. Le soldat, qui sans reculer, a vu la mort sur les champs de carnage, recule et pris de vertige, s'appuie contre un arbre. Que signifie cette crainte qui lui enlève sa joie mêlée de regrets ? Il se roidit contre lui-même et reprend sa course.

Il aperçoit les tourelles de son manoir.

— Salut, cher toit de la famille !

A l'exclamation qu'il n'a pu retenir, répond une autre exclamation; et un homme, inconnu de Maurice, mais que nous connaissons, s'approche de lui.

Le comte étonné s'arrête, relève un peu son chapeau. Devinant, au regard et aux haillons de Job, qu'il se trouve en présence d'un malheureux doublement à plaindre, il se dispose à lui faire l'aumône.

Le Breton détourne lentement la tête et posant une main sur le bras du châtelain.

— Mon commandant, dit-il, Dieu m'a chargé de parler.

Les sourcils du fils de Gaston se froncent, il se débarrasse de l'étreinte de Logeou qui reste immobile articulant des paroles mystérieuses.

— Je suis un être placé sous la verge de l'indignation du Seigneur. J'ai vu la ruine de son peuple. Sion a été traitée comme une vigne qu'on a vendangée ; son roi et ses princes sont bannis au milieu des nations ; ses enfants ont été emmenés captifs sous les yeux de l'ennemi qui les chassait devant lui ; leur héritage est devenu la proie de l'étranger.

Il ajoute :

— Et les saints vont souffrir !

Incapable de penser que ces dernières paroles peuvent et doivent s'appliquer à lui, Maurice continue d'avancer.

Il arrive ; à son approche les chiens qui rôdent dans la cour déserte aboient avec fureur. Est-ce donc l'accueil qui convient au maître ? Il interroge une fenêtre... O Dieu ! elle est fermée : un rideau défend à son avide regard de pénétrer à l'intérieur. Il veut retourner en arrière, s'éloigner, s'enfuir loin, bien loin.

Un serviteur paraît, et poussant un cri de stupeur, rentre dans les cuisines.

Cette inexplicable conduite redonne à l'époux d'Yolande

toute son énergie ; il monte les degrés, pénètre à l'intérieur, traverse les corridors, qui gémissent sous ses pas.

Où va-t-il ? Droit à la chambre de sa femme. La porte est close ; mais sa bien-aimée, pâle d'émotion, tremblante de bonheur, va s'élancer vers lui. Il attend... Pour apaiser son impatience, il évoque le souvenir de cette soirée sans pareille où il ouvrit devant sa radieuse compagne cette même porte.

La vicomtesse pleurait et riait tout à la fois, comme elle devra faire en le revoyant. Et lui ? son cœur bondissait ; sa poitrine paraissait trop étroite ; le bonheur la dilatait. Maintenant la douleur la resserre. Qu'elle se brise, si c'est le seul moyen de réunion ; Il veut tout savoir sans retard, tout ! et surtout, oh ! surtout il veut mourir là où elle mourut !

Il fait glisser le pène de la serrure, la porte résiste encore ; il la secoue violemment, elle résiste toujours. Alors recueillant ses forces, il s'apprête à briser l'obstacle. La porte du salon bleu, s'ouvrant, laisse voir Loïse agenouillée sur le seuil. Elle étend les deux bras comme pour défendre l'entrée de ce lieu de désolation, tandis que son regard suppliant se lève avec terreur sur Maurice.

Il se baisse, l'enlève, la dépose un peu plus loin, traverse le salon, se précipite dans la chambre : le verrou glisse.

La jeune fille se rapproche sans quitter sa posture et collant son oreille contre une fente, elle écoute... Une exclamation étouffée, un bruit sourd.......

Les serviteurs accourent, ils interrogent et s'efforcent d'expliquer le silence.

— Il pleure, dit l'un ; mais il ne veut pas qu'on l'entende il a l'âme fière.

— Il souffre, répond la fille de Constant ; car il a le cœur tendre.

— Il serait humilié de nous avoir pour témoins de ses regrets.

— Il sait que nous ne pourrions le consoler.

Prudence arrive. On lui conte brièvement ce qui s'est passé.

— Il est mort ! s'écrie-t-elle. Un coup tel que celui qu'il a ressenti tue plus sûrement qu'un boulet ou qu'un éclat d'obus. Un serrurier.

Loïse frisonne à l'idée qu'un étranger pénétrera dans ce sanctuaire de la douleur. Non ! non ce serait profaner et la souffrance de Maurice, et le souvenir d'Yolande. Elle entrera la première ; comment? Une soudaine inspiration sécha ses larmes.

— Mère, dit-elle, venez avec moi, venez tous ; seulement ne faites pas de bruit : s'il devinait nos intentions !

Avec les précautions que l'on prend autour d'un enfant malade, les serviteurs suivent les paysannes.

Le secret de la porte dérobée étant connu de la sœur de lait de la vicomtesse, elle n'eut aucune peine à l'ouvrir ; mais elle crut tomber lorsqu'elle souleva la portière.

L'odeur de l'éther et de l'encens s'élevait de ce lieu visité par la maladie, la mort et Dieu .

Une sueur abondante mouille les tempes de la mère et de la fille. A leurs cris, les domestiques entrent.

Près du guéridon recouvert d'un tapis noir, Maurice est étendu baigné dans son sang. Peut-être a-t-il voulu s'agenouiller pour baiser l'image du Christ ou le livre rouge. Son visage disparaît sous le voile de tulle qu'Yolande porta le jour de son mariage, et qu'elle a fait placer près du crucifix. L'infortuné en presse un lambeau sur sa blessure.

Les craintes de Prudence semblent se changer en réalité. les spectateurs se regardent et se disent l'un à l'autre : « il est mort ! » l'heure de la délivrance n'a pas sonné. Ecoutons Job qui passe dans la cour.

— Les saints vont souffrir !

Prudence pose sur ses genoux la tête du soldat, qui, époux sans épouse, fils sans mère, se réveille à la vie sous les larmes d'une épouse, d'une mère.

— Courez chercher le docteur.

— Appelez le père Polycarpe, implora Loïse.

Le blessé réprima un mouvement et se laissa étendre sur la couche qui sera pour lui, du moins il l'espère, le lit de son suprême repos.

Il va mourir ; la vie s'échappe avec son sang ; elle s'échappe trop lentement ; il lui tarde de ne plus comprendre ; il voudrait se précipiter dans le trépas ; Dieu disparaît de sa pensée; l'ombre du doute, les ténèbres du désespoir s'étendent sur son âme ; un second rayon,moins éclatant que le premier mais lumineux aussi, s'obscurcit : s'éloigner du Seigneur, c'est s'éloigner d'Yolande.

Prudence était parvenue à étancher le mince filet qui coulait de la blessure, lorsque le médecin entra.

Il alla droit au malade, le considéra. Son amitié pour le fils de Gaston, son respect, son admiration pour l'héroïque jeune femme qu'il a vue mourir dans l'exercice de la plus

sublime des vertus, prirent une vivacité, une puissance qui lui enlevèrent tout autre sentiment.

— M. Imbert? interrogea la fermière surprise de l'attitude du vieillard.

— C'est moi qui devrais mourir, et non lui!

— Il va donc mourir?

— Je ne sais. Ecartez-vous un peu; je n'aime pas qu'on me gêne. Là, là, vos mines désolées m'ôtent tout mon sang-froid. Voyons...

Et se penchant sur le blessé, il se livra à un minutieux examen. Lorsqu'il se redressa, Maurice souleva ses paupières affaiblies et chercha à lire la sentence de l'art; il craignait tant, qu'elle fût contraire à ses vœux!

— Il vivra: j'espère!

— Vivre! personne ne comprend donc ma douleur? personne ne m'aime! pensa le malheureux. Deux fois j'ai voulu vivre, et j'ai vécu; maintenant je veux mourir, je mourrai!

Se soulevant sur le coude, il ouvrit la bouche.

— Taisez-vous, mon pauvre enfant, dit le docteur en passant son bras autour des épaules du comte pour le reposer plus doucement sur ses oreillers. Ne parlez pas; nous comprenons tous, et nous nous affligeons, car nous sommes vos amis. Si vous tenez à la vie, de grâce...!

Un amer sourire passa sur les lèvres décolorées du malade; il refusa le breuvage offert par M. Imbert et par Prudence.

Loïse s'avança, prit la potion et se penchant:

— Monsieur Maurice!

On eut pu croire qu'une autre qu'elle parlait.

Le soldat tressaillit; il la regarda avec un mélange de reconnaissance et de compassion.

— Vous aussi! répondit-il d'un ton de reproche; vous savez pourtant que c'est impossible!

Il s'arrêta; la respiration lui manquait: elle sortait de son sein pareille au bruit des ailes d'un oiseau qui s'agite pour prendre son essor. Il voulut parler; mais il retomba privé de connaissance; une heure plus tard, une voix le rappelait à l'existence. Il ne le crut pas d'abord, car il prenait cette voix pour un accent du ciel; peu à peu, il revint à la réalité à la résistance, à la révolte. Quand le religieux de St-Bernard lui parla de Dieu, il entendit cette réponse, ou plutôt il la surprit dans un souffle:

— Je n'en ai plus !

Une souffrance terrible s'empara du cœur de l'ami et du prêtre.

Il s'éloigna de la couche pour se rapprocher du crucifix.

— Ma force, disait-il, soyez la sienne ; ma lumière, brillez pour lui ; ma consolation, soutenez-le ; mon espoir, mon amour, enflammez-le !

Que pourais-je vous offrir ? mon âme est à vous ; ma vie vous appartient ; ma jeunesse est un holocauste que je brûle sur vos autels. Que vous donner ? Mon Dieu, toutes les célestes suavités, toutes les délices qu'on goûte à vous servir ! oui ! cela ! tout cela ! Je vous servirai dans l'angoisse, diminuez celle qui l'étreint. Je vous servirai dans la privation de toute jouissance, venez à son secours. Rendez bien lourd mon fardeau de travail, de peines : mais allégez pour lui le poids de la tribulation. Prolongez mon exil... Ah ! mon divin maître, j'hésite à achever !... prolongez mon exil ; laissez-moi sur la terre ; oubliez-moi dans mes désirs, pourvu qu'il se souvienne de vous aimer, qu'il expie son péché, que je le retrouve près de vous.

La nuit envahissait la chambre du malade ; cette chambre muette et triste comme un tombeau. Une lampe éclairait seule la vaste pièce ; sa lumière, adoucie par un abat-jour, tombait directement sur le visage de Maurice. Il n'ouvrait plus les yeux, et sans l'expression de douleur qui, par instant, contractait ses traits, on aurait pu croire qu'il avait cessé d'exister.

Le père Polycarpe le regardait avec une anxiété croissante ; sa physionomie, ordinairement sereine comme son âme, devenait d'une navrante tristesse ; il appuyait ses mains sur sa poitrine, comme s'il éprouvait la douleur qui torturait son ami. Se sentant défaillir, il s'inclina sur le rebord du lit.

Le docteur, qui causait avec Clément, quitta son fauteuil et le feu — cette soirée de Mars était froide, — et s'avançant :

— Au lieu d'un malade, fit-il, en voila deux ! Jeune homme, (le vieilard ne disait jamais autrement) qu'est-ce que cela signifie ?

— Rien, rien, répondit le religieux avec son angélique sourire. Je suis faible ; faible contre toute souffrance ; le bon Dieu a seul le droit de me le reprocher.

— Oui, oui, il a tous les droits ; mais il m'en a prêté quelques-uns : j'en veux user dès à présent.

D'abord j'ai besoin de me décharger sur quelqu'un, sur quelque chose. Ce quelqu'un, c'est vous ; ce quelque chose, c'est votre austérité.

— Monsieur ! interrompit le Trappiste avec une dignité ferme et douce.

Le docteur, que l'inquiétude portait à l'impatience, allait continuer ; mais le religieux lui dit en lui prenant la main :

— Il nous faut le sauver !

Le médecin hocha la tête, dérangea toutes les fioles, uniquement pour se donner une contenance, les replaça, regagna son siége en murmurant.

— Il le pourra peut-être; moi, je crains d'être impuissant.

La conversation reprit son cours; elle roulait sur le retour du comte.

Imbert arrangeait les choses à sa façon. Constant n'avait garde de le contredire, car un démenti l'eut jeté dans l'obstination et dans une interminable série de preuves, qui comme beaucoup de preuves, n'eussent prouvé rien du tout.

Laissons-les supposer, affirmer; et reportons-nous au mois de décembre. Le drame se passe dans la forêt de Marchenoir.

L'obscurité et la pluie aveuglaient les soldats ; le vent, qui rompait la cime des arbres, les rendait sourds et dispersait leurs feux. Parmi les jeunes troupes faisant un si rude apprentissage, se trouvaient les mobiles de C... Ils achevaient la prière du soir. Le père Louis, en les bénissant, paraissait plus ému que de coutume. Assis au milieu d'eux, il continuait ses pieuses exhortations, qu'interrompait la voix du capitaine — elle était pourtant respectueuse — et les rires que provoquait la gaîté franche de l'officier — rires soigneusement, promptement étouffés.

Tout à coup, une estaffette, arrivant à bride abattue, échangea quelques mots à la hâte.

— Mes enfants, dit Maurice avec amertume, prenez vos sacs et...

Impossible ! il n'achèvera pas ; ce qu'il va commander, c'est la retraite... Non ! il ne pourra que crier : « En avant ! »

Mais l'ordre était positif ; le devoir, impérieux. Du reste le plus pénible lui fut épargné. A son désespoir, les mobiles comprirent ce dont il s'agissait ; ils s'emparèrent de leurs fusils et attendirent le dernier commandement.

— Passez, mon père, dit le vicomte au prêtre en lui dési-

gnant un étroit passage. Vite, vite, il n'y a pas de temps à perdre, paraît-il. Pas de résistance ; elle serait inutile.

L'aumônier obéit. Vint le tour des jeunes gens. Le capitaine, son épée de la main droite, un revolver dans la gauche, protégeait leur retraite.

Il les compta ; un d'entre eux manquait ; c'était Just.

Sans doute le pauvre garçon se sentant pris d'un irrésistible besoin de pleurer, s'était éloigné de son chef et de ses camarades.

— Capitaine, interrogea un lieutenant, est-ce que vous ne passez pas ?

— Je vous suis ; allez et veillez.

Malgré les dangers de toutes sortes qui le menaçaient, Maurice rentra dans la forêt. Il se meurtrissait les pieds, s'ensanglantait le visage : peu lui importait; deux pensées l'absorbaient tellement qu'elles le rendaient insensible à toute autre souffrance : sa patrie, son ami.

— Reculer déjà ! murmurait-il en répondant à son angoisse. Vous les sauverez ! vous les ramènerez ! continuait-il, en revenant à son inquiétude. Je ne sais si je les ramènerai, du moins j'essaierai de les sauver.

Des pas, glissant sur les feuilles mortes, le firent sortir de sa rêverie.

Mais il avait beau vouloir percer les ténèbres, il ne parvenait point à reconnaître l'homme qui s'avançait vers lui. Un moyen lui restait; ce moyen, la prudence le condamnait ; l'amitié l'adopta, l'accepta.

— Est-ce toi ? demanda Maurice.

On se rapprocha sans répondre.

Croyant n'avoir pas été entendu, il renouvela sa question.

— Un éclat de rire retentit; le bruit d'une détonation éveilla l'écho.

A ce bruit, un jeune homme sortit des rangs.

— On a tiré sur M. le vicomte, dit-il ; je veux aller à son secours.

Le lieutenant hésita, puis il ordonna au malheureux, qui se débattait, de marcher. Just fut entraîné malgré lui.

Quand le fils de Gaston sortit de son évanouissement ; les ennemis l'entouraient. En le voyant donner signe de vie, ils s'éloignèrent ; mais reconnaissant bientôt qu'ils avaient affaire à un blessé presque agonisant, ils revinrent et l'insultèrent.

Maurice se montra vraiment admirable ; il ne leur répondit que par le pardon.

Pour la deuxième fois,il était tombé au pouvoir du vainqueur ; il accepta son sort avec résignation. Des soins lui furent donnés ; il guérit. Au moment où il allait être dirigé sur l'Allemagne, la paix fut résolue. Il recouvra sa liberté et, désolé de la désolation de son pays, humilié de ses humiliations, il prit la route de Volbec. Son voyage s'accomplit lentement, mille difficultés entravaient ses désirs, enfin il arriva au chef-lieu ; sa vue causa, il le crut, plus d'étonnement que de plaisir. Un journal, qu'il acheta à la gare, lui apprit la mort de son père et le dévouement de sa femme. Ce fut, partagé entre sa douleur filiale et sa légitime fierté d'époux, qu'il acheva son voyage. Il se croyait assez éprouvé pour n'avoir plus rien à redouter et il se trouva, sans préparation, en présence d'une épreuve suprême. Qu'il était malheureux !

Oh ! bien malheureux : c'est ce que pensait le père Polycarpe qui veillait seul, car le docteur et le paysan succombant à la fatigue, venaient de s'endormir. Le religieux sentait aussi un impérieux besoin de repos s'emparer de lui ; craignant de n'y pouvoir résister, il quitta sa chaise, et debout, roulant pieusement entre ses doigts les grains de son rosaire, il continua d'implorer le ciel et de donner toute sa compassion au frère de sa charité.

La fièvre qui consumait les restes du sang généreux de Maurice, montait à ses joues, qui s'empourpraient comme dans un moment de colère ; ses paupières, jusqu'alors immobiles, s'agitèrent convulsivement. La lutte devait être violente dans cette âme ? violente en effet, car elle était regret, désespérance, tentation. Il oubliait le présent il lui semblait entendre le crépitement de la fusillade, les grondements du canon ; il voyait passer des troupes nombreuses, d'intrépides cavaliers ; ils couraient et lui faisaient signe de se joindre à eux. Mais une puissance mystérieuse, contraire, paralysait son bras et les jambes de Sans-Peur.

Il avait beau vouloir, il avait beau s'indigner, il avait beau exciter de la parole et de l'éperon son coursier frémissant, il ne pouvait avancer. Il se souleva, rassembla ses forces, laboura les flancs de l'animal qui le jeta à terre, comme on jette un fardeau inutile.

Il se retrouva assis sur le banc de la terrasse de Volbec. Les arbres n'avaient plus de feuilles ; les oiseaux, plus de

voix ; les rameaux dépouillés s'étendaient sur sa tête comme des bras de fantômes; d'autres affectaient des formes bizarres: tronçons d'armes brisées, tours demantelées, murailles ébréchées. Partout, dans ces demeures aériennes dont les habitants étaient en deuil, partout les traces de la poudre et du feu.

Il demeurait cloué à la place qu'il occupait, considérant et la campagne, triste comme une mère à qui on a ravi ses enfants, et le château, plus triste encore, dont les pierres se changeaient en ossements luisants, en têtes lisses aux orbites vides qui se glaçaient d'effroi. Son sein brûlait et ses yeux se fermaient malgré lui. Mais voilà que du milieu de cette désolation, se lève une forme svelte. Il ne peut distinguer les traits de l'apparition, mais aux battements de son cœur il la reconnaît. Il l'appelle des noms les plus doux. La vision étend la main. Elle monte vers le ciel, et le ciel impatient s'abaisse. Elle atteint le seuil de la Jérusalem céleste ; elle écarte, avec lenteur, un coin du voile qui en protége l'entrée, afin de donner à Maurice le temps de jeter un coup d'œil sur les splendeurs, qui ne peuvent appartenir qu'au séjour de la félicité.

Le voile retombe... Elle est donc perdue pour lui? Il implore ; il supplie ; il s'adresse à Dieu, à Yolande, mais Dieu est sourd et Yolande ne répond pas.

Une horrible tentation s'empare de son esprit. Dans tout autre moment, il l'eut rejetée comme une lâcheté, une indignité ; aujourd'hui il n'a plus le courage de la résistance ; la noblesse de son origine, la constance d'une âme droite, la résignation du chrétien. Le suicide ne lui paraît point le crime qu'il flétrissait naguère dans son indignation. Est-ce même une faute ? sa conscience, qu'il étouffe, veut encore protester. Inutile tentative : il est résolu à mourir !

Son regard erre autour de lui. Que cherche-t-il ? Le moyen de se débarrasser du fardeau, trop lourd, d'une existence dont il n'a que faire. Rien... La douleur que lui inflige le moindre mouvement, l'éclaire. Il peut briser l'entrave qui le retient, il peut en finir promptement, sûrement avec la vie. Il referme les yeux et attend... Qu'attend-il? Que l'image du père Polycarpe se soit dissipée. Maintenant il a triomphé de son dernier remords; il saisit, de ses deux mains convulsives, l'appareil qui ferme sa blessure, l'arrache avec violence en retenant un gémissement.

Pas un muscle de son visage n'a bougé ; pas la moindre

émotion ne l'a trahi ; pourtant le religieux comprend le sinistre mystère, et muet d'horreur se jette à genoux en se frappant la poitrine ; puis il se relève et pressant le blessé dans une étreinte tendre, inquiète, désolée, il s'approche de lui, comme poûr le purifier au contact de son cœur.

M. Imbert, reveillé en sursaut, accourut. Il commença par gronder le malade ; ensuite, revenant à la raison, il s'accusa lui-même, ne s'épargna par les reproches : mais il ménagea moins encore les compliments au jeune religieux, qui, rouge et confus, essayait de s'y soustraire en reportant l'attention du docteur sur leur malheureux ami.

La cloche du monastère l'appelant à d'autres devoirs, il prit congé d'Imbert, qui l'assurait, pour la dixième fois, que grâce à lui, cet accident n'aurait aucune suite déplorable ; souhaita le bonjour au fermier, et se penchant sur le malade, écarta ses cheveux en désordre, posa doucement son pouce sur le front livide de Maurice et murmura :

— Je vais prier pour toi.

Il n'eût pas la consolation de savoir s'il était entendu.

CHAPITRE II

La lutte entre la vie et la mort s'acheva par la défaite de cette dernière. Le soldat était sauvé ! Cette assurance qui transportait de bonheur Constant et sa famille, qui rassurait le solitaire, trouvait bien indifférent l'infortuné jeune homme ; il aurait préféré le trépas.

La perspective de l'avenir l'effrayait. Il peut demeurer longtemps dans son exil ; il peut vieillir : il n'a que vingt-huit ans ; si, encore, il espérait en ce jour qui mettra fin à la séparation ; s'il espérait retrouver son père, sa femme ; mais non, il s'en est privé volontairement et pour toujours !

Sa faiblesse et ces pensées le plongeaient dans l'abattement le plus profond ; il n'en sortait que pour remercier Prudence ou le médecin ; pour saluer le père Polycarpe. Chose qui eût pu surprendre le prêtre, si les prêtres n'avaient le don de lire dans les âmes, il évitait de lui donner la main.

La guérison fut lente. Lorsqu'un arbre est arraché du sol où il a pris racine, et transplanté sous un autre climat, dans un terrain avare, il a peine à reverdir ; la moindre haleine de vent desséche ses frêles bourgeons : point de fruits ! Il en était ainsi de l'époux d'Yolande ; mais une influence bénie l'entourait, une atmosphère de grâce l'environnait. Dieu touché par les prières et les larmes de ses saints, leur prêta sa puissance ; un miracle s'accomplit. Ce miracle s'opère souvent, et notre Sauveur nous apprend qu'il est pour le ciel un motif toujours nouveau d'une joie toujours nouvelle.

Le blessé se trouvait seul ; replié sur lui-même, il repassait en son âme, les heures écoulées. Pas une larme ne montait à ses yeux secs ; l'espérance ne faisait pas encore battre son cœur. Un rayon de soleil se jouait sur son lit ; il leva la tête machinalement et suivit la direction de la lumière.

Il aperçut, dans l'embrasure d'une fenêtre, la table près de laquelle il était tombé. Le Christ, qui agonisait sur le bois de l'ignominie ne lui dit rien, ou plutôt, son âme souillée, ne trouvant là que honte et condamnation, se détourna ; mais il tressaillit, en remarquant le cahier couvert de maroquin. Il tenditla main. Oh ! s'il pouvait presser cette chère relique ! lire ces lignes pleines du parfum de l'amour et de la vertu, il serait moins malheureux, peut-être moins coupable.

Il se souleva et ne sentant plus sa faiblesse, il quitta son lit, se traîna jusqu'à la table, s'empara du livre, et, regagna sa couche. Il défaillait. Que lui importait ? il possédait son trésor !

Loïse rentra, se glissa dans un coin de la chambre, prit son ouvrage, qu'elle quitta aussitôt pour regarder devant elle. Deux choses attiraient son attention : les fleurs, la croix du monastère.

A la tombe d'Yolande, elle promettait les fleurs ; à la croix, elle adressait une prière.

Le comte l'appela ; elle accourut.

— Mon enfant, dit le malade, il fait beau, n'est-ce-pas ?

— Oui, monsieur, il fait très-beau.

— Le temps invite à la promenade.

— Oh ! Je n'aime que... Elle se troubla.

— Vous n'aimez ?

— Qu'être près de vous pour vous soigner et obéir...

— A Yolande que vous chérissiez.

— Oh ! de tout mon cœur !

— Et vous n'avez pu l'empêcher de mourir ?

Un soupir gonfla la poitrine de la jeune fille ; elle joignit les doigts sans répondre.

— Non ! continua l'infortuné, non, ce n'était point possible !... pourtant si j'eusse été ici je... Ma pauvre petite, ce sont des regrets déchirants, inutiles... A vous, il reste une assurance bénie, des chances de bonheur ; à moi, il ne reste rien... rien ! répéta-t-il d'un ton sombre.

— Monsieur le comte, il vous reste comme à moi une espérance que je n'échangerais pas contre toutes les joies de la terre.

— Laquelle ? interrogea le blessé.

La sœur de Just désigna le ciel.

Maurice poussa une sourde exclamation ; il allait répondre par un blasphême ; mais il sentit sous sa main, un objet qui le soulagea. Voulant éloigner sa gardienne, il reprit.

— Et sa tombe, Loïse ? Elle nous reste aussi. Allez la visiter pour moi. C'est un devoir d'amitié. Embrassez la pierre, et dites à celle qu'elle me dérobe, de me prendre en pitié.

— Y aller serait vous laisser seul.

— Où est l'inconvénient ? je suis guéri vous le savez. Imbert répète à chaque instant qu'il n'y a plus d'inquiétude.

— Le docteur ne parle que du corps.

— Cela seul peut guérir ; mon cœur est atteint d'un coup mortel ; mais ces maladies tuent lentement, trop lentement ! Allez, Loïse ; je l'ordonne, je vous en prie. Surtout n'envoyez personne pour vous remplacer : j'ai besoin de solitude.

La jeune fille sortit sans oser s'élever contre un ordre aussi formel.

Maurice ouvrit avec avidité le recueil des pensées de la sainte et noble créature qui l'avait aimé d'une tendresse pure, brûlante. Il tourna, sans s'y arrêter, les premières feuilles qui contenaient le récit des plaisirs de l'enfant, des chagrins de l'orpheline. Il parcourut des lignes écrites à la hâte, comme sous l'empire d'un grand bonheur.

— Oh ! dit-il en se parlant à lui-même. Dieu n'a pas daigné l'exaucer. Que croire alors ? Comment ne point suspecter sa miséricorde, sa justice ?

Il froissa la page , mais il s'arrêta à la suivante et lut lentement.

YOLANDE A MAURICE,

Juin 1870. Protégez-le, ô Père tout-puissant, protégez-le ! Vous le pouvez ; vous le voudrez ! Que d'autres doutent de votre inépuisable bonté, moi, je la proclamerai et toujours j'espérerai en vous !...

Il est parti... Nos cœurs, qui n'en faisaient qu'un, ont été violemment séparés. Mon Dieu, vous réunirez ces cœurs unis par vous !

Union bénie ! union qui a fait de moi, pendant cinq ans, la plus fortunée des femmes.

Mon devoir est d'être où tu es, mon doux ami ! Maurice, je t'aime tant ! Je voudrais t'exprimer mon amour ; mais il n'existe pas de termes assez étendus, d'expressions assez fortes.

Je t'aime moins que Dieu, plus que tout ce qui n'est pas Lui..,Et tu me quittes ?

Me voici sans appui, sans soutien. Reviens, si tu tiens que je vive, car il m'est impossible de vivre loin de toi.

O mon généreux Maurice, n'écoute pas ce cri que m'arrache la douleur; je ne veux ni me plaindre ni ébranler ton courage, je ne veux que prier. C'est si facile, si consolant ! L'amour et la prière font le ciel. Que dès maintenant ils t'obtiennent quelques jouissances ; qu'ils éloignent de toi le danger, la douleur.

Les balles te menacent... Si je te servais de bouclier, elles me blesseraient sans me faire souffrir, tandis que, si tu es atteint, je souffre, je meurs.

Foi, confiance, bénédiction.

Suivaient ses craintes, ses appréhensions. Partout, en tout, toujours Dieu et son mari, inséparables en sa pensée comme dans son cœur.

Partout, toujours des paroles de tendresse et de résignation.

Le comte les lut, les relut. Une date attira son attention. Cette date marquait l'heure, le jour de son second départ.

1er *Novembre* 1870.

— Tu me quittes, ô Maurice ? sans toi, loin de toi que vais-je devenir ? La fleur privée de soleil, languit et meurt...

Je te cherche et ne te trouve plus ! Je t'appelle et tu ne me réponds pas !

Seigneur, pourquoi me soumettez-vous à cette épreuve ?

Je suis si faible ! Secourez-moi ! Tout appui me manque. Je vous aime, ô mon Dieu ; Maurice, je t'aime !

Un peu plus loin :

— Où es-tu ? réponds-moi. Ne m'abandonne pas à l'incertitude qui me torture. Dis vite ; dis bien vite. Si tu es encore sur cette terre, quel bonheur ! mais si tu es au Paradis, mon époux, ma gloire, je me réjouirai... Parle ! oh ! parle.

Maurice, pourquoi ne pas me répondre ? La mort a-t-elle donc puissance sur l'amour ? Je ne puis le croire. Les œuvres de Dieu l'emportent sur les œuvres de l'homme ; les premières ont pour elles l'éternité; les secondes ne doivent, comme leur auteur, compter que sur le temps.

Ame de mon âme, me laisseras-tu dans ma désolation ? Viens me raconter les beautés de ta nouvelle demeure : l'accueil des Bienheureux. — Ils ont du être fiers ! fiers ! Je veux les associer à tous mes sentiments pour toi. — Viens me dire qu'il n'est rien de trop pénible, rien de trop douloureux pour qui aspire à la céleste félicité. Console-moi : je pleure et me désole, console-moi par le récit de ton bonheur. Pourvu que tu sois heureux, je saurai me résigner.

1. *Décembre.* Je suis veuve et orpheline. J'ai tout perdu! tout ! O ma paix, ma fécilité qu'êtes-vous devenues ? Mon Dieu, vous m'aviez tout donné, vous m'avez tout ôté, que votre nom soit..... Je ne peux achever, je me rebelle... La révolte ferme le ciel... Ils y sont et je n'irais pas ? Ils béniraient le Seigneur, moi je le maudirais ? Ils l'aiment pour toujours, moi, je le haïrais à jamais ? Non ! Mon Dieu, vous avez brisé mon cœur, vous l'avez mis en pièces ; mais le Créateur a tous les droits sur sa créature; l'artiste est libre d'anéantir son ouvrage. Je suis sous votre divine main comme la pierre sous le ciseau du sculpteur, faites de moi ce qu'il vous plaira, changez, bouleversez, retranchez, je souffre, je souffre !... Cependant je ne me plaindrai pas si vous me restez, si mon bien-aimé m'est rendu.

10. — Je ne vis plus, ô mon ami ! je me meurs de ne pouvoir mourir.

15. — Ton père repose près de sa femme. Et moi, moi je serai, dans la vie, dans la mort, privée de celui qui me fut mille fois plus cher, mille fois plus précieux que la vie.

Les larmes obscurcissent mes yeux... Est-ce la nuit du tombeau qui m'environne ? Je tressaille. Oh ! que j'ai envie

de dormir de ce sommeil dont je m'éveillerai aux Cieux. Aux Cieux ! Aux pieds de Dieu, dans les bras de Maurice.

18. — Ton souvenir... seul, unique trésor que j'estime. Dieu et toi ! Je ne penserai qu'à vous ; je ne parlerai que de vous ; je ne vivrai que de vous.

Quelle créature pourrait te remplacer ? Aimer après t'avoir aimé serait un sacrilége. O mon doux Ami, je te garderai intacte, l'inviolable foi que je t'ai promis ; je me renfermerai dans mon deuil comme dans un sanctuaire. J'ai oublié le monde ; je ne sais plus s'il est ; le monde ne tardera guère à m'oublier. Qu'ai-je de commun avec lui ? Je ne lui demande ni un regard, ni une consolation. Ma vie est toute tracée : j'en ferai l'apprentissage de la mort. Désormais je vivrai avec ceux qui ne sont plus, jusqu'au jour, où, cessant d'exister à mon tour, je revêtirai enfin cette immortalité glorieuse qui est ton partage.

23. — Ma voix brisée t'appelle en vain. Tu ne reviendras pas. Ton foyer, que tu as fait mien, restera désert : personne ne prendra ta place près de moi ; je serai seule à veiller lorsque le vent gémira ; seule à contempler la nature embellie par le printemps ; seule à l'église ; seule près des tombes de tes parents ; seule partout ; seule toujours.

J'ai tout perdu en te perdant ; je gagnerais tout en perdant tout pour te posséder. Etre pauvre, errante, exilée, mais avec toi ce serait le bonheur ! Je te servirais de mes mains ; je préparerais ton lit ; j'aurais soin de tes vêtements, de tes repas ; j'embellirais de guirlandes notre abri ; pour te plaire, je me parerais d'une fleur des champs, j'arrangerais mes cheveux comme tu aimes à me les voir porter ; je ferais du ruisseau mon miroir, d'un de tes regards ma récompense nous prierions l'un près de l'autre, l'un pour l'autre. Que pourrais-je désirer de plus ? Je me soucierais peu, vraiment ! des lambris dorés, des tapis moelleux, des oreillers de duvet, des mets délicats, des diamants, du velours, de la soie, des fêtes splendides, des concerts, des bals ; te posséder me suffirait. Avec toi je me trouverais la plus heureuse des femmes et l'on dirait encore : Le ravissant petit ménage !

Hélas ! je ne suis qu'une veuve infortunée !

27. — C'est toi qui m'as envoyé cette consolation. Le père Polycarpe est venu ; il m'a parlé, et ses paroles ont coulé

sur mon âme, pareilles à un baume adoucissant. Que Dieu est magnifique dans ses saints ! Qu'est-ce donc en ceux qui, comme toi, portent la double auréole d'un double héroïsme ?

Je souhaite mourir non-seulement pour te rejoindre, mais aussi afin de n'avoir plus à souffrir des maux de notre patrie. Elle m'a tout pris : je lui donne tout, le peu qui me reste, je le lui offre encore. J'ai fait mon offrande à Jésus au moment de la communion ; qu'il daigne l'accepter !

Janvier 1871. — Ami chéri, ne hâte pas ma délivrance ; maintenant je te conjure de me laisser à mon devoir, au chevet du lit de mes malades. Pauvres gens ! ils ont besoin de lumières, de consolation, de soins. Laisse-moi, pendant un temps, les veiller, souffrir, mériter.

Sans date. —. Une pensée étrange, semblable à un rêve, s'empare de mon esprit. Mon cœur bat, ses pulsations s'unissant à une voix mystérieuse, me crient : « Il n'est pas mort ! »

Tu vivrais ! ô mon bien-aimé, tu vivrais ! tu me serais rendu ! La prophétie de l'enfant de la Vierge s'accomplirait !

Je n'ose m'abandonner à cet espoir. Si tu reviens et que... je... La petite-vérole est contagieuse : si je perdais ma beauté.

Non, je serai toujours belle pour toi, belle aux yeux de Dieu ; c'est tout ce qu'ambitionne l'épouse, la chrétienne.

20. — Maurice, je vais mourir !... Déjà la science se déclare impuissante. Je vais mourir et tu reviens ! Je ne sais comment je sais cela, je le sais pourtant et n'en puis douter.

C'est la plus pénible des épreuves que j'aie à supporter. La résignation me devient difficile, presqu'impossible. Mourir quand tu te réjouis de me retrouver ! mourir quand près de toi, par toi, avec toi je goûterais des joies nombreuses, délicieuses ! Je les vois toutes ; je vois aussi ta douleur. Cette vue me déchire l'âme ; je voudrais m'y soustraire. Non, je remercie le Ciel de m'affliger de la sorte, si mon affliction me procure le moyen de te consoler.

La vie s'en va... Seigneur, un instant encore et je suis prête ; prête à dire un dernier adieu à celui qui j'aime ; prête à aller à vous, ô lien sacré de notre amour !

Sois chrétien dans l'épreuve ; ne murmure pas ; montre-toi fort, je t'en supplie au nom de ma faiblesse. Tout ce qui m'appartient est à toi ; je te lègue tout ce qui me fut cher : les pauvres, les affligés, mes amis du Val-Richat, Loïse sur-

tout, elle qui m'a si tendrement chérie ; si affectueusement consolée ; elle qui n'a pas pleuré Franz, pour nous donner toutes ses larmes.

Maurice, répare la faute que j'ai commise à son égard.

Je n'y vois plus ; ces ténèbres sont-elles les messagères de la mort ? Mais la mort ne nous saisit que pour nous jeter dans le sein de Dieu.

Pardonne-moi si je n'ai pas rempli envers toi toutes mes obligations. Je crains de ne point t'avoir assez aimé. Comment eût-il fallu faire pour t'aimer davantage ?

Souviens-toi que tu n'es pas seul à souffrir ; prends une part des souffrances d'autrui ; les tiennes te paraîtront moins déchirantes. Je le sais par expérience. Souviens-toi du vœu que je fis le soir de l'orage ; la chapelle... ton saint patron...

La plume échappe à mes doigts... Tu reviens !....

Mon Dieu, je vous bénis cependant; je te bénis aussi. Dans la douleur, appelle ton noble ami et surtout tourne-toi vers le Seigneur. Quelque soit l'amertume de ton calice (hélas ! il est bien amer) ô mon bien-aimé, Dieu y saura mettre une goutte de miel.

. . . .

. . . .

. . . .

Maurice ferma le cahier et cacha sa tête dans ses deux mains brûlantes.

Combien de temps demeura-t-il ainsi abîmé dans son désespoir ? Il tressaillit en entendant Prudence dire près de la porte :

— Par exemple, mon père ! Entrez, s'il vous plaît ; vous serez maintenant comme toujours le bien accueilli.

Non, certes !

— Que vient-il faire ici ? murmura le comte en se tournant du côté de la muraille.

Le religieux recula devant la pâleur et l'altération des traits du blessé. Il prit un siége et s'assit, décidé à attendre le réveil de son ami.

Ce qui ne fut pas long. Maurice, comprenant l'inutilité de son stratagème, se souleva en gémissant.

Ce gémissement, la douleur corporelle ne l'eût point arraché au héros de Reichshoffen. C'était le seul genre d'épreuve qu'il supportât sans révolte. Aussi pouvait-il se rendre le témoignage qu'il n'avait jamais été dompté, par la souffrance ; que toujours plus fort, il l'avait toujours vaincue.

Le père Polycarpe ne l'ignorait pas, pourtant il lui demanda affectueusement :

— Souffres-tu davantage, ce soir ?

L'expression des yeux de Maurice l'épouvanta ; mais son cœur et sa charité l'emportant, il reprit :

— Mon pauvre ami, je voudrais te soulager un peu. Est-ce que tu as oublié ton Dieu et notre affection ? Ne sais-tu plus que tu es encore mon frère, le fils de...

L'infortuné secoua lentement la tête.

— Enfin, continua le Trappiste, ne te souviendrais-tu plus que tu fus l'époux d'une angélique femme et la priverais-tu du suprême bonheur qu'elle attend ?

Un frémissement agita les lèvres du convalescent.

— Lève donc tes regards vers le Ciel, puisque rien ne peut les fixer ici-bas. Rien, en effet ; car rien n'est digne de remplacer ce que tu as perdu. Que dis-je ? Tu n'as rien perdu !

Voyageur d'un moment, te voilà condamné à achever seul ton pélerinage ; mais au terme de ta course, tu retrouveras celle qui, pure et belle, a été ravie à la terre avant qne la poussière ait souillé son âme, avant que l'éclat de sa beauté, dont Dieu et toi étiez jaloux, fût altéré.

Le comte jeta sur les genoux de son ami le livre rouge.

Le prêtre le reçut avec respect, et le rendit en disant :

— Je ne dois point pénétrer dans le secret d'un cœur qui fut à toi ; cependant, j'ai le droit de te consoler, si ses douces consolations ne te suffisent pas.

— Elle ne me pensait que malheureux et je suis...

Maurice se renversa sur son oreiller : ses joues se couvrirent de larmes. Il pleurait abondamment, mêlant à ses pleurs des paroles incohérentes ; tantôt, s'adressant à Dieu, il lui demandait pardon, pitié ; tantôt, appelant Yolande, il lui exprimait ses regrets d'une manière navrante.

L'âme du ministre de la charité se brisait devant tant de douleur. Lui, qui parlait de consolations, ne cherchait pas à consoler ; il laissait le compagnon de sa jeunesse se débattre, se désoler, se désespérer. Il connaissait trop celui qu'il voulait sauver à tout prix pour tenter un adoucissement ; il attendait l'heure de la miséricorde et il voyait clairement que cette heure ne tarderait pas à sonner.

Peu à peu, les sanglots qui soulevaient la poitrine du soldat s'apaisèrent, ses pleurs coulèrent plus rares.

— André ! cria-t-il en se redressant.

Le religieux essuya son front inondé de sueur.

— André, n'as-tu pas une parole plus efficace que celles que tu as prononcées ? Si je me jetais à tes pieds ; si je t'avouais... pourrais-tu pardonner à l'oubli, au crime ?

— Je puis disposer du pardon ; je puis t'absoudre; effacer ta condamnation, te réconcilier avec la vie que tu as rejetée comme un joug odieux, imposé par un être tyrannique.

— Quoi ! tu sais?

— J'ai assisté à la lutte : j'en frissonne encore. Mon ami, mon frère, dis que tu te repends et je vais...

Maurice joignit les mains.

— Devant Dieu, dit-il, je confesse ma faute ; je la déplore ; je jure de l'expier.

Le prêtre leva la main ; le soldat s'inclina.

La reconnaissance, le repentir, l'émotion l'obligeaient au silence ; mais ses yeux parlaient éloquemment ; il les reportait sans cesse du Christ au prêtre, du prêtre au Christ, puis il souriait au portrait d'Yolande tout en écoutant les exhortations du moine, qui termina par un cri digne de son âme sacerdotale.

— Dieu soit béni ! Je n'ai plus rien à souhaiter : mon dernier vœu est exaucé.

A l'exemple du Père de famille il tendit les bras, pressa contre son cœur l'enfant prodigue, lui donnant les plus doux noms que l'amitié sanctifiée puisse inventer ; l'appelant son frère, son fils ; l'assurant d'un éternel attachement ; lui promettant paix et récompense ; lui peignant les transports qui accueillaient dans les cieux son repentir et son souvenir ; lui montrant la noblesse de son origine, l'éclat d'un titre qui surpasse tous les titres dont s'enorgueillit la vanité humaine : chrétien ! émule du Christ ; comparant la vie du Maître avec celle du disciple ; la passion du Sauveur à l'épreuve de la créature rachetée ; l'abandon, le délaissement, le mépris, les ignominies du Calvaire aux souffrances, aux incommodités, aux humiliations du champ de bataille où l'on tombe vaincu ; la mort de la croix, à l'existence de celui qui, quoique vivant, a cependant répété, au moment de l'agonie de ce qui vivait véritablement en lui : « Tout est consommé » ; la résurrection du divin Crucifié à la victoire de la grâce sur le péché ; puis suivant le Rédempteur glorifié, il pénétrait jusque dans la Cité du repos et de la gloire. Là il s'arrêta. Nulle voix terrestre ne saurait exprimer les splendeurs qui ne purent être décrites par Paul, lui qui pourtant avait vu avec son regard

d'aigle, compris avec l'intelligence du génie, le cœur d'un apôtre, d'un martyr, d'un amant.

Maurice, entraîné par l'ardeur de son ami, arrivait à la contemplation de ce Dieu qu'il avait renié, maudit. Partagé entre la douleur, la gratitude, l'admiration, il redisait les paroles d'Augustin, cette autre conquête de la grâce.

— Beauté toujours ancienne, toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard!

Et le fils de St-Bernard :

— Eteignez les feux de l'enfer ; je ne crains que parce que j'aime. Détruisez votre paradis; ma joie, mon espérance, ma félicité ne consistent qu'à vous aimer.

Le comte joignit les deux mains avec un geste de prière.

— Merci, merci ! tu m'as ouvert le ciel, parlé de Dieu. Ne te reste-il pas encore une autre obligation?

— Je la remplirai lorsque tu seras plus calme, plus fort.

— Je suis fort ; ne crains rien, parle.

— Demain.

Maurice n'insista pas, la nuit fut une longue insomnie ; il l'accepta sans se plaindre. Il réfléchit et pria. Le lendemain, il accueillit gracieusement le bonjour de Prudence ; sourit à Loïse et, la retenant près de lui, ils parlèrent de la chère morte. L'admiration, les regrets naïfs et profonds de la jeune fille le consolaient en augmentant sa douleur.

Il se leva, s'approcha de la fenêtre, s'assit dans le fauteuil d'Yolande, feuilleta l'Imitation que, tant de fois, ils avaient feuilletée ensemble, cherchant l'un pour l'autre des conseils ; il ouvrit la table à ouvrage, dérangea, rangea ; puis, brisé de fatigue, il serra sa capote, rabattit le capuchon sur sa tête et demeura silencieusement occupé de ses pensées. Il en sortit à la vue du religieux qui, fidèle à sa promesse, venait le visiter.

— Vite, vite ! implora-t-il. Je brûle de tout savoir, de tout apprendre.

— Eh bien ! tu vas tout savoir ; mais demande la force qui t'est nécessaire. Tu te crois fort: mieux que toi, je sais la faiblesse humaine; je sais aussi combien est légitime la douleur qui te consume. Je tremble, ô mon ami, oui, je tremble devant le ministère que je dois remplir.

— Parle, parle-moi de sa mort. Maintenant, es-tu rassuré et penses-tu que je sache tout entendre?

— En partant, tu laissas deux âmes si saintes, si riches en mérites que celui qui voyait leurs vertus, leurs trésors, réso-

lut de les appeler à lui, c'est-à-dire à la gloire, à la béatitude.

Tu as appris la conduite de ton noble père. l'admirable dévouement de ta femme. Lorsqu'elle eût ramené ici les restes précieux qu'elle était allée chercher au péril de sa vie ; qu'elle eût reconnu l'inutilité de ses efforts pour obtenir quelques renseignements te concernant, elle ne songea qu'à mourir, mais ce désir ne ressembla jamais au découragement, moins encore au désespoir.

Résignée, elle ne voulait que l'accomplissement de la volonté divine ; te croyant perdu pour le temps, elle ne s'occupait que des moyens de te retrouver pour l'éternité. Sensible aux maux de sa patrie, elle oubliait ses propres infortunes pour ne penser qu'au malheur de tous, à la ruine, à la désolation, à l'humiliation de cette France que tu as tant aimée. Elle héritait de ton culte pour notre pays ; mais elle refusait de voir aucun militaire, elle défendit même de lui en parler. On obéit, et elle ignora les misères de toutes sortes qui l'entouraient. Son fardeau s'alourdissait, il devenait si pesant, qu'elle avait peine à élever son regard et ses mains vers les régions où elle aspirait.

Un jour, guidée par son amitié pour Loïse, ou plutôt inspirée par le St-Esprit, elle sortit sous prétexte de visiter le triste foyer de Bel-Air, près duquel pleurait une mère. En passant devant le moulin-à-vent, elle fut arrêtée par un soupir. Ce soupir couvrait le bruissement des ailes de l'Ange de la charité qui descendait vers elle, mais elle comprit sa pressante invitation et entra.

Quatre varioleux se débattaient contre l'agonie, contre les horreurs du doute. En présence de cette détresse physique et morale, elle prit une héroïque résolution, digne d'une chrétienne, digne de ta femme. On vit ce que Rome avait vu avec un étonnement que les luttes des martyrs ne diminuaient pas, qu'elles atteignaient à peine, on vit une patricienne jeune, riche, belle, oublier sa jeunesse, sa beauté ou mieux prendre ces dons, les fouler aux pieds, les consacrer, les immoler au service d'inconnus, d'étrangers, et cela sans se plaindre, sans s'étonner, sans se douter de la grandeur du sacrifice. Qu'il était grand ! Je t'avoue que je reculais malgré moi en franchissant le seuil de ce lieu de souffrance. La comtesse, quittant le chevet de ses protégés, s'avançait, me parlait de tous, me recommandait leurs âmes. Je la conjurais de s'éloigner : elle souriait en regagnant sa place. Nous remplissions tous les deux le rôle d'apôtres.

Notre aspotolat fut fructueux; nous eûmes l'ineffable satisfaction de sauver l'âme et de guérir le corps d'un protestant.

— Vous me parlez de Dieu, me répétait-il, mais Mme de Volbec me le fait voir ; vous m'enseignez la vertu, elle me la fait aimer.

Il devait être baptisé dans l'oratoire. On achevait les préparatifs de cette fête ; la comtesse m'envoya chercher.

— Tout est prêt, me dit-elle ; l'Eglise comptera demain un fils de plus. J'espère que les prières de notre converti m'obtiendront la seule grâce qui me soit nécessaire : une bonne mort.

Je ne compris pas le sens de ces paroles ; elle m'entretenait si souvent du bonheur de mourir, que je ne vis là qu'un nouvel élan de sa foi. Le lendemain, elle assista à la cérémonie, servit de marraine au soldat transporté, lui donna ton nom, le félicita, regagna sa chambre, se coucha en rassurant Loïse qui s'effrayait, hélas ! justement.

Le soir de ce jour, le docteur Imbert m'apprenait qu'il redoutait la contagion. La maladie n'osa pas défigurer le chef-d'œuvre du Créateur ; mais elle ne se montra clémente que sous ce rapport, car aucune douleur ne fut épargnée à celle qui les accueillait avec un visage tranquille, avec un contentement serein.

Quand le médecin, surprenant dans un indice nouveau une souffrance nouvelle, cherchait un soulagement :

— Laissez-donc, disait-elle avec sa patiente bonté, ne vous fatiguez pas, docteur ; c'est une amie de plus qui arrive : elles veulent toutes me visiter, abréger pour moi le temps du deuil et me mener à mon cher mari.

Elle consolait aussi ses humbles compagnes : Prudence et sa fille; elle enseignait à cette dernière les moyens de la rejoindre ; la chargeait de l'accomplissement de ses volontés, lui confiait la tombe de son aïeul, la nommait sa sœur et la désignant à Imbert :

— Je voudrais l'embrasser : le puis-je ?

L'homme de l'art ne répondant pas, elle ajouta :

— O Jésus ! je vous offre ce sacrifice !

Mais Loïse, qui avait entendu, réclama cette marque d'amitié, implora, pleura et obtint.

Le curé, après avoir donné les secours de son ministère, s'était retiré, je veillais près d'un marin dont l'état m'inquiétait, la femme de Constant vint m'appeler, elle sanglotait et je ne pus obtenir le moindre éclaircissement.

Je la suivis en priant de toute l'ardeur de mon âme. En m'apercevant, la comtesse ferma un livre, dans lequel elle avait l'habitude d'écrire ses pensées, ordonna d'avancer un fauteuil et me regardant avec une angoisse inexprimable, une résignation sublime :

— Mon père, dit-elle, Maurice n'est pas mort : il reviendra.

Je ne pus réprimer un geste d'étonnement.

— Il n'est pas mort, continua-t-elle, et, pensée poignante ! il ne se console de vivre que parce qu'il m'aime et croit me retrouver pour m'aimer encore. Dieu est bien sévère ! si je ne craignais de pécher, je dirais qu'il est cruel de nous séparer, mais je ne saurais parler ainsi. Je bénis l'épreuve qui double mon agonie... Je le vois il entre dans sa demeure !... Oh ! je ne serai plus là...

Croyant qu'elle allait mourir, je lui présentai l'image du Sauveur, elle la prit, l'appuya sur sa bouche : j'entendis qu'elle lui parlait de toi.

La sueur se glaçait sur son front ; ses mains agitées se crispaient par instant, la mort arrivait. Elle le sentit, et, puisant dans son amour pour toi, la force de lutter contre l'agonie et le regret, elle reprit :

— Consolez-le, je vous prie, mon père, dites-lui que je n'ai pas murmuré, que je ne me suis point révoltée, que je l'attends, que souvent, je viendrai à lui. Je demanderai au Seigneur de le consoler par ma présence, d'être la gardienne de mon gardien. Nos vies seront séparées, mais nos âmes resteront unies. Je lui donne rendez-vous...

Elle me désigna le ciel et se tournant vers Loïse :

— Tu lui diras que je l'ai aimé uniquement, ardemment, que je l'ai aimé plus que tout au monde, plus que le monde, que je regrette la vie parce que je le laisse seul.

Mon Dieu, malgré tout, me voici !... Me voici !...

La lutte suprême commençait, je lus les prières de l'Eglise, Madame de Volbec s'y unissait, elle voulut tracer le signe de la croix, elle ne l'acheva pas, sa main demeura sur sa poitrine.

Elle était morte ! Prudence abaissa ses paupières sur ses yeux où brillaient les flammes de l'extase. Une voix cria dans un sanglot : priez pour nous ! Je le répétai, heureux de célébrer, un des premiers, le triomphe de l'Eternel dans ses Saints.

Maurice, qui avait écouté son ami sans l'interrompre,

poussa une exclamation étouffée : la nature fléchissait, mais la grâce triompha ; il tendit la main au père de son âme et dit :

— Je vivrai pour me montrer digne d'Yolande et expier ma faute. Ce n'était pas un acte facile à accomplir; le chrétien ne se fait point en un jour, la résignation ne s'apprend pas et s'accepte moins encore du matin au soir. Les volontés contraires qui se combattent dans ce grand combat, se livrent de rudes assauts ; la volonté, qui murmure, se plaint, s'afflige, s'abat quand elle est terrassée, se relève aveugle, insolente, obstinée.

Maurice passa par toutes les phases d'une existence brisée, par toutes les tortures d'un cœur broyé. Il se montra héroïque souvent, faible quelquefois, lâche jamais.

Doux envers ses serviteurs, bienveillant pour ses amis, simple, confiant près du jeune religieux, le traitant avec l'aimable liberté de l'affection fraternelle, avec le respect d'un fils pour son père. Il refusa d'appeler près de lui ses cousins de Nolf, on eût dit qu'il craignait de les voir. En effet, il tenait à ne pas resserrer des liens que le temps, les circonstances avaient désunis sans les rompre.

Le sort de Mme de Reyven le préocupait. Paris, à peine délivré de l'étranger, était tombé au pouvoir d'ennemis plus cruels ; ils s'attaquaient à leur patrie. Le soldat de la France pleura sur son impuissance. Cette impuissance fut pour lui le fiel que l'on présenta aux lèvres sacrées du Christ pendant sa passion.

Au moment où nous le retrouvons, il n'est pas seul, deux femmes sont assises dans le salon naguère si beau, embelli qu'il était par la présence d'Yolande. Ces femmes sont en deuil toutes les deux, et toutes les deux en pleurs ; mais l'une console, l'autre demande à être consolée ou plutôt elle affirme qu'elle ne le sera jamais.

Maurice presse tour à tour les mains des affligées.

— Mon pauvre enfant, dit enfin Mme de Reyven, je t'aime de tout mon cœur : tu es maintenant ma seule famille.

— Je vous aime aussi, répond le comte et se tournant vers l'autre visiteuse : j'aimais Gontran.

— Oui, Gontran, mon fils adoré, mon aîné, il te ressemblait et comme toi, il a noblement payé sa dette à la patrie. S'il fût tombé, frappé par une balle prussienne, je serais moins malheureuse.

— Dans ce cas, son trépas n'eût été que beau ; tandis qu'il est enviable, magnifique !

— Oh ! tué par un Français, un concitoyen, un homme qu'il a peut-être nommé son ami, je trouve cela affreux. Toutes les mères pensent comme moi ; toutes maudissent les discordes civiles. Les malédictions des mères sont terribles ; elles retomberont lourdement sur les auteurs du crime, sur les fauteurs de ces sanglantes discordes.

Pour être vengé, mon fils ne me sera pas rendu...

— Que n'ai-je pu mourir à sa place !

— Merci, mon enfant. Je pensais à toi, mon inquiétude maternelle s'étendait de Gontran à toi ; je tremblais pour vous, j'oubliais les autres.

— Oh ! ne les oubliez pas ! Un cœur tel que le vôtre est assez vaste pour contenir un torrent de douleur, un océan de tendresse. Augustin, Hugues, Amélie, Paule !

— Paule est perdue pour moi ; elle est morte aussi.

Le comte retint un cri, et son regard interrogea avec anxiété.

— Elle s'est ensevelie vivante dans ce tombeau qui s'appelle le cloître.

Maurice respira, un éclair de joie ou d'orgueil éclaira ses traits.

— Je la reconnais là, dit-il. Noble fille ! elle ne pouvait faire moins, car moins eut été indigne d'elle.

— Après ton départ, elle se rapprocha de ta charmante femme, elle devait gagner à cette liaison que j'encourageais. Je crus d'abord qu'elle serait rebelle à la douce influence de son amie. Elle se montrait indifférente, inégale, l'avouerai-je ? futile. La mort de ton père la frappa douloureusement. Elle se souvint des témoignages d'amitié dont il l'avait comblée ; pour l'en remercier et lui prouver sa reconnaissance, elle alla jusqu'à Patay.

Au retour, elle n'était plus la même ; douce, patiente, résignée, priant le jour, passant ses nuits en veilles, en méditations.

Je me réjouissais de retrouver ma fille ; hélas ! ce bonheur me fut bientôt ravi.

Un soir... un soir, nous achevions de relire pour la centième fois une lettre du prisonnier ; le feu s'éteignait ; Amélie s'endormait en souriant ; Augustin et Hugues discutaient sur les événements ; Paule, qui venait de replacer dans l'enveloppe la lettre de son frère, se leva, et s'agenouillant, nous annonça la résolution qu'elle avait prise, d'entrer chez les carmélites de C...

Je mis tout en œuvre pour la détourner de ce projet.

— La perfection est possible dans le monde, disais-je.

— C'est vrai, pour une Yolande, me répondit-elle ; pour moi, elle serait impossible. La prière, le recueillement, le silence, l'expiation, me vaudront la paix, le bonheur pour le temps et pour l'éternité. Je vous sacrifierais le premier ; je ne saurais vous immoler la seconde. Puis, je vous veux bénis, protégés, consolés. Oh ! j'obtiendrai ces faveurs.

Elle partit sans faiblir, sans pleurer, sans se troubler. Je l'accompagnai jusqu'au seuil de la communauté ; là, je fis une dernière, une suprême tentative ; elle résista avec douceur. La grille s'ouvrit, se referma : j'avais perdu ma fille. Dieu m'a enlevé les deux premières joies de ma maternité : Gontran et Paule.

— Vous les retrouverez un jour.

La marquise se leva en disant :

— J'en accepte l'assurance ; mais une mère ne se résigne pas sans souffrir :

Maurice ferma les yeux, et dans cette nuit, voyant son cœur saignant, il pensa :

— Qui sait, mieux que moi, ce que coûte la résignation, et qui mieux que moi l'estime à sa valeur?

Il se rapprocha de la sœur de son père. Comment se trouvait-elle à Volbec ?

La révolte, disons plus, la révolution était vaincue ; elle s'en vengea. Sa vengeance stupide, folle, coupable, fera l'étonnement, l'horreur des générations à venir. La torche allumait l'incendie ; nos richesses, nos gloires, dévorées par cette hydre, disparaissaient.

Qu'importaient aux misérables, la ruine de leur patrie, le deuil de la civilisation, les pleurs des mères, les cris des enfants, l'attitude, l'héroïsme des victimes ! Les bourreaux, que Rome armait, dans le but insensé de détruire un ouvrage immortel, virent bien pendant quatre siècles, pareils spectacles, sans être attendris. Il fallut, pour qu'ils consentissent à suspendre leurs édits de proscription, à éteindre leurs bûchers, à déposer leurs glaives, à jeter aux bêtes féroces une autre pâture que la chair des saints, il fallut que la terre tremblât, que leurs siéges ébranlés vacillassent, que la poudre les pulvérisât, comme elle pulvérise le roc qu'elle frappe.

L'armée de la délivrance entrait ; Mme de Reyven apprenait cette heureuse nouvelle à plusieurs soldats qu'elle soignait, lorsqu'une sinistre clarté s'alluma soudain.

Elle ne vit pas les hideuses figures des furies qui s'éloignaient, ivres de leur criminelle résistance, de leur ignoble vengeance ; elle ne vit que le danger que couraient ses malades ; elle ne songea point à disputer ses trésors aux flammes ; elle ne pensa qu'à préserver, à sauver ceux qu'elle avait abrités dans sa demeure. Quand elle les sut hors de péril, elle se prit à contempler le foyer qui dévorait ses souvenirs, les objets qui étaient devenus les compagnons de son isolement. Elle ne parlait pas, elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait. Un serviteur lui remit la cassette qui contenait des valeurs et ses bijoux ; elle ne trouva pas un mot de remerciement.

Une de ses amies lui offrit un asile; elle accepta, en attendant le jour où, libre de sortir de cette prison brûlante et ensanglantée, elle pourrait aller demander, à son frère, place sous le vieux toit de la famille.

Elle se disposait à mettre ce projet à exécution, lorsqu'un jeune homme vint frapper à la porte de la maison hospitalière. Il était, disait-il, chargé d'un message pour Mme de Reyven.

Maurice, instruit des forfaits dont la capitale était le le théâtre, envoya chercher Just, de retour depuis quelques heures. Le pauvre garçon éprouva un serrement de cœur en se rendant à l'invitation de son bienfaiteur. Plus il approchait du château, plus son émotion augmentait ; il ne se souvenait point avoir désiré ce moment, avoir pleuré sur la dure obligation de demeurer privé de son maître. Lui qui brûlait de le remercier, hésite, se trouble, tremble.

Le voilà en présence du comte. Est-ce bien lui ? lui, le beau, le brillant, l'élégant officier ! Qui a creusé ce visage ? Qui a rendu incertaine cette marche jadis si ferme ? Just le savait ; il baissa la tête en balbutiant : pardon !

Maurice ne parut pas entendre, il n'avait, au reste, rien à pardonner.

— Ami, dit-il au fils de son fermier, je suis heureux de te revoir.

— Et moi donc, Monsieur, je ne voulais que ça !

— Je voudrais encore une chose. Es-tu disposé à me rendre service ?

— Pourrais-je jamais vous en rendre un aussi grand que celui....

— Ne causons pas de cela. Je n'ai fait ce que je devais

faire. Si je suis quitte envers le devoir, je reste redevable à l'amitié.

La meilleure preuve que je te puisse fournir de ce sentiment, la voici : Va chercher ma tante, sauve-la, ramène-la.

— Je vois bien que vous m'aimez encore !

— Mais je n'ai pas cessé un seul instant de t'estimer, de t'apprécier.

— J'avais peur...

Maurice le regarda.

— Donne-moi ta main, mon brave camarade, et pars.

— Oui, mon capitaine, je m'en vais, je vous ramènerai la chère dame.

— Dis-lui que j'ai grand besoin d'elle ; que je l'attends ; que je la conjure de venir ; que mon père la réclame ; qu'Yolande lui sourira pour la remercier de me consoler.

Le paysan parvint, à travers mille obstacles, à pénétrer dans Paris. Ce qu'il vit, ce qu'il entendit, souleva sa conscience d'honnête homme. La vue des décombres de l'hôtel de la baronne, porta au paroxysme sa juste colère. Il ne craignit pas, en face de ces ruines fûmantes, d'affirmer ses convictions, et les poings serrés, de s'écrier :

— Les lâches ! les indignes ! s'attaquer à une femme, à une veuve, à une sainte ! Ils ne comprennent donc, ni la vertu, ni la grandeur, ni la faiblesse ? Ils n'ont donc plus rien d'humain ? Ils ont donc perdu toute notion de justice, toute idée de respect, toute ombre de bon sens et d'humanité ?

— V'la un rural ! nazilla un affreux gamin déguenillé.

Le Normand bondit et saisissant le gavroche par le bras :

— Un rural, un sot, un âne ! Eh bien ! va dire à tes éducateurs, que le rural les attend ; qu'il leur administrera une leçon qu'ils n'oublieront pas facilement ; qu'il les corrigera comme il corrigerait un chien qui essaierait de le mordre.

L'espoir de la revanche s'esquiva à la hâte, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut sûr de n'être plus à la portée du provincial.

Une ouvrière reconnaissante, conduisit le fils de Clément à la maison habitée par Madame de Reyven.

En entrant dans le parloir où se tenait Just, la baronne éprouva une singulière émotion.

— Mon ami, dit-elle, vous venez de la part de mon frère.

— De la part de Monsieur Maurice.

— Le cher enfant a donc échappé au danger ! La mort a donc refusé de le prendre : refusé, car je suis certaine qu'il s'est exposé à ses coups.

— Oh! oui, madame. Et une larme brilla dans les yeux du messager. Il s'est montré bien noble: noble comme son nom!

— Vous me conterez tout, seulement, laissez-moi jouir un peu de mon bonheur. J'ai tant souffert de savoir l'unique fils du comte de Volbec, le mari adoré d'Yolande, livré à toute sorte de périls. Enfin, puisqu'ils sont réunis.

— Hélas! Madame.

Edmée pâlit.

— Mais que m'annonciez-vous? Parlez; je veux la vérité.

Le jeune homme se laissa tomber sur une chaise.

— Je ne sais comment vous apprendre... O Madame, vous qui devez voir dans le ciel, regardez, je vous prie, vous y verrez...

— Qui? demanda impérieusement la sœur du comte.

Just ne répondant pas, elle renouvela la question.

— Qui? Gaston?

Le paysan fit un signe affirmatif.

— Gaston!... Mon ami!... Mon frère!...

— Puis encore.

— Encore? Mon Dieu, c'est trop! Laissez-moi, vous me tuez... Non... si... dites... parlez.

— Notre jeune dame: le bon Ange de tous.

Edmée tendit les bras; elle fut tombée, si Just ne l'eût soutenue; il la déposa sur un fauteuil et voulut courir réclamer du secours, La courageuse femme le retint.

— Ce qu'il me faut, c'est le récit de ces morts sublimes, sans aucun doute, mais bien cruelles!

Just lui apprit ce que nous savons; elle était debout avant qu'il eût achevé.

— Partons, ordonna-t-elle. Je brûle du désir d'être près de Maurice, moi, qui n'ai pas connu les joies maternelles, je sens en moi la douleur d'une mère.

Il faisait presque nuit, au moment où elle arriva au manoir. Les fenêtres ouvertes laissaient entrer les parfums des lilas; malgré l'odeur enivrante, malgré la beauté de la soirée, la baronne frissonna en franchissant le seuil.

La porte de la chambre de Monsieur de Volbec s'ouvrit et Maurice parut. Il ne fit pas un geste, il ne poussa pas une exclamation, il marcha droit à sa tante, s'inclina devant elle, lui prit les mains, les porta à ses lèvres, les couvrit de baisers aussi brûlants que ses pleurs.

Cette première entrevue se passa en sanglots, en protestations de tendresse .

Avant de quitter Madame de Reyven, le comte lui dit:

— Ma tante, considérez-vous comme chez vous. Veuillez commander, ordonner, m'aimer un peu, prier beaucoup.

Il la conduisit dans la chambre de Gaston. Dans cette chambre, où le frère et la sœur avaient vu le jour, où Ida avait goûté le bonheur, comme épouse et comme mère; où son mari se renferma pour vivre du passé; où il rentra couché dans son cercueil, plus grand que jamais, plus vivant que pendant sa vie.

— C'est ici ! dit, en s'agenouillant, le fils du noble volontaire.

Edmée se plaça près de lui; ils prièrent ensemble, mais lorsqu'elle se releva, elle était seule.

CHAPITRE III

Au château comme à la ferme, les habitudes brusquement interrompues, reprirent leur cours. A l'aube, Clément et ses fils quittaient la maison, pour aller travailler aux champs, Loïse les accompagnait jusqu'au sentier de l'église; là, elle se séparait d'eux, après avoir embrassé son père. En passant près de Bel-Air, elle prenait Césarine qui l'attendait, et toutes deux assistaient à la messe.

Le chagrin gravait son empreinte sur le visage amaigri de la femme de Désiré. Pourtant le retour de ce dernier, les gentillesses de Pierre, l'affection de Gilles, ne lui permettaient pas de se croire malheureuse. Tous les matins, elle visitait une croix blanche, et rentrait plus forte. Elle souriait à son enfant, préparait le déjeuner de Cavignon, installé commodément dans un coin du foyer.

Tout en mangeant avec son petit-fils, il s'exclamait sur la manière dont s'écoulaient ses vieux jours.

Près de sa fille, il oubliait sa maison, ses champs ; il assurait qu'il ne s'en souvenait pas plus que des regrets qu'il avait éprouvés, quand la jeune femme refusa de rentrer sous le toit paternel, afin de garder la tombe de Jacques.

Il loua sa propriété, vendit son mobilier, renferma le produit de cette vente dans un sac, le confia au notaire du bourg, le chargea de le placer sur hypothèques, ayant soin de réclamer toutes les garanties possibles — au nom de Pierre Constant.

— Ça le mettra joliment à l'aise, disait le paysan en se frottant les mains.

L'enfant idolâtrait son aïeul, qui, en toute occasion, se déclarait de son parti, le menait à la promenade, lui apprenait à monter à cheval.

Pierre, atteint au cœur par la mort de son aîné, demeurait triste. Cette tristesse, s'unissant à sa timidité naturelle, le portait à s'éloigner des petits garçons de son âge. Il n'avait point de gais camarades ; il jouait rarement dans la cour, jamais sur les chemins ; il possédait une toupie qui excitait la convoitise de ses voisins ; mais il ne s'en servait qu'en mémoire de son frère et pour croire s'amuser avec lui. Alors, il voulait être seul afin de causer intimement avec son invisible compagnon, et d'entendre, sans en perdre une, les paroles qu'il recueillait pour les répéter à sa mère.

Il ressentait encore un autre chagrin. Depuis longtemps il n'avait plus la visite de son ami Job. Pourquoi cela ? Job devait savoir beaucoup d'histoires ; il devait avoir faim. Pourquoi ne venait-il pas ? Il l'eut entretenu du grand lac, de l'océan, d'Annick l'innocente, des Anges, de Jacques. Désiré le saluerait en lui offrant l'hospitalité et une place à table.

La disparition du matelot, mystérieuse comme son arrivée, ses allures, ses discours occupaient l'esprit de l'enfant. Son cœur s'émut ; il se rappela qu'un soir, par une brume épaisse, plusieurs marins avaient passé dans la cour ; ils traînaient un homme qui se débattait : une lutte s'en suivit. Pierre effrayé se hâta de rentrer et de se réfugier derrière les rideaux du lit de son grand-père. Lorsqu'il sortit de sa cachette, le sentier était désert ; mais des bruits couraient dans les vents, il crut saisir ces mots : Les saints ! Les saints ! et reconnaître la voix du breton.

Ce fut tout : il ne revit plus Logeou ; personne ne put le renseigner sur celui qui semblait n'être venu en ces lieux que pour gémir et souffrir.

Au Val-Richat, l'activité de Prudence forçait de rompre avec l'affaissement. Certes ! elle ne condamnait point le chagrin, il ne se passait aucun soir qu'elle ne sanglotât en réci-

tant le *de profundis*, mais elle ne comprenait nullement le découragement.

Loïse moins vaillante, car elle n'avait pas comme sa mère soutenu de nombreux combats, se laissait abattre. Franz disparaissait devant Yolande. Cependant elle ne pleurait pas l'une sans songer à l'autre. Fille et paysanne, elle se disait avec résignation qu'elle serait une fille respectueuse, soumise, qu'elle travaillerait d'abord pour plaire à ses parents ; plus tard afin d'augmenter le patrimoine de la jeune famille de ses frères.

Point d'autre avenir ! Hélas ! on oublie difficilement que l'on a rêvé des joies nombreuses et vraies, on ne peut s'empêcher d'aimer quand on a aimé sincèrement. Elle portait trois deuils, et dans son âme trois douleurs y répondaient, elle n'était plus ni jeune, ni rieuse, ni jolie ; elle avait l'âge du désenchantement, de la désillusion, de la souffrance ; elle désapprenait ce qui réjouit, sa science se bornait à la science des larmes ; elle ne se paraît plus : la toilette et le plaisir lui étant insupportables ; elle mettait, même aux fêtes, une lourde robe noire, un fichu de laine qu'elle croisait sur sa poitrine, un bonnet de mousseline unie, ses bandeaux descendaient très-bas et encadraient un visage allongé et résigné.

Mme de Reyven lui témoignait de la bienveillance ; Maurice, une amitié profonde, mais silencieuse.

Il n'avait plus le courage de parler à ceux qu'il affectionnait de ceux qu'il aimait toujours et toujours davantage.

La violence de sa douleur l'avait, en quelque sorte, arraché à lui-même et soulevé au-dessus de tout ; lorsqu'il retomba dans son cœur, la chute fut effroyable ; il resta meurtri, croyant ne pouvoir relever sa pensée, la reporter vers Dieu, redresser sa tête qui cherchait pour se reposer le doux oreiller que lui faisaient l'amour de sa femme, la tendresse de son père.

Vainement il réclama cet appui ! vainement il se roidit ! Et, comme si les tortures de son cœur n'eussent suffi à le rendre le plus malheureux des hommes, le souvenir de sa faute se réveilla; il eut honte de l'estime que lui prodiguaient ses semblables et qu'il volait, jugeait-il ; il méconnut le pardon qui efface le péché, la miséricorde qui le recouvre ; il ne vit que la justice. C'était outrager Dieu, ce Dieu qui se nomme notre Père.

L'infortune crut que les portes du ciel seraient d'airain ;

il crut avoir perdu l'amour du Seigneur, l'affection des saints, ses droits au paradis.

Cette souffrance, que l'on ne peut dévoiler aux indifférents, qu'on hésite à avouer à ses amis, trouve cependant compassion et soulagement, car le bain salutaire de la pénitence rend à l'âme, non-seulement sa blancheur et la force première, mais une force nouvelle.

— Ainsi, se disait Maurice, point d'autre éternité pour moi qu'une éternité de supplices, d'inutiles remords, d'impuissants regrets!

Que ferais-je des jours qui me restent à traîner ici-bas, de ces jours mauvais ? Que donnerais-je en aliment à mon imagination, en pâture à l'ennui qui me dévore ?

Il songe.

Reprendre son épée? Elle est à lui, il ne l'a point tendue aux ennemis de la France. La reprendre? Dans quel but ? La tirer aux heures de revues ; en caresser la garde dans les salons où il lui faudra reparaître !... Si bientôt il la trempait dans le sang allemand, si la revanche était proche ! Ah ! sait-il s'il verra cette heure glorieuse.

Du reste, que lui importe l'avenir ? le présent seul l'inquiète.

Il ne va plus être malheureux !

Franchir les mers ; rejoindre les exilés et, victime de la guerre, consoler par la présence, la fidélité, d'autres victimes à qui l'on jette pour tout adoucissement le blâme, l'insulte.

Mais à quoi servira le dévouement ? Son cœur en sera-t-il comblé ? Le vide ne demeurera-t-il aussi sombre, aussi béant qu'un gouffre ? Que devenir puisque ni sa patrie, ni son souverain ne sauraient lui accorder ce qu'il implore avec plus de déchirements que l'indigent en mendiant le morceau de pain qui doit lui conserver l'existence. Tout à coup résonna dans son âme l'écho d'une douce parole.

— Ah ! dit-il à son ami, que j'ai besoin de toi !

Et, l'entraînant dans une allée ombreuse, il lui fit le récit de ses angoisses. Le père Polycarpe l'écoutait sans l'interrompre.

— Toi aussi ! s'écria-t-il. Je le savais, je ne suis digne que...

— Regarde à travers ces branches : Que vois-tu ?

— Je vois une ligne bleue.

— Puis ?

— Rien !

— Mais au-delà ?

— Rien encore.

— Moi, je te dis : regarde, vois, c'est le ciel.

Et continuant, il l'exhorta avec supplication à la patience, l'engageant à sortir de sa douleur pour aller à Dieu, par la voie de la charité.

Ce soir-là, l'époux d'Yolande se ressouvint du vœu de sa femme. Deux jours après, plusieurs architectes arrivaient au château.

— André m'a trompé, pensait Maurice en les écoutant : Je suis plus malheureux que jamais !

Cet état de contrainte, de révolte intérieure tuait son âme ; qu'un seul remède pouvait la sauver. Le suprême remède, le prêtre le proposait souvent. Maurice refusait avec obstination.

La veille de la fête du St-Sacrement, le père Polycarpe, se servant de son autorité, dit :

— Demain, je le veux. Peux-tu refuser cette marque d'obéissance à celui qui te donne un si éclatant témoignage d'amour ?

La parole du ministre des volontés divines commença la transformation, l'action sainte l'acheva.

Le comte assista à la messe et communia.

En regagnant sa demeure, il lui sembla que le sentier s'était couvert de fleurs ; il les remarqua ; leur parfum lui parut suave comme l'encens ; il les pria de l'offrir au Jésus de l'Eucharistie. Les arbres s'agitaient mollement ; il les somma de s'incliner plus bas pour saluer l'hôte divin de son cœur. Il allait de la terre au Ciel, du Ciel à Dieu, et Dieu, le Ciel, la terre, ne faisaient qu'un avec lui.

Lorsque le soleil eut disparu, que le voile de la nuit se fût déployé, il retourna au monastère. On le reçut avec empressement, et sa visite combla d'allégresse celui qui l'aimait.

Au moment de le quitter, Maurice dit en désignant sa tête chauve :

— Dieu lui-même m'a rendu semblable à toi.

Il ajouta :

— C'est pour bientôt.

De retour au château, il entra dans l'atelier. Une obscurité complète, image de la mort, régnait en ce lieu. Le comte ouvrit une fenêtre ; les étoiles étincelèrent radieusement, la lune dirigea sa lumière à travers le jasmin sur le tableau représentant le martyr d'Agaune. Maurice le contempla un instant, referma la fenêtre, passa dans sa chambre, s'assit devant une table chargée de plans, les étudia

avec attenion. L'aube le surprenant dans cet examen, il se renversa sur un fauteuil et s'endormit.

CHAPITRE IV

Une bande d'ouvriers ; maçons, charpentiers, gravissaient la colline en riant, en se poursuivant de plaisanteries triviales. De temps en temps, un ordre du patron faisait taire cette gaieté par trop bruyante qui amenait sur les traits du châtelain de Volbec une contrariété visible. Il marchait lentement, répondant à Mme de Reyven appuyée sur son bras, ou adressant quelques questions à un étranger qui les accompagnait. Ils s'arrêtèrent près du moulin-à-vent. Aussitôt qu'ils se furent éloignés, les ouvriers entourèrent les murailles ébranlées.

— A l'œuvre! dirent-ils.

Pierre Constant, qui traversait le pré voisin, les entendit, retourna sur ses pas, courut apprendre à sa mère ce qu'il venait de voir.

— A l'œuvre, qu'est-ce que ça veut dire? demanda-t-il en s'interrompant.

— A l'œuvre ! au travail !

— Ah ! oui, comme papa, quand il crie aux faneurs : « A la besogne ! » Mais ce travail ?

— Ils vont jeter à terre le vieux moulin.

— Oh ! le pauvre vieux moulin ! Je l'aimais ; quand ses ailes tournaient, qu'on y portait le blé, Aubin nous aidait à monter l'échelle, puis nous asseyait sur des sacs et nous contait des contes. Jacques riait ! Jacques aimait aussi le moulin !...

— Il ne faut pas le regretter, Mignon. M. de Volbec va faire bâtir là une belle chapelle.

— Le bon Dieu y viendra habiter?

— Oui.

— Serons-nous heureux lorsqu'il sera tout à côté de chez nous ; voilà le Monsieur et la Dame : je cours les remercier.

Avant que Césarine ait eu le temps de penser à le retenir,

l'enfant s'était élancé vers Mme de Reyven : le grand air et la tristesse de Maurice l'intimidaient.

— Merci, madame, dit-il en se haussant sur le bout du pied pour approcher son front des lèvres de la noble femme.

— Et de quoi, petit ?

— D'amener le bon Dieu ici.

La mère accourait rouge, confuse, le comte la prévint et la salua avec amabilité.

— Pierre nous fait un gracieux accueil.

— Le charmant enfant ! ajouta la baronne. Où voulez-vous me mener ?

— Dans la salle où la dame du château entrait toujours, je vous donnerai son fauteuil.

Césarine regarda l'époux d'Yolande, il passait distraitement ses doigts amaigris sur la chevelure blonde de Pierre.

— Si j'osais !... fit timidement la fermière.

— Entrons, chère tante, dit Maurice, en répondant au désir que la paysanne ne savait comment exprimer.

Ils entrèrent, l'enfant s'empressa d'aller chercher un grand fauteuil de paille, le changea trois fois de place, y conduisit la visiteuse, avança un tabouret et s'assit en disant avec un soupir.

— Autrefois, quand Mme la vicomtesse venait, nous étions deux. Vous ne savez peut-être pas que la Sainte-Vierge a pris Jacques pour le ciel. Dans ce temps-là, elle prenait beaucoup d'amis afin de leur donner des trônes.

La baronne embrassa Pierre pour le forcer au silence.

Le comte expliqua à Césarine et à Gilles, qui revenait de visiter les travailleurs, ce qu'il prétendait faire.

— Que vous avez bien choisi le lieu ! s'écria la fermière. Lorsqu'un général est frappé sur un champ de bataille, on marque l'endroit où il tomba, lorsque le Seigneur glorifie un de ses serviteurs, ou une de ses servantes, on élève sur leur tombeau un monument en signe de gloire, en témoignage de reconnaissance !... C'est ici que Mme de Volbec a cueilli la palme du triomphe.

— Après que le bon Dieu sera descendu du ciel, il me prendra pour enfant de chœur, n'est-ce pas ? interrogea Pierre.

— Sans doute.

— Je serai presque beau comme Jacques, et presqu'aussi près que lui de Jésus !

Je dirai bien tous les mots, maman, tu verras et tu seras contente.

La mère sourit en baisant la joue rose qui se colorait plus vivement à la pensée d'un si grand bonheur.

— Est-ce bientôt ? reprit-il... Combien de jours faudra-t-il passer ? Combien de nuits dormirais-je, sans avoir fait ma prière dans la chapelle ?

— Le temps d'apprendre les belles paroles qu'on répond à la messe.

— Oh ! alors, c'est bientôt : je vais me dépêcher, s'écria l'enfant.

— Tu diras cela à ce Monsieur, recommanda Maurice en désignant l'architecte.

— Oh ! oui, souvent, bien souvent.

Le comte se leva et demanda en se disposant à sortir :

— Irez-vous ce soir au Val-Richart ?

— Mon mari reconduira les chevaux à son père.

— Veuillez le charger de ma part de souhaiter à tout le monde un affectueux bonsoir, et de prier Clément de venir au château.

Il était tard quand le paysan se rendit à l'invitation de son maître. Celui-ci l'attendait, il alla à sa rencontre, le fit entrer, ferma la porte et se rapprochant :

— Je me suis longtemps demandé pourquoi le Seigneur m'infligeait la vie, pourquoi il me rendait mes forces, pourquoi il refaisait du vieillard un homme jeune ; pourquoi, moi, qui ai assez vécu pour épuiser tous les genres d'épreuves, je me retrouve à l'âge où l'on croit encore à la possibilité du bonheur ! Ce n'est point pour jouir que j'ai été ramené des bords du tombeau, ce n'est pas pour prétendre à la félicité humaine, passagère et trompeuse, que je survis à la ruine de ma félicité, c'est pour remplir les vœux des personnes qui me furent chères, et surtout pour accomplir la volonté divine. J'ai mis la main à l'œuvre. Désiré vous a probablement appris la démolition du moulin-à-vent. Ce lieu avait reçu sa consécration par la présence et l'héroïsme de...

Maurice s'arrêta, cacha sa tête sur son bras, puis il la releva, passa un mouchoir sur son front baigné de sueur, et reprit, mais avec effort :

— Il est encore un lieu vénéré par moi, ce lieu, je vais le visiter. Je vous prie que, pendant mon absence, qui sera très-courte, Loïse vienne près de Mme de Reyven. Du reste, je vous le disais à l'instant, mon séjour à Patay durera peu,

seulement il précédera une... une séparation plus... beaucoup plus longue, et baissant la voix, il acheva de manière à n'être entendu que de Clément.

Ce fermier retint une exclamation et joignit les mains.

— Faites comme moi, mon veil ami, adorez, remerciez Dieu et gardez bien mon secret, reprit le dernier des Volbec.

CHAPITRE V

Avec quelle religieuse émotion le soldat de la France, le fils de Gaston pénétra sur le théâtre du dévouement. Il eût volontiers baisé cette terre doublement sacrée pour lui, il la foulait avec un respect égal à celui qu'il eût éprouvé si ses pieds se fussent posés sur le sol du Colisée ou des catacombes.

L'herbe repoussait et couvrait d'un manteau de velours vert les braves que la mort avait couchés là, avec un orgueil semblable à l'orgueil du laboureur, dont la faux abat des épis qui n'ont point de pareils dans les champs avoisinants.

Les arbres balançaient leurs rameaux et laissaient tomber comme un tribut de regret, les gouttes de rosée qui se suspendaient aux feuilles.

Une brume intense voilait le firmament et tremblait au fond de l'horizon, comme la douleur au fond de l'âme du pèlerin. Le soleil tentait de la dissiper : encore quelques instants, il y parviendra. N'est-il pas également pour tout homme éprouvé, n'est-il pas un astre bienfaisant ?

Mais la beauté d'une nature prompte à cicatriser ses blessures échappait aux regards de l'officier de l'armée de la Loire. Il ne voyait ce pays que tel qu'il l'avait vu huit mois auparavant, froid, nu, bouleversé, déchiré, sanglant. L'hiver, la guerre, la désolation, la mort hantaient sa mémoire et le souvenir de son père occupait seul son cœur. Un paysan le guidait : cet homme était un de ceux qui avaient aidé Yolande ; il prétendait se rappeler parfaitement, et la vérité est qu'il ne se rappelait que vaguement. Son extérieur trahissait sa perplexité, son hésitation. Après tout, qui n'eût comme lui, oublié de remarquer une tombe, quand il a fallu

en creuser un si grand nombre ! Il étendit le bras au hasard et dit en désignant un petit monticule.

— Là, Monsieur, c'est là. Je me souviens très-bien. Il me semble que c'était hier. Vous voyez ?... Tenez, voilà un individu qui se dirige de ce côté. Probablement que c'est un parent des autres, ils étaient quatre dans la même fosse.

Maurice paya son conducteur et continua d'avancer. La présence d'un témoin le contrariait, il ne se disait pas que peut-être, il allait consoler ou se trouver consolé.

Il marchait, évitant de regarder du côté du visiteur importun.

Il arriva et se laissa tomber sur cette terre consacrée ; toute autre pensée que celle que ce lieu lui apportait sortit de son esprit. Il ne se demandait pas si l'homme près duquel il s'était placé pleurait aussi, s'il le contemplait avec compassion ou curiosité, si c'était un inconnu ou un ami. Il ne savait plus s'il était là, il n'entendait pas les soupirs qui répondaient aux siens.

Au moment de s'éloigner, il regarda l'étranger étendu sur le gazon. Il était pauvre, souffrant, et Maurice de penser.

— Faire le bien, ne serait-ce pas honorer celui dont la vie fut une bonne action continue ?

Il se baissa, et presque bas, car il craignait de troubler le sommeil des héros qui l'entouraient, il questionna.

L'étranger leva la tête, saisit la main qui se tendait vers lui, embrassa les genoux du comte, dont l'étonnement ne connut plus de bornes.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il enfin.

— Oh ! vous n'avez pu m'oublier ! Vous savez qui je suis, puisque vous êtes sorti de votre tombe pour me consoler.

— Netzler ! s'écria le soldat de Reichshoffen, avec une surprise qui n'était égalée que par la joie de retrouver le compagnon de sa défaite et de sa gloire. Est-ce bien toi ?

— C'est bien moi ! Parlez, que me voulez-vous ? Ah ! si je pouvais obtenir que vous ne rentriez point dans le tombeau ! Si je pouvais vaincre la mort, et rendre la vie à votre ombre !

Et l'Alsacien, afin de retenir son bienfaiteur, l'entourait de ses bras, baisait les vêtements, les chaussures du comte, mais sans le regarder. Une frayeur superstitieuse le dominait ; croyant à une apparition, il avait peur de voir sur ce visage,

la clarté des justes glorifiés, ou la pâleur du trépas ; il avait peur de le voir s'élever pour remonter au ciel, ou rentrer us l'argile qu'il avait écartée.

— Je suis vivant, affirmait en vain Maurice, je suis vivant. Regarde-moi, j'ai les traits que tu m'as connus ; mon cœur non plus n'est pas changé. La mort m'a épargné : j'ai assez souffert pour mourir, et je n'ai pu mourir ! J'ai survécu à tout : bonheur, joie, espoir, illusions, fierté patriotique. J'ai dû sceller deux pierres ; l'une recouvre ma femme, l'autre, mon père qui tomba ici.

Mes mains ont la chaleur de la vie, elles réchauffent les tiennes. Vois, ma poitrine bat, mes yeux se sont rougis dans les larmes. Lève-toi, prends mon bras, tu me diras comment je te rencontre en ce lieu, ce que tu as souffert, d'où tu viens, où tu vas ; moi, je te parlerai de Loïse.

— Vous pouvez en parler, vous qui habitez le pays des anges !

— Mon Dieu ! pensa Maurice, le malheur aurait-il troublé sa raison ! Ne le retrouverais-je, que pour avoir la douleur de le reperdre ? Essayons du moyen.

— Netzler ! continua-t-il très-haut et d'un ton bref ; suis-moi.

L'Alsacien se redressa et répondit comme autrefois.

— Oui, mon lieutenant, je vous obéis. Le saisissement me rendait fou ; c'est que je vous croyais tombé sous les balles prussiennes. En vous voyant, je me suis figuré que vous reveniez pour me consoler, me fortifier, m'éclairer, car je ne savais plus que devenir. Maintenant que je vous ai vu, je suis sans inquiétude : mais j'éprouve un nouveau, un grand chagrin, un chagrin qui égale celui que je ressentis, quand je revins à la vie, et qu'on me dit que vous étiez mort. Je le crus, et je regardai plus souvent en haut, car je n'espérais vous revoir que là. Je vous retrouve malheureux, désolé.

— Mais non désespéré. Mon pauvre Franz, j'ai appris à souffrir en silence ; je sais aussi prier. La prière qui m'a guéri, me soutient ; elle ferme mon âme à la désespérance, et ouvre mon cœur aux douces influences de l'amitié. Qu'as-tu donc ? N'allons pas plus loin. Reposons-nous à l'ombre de ces murailles. Il me semble que c'est là, qu'Yolande ensevelit mon père sous ses pleurs ; là qu'elle lui adressa un dernier adieu ; là qu'elle lui parla de moi !

L'amour a de merveilleux instincts, Maurice ne se trompait pas. C'était là en effet, que sa femme épuisée, privée de

connaissance, avait été portée. Il choisit deux pierres, que recouvrait déjà une mousse légère ; aidé par Netzler, il les plaça de façon à former des siéges, et s'asseyant sur la plus élevée :

— Raconte-moi, dit-il, si tu le peux sans fatigue, comment et par qui tu fus sauvé.

— Je commence, mon lieutenant. J'avais, été comme vous le savez, atteint par le maudit obus, qui nous envoya rouler dans la poussière, aussi facilement que je le ferais d'une boule, en la lançant dans un jeu de quilles. Je demeurai sur la place, je ne sais combien de temps, car le temps du sommeil, de la léthargie, de la mort, passe ou plutôt échappe, sans que l'on s'en rende compte.

Quand je me réveillai, j'étais couché sur un mauvais grabat ; quelqu'un avait placé, sur un escabeau, une tasse de bois, un peu de sucre, une cruche et une fiole.

La fièvre me dévorait ; je voulus me désaltérer, je me soulevai ; mais, aïe ! impossible ! Quelque chose comme une barre de fer rouge retenait mes deux jambes. Je poussai un gémissement ; pardonnez-moi, mon lieutenant, vous n'étiez pas près de moi, pour m'encourager et me répéter ces mots, qui dits par vous, guériraient du mal de la mort : Vive la France!

A l'instant, j'entendis un petit bruit mystérieux ; je regardai de coin, bien vrai ! j'avais peur, les Prussiens me bouleversaient la cervelle, et je redoutais de ne pouvoir vous sauver ; je délirais un peu. J'aperçus une femme, elle n'était point coiffée comme les payses ; un fichu noir cachait aux trois quarts sa petite figure longue et blême ; je tendis la main en suppliant.

Elle prit la tasse, mêla le contenu de la fiole avec de l'eau, et me présenta le breuvage.

Je bus d'une haleine ; je brûlais à l'intérieur, ce qui m'aidait à comprendre les tortures de l'enfer ; seulement, en regardant ma protectrice, je me rapprochai du ciel.

— Merci, lui dis-je, vous m'avez fait du bien.

Elle soupira ; je crus qu'elle pleurait ; mais n'y voyant pas clair, je me trompais peut-être, et je résolus de ne pas l'interroger. Voilà qu'il me vint à l'esprit qu'elle vous pleurait, et je ne pus résister à cette pensée qui me brisait le cœur.

Je me dressai... par un effort. C'était pourtant diantrement difficile ! et je lui demandai avec politesse, le sujet de sa désolation, pour avoir de vos nouvelles, mon officier, puis aussi, parce que la chère Alsace... Mon Dieu !...

Ma gardienne me força à me recoucher, toujours sans dire une syllabe. Alors, je recommençai de plus belle à la questionner ; enfin elle me répondit :

— Tu ne me reconnais donc pas, Netzler ? Je suis Adèle, la petite Adèle que tu amusais jadis. As-tu oublié tes vieilles connaissances ? Moi, je t'ai reconnu tout de suite, lorsque mon père et moi, profitant de la nuit, nous sommes sortis de notre chaumière pour porter secours aux malheureux, dont les lamentations nous déchiraient l'âme. Un autre, au visage couvert de sang, gisait près de toi ; il avait été dépouillé, et nous ne pûmes que pleurer sur son cadavre.

— Et moi aussi, interrompis-je, je veux pleurer près de lui ! Adèle, aide-moi à sortir, du moins, apprends-moi où on l'a mis.

— Hélas ! les ennemis l'auront sans doute enterré comme tant d'autres. Franz, j'ai trop vécu !

Elle se prit à sangloter. Je criais :

— Mon lieutenant ! mon lieutenant ! lui si brave, si riche, si jeune, si beau !... Et sa petite dame !... Ah ! je vois bien qu'il me faut mourir, car Loïse me repoussera.

Epuisé par l'émotion, je m'évanouis. Quand je revins à moi, la même tête pâle et triste se penchait sur ma couche ; deux mains glacées remuaient mon oreiller de paille ; un bras faible, mais courageux, me soutenait ; je dis avec élan :

— Adèle, je te remercie, je te bénis !

Je sus bientôt l'immensité de nos malheurs. La fille de Joseph le potier me les racontait avec un accent qui en doublait l'amertume. Elle écrivait partout et répétait sans cesse : France ! Alsace ! puis, c'étaient des sanglots, toujours des sanglots.

Je croyais mourir de douleur apès avoir résisté à la souffrance : j'en aurais été content. Au Paradis, on prie sans imprécation.

Enfin, j'abrége. Un matin, Adèle m'apporta un journal qu'un militaire, qui s'en allait grossir le nombre des victimes de la guerre, lui avait offert pour la remercier d'un morceau de pain qu'elle venait de lui donner. La vaillante créature se plaçait sur le passage de nos compatriotes ; rien ne l'arrêtait, ni la brutalité des ennemis, ni leur insolence, ni leurs coups, car plusieurs fois ils la frappèrent. Elle redressait sa taille de naine, les regardait en face, souriait doucement et

distribuait son pain noir sans s'inquiéter d'un lendemain plein des menaces de la vengeance et de la pauvreté.

Le vendredi... Vous savez, mon lieutenant, le vendredi un jour néfaste. Ce fut donc un vendredi que je vis le journal ; je demeurai étourdi par la satisfaction et l'appréhension. Déjà nous n'étions plus Français ; les cris de notre patrie n'arrivaient plus jusqu'à nous : la voix du vainqueur s'efforçait de couvrir les plaintes, les protestations qu'il ne voulait pas que nous entendissions.

Je m'emparai de la feuille ; le premier mot qui frappa ma vue fut votre nom ; je lus : — « Honneur à ceux qui, en tombant à Patay, ont conquis le respect, l'admiration des siècles ! »

Suivaient le récit de l'héroïsme des zouaves du général pontifical, puis la liste des morts : vous étiez de ceux-là.

Oh ! je regrettai d'être resté à Morsbronn, me cachant à l'abri de la cabane de Joseph. Je marchais difficilement, il est vrai, mais avec du courage, j'aurais pu gagner Volbec, vous retrouver, reprendre ma place près de vous ; je souffrais, mais vous deviez souffrir ; je me rattachais à la vie, mais des liens plus forts que les miens vous enchaînaient ; je voulais vivre, et vous aviez voulu mourir !

Ne m'accusez pas, mon officier ; si j'ai manqué d'énergie, c'est que je vous croyais mort.

Je pris le deuil de tout ce que j'aimais. J'attendis la paix pour accomplir ce que j'estimais un devoir, une consolation.

Elle fut signée cette paix... Hélas ! à quel prix ! Infortunés fils de l'Alsace infortunée, nous le savons. Je grinçai les dents ; je m'arrachai les cheveux ; je jurai de mourir avant d'être Prussien ; je résolus de m'éloigner d'un pays toujours cher, mais profané ; je me dis que j'irais vivre dans un village de Normandie assez éloigné de Volbec pour y demeurer inconnu, assez rapproché pour entendre parler de mes bienfaiteurs, de ma fiancée, vers laquelle je n'osais me diriger ; moi pauvre, proscrit, vieilli, presqu'infirme ! Rien à lui offrir !

J'aime trop Mademoiselle Loïse pour ne pas reconnaître qu'elle mérite mieux, qu'elle a le droit de prétendre à beaucoup.

— En pensant ainsi, Netzler, tu outrageais la douce enfant. Elle t'exprimera ses sentiments et tu te repentiras de l'avoir laissée pleurer si longtemps.

— Je ne sais si j'entends bien, mon lieutenant, la joie me

bouleverse, et ma parole d'honnête homme, je suis content d'avoir été si malheureux, pour être si pleinement consolé!

Maurice sourit quoi qu'il pensât.

— Moi, je ne le serai jamais.

Franz reprit.

— Un soir Adèle songea pourtant à autre chose qu'à son désespoir patriotique ; elle m'annonça qu'elle épouserait, vienne la belle saison, un cultivateur des environs de Woerth. La guerre lui avait tout pris, tout : moins son cœur, ses bras, son courage. Sa maison détruite par le feu, ne présentait que quatre murs menaçant de vous écraser. C'était là un triste nid pour abriter des amours. Je me dis ça ; et comme un grain de reconnaissance germait dans ma poitrine, je me dis encore que j'étais à même de rendre un petit service à Adèle pour la remercier de ceux qu'elle me prodiguait.

Entre une bonne idée et son exécution, il faut se garder d'hésiter : je me mis au travail. La chaumière de mes parents était debout : l'incendie la prenant en pitié, l'avait épargnée. Je réparai la toiture, ayant soin de ne pas arracher les herbes qui croissaient sur le faîte ; je blanchis l'intérieur ; je remplaçai les vitres fêlées ; je semai du réséda sur le rebords des croisées. Les habitants disaient :

— Il optera!

Si mon occupation ne m'eût pas tant absorbé, je les aurais corrigés de leur manie de juger témérairement, mais j'étais tout à mon ouvrage, tout à la pensée de faire du bien à Joseph et à sa fille, tout à une légitime vanité d'être si habile sans le savoir.

Adèle, passant près de ma maison, y entra ; histoire de satisfaire une curiosité qui n'avait rien d'offensant, elle me dit :

— Tiens, Franz, si j'avais été toi, j'aurais jeté bas la demeure de mes pères et je serais parti reprendre ma place dans les rangs de l'armée française, afin d'être prêt au moment de la revanche.

L'exil est pénible ; maintenant nous serons exilés dans notre propre pays.

Elle soupira et continua, car elle causait volontiers, du reste elle causait avec facilité.

— Je ne puis encore me résigner au malheur de devenir Allemande : j'aime pourtant Morsbronn et mon vieux père... As-tu remarqué comme il baisse ? Il rit souvent sans motifs

et ne pleure plus quand on lui parle de la France. Hier, lorsque les envahisseurs ont traversé la rue, leur drapeau détesté flottant, la musique jouant avec rage, il a répété trois fois : Le bal ! le bal ! allons au bal ! Il tombe en enfance.

— Remercie Dieu d'enlever à ton père la conscience de nos malheurs ; il te chérit et oublie : ne le plains pas.

Pour la distraire, je lui fis voir en détail tous les agréments de ma maisonnette.

— C'est charmant ! affirmait-elle, je serais fière de posséder une jolie habitation comme celle-ci ; je la tiendrais bien propre ; Etienne s'y plairait et mes enfants !... Oh ! mes enfants, j'en ferai des Français, coûte que coûte.

Puis elle rangeait son petit mobilier et m'apprenait ainsi comment mon ouvrage serait achevé. Je tus mon secret, jusqu'au jour où j'eus terminé et que le clos que je possédais encore me fut payé, alors je conduisis la famille dans ma cabane, sous prétexte de la visiter, je l'offris à Adèle ; je les embrassai tous, c'est-à-dire, le père, la fille, le futur mari et je m'éloignai. Ils coururent après moi, sans me rattraper, comme de raison, car je marchais au pas de course si tellement que lorsque je m'arrêtai je n'en pouvais plus.

Je m'assis sur la borne de la route et, après m'être assuré que j'étais seul, je dénouai le mouchoir qui contenait mon trésor ; je le comptai. Je possédais, tant en louis qu'en pièces de cent sous, la somme de cinq cents francs, pas plus, pas moins. Je dressai mon plan et je repartis, toujours roulant dans mon cerveau le projet de venir d'abord visiter votre tombe, sûr d'y puiser des conseils. J'étais loin de penser... Aussi l'effroi ma rendu, excusez-moi, mon lieutenant, m'a rendu positivement bête. J'ai cru que vous sortiez de votre bière et j'ai eu peur des esprits. Je préfère de beaucoup vous retrouver en chair et en os ; seulement je suis malheureux de vous savoir malheureux.

— Franz, tu dois bénir mon père ; c'est lui qui nous a appelés ici en même temps. Mon noble père, soldat malgré ses soixante-cinq ans, héroïque jusqu'à la sublimité !

Saluons encore une fois le lieu où il tomba et allons là où ma femme bien-aimée m'ordonne de te conduire.

Netzler se leva en s'essuyant les yeux.

Constant soupait entouré de ses fils ; Loïse manquait au repas du soir. Le comte en constatant son absence éprouva un véritable soulagement. La pensée du bonheur dont il voulait être l'auteur le faisait cruellement souffrir.

Il entra et adressa un signe aux deux époux.

Prudence ouvrit la porte de la salle ; Maurice prit une chaise et s'assit : il se sentait faiblir. Il se remit en voyant la désolation de ses amis.

— J'ai à vous apprendre une heureuse nouvelle, dit-il. Mon cher Clément, ma bonne Prudence, votre fille va être heureuse ; je lui ramène Netzler.

La fermière sauta au cou du comte. Dans un transport de joie intraduisible, qu'elle exprimait aussi franchement, aussi clairement que possible.

— Mille pardons ! balbutia-t-elle, je suis hors de moi, comment vous expliquer ?... Mon bonhomme, aide-moi donc ! Où se trouve le pauvre Franz, notre fils, le frère de nos garçons ? Il faut leur dire... Hé ! Les enfants, entrez ; réjouissez-vous, votre sœur ne sera plus veuve ; elle se mariera, la mignonne !

Just regarda Maurice et baissa les yeux ; il devinait les souffrances de l'époux d'Yolande et ne savait comment arrêter l'explosion d'un bonheur insultant.

Insultant ? Non ; la douleur résignée se nomme souvent charité ; la charité est la jouissance des jouissances d'autrui.

Maurice, voulant imposer silence au murmure qu'il redoutait de voir supplanter le regret, demanda :

— Etes-vous allés au château ?

— Pas aujourd'hui, Monsieur. Hier quand je portai mon beurre, Mme la baronne me manda au salon ; il y avait avec elle un beau jeune homme que j'ai reconnu pour votre petit cousin Gaston ; elle me dit qu'elle attendait le lendemain la famille de Viesville et encore du monde.

— Savez-vous si tous ces visiteurs sont venus ?

— Loïse nous a dit que oui. Il y a environ vingt minutes elle est passée pour se rendre à Bel-Air.

— Bien. Vous ne vous informez pas où j'ai laissé Franz ?

— C'est vrai ! Où est il ? Courez, vous autres, courez donc le chercher.

— Attendez le retour de votre fille ; puis quand elle sera prévenue, Martial ira à l'église ; il y trouvera Netzler qui attend.

Il prit la main de Constant littéralement affaisé sous son bonheur de père, la serra. Il se disposait à sortir au moment où Loïse rouge, tremblante, vint se jeter sur le sein de sa mère. Elle n'aperçut pas Maurice et murmura.

— Je l'ai vu ! Je l'ai vu ! Il priait ! Je tremble !

— Les jeunes filles ! les jeunes filles ! répétait la fermière en relevant le front empourpré de Loïse.

— Est-ce lui ? Si je m'étais trompée ?

— Ne le croyez pas et soyez heureuse.

— Vous ici, Monsieur ; alors c'est lui : vous l'avez ramené ; Oh ! Merci !

— Ce n'est pas moi, c'est elle qu'il faut remercier, répondit le comte.

Et se précipitant hors de la salle, il sortit, coudoya l'Alsacien, traversa un champ, pressa ses tempes, traça sur sa poitrine le signe de la croix, et se dirigea vers le monastère.

CHAPITRE VI

Le portier entr'ouvrit la grille.

— La paix soit avec vous, dit-il au voyageur.

— La paix !... Hélas ! mon frère, mon âme angoissée ne la rencontre plus.

— Entrez : elle est ici.

Le religieux s'effaça et le fils de Gaston, ému d'une émotion pieuse, franchit le seuil, pénétra dans le cloître. Il connaissait ces longs corridors nus et sonores ; enfant, il les avait parcourus en suivant gaiement l'austère prieur, son ami, son guide ; adolescent, il s'était promené sous ces arcades en écoutant avec respect les conseils de la sagesse ; jeune homme, il y vint plus rarement, cependant il ne cessa point d'y venir ; la douce influence de sa femme lui fit retrouver l'empressement de son enfance et la douleur raviva l'affection qu'il portait naguère à ce séjour béni.

Il monta un escalier en pierres. Cet escalier, toutes les nuits, malgré le froid, le vent, l'orage, les fils de saint Bernard le descendent, pour aller prier près du Dieu qui les appelle. — Il gagna le dortoir, triste, mais calme comme un tombeau chrétien. De longs rideaux blancs voilaient ces retraites de la vertu chaste et pénitente. Maurice souleva un des coins du rideau : la cellule était déserte ; il resta debout à l'entrée, regardant avec étonnement l'étroit réduit où se trouvait heureux, un homme qu'il avait connu riche, entouré, envié.

Qu'il y a loin de la pauvreté de cette chambre, à peine assez vaste pour contenir l'indispensable mobilier du trappiste, aux magnificences de l'hôtel d'Ambremont, à ce luxe inouï, à ces richesses, à ces trésors amassés par des générations jalouses d'augmenter leur puissance, leur crédit.

Il frissonna malgré lui en examinant la couchette du religieux, quelques planches réunies sans art, une natte et une couverture usée, c'était tout. Mais en face, une gravure représentant l'Eternel, accablé sous le poids des péchés des hommes, baignant de son sang une terre moins dure que tant d'âmes qui répondront à son amour par l'ironie, l'insulte, l'oubli; implorant par son regard, empreint du rayonnement de la divinité et des frayeurs de l'humanité, implorant et son père dont Il est aimé, et la créature qu'Il aime.

Ah ! c'était assez pour embrasser celui qui s'était écrié : « Mon Dieu ! mon Amour ! mon Tout !

Maurice contempla ce visage adorable dont les yeux à demi fermés, semblaient se fixer sur lui avec compassion, puis il s'approcha d'une table, placée de manière à être éclairée par la lumière qui pénétrait par une étroite fenêtre. Des feuilles de papier, des livres couvraient la table. L'ami du père Polycarpe s'assit, et le coude appuyé sur son genou, il continua sa méditation. Il était impossible de s'occuper, sans profanation, de pensées terrestres en ce lieu rempli de Dieu et de la sainteté.

Peu à peu, ses mains jointes se déjoignirent ; il promena des doigts distraits sur les feuillets épars, souleva un gros volume, et aperçut un objet. Tous les raffinements d'une ingénieuse cruauté, se retrouvaient sur ces branches de fer, armées de pointes aiguës ; le sang qui les teignait, témoignait de l'héroïsme de celui qui, comprenant la parole divine, perdait sa vie pour la sauver.

— Noble André ! murmura le comte. Ah ! c'est digne de toi, de toi si pur, de toi qui n'as pas une seule faute à te reprocher. Ton innocence fait ta force ; mais moi, où puiserais-je le courage ?...

Et sentant les révoltes de la chair, il courba la tête, rougissant de se troubler devant l'expiation de craindre la souffrance.

Il croisa les bras, se leva, se rassit, reprit sa lecture interrompue. Le père Polycarpe avait écrit ces lignes admirables, et Maurice éprouvait un immense orgueil, en y découvrant les élans du génie, mêlés aux transports de la foi. Son admi-

ration l'enlevait à la réalité ; il oubliait tout, même son abandon. Il en était là, lorsqu'une voix bien connue et plus joyeuse que d'habitude, prononça son nom. Il courut à son ami.

— Pardonne-moi de t'avoir obligé à attendre si longtemps, dit celui-ci ; j'étais occupé avec mes supérieurs. Comment vas-tu ? N'es-tu pas bien fatigué ? J'ai souvent pensé à toi, et j'ai fait à ton intention, le chemin de la croix.

Et désignant l'unique chaise de paille qui meublât sa cellule :

— Repose-toi, nous causerons, j'ai à cet égard, toute permission.

Maurice refusa le siége qui lui était offert.

Le religieux sortit et rentra portant un escabeau qu'il venait d'emprunter. Il se plaça près du fils de Gaston qui, sans attendre une nouvelle question, commença le récit de son voyage à Patay. Le père Polycarpe, les mains croisées dans les larges manches de sa tunique, l'écoutait gravement. Maurice ne l'avait jamais vu si compatissant, si pâle ; jamais il ne l'avait entendu parler avec tant d'onction, tant de sublimité, de la croix, du sacrifice. Ses affections étaient telles, qu'elles paraissaient devoir briser sa poitrine, et Maurice subjugué tombait à genoux en s'écriant :

— André, André, ne m'abandonne pas, emmène-moi là où tu veux aller.

— Mon ami, mon frère ! répondait le trappiste, viens, marchons ensemble. Etendant les mains, il laissa tomber des lambeaux de papiers, impitoyablement lacérés.

— Qu'est-ce que cela? interrogea le comte, et jetant un coup d'œil sur la table, il constata que les pages qu'il venait de parcourir, avaient disparu.

— Qu'as-tu fait ? reprit-il d'un ton de reproche. André, pourquoi avoir anéanti ton œuvre ? Jamais, je te le jure, je n'ai rien lu de semblable à ces lignes écrites sous le feu du génie, l'inspiration de la charité.

— Tu te trompes, mon ami, elles n'avaient aucune valeur, mais aucune.

— Aurait-on dû se fier à ta modestie ?

Une rougeur brûlante envahit le front du jeune solitaire.

— Dis plutôt qu'on a bien raison de ne pas s'en rapporter à ma vanité. Mes supérieurs ont parlé, j'ai foi en leur parole. J'avais composé un ouvrage faible, imparfait, médiocre,

mauvais ; en obéissant, j'accomplis un devoir et mon action est raisonnable, bonne et excellente.

Il n'ajouta point méritoire. En vérité, il ne songeait pas qu'elle pût l'être. Puis Maurice, toujours agenouillé, continua, mais bas, et sans lever les yeux. Il n'y avait plus que le prêtre et le chrétien.

Quand cet entretien fut clos par une bénédiction, le père Polycarpe embrassa l'infortuné, dont le visage encore couvert de larmes s'illumina. Il appuya son cœur sur le cœur dont il pansait les blessures.

— Paix et courage, ordonna-t-il. Celui-là seul, qui aura vaillamment combattu jusqu'à la fin, méritera d'être couronné.

CHAPITRE VII

Les deux cousins étaient silencieux. Gaston n'osait rompre le silence; Maurice se plaçant devant lui, le força à le regarder.

— Comme tu ressembles à ma mère! dit-il.

Une expression de bonheur épanouit les traits du jeune homme.

— Elle t'aimait autant que si tu avais été son fils, reprit le comte; ton avenir la préoccupait. Voyons, que prétends-tu faire.

Le Breton se troubla.

— Je ne sais, balbutia-t-il. Ne soyez pas trop sévère, Maurice, j'ai cherché, consulté, mieux que cela, j'ai prié. Le succès a récompensé mes efforts, mes études, mais jamais je n'ai obtenu de réponse à cette terrible question : que devenir?

— A dix-neuf ans, cependant

— A cet âge vous agissiez en homme : vous êtes un héros, moi je ne suis que faiblesse. Les bons pères de Rennes me répétaient qu'il faut voir les choses à leur point de vue, que sans devenir prosaïste, je devais rompre avec mes rêves, et cet idéalisme trompeur, qui sous prétexte de m'élever jusqu'aux sommets où rayonne la lumière, me jetterait dans des sentiers pleins d'ombre et de doute.

— Parle-moi en toute confiance. N'as-tu pas quelques désirs ? Sois franc, je suis ton parent, ton ami.

— Oh ? tout cela ; mais.., mais... vous ne vous moquerez pas de moi ?

— Tu me tutoyais, autrefois, ce me semble.

— Le jour où je reçus mon diplôme, ma mère me couvrit de baisers, mon père me dit : « Enfant, voilà ton avenir, ta fortune. Crée-toi une position. Le travail grandit l'homme et redonne un éclat nouveau aux vieux blasons. Réfléchis et décide-toi promptement. Vous savez... tu sais, Maurice, mon père déteste les lenteurs et hait l'hésitation. J'éprouvai un violent serrement de cœur, je regardai maman pour trouver un conseil dans son sourire.

Je me mis à étudier les carrières ouvertes à qui poursuit virilement son chemin.

Etre avocat ; prendre en main la cause de la veuve et de l'orphelin : proclamer l'innocence, flétrir le crime ; arracher au vice son masque de hideuse hypocrisie. J'entendais à à l'avance applaudir à mon éloquence ; mais l'instant d'après, je voyais l'or offert pour payer le mensonge ; et tentation plus subtile encore ! la gloire s'apprêtant à couvrir de ses lauriers un pacte exécrable ! Mentir pour de l'or ! Mentir pour obtenir le triomphe, le renom : C'est impossible !

Etre médecin ; soulager ses semblables ; arriver comme un sauveur ; apporter le remède, l'espoir ; combattre la mort, faire sourire les mères en leur rendant l'objet de leur amour, disputer à la tombe la jeunesse qui ne doit point y descendre ; soutenir l'homme dans ses luttes contre la souffrance ; prolonger la vieillesse, cette veille de l'éternité, traverser l'épidémie, braver la contagion ; et comme un vaillant soldat, tomber sur la brèche.

Ma bien-aimée Bretagne devenait le théâtre de mes paisibles exploits. Le matin, le soir, la nuit, à toute heure, dans toutes les saisons... Mais une considération me retient...

Maurice , ce n'est point ma voie ; moins encore j'aimerais l'existence du militaire ou celle du marin. Puisque tu veux tout savoir, je souhaiterais une vie ignorée, une habitation modeste, des bois, des fleurs, des oiseaux ; chanter et soupirer ! Je ne suis pas assez riche pour réaliser ces désirs, ils sont encore trop élevés.

— Ne pourrais-je t'offrir ce que tu souhaites ?

Volbec parlerait-il à ton imagination ? Sa forêt aurait-elle assez de mystères et d'harmonie pour t'inspirer ? Mes serres, mes jardins, assez de parfums pour t'enivrer de poésie ? les tombes qui me sont chères, assez de puissance pour te re-

tenir ? Mme de Reyven, saurait-elle remplacer ta famille? As-tu assez de confiance en elle pour accepter une épouse de son choix, et lui donner, dans ses dernières années, les joies qu'elle n'a jamais connues ?

Un éblouissement troubla le regard du fils d'Alain ; il ne savait s'il rêvait ou si vraiment Maurice lui tenait ce langage. Il s'accouda sur la fenêtre.

La lune inondait de sa lumière la colline, la vallée, la rivière, avec ses ondes étincelantes, ressemblait à une parure de diamants brillant aux feux des lustres. Un vent léger agitait le feuillage et courait, pareil à un frémissement, sur les épis inclinés.

Pendant que Gaston considérait d'un œil humide cette nature qui passionnait son âme de poëte, Maurice qui l'avait rejoint regardait ailleurs. Pour lui plus de terre, plus de pensées humaines ; il s'élevait jusqu'au ciel ; si parfois, le murmure de la forêt, ou la respiration haletante de son compagnon le distrayaient de sa sublime contemplation, il s'y replongeait en disant :

— Haut mon cœur ! Plus haut que toutes ces choses qui ne sont plus à toi, que tu ne dois plus aimer, auxquelles il ne t'est point permis d'attacher une valeur qu'elles ne peuvent avoir, pesées au poids du sanctuaire. Voici le moment de rompre le dernier anneau de ta chaîne. Prisonnier, retarderais-tu, par l'indécision, l'instant de ta délivrance ?

Alors passant son bras droit autour du cou de Gaston, il reprit :

— Eh bien ?

— Avec toi ce sera le bonheur.

— Sans moi?

— Sans toi !... Je ne comprends pas.

— Tu sais par quelle épreuve j'ai passé ; tu sais ce que j'ai souffert ; non, tu ne le sais point ! Puisses-tu l'ignorer toujours. Lorsqu'on a connu mes douleurs, il n'est plus de joie, seulement, il existe des consolations.

— Ah ! Cousin, Dieu console.

— Tu as raison. C'est à lui que je m'adresserai, mais pour être exaucé, je dois m'éloigner.

Gaston leva sur son parent des yeux pleins de larmes et se pressant contre lui :

— T'éloigner ! Où donc iras-tu ?

— Ceci est mon secret. Que ton amitié n'en soit point

froissée ; j'ai longtemps refusé à ma tante une réponse à pareille question.

— Je crains de deviner.

— Ce qui prouve que tu ne devines pas. Du reste, essayer de pénétrer ma pensée serait inutile, aussi inutile que de vouloir ébranler ma résolution. Si tu comprenais !...

Et le châtelain de Volbec promena autour de lui son regard rempli d'une indicible affliction ; il l'abaissa sur le jeune homme dont l'épaule lui servait d'appui.

— Ainsi tu acceptes? demanda-t-il avec effort ; tu consens à me remplacer pendant mon absence ?

— Ceux qui s'éloignent ne reviennent pas tous !

— Avant deux ans...

Cette fois, malgré sa résistance, la voix de Maurice se brisa comme se brise une lyre touchée par des doigts impitoyables. Un sanglot déchira sa poitrine, entrouvit ses lèvres ; mais il eut l'énergie de les fermer par un sourire. Il se détourna afin de n'être point obligé de calmer un chagrin qui ravivait et augmentait le sien.

— Ma mère, implora-t-il, si je vous suis agréable, aidez-moi.

Fortifié par cette invocation, il reprit :

— Tu m'attendras ici, agissant en maître, faisant plus de bien que j'en ai fait; veillant à des intérêts, que je te prie de considérer comme tiens; poursuivant sans relâche la construction de la chapelle et de l'hospice ; aimant Mme de Reyven : ton cœur m'en est garant. Passons-nous le contrat ?

Il avança la main, chercha dans l'ombre celle de Gaston. Quand il la tint dans les siennes, il la serra avec force.

— Tout ce que tu exigeras, je promets, murmura le jeune Breton.

— Je n'attendais rien moins de toi.

Et Maurice quitta son cousin, regagna sa chambre, se plaça devant le crucifix et demeura debout quelques minutes, enfin ses genoux ployèrent : il ne souffrait plus, il pouvait prier.

CHAPITRE VII

Le jour marqué par Prudence pour la célébration du mariage de sa fille approchait. La maison donnée par Yolande était prête ; des papiers bleus et roses couvraient les

murailles, des rideaux blancs flottaient aux fenêtres ; des volubilis grimpaient dans la vigne et garnissaient les persiennes ; des fleurs s'épanouissaient dans le jardinet que Franz soignait avec vigilance.

Le comte surveillait, sans qu'on s'en doutât, ces travaux dont le moindre détail rouvrait dans son cœur la plus large de ses blessures ; mais il se fut bien gardé de fuir cette souffrance. N'obéissait-il pas, en agissant ainsi, à celle qu'il avait aimée, qu'il aimait ?

Personne ne parlait devant lui de ce qui se préparait ; Franz et Loïse désiraient même différer leur union et évitaient de se trouver ensemble près de lui ; s'il entrait à la ferme Prudence l'entretenait, avec une persistance qui la trahissait, de tous les événements politiques prévus et imprévus.

Les visiteurs, d'abord rares, se succédaient au château, la baronne en faisait les honneurs avec une grâce parfaite. Gaston la secondait à merveille. Maurice sortait de son silence et de l'austérité de ses habitudes pour rendre agréable à ses hôtes le temps qu'ils passaient sous son toit.

— Il devint plus raisonnable ! disait-on. Encore quelques années et une nouvelle châtelaine refera de Volbec la plus attrayante, la plus splendide des demeures.

Pauvre monde !

Madame de Reyven travaillait en écoutant la lecture d'un poëme dont l'auteur refusait de se nommer. Netzler la pria de monter dans l'appartement de la vicomtesse où son lieutenant l'attendait. Elle fut surprise ; car malgré la tendresse que lui prodiguait son neveu, il ne lui avait jamais laissé franchir le seuil de la chambre de sa femme.

Il alla au-devant d'elle, lui prit la main, la conduisit près du bureau de Boule qu'il ouvrit en disant :

— Chère tante, veuillez me rendre un service. L'année dernière, alors qu'Yolande songeait à assurer le bonheur de son humble amie elle écrivit une nuit..... Mon Dieu ! c'était à la veille de mon départ !... Elle écrivit à ses fournisseurs pour faire venir ce qui lui semblait nécessaire au futur ménage. Les événements, en se précipitant, détruisirent tout ; les commandes ne furent pas envoyées ; elles doivent être dans ces tiroirs. Oserais-je vous demander de les chercher et de vous occuper de ces choses. Moi, je ne le pourrais pas !

Il pressa son front, le cacha dans ses mains. Edmée les écarta pour l'embrasser ; il la remercia et la quitta. Il ne

parut pas à l'heure du déjeuner, l'après-midi s'écoula sans qu'on le revît; il ne rentra que pour le repas du soir. Sans donner d'explications, mais sans contrainte, il prit sa place accoutumée. Remarquant l'abattement de la baronne, il l'attribua à la fatigue, aussitôt il exprima ses regrets, son inquiétude avec la véhémence qui lui était particulière.

— Mon ami, répondit la noble femme, la perte que nous déplorons ne m'avait encore jamais paru si grande; car jamais encore il ne m'avait été permis de fouiller dans les replis de ce cœur admirable. Je chérissais ta compagne comme si elle eût été ma fille, maintenant je la vénère et désormais, je lui parlerai comme on parle aux saints.

Maurice soupira.

— Ainsi ses désirs concernant sa sœur d'adoption seront réalisés?

— Ils le seront.

— Tous?

— Tous. Mais il en est un autre dont tu ne m'as rien dit et que contient une lettre inachevée.

— Une lettre?

— Oui, pleine de toi, écrite pour remercier une étrangère qui s'était déclarée ton amie.

— Marichen Remling?

— C'est cela, son nom m'a frappée car il est celui d'un jeune allemand que j'ai soigné: Otto.

Blessé sous Paris et prisonnier, il fut porté chez moi. Sa piété, sa résignation étaient sublimes dans leur touchante simplicité. Sa reconnaissance se traduisait en paroles d'une exquise politesse; il s'exprimait dans notre langue avec grâce et facilité. Je m'attachai à lui, et j'oubliai près de sa couche ce dont, partout ailleurs, je ne cessais de me souvenir.

Il était peu communicatif; son visage, altéré par la souffrance, rayonnait des reflets du génie; ses yeux bruns, profonds et bistrés s'enflammaient subitement; mais pour l'ordinaire, leurs flammes s'éteignaient sous des pleurs.

Le trouvant en larmes, je lui en demandai le motif, il me répondit avec un accent d'une douceur pénétrante, d'une vérité incontestable.

— Je suis plus français que prussien; ma mère en me donnant la vie m'a donné son amour pour son pays. Soldat par la force des choses, poussé en avant par la volonté qui régit ces bandes d'hommes qui n'en sauraient avoir, j'ai été spectateur de vos revers.

Ramené vers ce Paris qui m'a vu naître, j'ai senti le désespoir m'envahir. Si je ne tournai point mes armes contre moi, c'est que je suis catholique, mais je jurai de ne pas m'en servir contre votre patrie que je considère comme mienne. Aussi ai-je tressailli de joie quand une balle des vôtres m'a frappé ; j'ai remercié Dieu avant de gémir ; c'est sans doute cet effort qui m'a vallu d'être fait prisonnier et conduit providentiellement ici.

— Vous souffrez beaucoup? dis-je.

— Je souffrais davantage lorsque nous étions vainqueurs.

Puis il me parla de tout ce qui lui était cher: sa sœur et la peinture.

C'est ainsi que j'ai appris l'existence de Marichen.

— Elle t'a sauvé, Maurice? interrogea Gaston.

— Oui, en m'offrant un asile dans sa maison quand je me trouvais dans l'impossibilité de franchir la courte distance qui me séparait de la Belgique ; elle m'a reçu et traité comme un frère, comme son Otto chéri dont les pinceaux me servirent à tromper mes geôliers et assurer à ma bien-aimée Yolande le bonheur que la jeune fille voulait lui rendre.

Dans la soirée qui suivit cet entretien, le comte s'enferma chez lui, écrivit plusieurs lettres, ne se coucha que fort avant dans la nuit. De grand matin il sonna Netzler, lui remit des valeurs, l'envoya au bureau de poste de C...

C'était étrangement choisir le jour et le messager. Tout autre eut jugé de cette façon, Franz n'y songea point et la pensée du lendemain sortit de son esprit.

Ce lendemain il y aspirait depuis longtemps, il avait espéré le voir luire un an plus tôt, il avait pleuré le croyant perdu ; il se demandait depuis un mois si vraiment il arriverait, s'il arriverait bientôt. Ce lendemain le fera l'époux de Loïse et comblera les vœux de son cœur.

Tout à coup sa joie diminua, il se souvenait que son maître lui avait dit: C'est la dernier service que je réclamerai de toi.

Le brave Alsacien, grâce à l'extrême attention qu'il apportait à l'explication qui lui était faite n'avait pas d'abord saisi le sens de cette phrase ; ce qui l'eut rendu incapable de s'acquitter convenablement de sa mission. Ce ne fut qu'en sortant de chez le notaire qu'il réfléchit à ces mots et qu'il les comprit.

— Bien sûr, la large enveloppe contenait son testament! Se figure-t-il donc mourir, ou va-t-il partir pour un long voyage?

Si Loïse était à ma place, elle devinerait... C'est peut-être fait; je m'en informerai.

La jeune fille croyait approcher de la vérité, mais comme leur bienfaiteur entourait ses intentions des mystères du secret, elle refusa de répondre à son fiancé.

Profitant d'un moment de liberté, elle courut à la maison qu'elle devait habiter, regarda par toutes les fenêtres, ne s'arrêta que près de celle d'où l'on apercevait la flèche du monastère.

A midi, Constant et sa famille dînaient au château. M. de Volbec avait insisté, commandé, et quoique les jeunes gens ne se sentissent aucun appétit, que Prudence fît autant de soupirs que de pas, ils arrivèrent à l'heure indiquée.

Le châtelain les attendait sur le perron; son beau et mélancolique visage exprima le plaisir qu'il éprouvait.

Le repas était servi... Pour ce repas, le comte avait ordonné un luxe qui, sans égaler celui des jours heureux, sortait pourtant des usages adoptés depuis que le deuil habitait le manoir.

Loïse dévorait ses larmes ; Franz gardait le silence, répondant à peine à la baronne qui essayait toutes les questions capables de l'intéresser. Maurice paraissait satisfait; cette expression résignée, presque joyeuse torturait Prudence, il semblait qu'elle eût compté jusqu'au dernier, les efforts qu'il avait fallu multiplier pour parvenir à cette résignation.

On se garda bien d'aucune allusion à la circonstance qui les rassemblait ; on s'entretint de la saison; des récoltes ; des espérances pour une année moins difficile ; des habitants de Bel-Air, absents de cette réunion d'amis; de la gentillesse de Petit-Pierre ; de la chapelle ; de l'hospice où Mme de Reyven protégera les orphelins de nos désastres ; des bienfaits que semaient partout et toujours les serviteurs de Dieu. On les louait quand un valet, s'inclinant devant son maître, lui parla à voix basse.

— Qu'il entre, répondit le comte en se levant. Sois le bienvenu; ajouta-t-il en saluant le père Polycarpe qui s'avançait.

Le trappiste s'assit à l'écart malgré l'insistance de Maurice ; mais il anima la conversation. Son regard cherchant celui de son ami disait : courage ! bientôt tu verras la réalisation de mes promesses.

Après le repas, on passa dans le salon bleu. Pendant que le fils d'Alain s'emparant de ceux de Constant leur faisait

raconter les exploits de son cousin ; pendant que Mme de Reyven félicitait les deux paysans sur le prochain bonheur de leur fille et que le religieux examinait les plans exécutés d'après les ordres du comte, celui-ci emmenait, dans une pièce voisine, les futurs époux.

Il prit sur le guéridon une montre enrichie de diamants : une vraie folie avait dit Mademoiselle de Bonnefoi ; une merveille, assuraient toutes les autres jeunes filles.

Que de souvenirs remuaient ces aiguilles d'or ! que de bruits divers ce tic-tac imperceptible apportait aux oreilles de l'infortuné. Il ferma les doigts, ensevelissant dans sa main le précieux bijoux, mais il les rouvrit aussitôt, et l'avançant vers Loïse, tremblant de trop bien voir, il lui dit.

— Ma chère petite, permettez-moi de vous offrir cet objet. Il sera religieusement conservé ainsi que l'affection que vous aviez vouée à ma sainte femme.

La sœur de Just se voila la figure en balbutiant :

— O Monsieur !

— Avant de quitter Volbec, reprit Maurice, j'ai disposé de sa fortune. En vous offrant sa montre, je crois lui être agréable ; elle vous aimait beaucoup.

— Et moi ?.. Moi !..

— Je le sais et je vous remercie. Pour lui plaire et me consoler un peu, ce dont j'ai grand besoin, ma bonne enfant, acceptez donc.

Loïse reçut le bijou et le porta respectueusement à ses lèvres.

— Maintenant voici pour toi, Netzler.

L'alsacien recula.

— Mon officier !

— Emporte cette sacoche ; mais ne l'inspecte que demain à pareille heure.

Retirez-vous, adieu, soyez heureux !

Franz, au lieu d'obéir, se rapprocha.

— Vous allez donc nous abandonner ? Je désirerais savoir, sans vous questionner, si le temps sera long.

— Mon cœur souffrirait trop d'une séparation prolongée. Oubliez-moi si cela est nécessaire à votre félicité. Je vous outrage en m'exprimant de la sorte. Je resterai fidèle à l'amitié comme à mes autres devoirs ; Mme de Reyven et le père Polycarpe vous donneront de mes nouvelles.

— Nous reverrons-nous ?

— Je vous le promets ; ma parole doit vous rassurer. Adieu, encore une fois.

Il les conduisit jusqu'à la porte ; salua, d'un geste amical, la famille tout entière, fit signe au religieux qui se hâta de le rejoindre.

Maurice tourna vers lui son visage bouleversé et joignant les mains avec prière :

— Partons, dit-il.

— Un instant encore.

— Y songes-tu, mon frère ? Cet instant est la continuation, la prolongation de mon agonie.

— Ce n'est ni un agonisant, ni un mourant que je veux présenter au Seigneur ; c'est un mort, un autre Lazare afin qu'il lui rende la vie.

— La vie !

— Ecoute-moi jusqu'au bout, et le bonheur.

Le fils de Gaston tressaillit de la tête aux pieds ; une sueur froide perla sur son front livide ; un sourire amer plissa sa bouche ; il regarda fixement celui qui lui tenait ce langage.

Le solitaire soutint ce navrant regard avec son calme habituel ; mais sa physionomie prit une expression sévère.

Ce muet reproche pénétra comme la pointe d'un poignard dans le cœur de l'infortuné ; ses longs cils s'abaissèrent, il se courba.

— Relève-toi, reprit avec douceur le père de cette âme meurtrie. Mon ami, n'es-tu pas l'homme des nobles actions, des heures difficiles ? voici le moment de te montrer.

— Partons.

— Pas encore : demain.

— Demain viendra-t-il ?

— Qu'il vienne : car il fera des heureux !

Involontairement, Maurice regarda du côté du sentier que cotoyait la famille Constant ; puis il sourit sans effort et désignant le Christ :

— A demain !

La cloche teintait ; ses sons balancés par la brise retombaient tels que ces pluies bienfaisantes qui rafraîchissent la terre.

— *Salve, salve!* répétait l'harmonie religieuse.

Et le serviteur de Marie de s'écrier :

— Salut, Reine des cieux, Mère de miséricorde ! O Maurice, que ce titre convient bien à Marie, notre vie, nos délices. Des délices... Toi qui en as goûté, moi qui en connais de réelles, nous pouvons affirmer que, hormis l'amour de Dieu, il n'en est point qui égalent la tendresse de celle qui est aussi

notre Espérance, l'Etoile qui nous guide au port, la nuée qui nous défend de la chaleur pendant le jour, qui nous éclaire alors que les ténèbres de l'affliction, cette nuit de l'âme, nous enveloppent!

Salve, salve, s'empressait de redire la cloche.

— Pauvres proscrits, héritiers d'Eve, nous élevons vers vous nos voix et nos incessants soupirs. Du berceau à la tombe, la créature se désole, gémit et pleure ; son pied n'a pas encore foulé la vallée des larmes que déjà elle cherche dans les profondeurs de la terre un autre berceau ; ses yeux ne se sont point arrêtés sur un sourire que déjà ils ont versé des larmes. Et plus tard?.. O mon frère, la vie est ainsi ; mais Marie console ; elle parle de nous ; elle parle pour nous ; l'exil cesse d'être l'exil ; nous nous rapprochons de la véritable patrie.

Dans cette patrie, ô tendre, ô clémente, ô douce Vierge, appelez les enfants de votre adoption pour les présenter à Jésus, afin que nous chantions éternellement ce cantique qui est pour le ciel un sujet d'allégresse et qui fait que le Souverain Juge a pour nous plus de compassion : *Salve Regina!*

— *Salve, salve*, murmura la voix du clocher.

— Tu vas me laisser ici-bas! Pourquoi donc m'entraîner jusqu'à l'entrée du séjour de la paix et te retirer avant...

— Tu dois en passer le seuil sans aucun secours humain.

— Je suis faible!

— Le Seigneur est fort ; c'est lui qui vaincra en toi, par toi.

Maurice alla droit au portrait d'Yolande, s'agenouilla devant elle, se leva, se disposa à s'éloigner ; mais, l'ombre remplaçant la lumière, il chancela et s'affaissa sur un fauteuil.

Certes! Dieu n'épargnait pas celui que le religieux proclamait l'homme des grands sacrifices!

Le père Polycarpe joignit les doigts glacés qui se roidissaient et se mit à prier. André voulait que Maurice fût sublime jusque dans ses défaillances, fort jusque dans sa faiblesse.

Il revint péniblement à lui, et appelant son gardien.

— Connais-tu ces vers de Lamartine ?

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer.

— Je connais ces paroles et cet amour. Mon cœur, comme le tien, tenait par mille liens à ces choses qui, lorsqu'il faut s'en séparer, portent des noms chers et exercent un pouvoir absolu.

Quand je dus tout quitter, je regrettai tout.

— Tu n'emportas rien?

— Les baisers et la bénédiction de ma mère.

— Moi, j'ai tout perdu!

— Tu as été béni, pourtant.

Maurice l'interrogea avec surprise.

— Ouvre le livre rouge et lis la dernière page. Cette bénédiction d'une chrétienne, d'une mourante, d'une sainte, tu peux, tu dois la garder.

L'époux d'Yolande déchira le feuillet, le remit à son conseiller, jeta dans le feu le trésor estimé par lui au-dessus de toutes ses richesses; puis il écarta son paletot, reprit la page qui seule avait été épargnée, la plaça sur la blessure qui traversait sa poitrine, et qui, sous la puissance de l'émotion, menaçait de se rouvir, il pensait :

— Ainsi, elle sera plus près de mon cœur!

Ce soir là le souper fut triste; Mme de Reyven et Gaston ne détachaient pas leurs yeux de Maurice; un mystérieux pressentiment disait à l'une qu'elle se retrouverait sans famille, à l'autre que le voyage du Comte serait long, éternel. Au moment de se retirer, Maurice, suivant son habitude, posa ses lèvres sur la main de la baronne; elle dégagea ses doigts dans le but de retenir son neveu, qui surprenant son intention, poussa adroitement Gaston dans les bras qui se tendaient pour le presser.

— Mon fils! s'écria la noble femme.

— Ce n'est pas moi, balbutia le jeune homme dans son trouble.

— C'est toi, affirma Maurice qui sortait. Adieu, ajouta-t-il.

Mme de Reyven et Gaston s'interrogèrent et n'osèrent se répondre.

L'aube ne dorait pas encore le firmament que déjà le châtelain de Volbec se promenait sur la terrasse. Il marchait absorbé dans sa méditation; un bruit de voix l'en arracha, il regagna son appartement, ouvrit une fenêtre et recula.

Dans le sentier s'avançait une troupe de paysans. Au premier rang venait Clément conduisant sa fille vêtue d'une robe sombre et tout pâle sous sa couronne d'oranger. Elle ne levait la tête que pour regarder furtivement dans la direc-

tion du manoir, ou réclamer le silence que troublait Gilles Gavignon qui en était encore à comprendre les précautions qui entouraient ce marige fait à la dérobée et enveloppé de tristesse. Le vieux laboureur dans sa joie, divaguait quelque peu et s'étonnait beaucoup que Franz ne l'imitât pas et que dans l'ivresse de l'instant, il ne fût point plus communicatif.

Il avait beau taquiner à tort et à travers les fiancés, il perdait sa peine. Ah! c'est qu'il ne ressentait point ce qu'ils ressentaient; c'est qu'il ne voyait pas ce qu'ils voyaient: le vide que creusait la perte de la douce et belle châtelaine, la désolation de son époux; il ne se doutait pas que ces deux cœurs dévoués n'auraient pu proférer une parole; qu'ils eussent refusé de prononcer le mot bonheur, et que, suivant l'énergique réponse de Franz, ils étaient sur le point de se dissoudre en larmes.

— Lâche que je suis! pensa Maurice, ne devrais-je pas plutôt me réjouir. Yolande, toi qui as le droit de bénir, bénis-les, bénis-moi.

Il prit son chapeau et descendit les degrés du perron. Les serviteurs le saluèrent au passage. Cette sortie matinale n'attira pas leur attention, car tous les matins leur maître, devançant le jour, se rendait à l'église du monastère pour entendre la messe et réciter l'office des morts, il y passait la matinée et n'assistait jamais au déjeuner. L'émotion toujours croissante de Mme de Reyven, l'inquiétude du jeune de Nolf, la place inoccupée au repas du soir leur apprirent ce qu'Edmée redoutait de s'avouer à elle-même; que l'absence se changeait en une cruelle séparation.

CHAPITRE IX

Deux années se sont écoulées depuis que le fils de Gaston a quitté le toit de ses pères. Le château n'a point changé; il est demeuré ferme comme la volonté qui en ordonna la construction; sévère comme l'honneur qui l'habita; calme comme la vertu; triste comme une douleur résignée.

Mais, tout près, sur le penchant de la colline s'élève, gracieusement inclinée vers la vallée, une blanche chapelle; sa

flèche s'élance joyeuse, rayonnante avec sa parure de pierres découpées. Le style en est pur; l'exécution habile, on y reconnaît la foi qui inspire, le génie qui triomphe. Cette chapelle gothique est un chant, une invocation, un élan. A sa vue, on n'éprouve point l'effroi qui terrasse, on ne dit point en courbant le front: Ce lieu est terrible! mais l'âme, perçant les voûtes et le ciel, s'écrie: *Te Deum*!

A l'ombre de la croix bénie se voit la demeure des enfants abandonnés. D'épais rideaux, tendus sur les vitres, défendent contre la chaleur et la curiosité la population enfantine qui fait de cet endroit retiré un séjour de jeux, d'heureuse insouciance.

En ce moment, un rideau, cédant à une acte téméraire, laisse voir un minois mutin, ravi. Cette apparition, ou plutôt cette infraction, fait rire Prudence, qui en compagnie de son mari et de ses deux fils, descend la colline.

La fermière paraît rajeunie; elle ne marche pas, elle court, Constant a peine à la suivre.

Ils arrivent à la maisonnette de Loïse. Usons de nos privilèges et pénétrons avant eux dans cette riante habitation.

La jeune femme, debout devant une glace placée sur la cheminée, achève sa toilette.

Elle est plus jolie que jamais; ses cheveux relevés soulèvent les tuyaux de son bonnet; ses lèvres montrent, dans un sourire de naïf contentement des dents aussi éclatantes que les gouttes de rosée qui pendent aux feuilles de la vigne. Elle s'éloigne souvent de son miroir pour s'approcher d'un berceau sur lequel Franz veille avec une tendresse que dévoilent les larmes qui noient ses prunelles.

— Est-elle gentille! dit-il chaque fois à sa femme. Et celle-ci de sourire de plus belle, de ce beau sourire qui n'appartient qu'aux mères.

Elle est gentille, en effet, la mignonne créature qui repose sous ses rideaux d'indienne parsemée d'églantines et de bluets. Des cheveux blonds s'échappent par mèches rebelles de dessous son béguin de piquet; ses bras potelés, terminés par de ravissantes petites mains semblent posés dans le but de se faire admirer. L'heureux père la contemple toujours, tantôt soulevant du bout d'un de ses doigts massifs, les doigts mignons de son enfant; tantôt caressant de son souffle les bouclettes qui commencent à se former; tantôt disant bien bas un mot d'amour et aussitôt agitant le berceau, dans la crainte de s'entendre gronder et menacer.

— As-tu fini? demande-t-il. Ma pauvre femme, je ne te soupçonnais pas d'être aussi vaniteuse : j'en suis étonné et la mère mécontente.

Loïse noua les rubans de son tablier de soie, puis allant à la porte, elle dit.

— Entrez-vous ?

— La fillette est-elle éveillée ?

— Non.

— Alors nous n'entrons pas. Clément marche de travers ce matin, et les gars ont de fameux clous sous leurs souliers. Où vas-tu, mon bonhomme ?

Constant entra sans répondre.

— Il va embrasser sa chérie, continue la fermière du Val-Richart, l'envie m'en happe; il n'est pas écrit qu'il ait seul ce plaisir.

Sur cette réflexion, elle se décide.

Just et Martial, qui brûlent du désir de voir leur nièce, la suivent. Le berceau est entouré ; c'est à qui fera une découverte nouvelle sur le charmant visage.

Loïse, quoique la plus heureuse, la plus fière incontestablement, parle la première du motif qui les réunit.

— Il est huit heures, remarque-t-elle : nous arriverons en retard.

— La place ne manquera pas.

— La place ! Avec ça qu'il y a de la place à cette grille large d'une aune, qu'ils n'ouvrent qu'à moitié, comme si on était curieux de savoir ce qui se passe chez eux.

— Pour aujourd'hui, je le suis, moi, affirma la jeune paysanne.

— Dam ! ça se comprend. Une pareille invitation à des gens comme nous. Il ne peut y avoir que M. le comte à penser à la ferme.

Franz désespéré, oubliant la défense, se penche sur sa fille et l'embrasse. Elle ouvre ses yeux bleus, sourit, place ses deux mains sur les joues de son père.

— Dors, ma Yolande, dors, mon ange, implore celui-ci pour éviter une réprimande.

La mignonne obéit.

— C'est heureux, au moins ! gronde Prudence.

— Allons, va-t-en, ajoute Loïse en poussant son mari. Va-t-en car tu serais capable de recommencer.

Une douce voix dit :

— Oncle je vais prendre ta place.

Et Petit Pierre entre vêtu de son aube de guipure, de son camail écarlate.

— Que tu es beau ! s'exclame la tante qui oublie qu'elle parle trop haut.

L'enfant passe des bras de l'un dans les bras de l'autre.

— Tu viens de servir le messe?

— Oui, voilà, il compte sur ses doigts, voilà depuis la fête de la bonne Vierge ; jeudi quinze, un ; vendredi, seize, deux; samedi, dix-sept, trois ; dimanche dix-huit, quatre ; lundi, dix-neuf, cinq, mardi, vingt, six : voilà six jours que je la sers. Les petits sont jaloux et moi je suis fier, je fais pourtant tout mon possible pour ne pas l'être dans la chapelle. En m'habillant, j'ai dit à maman. — Si j'allais passer la journée avec Yolande? — Va — Je garderai mon costume d'enfant de chœur : je crois qu'elle sera plus contente. Elle va l'être : j'espère ! Puis je lui donnerai de la galette au beurre ; de la bonne, bien sûr ! et je la ferai boire tout doucement. Dites-moi vos recommandations.

— Il faut que Mariette les entende aussi.

Pour la dixième fois, on les répéta à Mariette.

— Maman ! s'écrie Pierre désappointé.

Césarine arrive portant une blouse de percaline noire et luisante, ornée ne boutons de nacre, ce qui n'empêche point le bambin de montrer son mécontentement d'une manière fort expressive.

— Je suis mère, dit-elle, en s'adressant à sa belle-sœur, je sais ce que l'on éprouve quand on s'éloigne de son enfant. Je veillerai ta fillette ; elle sera trompée par mes soins, au point de te croire près d'elle.

— Partons, interrompt Prudence qui songeant à Jacques, est prête à pleurer : Partons et rattrapons le temps perdu.

— Le temps perdu ne se rattrape jamais, remarque sentencieusement Constant.

— Nous allons te prouver le contraire ; j'ai des jambes de vingt ans.

En avant la bande !

Les voici de marcher en se demandant.

— Que crois-tu, Martial? — qui penses-tu que nous voyons, Loïse ? — Franz, tu n'as nul soupçon ; moi, j'ai mon idée. — Père, vous pourriez nous renseigner?

— C'est vrai ; il est même vrai que j'eusse pu vous satisfaire il y a longtemps, si j'avais eu le droit de le vouloir.

— Alors voyons ?

— Vous allez le savoir puisque nous sommes arrivés.

Les abords du monastère présentent un spectacle animé, différent de l'aspect ordinaire recueilli comme l'âme d'un fils de Saint Bernard. Les chaleurs du mois d'Août n'ont point terni le feuillage des arbres qui entourent cette oasis ; des liserons, courant du tronc aux rameaux, laissent pendre en festons leur tige souple, tandis que leurs blanches fleurs relèvent leur calice avide de la rosée, et peut-être, de contempler le ciel avant de se fermer.

De hauts murs protégent cette retraite de paix ; mais la porte est ouverte. Peu de personnes vont jusque là. Dieu retient les riches ; la charité s'empare du pauvre.

On se salue ; on se coudoie ; on se presse dans l'étroite allée qui conduit à l'église abbatiale ; on est heureux : une fête religieuse apporte toujours le bonheur ; il n'en est pas de même pour les félicités humaines, ces plaisirs ne sont qu'un enchaînement de brûlants désirs, d'insatiables aspirations, d'amères illusions, de froides déceptions.

Prudence s'arrête en disant:

— M. et Mme de Viesville. Je crois que je crois juste.

La voiture du marquis traverse la route ; une jeune fille se penche à la portière, regarde à droite, à gauche avec des yeux émerveillés. Moins jolie que Paule, mais plus séduisante, elle ne rappelle en rien sa sœur aînée.

— La famille Constant, dit-elle. Je voudrais m'informer si Mme de Reyven est ici.

— Tu le verras tout à l'heure, Amélie.

La jeune fille envoie aux paysans un gracieux bonjour, accompagné du plus gracieux des sourires et suit ses parents.

— Entrons.

— Pardon, Monsieur, dit un frère à Martial, Nos supérieurs vous prient, ainsi que ces Messieurs, de me suivre.

— Allez et regardez bien. Etes-vous avantagés, vous autres : voir et savoir avant nous !

Les hommes guidés par le religieux disparaissent sous le porche.

— Eh bien ! Loïse, continue la fermière, que fais-tu ? Il reviendra ton Franz, après deux ans de mariage, tu devrais être plus raisonnable. Beau ciel ! serais-tu menacée d'un malheur pareil à celui qui changea la femme de Loth en statue de sel ?

En dépit de la plaisanterie, Loïse demeure à la même

place, regardant une mendiante accroupie derrière une touffe de genêts. Sous les traits flétris de la malheureuse, il lui semble reconnaître Armandine dont le front précocement ridé, les joues haves, le feu sombre des yeux attestent cette misère profonde qu'on nomme la honte.

Elle cache sur son sein, dans ses haillons, un pauvre petit qui essaye timidement de la forcer à sourire.

En apercevant la paysanne, elle rougit, repousse l'enfant, se cache. Un reste de pudeur, un grand remords lui font désirer s'ensevelir dans les entrailles de la terre.

Cette malheureuse est bien la coquette chambrière qui a blessé la bonté affectueuse d'Yolande et méprisé ses conseils. Séduite par les discours menteurs d'un étranger, elle s'était non-seulement décidée, mais hâtée de le suivre comptant l'épouser.

Les premiers jours s'écoulèrent avec tant de rapidité, elle s'accoutuma si facilement à être appelée Madame, que la pensée de faire bénir et sanctionner son union lui échappa. Elle s'en souvint le soir où le superbe Girondin, usant de ses droits, abusant de sa force, la frappa : elle pleura et réfléchit ; les diamants de Mme de Volbec brûlèrent ses oreilles, l'inquiétude la mordit au cœur, elle songea à Dieu, beaucoup à la loi.

Le lendemain, son mari se montra aimable, la mena à un banquet, l'appela : ma chère ; cela suffit pour la plonger plus avant dans le crime. Quatre mois se passèrent ainsi. La paix fut signée. A la joyeuse vie que menait l'officier, allait succéder une existence plus calme et non moins agréable. Dans le but d'opérer merveille dans son futur pays, Armandine acheta de nombreuses toilettes. Le paiement l'embarrassait, elle sortit de ces ennuis d'une manière imprévue : le bataillon de..... partit vingt-quatre heures plus tôt que ne le croyaient ses fournisseurs, elle le suivit — Guiliet ne l'en avait pas priée ; mais elle ne voyait là qu'un simple oubli.

A la prochaine étape, elle le vit, et comme la fatigue l'exténuait il fut supportable ; à la seconde, il passa dix fois sous les fenêtres de l'hôtel où elle se trouvait sans daigner s'en occuper. Elle employa la nuit à excuser d'inexcusables caprices. Le lendemain, elle hésitait à monter en chemin de fer ; la vue de son maître acheva de la troubler : elle partit.

Par suite du désarroi qui régnait dans les administrations

et du désaccord de ce ménage improvisé, Armandine descendit à une gare ne sachant où aller, que devenir.

Elle se retira dans une auberge de très-mince apparence. L'hôtesse, femme sensible, écouta d'abord avec bienveillance le récit des infortunes de Mme Guiliet ; mais comme une explication au lieu d'éclaircir l'explication précédente l'embrouillait, elle conçut quelques soupçons. Elle se montra toujours polie, fort réservée ; car elle était parfaitement honnête.

Le commandant arriva, monta à la chambre occupée par sa soi-disante épouse, prit la croix-d'or, don de la Vicomtesse, la vendit, rentra, ordonna de lui servir un souper copieux. Le fait est qu'il avait une faim d'ogre, il mangea et but outre mesure. Armandine, releguée dans un coin, se nourrissait uniquement de ses larmes et de ses frayeurs. Elle éprouva un peu de soulagement en constatant que le sommeil s'emparait de l'ivrogne ; elle ramassa les restes, que dans sa chute il avait entraînés ; mais elle n'osa y toucher. Elle attendit, se leurrant d'un fol espoir, le lendemain matin.

Il ne vint que trop tôt ce réveil si désiré !

Guiliet repoussa la malheureuse, et lorsqu'elle le conjura de ne pas l'abandonner, il lui répondit avec une froide et méprisante ironie :

— Vous devez être satisfaite ; vous avez joué un rôle digne de vous.

Vous vous êtes élevée, pensez-vous, moi, je suis d'un avis totalement opposé ; ce qui me ravit et me console, car je n'ai point à redouter pour vous les conséquences d'un accident. Vous êtes tombée si bas que.....

— Pitié ! pitié ! implora la coupable.

L'homme poussa un retentissant éclat de rire.

A cette insulte, elle retrouva son courage.

— Misérable ! s'écria-t-elle, c'est toi qui m'as perdue, toi qui te jouant de mon honneur...

— Chut ! Chut ! ma belle, interrompit Guiliet en montrant du doigt les diamants qui ornaient les oreilles d'Armandine, qui continua avec emportement :

— Toi qui m'as ravi tout bonheur, toute paix. Ah ! je le mérite : j'ai oublié Dieu ! Pour lui, pour notre enfant, ne me repoussez pas. Je me ferai votre servante ; je travaillerai je me cacherai pourvu qu'il ait un père, un berceau ; pourvu que je puisse le voir, je ne réclamerai rien, ah ! rien. J'expie-

rai ma faute : le Seigneur me pardonnera et vous serez aimé.

— Assez d'inutiles discours ; assez de phrases qui m'étourdissent ! Je suis marié : si vous l'ignorez, c'est que vous avez dédaigné de vous en informer. Bonsoir.

Il s'éloigna et ne reparut plus. L'hôtesse, humiliée d'avoir fait de sa maison le théâtre d'une scéne scandaleuse, obligea Armadine à chercher un gîte ailleurs.

Il ne lui restait qu'une ressource : la bienfaisance ; un abri. l'hôpital ; elle y fut reçue, soignée ; rétablie ; on lui procura de l'ouvrage, elle travailla et se voua à l'enfant ; mais elle négligea l'expiation. Nous saurons quels moyens Dieu employa pour l'arracher à son indifférence, à son abjection.

Loïse, remarquant la souffrance qu'elle inflige sans le vouloir, se détourne, rejoint sa mère et toutes deux pénètrent dans l'église.

Le recueillement et l'encens parfument les voûtes ; une foule compacte se masse devant la grille encore fermée.

Prudence s'épuise en vains efforts pour en approcher, et se voit contrainte de demeurer près du portail.

Un peu de mauvaise humeur se peint sur ses traits.

— Avec ça que nous serons bien là ! Et si c'est lui ?

— C'est lui ; car Mme la Baronne est au premier rang.

La paysanne qui s'était agenouillée, se lève, monte sur un banc malgré les supplications de Loïse. Après une rapide et sûre inspection.

— Oui, affirme-t-elle oubliant ce qu'elle n'oubliait jamais ; la sainteté du lieu, la majesté divine. Elle est assise dans un fauteuil ; elle est pâle, la chère Dame ! de temps en temps, elle met son mouchoir sur sa figure...

— Descendez, Maman.

— Pas de ces réflexions : tu serais cause que l'on ferait des remarques.

M. de Nolf est près d'elle ; il est tout rouge, lui, par opposition de caractère et de tempérament.

— Descendez, je vous en prie.

— Je descends, aussi bien qu'il m'a avisée ; il voudrait nous faire place.

Attends donc... Bon ! voilà qu'il rougit encore... il a l'air d'avoir une distraction... Bon ! la place est prise, sa peine perdue.

Gaston essaie une tentative aussi infructueuse que la pre-

mière ; mais la grille s'ouvrant, il se penche en avant, Edmée se soulève et retombe sur son siége.

Un jeune homme et une jeune fille s'approchent de Loïse.

— Bonjour, Mademoiselle Guérin, dit-elle en répondant au salut de la nouvelle arrivée.

— Il se passe quelque chose de mystérieux, reprend l'étrangère.

— Hum, hum! tousse la fermière du Val-Richat.

La jeune fille sourit, oblige son compagnon à s'asseoir, et s'appuie sur le dossier de la chaise.

Par qu'elle suite d'événements, les petits-enfants de Guilhem Remling, l'ennemi acharné de la France se trouvent-ils à Volbec ? Pourquoi portent-ils un nom qui n'est pas celui de leur père et paraissent-ils avoir perdu le souvenir de leur véritable patrie ?

Une des lettres écrites par le comte la veille de son départ était adressée à Marichen. En l'écrivant, l'époux d'Yolande remplissait une double obligation. La réponse ne se fit pas attendre ; pourtant Maurice était parti depuis plusieurs semaines, lorsque le facteur la remit à Mme de Reyven qui en brisa le cachet. Quatre feuilles, couvertes d'une écriture élégante, contenaient les remerciements et l'histoire de la vie d'une fille de nos vainqueurs. Elle narrait simplement, avec confiance.

« Mina, la sœur de mon âme écrivait-elle, m'apprenait « la capitulation de Paris. Mon cœur se gonflait de chagrin ; « j'avais une grande envie de pleurer. Je disais à Mina, pour « l'éloigner — » Va le raconter à Gertha, aux autres ; elles « vont être si contentes. » Elle s'en allait ; mais voilà que « bon papa, qui avait entendu, me commanda d'acheter de « l'huile, de la chandelle. Je m'éloignai en récitant le *De profundis*. Quand je fus un peu plus loin, je me retournai ; « grand'père déroulait les plis du drapeau. — « Illuminer ! « pensais-je, pauvre beau Paris ! le Paris de maman, celui de « tous les Français ! » et je passais la porte de notre épicier « tant j'avais la vue troublée.

— « Partout on répétait la nouvelle ; les hommes, ceux « qui restaient, se pressaient les mains ; les femmes, les « mères, se réjouissaient parce qu'elles entrevoyaient la paix ; « les jeunes filles riaient et voulaient m'embrasser ; je « refusais, alors elles m'appelaient : la Française. Je me « dépêchai de faire mes provisions et je m'en retournai vite, « vite à la maison.

« Mon aïeul m'attendait blême, les yeux agrandis, la bou-
« che convulsée, ses lunettes d'une main, une lettre de l'au-
« tre. Il me tendit le papier ; je m'en emparai, je lus, je
« poussai un cri ; mon grand'père soupira et tomba ; il était
« mort. Mort de la mort de ses petits-fils que nous annonçait
« un de leurs camarades.

« Oh ! je fus bien malheureuse ! je me croyais seule je
« pleurai mes frères : Otto surtout. Un convoi de blessés
« me le ramena. Il n'avait plus qu'un bras, mais il ne s'affli-
« geait pas parce que c'était le bras droit, qu'il pouvait
« peindre encore, m'aimer toujours.

« Il me dit un soir, un dimanche — il avait prié toute la
« journée : « Marie, (nous parlons souvent dans votre langue)
« Marie, je suis tourmenté par une idée, — Et moi aussi,
« frère, je me dis quelquefois qu'il te manque une gloire. —
« Laquelle ? — Celle d'être des vaincus — Nos pères nous
« maudiraient. — Dieu et notre mère qui nous ont créés
« français nous béniront. J'ajoutai : cependant Frédérick et
« Karl ont été tués ! — Ils prétendaient mériter un châti-
« ment.

« Alors, Monsieur de Volbec, nous avons pris une résolu-
« tion ; celle de retourner où nous sommes nés.

« On hait les Prussiens : nous ne le sommes pas ; nous
« avons payé bien au-delà ce que nous devons à la patrie de
« mon père, à la vôtre, à la nôtre ; le travail de mon frère, ce
« qui lui reste de sang et tout mon amour à moi. »

Trois mois plus tard un jeune infirme et sa sœur arrivaient à Volbec. Paul Guérin obtint de consacrer ses pinceaux et son talent à embellir la chère petite chapelle de St Maurice, prouvant ainsi sa reconnaissance à Mme de Reyven.

Les orphelins devinrent bientôt les amis de tout le monde, même ceux de Prudence, malgré les résistances de son patriotisme.

Une grave et lente psalmodie remplit l'église. Ce mélange de voix n'en formant qu'une, prépare l'âme à une union plus intime avec Dieu.

Un de ces mouvements qui se produisent sous l'empire de l'émotion remue la foule ; un frémissement court sur tous les visages.

Gaston de Nolf secoue ses longs cheveux blonds, jette un coup d'œil, vers la tribune. Ce regard est pour Amélie de Viesville, pieuse et charmante enfant qu'Edmée envie à sa mère, que le jeune poëte voit sans cesse passer dans ses

rèves l'appelant son époux et donnant à la baronne un nom, un bonheur qu'elle ne devait point espérer.

Mais un tel rêve en un tel moment serait une faute.

Ce n'est donc pas ce qu'exprime le muet langage de ce regard humide! Non il ne traduit qu'un sentiment saint, enthousiaste.

Le chant expire : une voix s'élève. Ecoutons! Ce sympathique accent à resonné aux oreilles des affligés pour les consoler ; des délaissés pour les encourager. Cet accent c'est celui de la foi, de la vertu, de la charité, c'est celui du père Polycarpe.

Ecoutons! Il parle à quelqu'un. Quel doux titre il lui prodigue! Quelles promesses il lui fait! Est-il en état de les tenir? Oui, car il promet au nom du Tout-Puissant.

Il parle de sacrifices ; il en énumère d'effrayants et l'on se sent reconforter.

Il parle à un ami qui a beaucoup souffert ; il lui dit que la vallée où il le conduit n'est point la vallée de l'absinthe, qu'il y coule des torrents de lait, et l'on sent une inextinguible soif vous dévorer.

Il lui annonce la souffrance, la pauvreté, l'humiliation, l'oubli du monde ; il les salue comme les compagnes de sa bien-aimée qui s'avance... La voici !.. Jamais fiancé ne célébra avec tant de passion, tant d'ardeur celle dont il va faire son épouse!...

Le religieux se recueille, puis il la nomme : c'est la mort!

Et une hymne d'allégresse déborde de toutes les poitrines.

— Que trouves-tu de ce sermon? demande Prudence à sa fille.

— Je serai moins triste, même quand nous serons assurées...

— Tu peux l'être dès maintenant ; car...

— C'est sa voix, Sauveur Jésus! c'est sa voix!

Les deux femmes se prosternent sur les dalles, Mme de Reyven s'appuie, défaillante, au bras du fils d'Alain.

Le religieux emploie un langage incompris de la fermière qui se tient inclinée comme au moment d'une bénédiction solennelle.

— Il avait la voix plus forte et plus fière naguère, remarque Loïse, une voix de commandement!

— Possible ; mais elle est plus douce, plus harmonieuse aujourd'hui :

C'est la différence de la différence. Y es-tu ? Il s'engage à obéir !

Tout en parlant, Prudence quitte sa place et se refugie entre un pilier et le confessionnal et demeure enseveli dans ses pensées.

La fête s'achève ; le bruit des pas respectueux des Trappistes s'affaiblit ; l'écho des cloîtres se replonge dans un mystérieux silence.

Les assitants sortent, emportant sur leurs fronts, dans leurs âmes, une impression profonde.

Il ne reste à l'église que la baronne, Gaston, la fermière et sa fille. Celle-ci, songeant à l'ange qui l'attend, répète avec insistance:

— Si nous retournions à la maison ?

— Que tu es donc pressée !

— Yolande n'est pas accoutumée à une si longue absence. Deux heures ; jugez !

— Elle dort encore, la mignonne ; puis Césarine est près d'elle. Chère Cesarine ! elle aime tant les enfants que la mort n'osait lui prendre le sien, il a fallu que la Ste-Vierge s'en mêlât. C'est un honneur ; ce sera une source de bénédictions.

La jeune mère soupire.

Mme de Reyven passe suivie de Gaston. Elle a rabattu son voile de veuve ; Prudence ne peut distinguer ses traits ; elle s'en dédommage en fouillant de son regard pénétrant le regard et le cœur du parent de leur bienfaiteur. Elle les suit à distance : ils parlent au portier et entrent. Alors elle s'aperçoit que sa fille n'est plus avec elle. Où la retrouver ? Elle remonte vers l'église ne sachant que conjecturer et mécontente d'être obligée de s'arracher à sa préoccupation ; ce mécontentement cède à la compassion.

La mendiante multiplie de stériles efforts pour calmer et retenir le pauvre petit qui se débat. En vain elle le berce dans ses bras ; en vain elle le couvre de baisers ; en vain elle arrose de larmes sa tête brûlante, il s'agite et gémit. Ce qui surtout frappe dans cet être torturé, c'est l'expression de ses prunelles où se reflète un objet brillant. Il semble aussi que c'est là une des causes du désespoir maternel.

— Armand, mon Armand, sanglote la malheureuse, tu souffres, tu regardes... Oh ! ne regarde pas ainsi, ne regarde plus ! Le ciel me punit en toi : je l'ai bien mérité !

Remarquant la sœur d'adoption de la vicomtesse, elle

pousse un cri et, se traînant sur les genoux, la conjure d'approcher.

La paysanne accourt la pitié dans l'âme, la consolation aux lèvres.

— Ne me repoussez pas, supplie Armandine, ne me repoussez pas quoique je ne sois digne que de mépris. Vous ne pouvez comprendre ce que j'endure : vous avez été éprouvée, jamais coupable ! Voyez ; mon fils, mon bel enfant se meurt... Il se meurt des fautes de sa mère. Regardez dans ses yeux... Ah ! ses paupières s'abaissent ! regardez ce point, il ressemble à l'éclat de ces diamants. Vous les connaissez. Ai-je besoin de vous dire comment je m'en suis emparée ? Armand, passe tes petits doigts dans ces bijoux ; arrache-les ; déchire ma chair, qu'importe, pourvu que tu me sois rendu : toi mon cœur, ma vie !

Mademoiselle Loïse, veuillez les détacher. J'irai tantôt les porter à Mme de Volbec ; je baiserai ses pieds ; elle me pardonnera.

— Au Paradis il n'est que pardon.

Armandine tressaille, non-seulement de surprise, mais encore d'effroi.

La bonté miséricordieuse d'Yolande la rassurait, la sévérité du comte l'épouvante.

— Je ne vois plus comment, dit-elle en répondant à ses appréhensions.

Il faut, cependant, que tu vives.

— Je parlerai de vous à Mme de Reyven : elle est si bonne !

— Croyez-vous qu'elle me prenne en pitié ?

— Oui, et Dieu aussi.

— Ah ! Dieu ! Je brûlais du désir d'aller le prier ; ce serait profaner son temple et forcer les Séraphins à se voiler la face.

— Lui ne se détournerait pas.

— Lisez !

Loïse lit ces vers gravés dans la pierre :

> Entre, chrétien, et tremble à l'aspect de ce lieu.
> C'est la porte du ciel, c'est la maison de Dieu.

— Le premier mot est une invitation !

Armandine lui présente son fils.

— Emmenez-le. Il a le droit d'entrer : je l'ai fait baptiser.

L'épouse de Franz, prend l'enfant, mouille d'eau bénite

ses tempes brûlantes, sa poitrine oppressée. Il sourit en revoyant sa mère.

— Ne vous éloignez pas : je vous promets assistance et miséricorde.

Prudence crie de toutes ses forces:

— Arrive ! arrive ; on nous attend ! C'est lui, bien certainement ! Seigneur ! je me sens mal ! quelque chose m'étouffe. Nos hommes ont eu soin de ne pas se montrer : ils sont plus savants que nous et ils craignent de causer.

Et s'adressant au père Polycarpe qui sourit en l'écoutant :

— Est-ce que vous ne pouvez pas causer, vous, mon révérend ?

— Hélas ! non.

— Vous dites des mots tristes et vous ne l'êtes point : c'est presque cruel.

— Je me réjouis du bonheur de mes amis. Allons ; par ici, s'il vous plait... Un instant de patience.

— Mon père, implore Loïse, il y a sur les degrés du péristyle une étrangère qui se meurt de faim, de fatigue, de douleur.

— Je vais m'en occuper. Il est si doux de faire le bien : je vous remercie de m'en procurer l'occasion. Au revoir. Ne me gardez pas rancune, Madame Constant. Que le bon Dieu vous bénisse.

Les paysannes trouvent leur maris, père, frères dans le parloir.

Prudence s'aperçoit tout d'un coup qu'il serait inutile de les questionner.

Clément essuie ses besicles ; Just et Martial font tourner leurs casquettes ; Franz, un genou en terre, noue, dénoue, renoue la courroie de son soulier.

Le brave Alsacien est tout bonnement ridicule et un peu coupable ; mais il a entendu des choses si..... des choses telles qu'il ne peut résister au désir d'en entendre davantage. Grâce à son invention, son oreille est juste à la hauteur de la serrure d'une porte s'ouvrant dans une pièce voisine.

— Accepte, dit une voix grave : c'est une don, un legs.

— Toi vivant ; jamais !

— Je suis mort à tout, moins à mon Dieu, à mes devoirs, à mes affections. Je t'aime, Gaston, laisse-moi croire que tu me le rends.

— En acceptant ? Y songes-tu ? Jouir, commander, agir en maître et toi !

— Un frère est un second nous-même tu es mon frère. Te savoir riche ne me suffira pas : je te souhaite heureux.

Une personne veut se mêler à l'entretien ; mais des sanglots seuls arrivent jusqu'à Franz qui se relève. Il est temps! La porte s'ouvre ; l'ancien cuirassier jette un coup d'œil curieux ; il voit le jeune de Nolf, tenant d'une main une large enveloppe, de l'autre s'efforçant de retenir quelqu'un qui s'éloigne.

Le bas d'une tunique paraît dans l'entrebaillement de la porte ; les paysans se serrent les uns contre les autres et baissent les yeux.

— Mes amis, mes fidèles amis ! s'écrie d'un ton joyeux celui qui entre.

Ils regardent.

Maurice se tient devant eux, enveloppé dans son ample vêtement; à sa dignité naturelle s'ajoute cette dignité qui oblige à se courber par respect ; ses yeux ont une expression céleste ; leur flamme, le rayonnement des lampes de sanctuaire ; l'apaisement de l'esprit et du cœur adoucit ses traits ; son visage, entièrement rasé, semble plus jeune et possède l'ineffable charme qui est le partage de la sainteté.

— Monsieur le comte ! murmure Prudence.

— Il y a deux ans que le nom de Volbec est éteint. Ne vous attristez point ; celui qui le portait vous aime encore ; vous aimera toujours ; toujours il s'intéressera à vous ; sa pensée vous suivra. Il n'est pas jusqu'à la petite...

— O monsieur Maurice, je vous l'aménerai pour que vous la bénissiez !

— Le frère Marie-Joseph priera pour elle. Tous les jours, à toute heure, il déposera votre souvenir au pied du trône du Père des miséricordes. Il a rapproché sa tente de la maison du Seigneur afin d'être plus près de lui pour implorer, demander, aimer.

Et pour qui demanderais-je ? Pour moi ? Je n'ai rien à désirer, sinon que Dieu augmente le poids de ma croix, car maintenant la croix est mon seul partage.

Il fut un temps où je n'en voulus pas ; je murmurai, je me révoltai, je maudis. J'étais bien coupable sans doute ; mais je ne savais pas encore les suavités qui découlent de l'arbre de l'immolation.

Plus instruit aujourd'hui je n'échangerais pas ma couronne d'épines contre les roses qui, jadis, enivrèrent mon cœur.

Et comme tous protestent et expriment leur désolation, leur regrets.

— Mes amis, achève le père Marie-Joseph, dont le regard, d'abord bienveillant, ensuite inspiré, se détache de l'image du Rédempteur crucifié ; mes amis, ne me plaignez point. Je suis heureux de l'unique bonheur qui me soit possible : bonheur promis par Yolande, donné par Dieu. Oui, j'ai enfin goûté les douceurs de la goutte du miel divin !



FIN

A. DE LAMOTHE

Les Camisards, suivis des **Cadets de la Croix**. 20e éd. 3 v. in-12, illust. 6 »
Les Faucheurs de la mort. 30e édit. 2 vol. in-12. 4 »
— Le *même* ouvrage en 1 splendide volume format royal, grand in-8 de 360 pages, illustré de 130 gravures, caractères elzévirs, impression de luxe sur beau papier glacé et satiné. broché. 4 50
Les Martyrs de la Sibérie. 25e édit. 4 vol. in-12, illustrés. 8 »
Marpha. 21e édit. 2 vol. in-12. 4 »
Histoire d'une pipe. 12e édit. 2 vol in-12, illustrés. 4 »
Les soirées de Constantinople. 5e édit. 1 vol. in-12. 2 50
Histoire populaire de la Prusse 4e édit. 1 v. in-12. 1 50
Les Mystères de Machecoul. 7e édit. 1 vol. in-12. 2 »
Le Gaillard d'arrière de la Galathée. 7e édit. 1 vol. in-12. 2 »
Légendes de tous pays. Les animaux. 1 vol. in-12 orné de 100 grav. 3 »
Mémoires d'un déporté de la Guyane française. 40e édit. 1 vol in-18. » 60
L'Orpheline de Jaumont. Roman national. 16e édit. 1 vol. in-12. 3 »
Le Taureau des Vosges. Roman national. 17e édit. 1 vol. in-12. 2 50
Aventures d'un Alsacien prisonnier en Allemagne. Roman national. 16e édit. 1 vol. in-12 2 »
Journal de l'orpheline de Jaumont, par A. DE LAMOTHE. 16e éd. 1 v. in-12 1 50
L'Auberge de la Mort, roman national. 16e édit. 1 vol. in-12 2 50
La Reine des brumes et l'Émeraude des mers, impressions de voyage en Angleterre et en Irlande. 7e édit. 1 vol. in-12. 3 »
Les Métiers infâmes. 4e édit. 1 vol. in-12. 3 »
Le Roi de la nuit. 2 v. in-12. 5 »
Les Compagnons du désespoir. 3 vol. in-12 6 »
Pia la San Pietrina. 2 v. in-12. 5 »
Les Fils du martyr. 3e éd. 1 v. in-12 2 50
Les Deux Romes. 4e éd. 1 v. in-12 3 »
Le Secret de Pôle. 1 vol. in-12. 3 »
Le Proscrit de Camargue 6e édit. 1 vol in-12, *orné d'un portrait photographié de l'auteur*. 3 »
La Fille du bandit. 1 splendide vol. format royal, gr. in-8o de 800 pages, illustré de 500 grav., car. elzévirs. 10 »
Le Cap aux Ours. 1 vol. in-12. 3 »
Le Fou du Vésuve 1 vol. in-12. 3 »
Les Secrets de l'Océan : Le Capitaine Ferragus. 1 vol in-12 3 »
A travers l'Orient. 1 vol. in-12 3 »

ÉTIENNE MARCEL

Triomphes de femmes. 1 volume in-12. 3 »
Jeanne d'Aurelles. 1 vol. in-12 2 »

Mme de PITRAY, née de SÉGUR

Le Trait d'union 1 vol. in-12. 2 »
Les Triomphes de Mauviette. 1 vol. in-12. 2 »
Entre Parias. 1 vol. in-12 2 »

Mme MARTINEAU DES CHESNEZ.

La Marquise de Satin Vert et sa femme de chambre Rosette. 5e édit. 1 beau vol. in-12. 2 50
Les Allumettes de l'oncle Grandésir 1 vol. in-12. 2 »
Les Trouvailles de M. de Monverd. 1 vol. in-12. 2 50
La Grande-Aulnaie. 1 vol. in-12. 2 50

RAOUL DE NAVERY

Les Idoles. 7e édit. 1 vol. in-12. 3 »
Les Drames de la misère. 7e édit. 2 vol. in-12 6 »
Patira. 9e édition. 1 vol. in-12. 3 »
Le Trésor de l'abbaye (suite de **Patira**). 9e édition. 1 v. 3 »
Jean Canada (suite et fin de la série ayant pour titre **Patira** et le **Trésor de l'abbaye**). 9e édit. 1 v. in-12. 3 »
Le Pardon du Moine. 7e édit. 1 vol. in-12. 3 »
Zacharie le maître d'école. 6e éd. 1 v. in-12. 2 »
Les Chevaliers de l'Écritoire. 1 vol. in-12. 3 »
Les Parias de Paris. 2 vol. in-12. 6 »
Les Héritiers de Judas. 1 v. in-12 3 »
Le Juif Ephraïm. 1 vol. in-12. 3 »
Parasol et Cie. 1 vol. in-12. 3 »
La Route de l'abîme. 6e éd. 1 v. in-12. 3 »
Le Cloître rouge. 5e éd. 1 v. in-12. 3 »
La Maison du Sabbat. 5e édit. 1 vol. 2 »
La Cendrillon du village. 10e édit. 1 vol. in-12. 2 »
La Fille au Coupeur de paille. 10e édit. 1 vol. in-12. 2 »
Le Capitaine aux mains rouges 12e édit. 1 vol. in-12 2 »
L'Odyssée d'Antoine. 10e éd. 1 v. in-12. 2 »
Comédies, Drames, Proverbes. 1 vol. in-12. 2 »
Le Marquis de Pontcallec. 6e édit. 1 vol. in-12. 3 »
La Foi jurée. 7e édit. 1 vol. in-12. 3 »
La Conscience. 4e édit. 1 v. in-12. 2 »
L'Aboyeuse. 1 volume. in-12 2 »
La Péruvienne. 1 vol. in-12. 3 »
L'Accusé. 1 vol. in-12. 3 »
La Fille sauvage. 1 vol in-12. 3 »
Poëmes populaires. In-12. 2 »
Le Château des Abymes. 1 v. in-12. 3 »
Les Robinsons de Paris. 1 v. in-12. 3 »
L'Enfant maudit. 1 vol. in-12. 2 »
Le Gouffre 1 vol. in-12. 3 »

Mlle ZÉNAIDE FLEURIOT

Aigle et Colombe, 5e éd. 1 v. in-12. 3 »
Histoires pour tous, 6e éd. 1 v. in-12. 2 »
Les mauvais Jours. 4e éd. 1 v. in-12. 2 »

Mlle MARIE MARÉCHAL

Béatrix, 4e édition. 1 vol. in-12. 3 »
Une Institutrice à Berlin, 2e édition. 1 vol in-12. 3 »
Le Parrain d'Antoinette. 1 volume in-12. 3 »
La Pupille d'Hilarion. 1 v. in-12. 3 »
La Cousine de Lionel, 6e édition. 1 vol. in-12. 3 »
Sabine de Rivas, 5e éd. 1 v. in-12. 3 »
Le Journal d'une âme en peine. 5e édit. 1 vol. in-12. 3 »
Le Mariage de Nancy. 1 v. in-12. 2 50
La famille Tolozan 1 vol. in-12. 3 »
Aventures de Jean-Paul Riquet. 1 v. in-12. 3 »
La fin d'un roman (suite de l'**Institutrice à Berlin**). 1 vol. in-12. 3 »

Paris.— Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 1.





